This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579943 1

NOV 6 1914

9/21 -
9/22

LE COMTE

DE LAVERNIE

OUVRAGES DE M. AUGUSTE MAQUET

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DETTES DE CŒUR, 1 vol. . . . . 2 fr.
LE COMTE DE LAVERNIE. 3 vol . . . . . le vol. 2 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LA MAISON DU LAIGNEUR.
LA BELLE GABRIELLE.
LE BEAU DANGENNE.
LA ROSE BLANCHE.

ETC., ETC.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

AUGUSTE MAQUET

LE COMTE DE LAVERNIE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées

1860

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE COMTE

DE LAVERNIE

I

LE CAMP DE STAFFARDE

A dix heures de la nuit, par un temps calme, le 17 août 1690, la lune, en se levant derrière l'abbaye de Staffarde, en Piémont, éclairait l'un de ces étranges spectacles que l'homme, infatigable destructeur, donne trop souvent au regard du Dieu qu'il appelle un Dieu de paix.

Un immense terrain coupé d'ombres noires et de brumes bleuâtres, des ravines profondes, des marais égratignés à la surface par des points lumineux; çà et là un roc taillé en forme bizarre et courbé sur la plaine comme une sentinelle gigantesque, des ar-

brisseaux muets et immobiles : voilà ce que les yeux apercevaient tout d'abord avant que de s'être accoutumés aux ténèbres.

Mais quand on avait suivi durant quelques minutes les lignes anguleuses de la noire abbaye qui se profilait sur le ciel pommelé ; quand on avait interrogé les sombres profondeurs de l'horizon endormi, tout ce chaos de l'espace compris entre Revel et Staffarde s'éclairait et se débrouillait peu à peu. Au bord des ruisseaux, derrière les roches, sur la crête des éminences apparaissaient des masses arrondies ou quadrangulaires, animées pour ainsi dire par les mouvements imperceptibles de quelques ombres qu'on voyait glisser silencieusement le long de leurs parois.

Ces blocs longs et carrés étaient les tentes de l'armée française, perdue au milieu du sinistre paysage que nous venons de décrire. Les ombres qui passaient à l'entour étaient les éclaireurs de Catinat, qui surveillaient la plaine et les collines. Les mystérieuses ténèbres de l'horizon cachaient dans leurs plis l'armée de Victor-Amédée et du prince Eugène, qui, sous Villefranche, admirablement postés, riaient de voir ces Français aventureux s'enfoncer et s'enfermer dans un défilé que Dieu gardait avec l'eau de ses marais et le prince Eugène avec le feu de ses canons.

Cependant cette armée française tant menacée, dormait tranquillement. Catinat, en se couchant le soir, avait reconnu le danger, et annoncé qu'on ferait prudemment retraite le lendemain sur Pignerol.

Dix heures, nous l'avons dit, sonnèrent lentement aux clochers de l'abbaye, et, la lune s'étant dégagée pour un moment d'un amas floconneux de nuages,

ses rayons d'argent tombèrent sur un quartier de roche tapissé de lichens, qui dominait le parc d'un escadron de dragons.

Ces mousses fraîches et moelleuses servaient de lit à un lieutenant des dragons, grand et vigoureux officier de vingt-huit à trente ans, qui profita du rayon de lune pour se soulever sur un coude, regarder attentivement autour de lui, et déplier une lettre toute froissée qu'il essaya de relire, et relut en effet, tant chaque mot lui en était connu.

La lecture achevée, ce jeune homme médita profondément, puis sembla chercher en regardant le ciel une bonne inspiration qu'il ne trouvait pas sur la terre. Il se leva d'un bond, secoua dans l'air frais de la nuit sa tête énergiquement belle, et raffermissant autour de ses reins le ceinturon de son épée, il gravit d'un pas assuré la pente rocailleuse qui conduisait au quartier général. Arrêté près de la tente principale qui s'élevait isolée au bord d'un ruisseau bruyant :

— Le général ? demanda-t-il à un factionnaire du premier poste.

— Mon officier, le général ne reçoit personne cette nuit ; il dort.

— Fais-moi le plaisir de lui porter mon nom : Gérard de Lavernie.

— Mon officier, ni moi ni mes camarades nous ne porterons votre commission. La consigne du Père-la-Pensée est rude.

L'officier baissa la tête, sans s'éloigner toutefois.

— Il y a plus, mon officier, continua le grenadier, on ne stationne pas sur ce plateau, il faut descendre.

Et il dessina la consigne par un geste éloquent.

A ce moment, du fond de la tente immense s'é-

chappèrent, timides et amortis par les toiles épaisses et les cloisons, les accords d'une mandoline ou d'une guitare. Quelques mesures parvinrent aux oreilles de l'officier, qui regarda le factionnaire d'un air à la fois ironique et mécontent.

— Dame, mon officier, répondit le grenadier qui avait compris ce muet reproche, s'il aime la musique, ce cher homme!

— Il choisit bien mal son temps, grommela le lieutenant de dragons en revenant sur ses pas avec une lenteur pleine de tristesse. Hélas! Catinat chanterait moins s'il avait dans son cœur tout ce qui dévore le mien.

Ces mots, à peine intelligibles furent entendus par un homme assis, les jambes pendantes, sur le talus que dominait le quartier général. La tête couverte d'un chapeau sans galon, ses larges épaules ensevelies dans une vaste redingote brune, cet homme interrogeait d'un œil perçant les sombres inégalités de la vallée. Aux paroles prononcées par l'officier de dragons, le silencieux observateur tourna la tête, et lut sur le visage désolé du jeune homme tout ce désespoir exhalé dans une phrase jetée aux vents.

Il se leva, se dressa pour ainsi dire devant l'affligé qui passait sans l'avoir aperçu.

— Que voulez-vous à Catinat? dit-il d'une voix brusque, et en fronçant d'épais sourcils.

— Monsieur de Catinat! mon général, murmura l'officier saisi de crainte et de respect en reculant involontairement.

Catinat posa un doigt sur ses lèvres, prit par le bras son interlocuteur, et s'éloigna rapidement du

quartier général, tandis que le jeune homme encore étourdi essayait de se rappeler ses idées.

Quand ils furent à cent pas environs du tertre, le général s'arrêta, et, regardant fixement son compagnon :

— Qu'alliez-vous faire chez moi ? demanda-t-il.

— Mon général, pardon, ai-je l'honneur d'être connu de vous ?

— Monsieur Gérard de Lavernie, je n'ai pas la réputation d'oublier le nom des braves gens, et des gens à qui je dois un service ou une politesse. Eh bien, mais, est-ce que vous n'êtes pas le fils de ce brave Lavernie, tué près de moi en 1673, à l'attaque de Maestricht ? Est-ce que vous n'avez pas pour mère la digne comtesse de Lavernie, qui me reçut si bien dans sa maison, il y a deux ans, à mon retour de Savoie ? Voyons, dites-moi la cause de cette mine longue : vous veniez frapper à ma porte ? laissez-moi espérer que vous avez besoin de moi et que je vais pouvoir guérir ce mal dont vous parliez tout à l'heure et qui vous dévore l'âme. Ah ! ah ! je vous vois une lettre dans la main.

Les yeux du jeune homme brillèrent ; Catinat se hâta d'ajouter :

— J'espère que madame votre mère se porte bien ?

— Oui, par bonheur, mon général. Il y a longtemps qu'elle n'a souffert de ses palpitations.

— Bon, et le petit chien, dit gaiement Catinat, celui qui m'a mordu aux jambes dans le vestibule, parlons-en ?

Gérard sourit tristement.

— Et avec le petit chien, dit gaiement Catinat, nous

avons l'abbé... le bon petit grassouillet... eh là... votre précepteur... celui qui a essayé de me parler latin et qui n'a jamais pu... une bonne âme...

— L'abbé Jaspin, mon général; merci, l'abbé va bien.

— Me voilà tranquille, dit Catinat en jetant sur la plaine un regard attentif, suivi d'un court silence... et la lettre qui m'inquiétait d'abord ne m'inquiète plus, parce qu'à votre âge, quand on aime sa mère, son maître et son chien, et que tout cela vit en santé, il n'est pas de réel malheur.

Gérard, se rapprochant du général :

— Monsieur, dit-il, ne peut-on pas aimer autre chose encore à mon âge ?

— Oh! répliqua brusquement Catinat, si vous aimez autre chose que cette excellente mère, ce bonhomme d'abbé, et ce charmant petit chien noir et blanc, tant pis pour vous, ce sont vos affaires.

Et il fit un mouvement comme pour rompre l'entretien.

— Mon général, dit Gérard, je suis malheureux, j'ai droit à ce que vous m'écoutiez.

— Oh! oh !... voyons.

— Cette lettre qu'en effet j'ai reçue à quatre heures par le dernier courrier de France, m'apprend une nouvelle affreuse.

Catinat leva son regard intelligent sur le pâle visage du jeune homme qui continua :

—Une femme que j'aime tendrement et à laquelle je voudrais donner toute ma vie, une jeune fille qui mérite tous mes respects va m'être enlevée avant huit jours si je ne prends un parti extrême.

— Vous être enlevée, dit Catinat, comment cela?

— Mon général, le 26 de ce mois elle doit faire profession.

— Sa famille vous la refuse?

— Elle est orpheline, et je ne l'ai demandée à personne, pas même à elle. A peine sait-elle tout l'intérêt que je lui porte, et je crois qu'elle n'a ressenti encore que de l'amitié pour moi.

— Qui la force à faire des vœux?

— Elle a perdu sa mère; elle ne connaît pas son père; un protecteur mystérieux la pousse à entrer en religion.

Le général secoua la tête en signe de mécontentement.

— Je n'aime pas ces affaires-là, dit-il, et je vous plains sincèrement. Mais je ne vois pas trop à quoi je pourrais vous servir. Est-ce que je connais le protecteur en question? Désirez-vous que je sollicite en votre faveur? Comment s'appelle-t-il?

— Monsieur, je ne le connais pas moi-même, et la jeune fille dont j'ai l'honneur de vous parler ne l'a jamais vu. Non, la grâce que j'avais à vous demander dépend de vous seul.

— C'est ?...

— Mon général, vous avez annoncé ce soir à l'ordre que nous battions en retraite demain. Toute l'armée a reconnu là votre sagesse.

— Ah ! s'écria Catinat en souriant.

— Il n'est pas, continua Gérard, jusqu'aux plus enragés parmi nous qui ne comprennent combien la position du prince Eugène est forte.

— N'est-ce pas? répondit Catinat du même ton de bonhomie.

— Inexpugnable, mon général.

— Aussi bonne que la nôtre est mauvaise, poursuivit le grand homme avec un soupir dont l'écho contrastait singulièrement avec le fin sourire qui n'avait pas abandonné ses lèvres.

— Oh! mon général, avec vous il n'est pas de mauvaise position, dit Gérard; mais enfin nous décampons, et cette retraite va nous donner au moins quinze jours d'observation.

— Probablement, murmura Catinat en fouettant de sa canne une broussaille qui s'attachait à ses bottes... mais enfin tout cela ne me dit pas quelle grâce vous attendez de moi.

— Un congé de quinze jours à partir de ce soir, mon général.

Catinat se redressa vivement et d'un ton sec :

— Impossible, dit-il, impossible, M. de Lavernie.

— Oh! mon général, s'écria douloureusement Gérard, dont les traits s'altéraient à mesure que la fatale réponse s'enfonçait plus avant dans son cœur, vous oubliez donc que nous sommes au 18 dans deux heures; que le 26, à midi, cette jeune fille prononcera ses vœux et qu'elle est à jamais perdue pour moi, et qu'alors je suis perdu moi-même?

— Comment, perdu? répliqua le général avec un regard presque cruel, tant il renfermait de tenace curiosité... Un homme perdu parce qu'une femme lui manque!...

— Monsieur, dit Gérard avec douceur, j'ai l'âme malheureusement si tendre, si faible, voulais-je dire, que du jour où cette jeune fille entrera en religion, je quitterai le service et me rendrai chartreux.

Catinat haussa les épaules et se détourna en frappant sabotte à petits coups pressés, non qu'il se fâ-

chât de ces paroles ou les raillât, mais parce qu'il était ému de l'accent simple et vrai dont elles avaient été prononcées.

— Ce sera un grand chagrin pour ma mère, continua Gérard ; ma bonne mère, dont vous me parliez tout à l'heure, mon général, et qui ne vit que pour moi en ce monde, à tel point que bien souvent je me suis dit : Elle s'ennuie sur la terre, et sans l'amour qu'elle a pour moi, elle remonterait aux cieux.

Catinat sans se retourner :

— Et cette jeune fille doit faire ses vœux le 26 du mois?

— Oui, mon général.

— En quel couvent?

— Au couvent des Filles-Bleues de Mézières...

— Et à supposer que vous eussiez votre congé?...

Gérard tressaillit.

— Que vous n'aurez pas, interrompit Catinat plus doucement.

Les mains du jeune homme retombèrent à ses côtés.

— Enfin, M. de Lavernie, dites toujours ce que vous feriez si vous étiez libre.

— A quoi bon, mon général, puisque je ne le serai pas?

— Et parbleu! cela ne vous regarde point, dites toujours.

— Mon général, s'il faisait clair, je vous prierais de lire la lettre... de cette jeune fille...

Catinat avança la main pour prendre le papier que lui tendait Gérard.

— Il fait trop nuit, dit-il.

— Monsieur, je la sais par cœur, et je pourrai vous la réciter.

— Faites donc.

Gérard appuya une main sur son cœur, et, d'une voix étouffée, il commença

« Monsieur, l'ordre est arrivé... je ferai profession le 26 à midi. Jusqu'à ce jour j'avais compté sur l'amitié que vous m'avez offerte, et sur les bontés de madame votre mère, car j'espérais que vous la gagneriez à ma cause. Mais je vois que vous semblez m'avoir oubliée et que Dieu seul me reste. Plus rien autour de moi ! Ainsi donc, jusqu'au 26 du présent mois, chaque jour, à quatre heures du matin, je serai sur la terrasse du couvent, derrière les bois, et je vous attendrai pour vous dire un éternel adieu, fût-ce d'un signe. Accordez-moi ce dernier bonheur, afin que je n'aille point vers Dieu avec désespoir. »

Il s'arrêta ; les derniers mots avaient déchiré sa gorge pour arriver jusqu'à ses lèvres.

— Eh bien, demanda le général dont les yeux dévoraient ce malheureux jeune homme, j'avais raison ; même libre, qu'eussiez-vous fait là où il n'y a rien à faire?

—Monsieur, je vais augmenter votre colère contre moi, mais je vous assure que rien n'est désespéré. Il y a deux cent cinquante lieues d'ici au couvent; du 18 au 26 avril, il y a huit jours. Si une marche de trente lieues par jour peut faire peur, ce n'est pas aux dragons de Catinat. J'arriverai donc le 26, avant quatre heures du matin, en vue du couvent.

— Pour faire ce signe d'adieu à la pauvre fille?

— Oh ! non pas, monsieur, pour l'enlever.

— L'enlever !... d'un lieu saint !... un sacrilége !

—Elle n'est pas encore religieuse... et je la mènerais chez ma mère ! Tenez, mon général, je vous conjure, je vous supplie à mains jointes... au nom de votre mère, que vous avez tant pleurée, de votre frère, que vous adorez, dit-on... ayez pitié de moi, donnez-moi ces quinze jours, donnez-m'en douze, donnez-m'en dix ! je courrai la nuit, je reviendrai mourir de fatigue en embrassant vos genoux... mais j'aurai sauvé cette enfant, et vous m'aurez conservé à ma mère... Dix jours, mon général, rien que dix jours !

— Je le veux bien, dit Catinat en relevant Gérard éperdu ; mais, un moment ; écoutez-moi d'abord.

Il l'entraîna jusqu'au bord du ravin qui laissait entre eux et le reste du camp un large espace vide, et l'œil étincelant, le front illuminé par un rayon de lune que tamisait un chêne vert :

— Voyez, dit-il à voix basse, toute cette armée qui dort, bagages pliés, prête à faire retraite dans quelques heures. Les officiers généraux, mes deux lieutenants eux-mêmes ont leurs chevaux sellés, leurs valises faites. Deux espions d'Eugène se sont tout à l'heure enfuis par le sentier que vous voyez là-bas dans les marais, pour aller rapporter que je me replie et que j'évite la bataille. Eh bien, monsieur, dans deux heures, regardez bien à ma montre, toute l'armée que je commande, croyant fuir devant nos ennemis, aura tourné les marais et les collines, et pivoté par un seul mouvement qui jettera mon infanterie à portée du canon du duc de Savoie. Ne remuez pas ainsi et continuez de m'entendre. Dans trois heures j'attaquerai l'ennemi franchement. Il appuie

à des marais sa gauche et sa droite. Il a resserré son front qui fait un bloc pareil à une citadelle : c'est, comme vous le disiez, une position inexpugnable. Cependant, je lancerai ma cavalerie dans les marais ; je pousserai mes gens de pied sur le centre ; je chargerai deux fois, dix fois, cent fois, jusqu'à ce que j'aie tout enfoncé, l'épée à la main. Ce jour-là, les braves se feront connaître, et les Savoyards, les Espagnols et les Allemands des deux princes alliés apprendront ce que valent des recrues françaises menées au feu par un général qui paye de sa personne. Demain à midi, je serai mort ou l'on m'appellera le vainqueur de Staffarde. C'est ma première grande bataille à moi seul, j'y tiens. Voilà, monsieur, ce que j'ai résolu de faire, tandis que vous courrez sur le grand chemin de France pour enlever une jeune fille. Venez avec moi dans ma tente, que je vous signe votre congé.

— Oh! monsieur, monsieur, dit Gérard pâle d'émotion et de respect, en s'inclinant devant l'homme puissant qui venait de se révéler à lui dans toute la splendeur du génie, monsieur, l'on se battrait et je ne serais pas là ?...

— C'est ce que je me disais, ajouta Catinat, quand vous demandiez à partir tout de suite.

— Vous m'avez rappelé, mon général, que mon père fut tué à vos côtés sur l'ouvrage à cornes de Maestricht. Je serai de votre bataille et j'y ferai mon devoir.

— Je l'espère ; comptez que je vous en fournirai l'occasion ; mais votre maîtresse, y renoncez-vous ?

— Mon général, quand elle apprendra que je suis mort à Staffarde, elle ne m'accusera plus, et j'aurai

un ange qui priera Dieu pour le repos de mon âme.

— Monsieur, répliqua l'intrépide philosophe, vous ne vous ferez tuer, s'il vous plaît, que si je vous le commande. Mon intention est que vous gagniez à cette affaire une compagnie dans mes dragons. J'ai certaines idées, et puisque vous êtes venu à moi comme à un père, obéissez au père ainsi qu'au général.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aurez remporté cette victoire demain à midi, ou que vous serez mort?

— Je l'ai dit.

— J'ai deux raisons de mourir alors. Vous comprenez, mon général, qu'on ne survit pas à l'homme qui vient de se montrer tel que vous êtes pour moi. Mais vous échapperez : Dieu le veut. Quant à moi, comme j'aurai perdu tout l'avenir de la pauvre enfant qui s'était confiée à moi, comme j'aurais mal vécu dans un cloître, il vaut mieux que je meure pour le roi et pour vous au champ de bataille.

— J'ai prévu tout cela, répliqua Catinat, qui recouvra dès ce moment sa douce et sereine gaieté; celui qui veille au sort de trente mille hommes peut bien trouver le moyen d'en sauver un seul. Allons, voilà que nous avons perdu un quart d'heure ; dans vingt minutes j'ai tous mes ordres à envoyer. Vous dites que le couvent de votre amie est à Mézières, et qu'un bon cavalier y peut aller en huit jours ?

— Oui, mon général.

— Il est dit que tous mes moyens seront bons, jusqu'au dernier; j'ai une chance extraordinaire en ce moment. Gare à vous, monsieur de Savoie ! et vous, prince Eugène, gare !

— Eh! monsieur, dit Gérard, le prince Eugène sait à quoi s'en tenir sur votre compte! N'a-t-il pas dit qu'il battrait Villeroy, se battrait avec Vendôme et serait battu par Catinat?

— Il l'a dit, sur ma foi, il l'a dit! s'écria le héros en riant; seulement, il ne le croit peut-être pas! Mais tenez, entendez-vous? murmura-t-il en se penchant à l'oreille de Gérard, tandis que de son doigt il lui montrait la tente isolée.

— J'entends une musique, répliqua Gérard.

— La musique dont vous vous plaigniez si fort tout à l'heure.

— Et qui me paraît charmante en ce moment.

— Pardieu! je conçois que vous la trouviez charmante.

— Pourquoi, mon général?

— Parce que, grâce à cette musique, mademoiselle... votre demoiselle enfin, ne fera point profession le 26 du présent mois. Vous ouvrez de grands yeux; allons, entrez chez moi. Laisse-nous passer, grenadier!

II

BELAIR LA GUITARE

Cette tente du général en chef de l'armée d'Italie se composait d'un vestibule et d'une chambre, deux vastes compartiments qui représentaient pour Catinat une habitation tout entière.

Il dînait et recevait dans le vestibule; il couchait et travaillait dans la chambre du fond. C'est dans cette dernière pièce, à peine éclairée par une petite lampe de cuivre à deux becs, que le général conduisit d'abord M. de Lavernie.

Là, sur un escabeau, se tenait, une guitare entre les bras, un jeune homme de vingt cinq ans, aux magnifiques cheveux blonds, aux yeux noirs, qui se leva dès que le bruit des pas lui annonça des visiteurs.

— Monsieur le lieutenant, dit Catinat à Lavernie, voici M. Belair, un excellent musicien, un très-honnête homme que j'ai l'honneur de vous présenter : Belair, laissez là votre guitare, et venez causer avec M. Gérard de Lavernie et moi.

Belair, en se rapprochant pour saluer, vint offrir à Gérard une des plus charmantes physionomies parmi celles que l'on a l'habitude d'appeler heureuses. Ces yeux noirs étaient si veloutés et si doux, ils se dilataient si loyalement, ces dents blanches riaient entre des lèvres si fraîches et si rouges, le nez fin et légèrement retroussé donnait à l'ensemble tant de grâce facile, deux fossettes mignonnes dessinaient au milieu des joues un sourire tellement sincère, que Gérard se sentit dès l'abord prévenu fort tendrement pour l'aimable personne de ce jeune homme.

Catinat regardait du coin de l'œil ces deux belles natures si différentes que son caprice venait de rapprocher. Gérard était grand, Belair petit. Gérard avait le front haut, la lèvre fière, le nez aquilin, la beauté dure; son regard disait ce que dit l'éclair d'une épée. Tout cœur, tout intelligence, tout action : voilà M. de Lavernie. Belair avait la main blanche et paresseuse

qui rêve et chante sur les cordes d'un instrument : sa bouche s'entr'ouvrait suave comme pour laisser passer une mélodie. Tout âme, tout adresse, tout indolence bienveillante: voilà le musicien Belair.

Quand les deux hommes eurent croisé leur regard et lu franchement au fond de leurs yeux, c'est-à-dire de leurs âmes, l'un et l'autre se tournèrent vers le général comme pour lui dire :

— Eh bien! nous nous connaissons ; que nous demandez-vous?

Catinat, qui avait compris, répondit à Gérard aussitôt :

— M. Belair vous contera comment il se trouve ici dans mon camp et sous ma tente. C'est long; je n'ai pas le temps de faire des histoires. M. Belair prétend qu'il m'a de grandes obligations; c'est possible, mais je lui en ai de plus grandes encore. Je le sauve, à ce qu'il paraît, de M. de Louvois, qui le hait. M. de Louvois n'est pas un ennemi agréable...

— Vous le savez, mon général, interrompit Gérard de Lavernie.

— Oh! mon Dieu non, je ne le sais pas. M. de Louvois est tout-puissant, il est absolu. Ministre de la guerre, il donne des ordres aux généraux, je commande une armée du roi. M. de Louvois, en me donnant ses ordres, peut croire qu'il me gêne, et il m'en veut sans doute de cela. Il aurait tort. Personne ne me gêne quand il s'agit de servir mon pays.

On appelait alors Catinat un philosophe, parce qu'il disait souvent : l'État, avant de dire : le roi.

— J'avançais, continua-t-il, que l'inimitié de M. de Louvois est plus malsaine qu'un bon coup de baïonnette. Ce pauvre Belair l'a encourue. A quelle occa-

sion? vous le saurez en causant avec lui. Je l'en ai sauvé momentanément; mais il m'a sauvé, lui, d'un ennemi terrible : l'ennui!... Belair chante à ravir et a, comme, je ne sais plus quel Grec, ajouté une corde à la guitare. Or, j'ai la fantaisie de faire des vers, vous le savez monsieur de Lavernie, et ce m'est un grand plaisir d'entendre mes rimes toutes brodées de notes harmonieuses par ce virtuose.

Belair salua. Catinat, se tournant vers lui :

— Quant à M. de Lavernie, dit-il, j'ai beaucoup de raisons pour lui être agréable. Tandis que je vais écrire ici quelques lignes de prose, faites-moi le plaisir de vous entretenir ensemble. Vous ne vous serez pas plus tôt mis en rapport parfait, que je vous apprendrai à l'un et à l'autre ce que j'attends de vous. A propos, monsieur de Lavernie, sachez que M. Belair est fort amoureux; et vous, Belair, apprenez que M. de Lavernie a peur de l'être trop. Voilà, je crois, la première glace rompue; allez, maintenant.

Et Catinat, toujours souriant, se plaça devant sa table, consulta la carte du pays qu'il avait dressée lui-même, de sa main. Puis, il commença d'expédier es ordres pour le mouvement de ses corps d'armée.

Alors Belair et Gérard se retirèrent dans un coin de la chambre. Bien surpris tous deux, fort disposés à se bien traiter l'un l'autre, mais frissonnant encore d'un reste de cette glace que Catinat croyait avoir rompue, ils s'interrogeaient de leurs yeux indécis, et ils semblaient redouter le premier bruit que ferait leur parole.

— Allons! s'écria Catinat, ces maladroits vont

perdre le peu de temps qui leur reste. Voyons, Belair, vous qui chantez si volontiers, parlez donc.

— Mais, monsieur, répliqua timidement le jeune homme, je voudrais deviner...

— Eh ! je vous l'ai dit : M. de Lavernie est comme vous, amoureux. Il vient d'apprendre que l'objet aimé va faire profession dans un couvent. Ce couvent est à deux cent cinquante lieues d'ici ; la cérémonie doit avoir lieu dans huit jours. Il s'agirait d'aller empêcher cela, et M. de Lavernie est à l'armée d'Italie.

Belair leva sur Gérard ses yeux doux et profonds.

— Ah ! j'oubliais, reprit Catinat ; si la jeune personne entre en religion, M. de Lavernie veut mourir ou se faire chartreux, et il a une mère. Voilà ! J'espère que maintenant vous avez de quoi causer.

Là-dessus, le général rassembla quelques papiers et sortit de tente.

Gérard avait caché son visage dans ses mains. L'étrange confidence faite à un inconnu par Catinat, des intimes douleurs qu'on lui avait avouées comme à un père, blessait à la fois et effrayait le jeune homme.

Belair vint à lui d'un pas si léger, qu'on eût dit le vol d'une ombre.

— Que puis-je vous offrir, monsieur, car je vous vois souffrir ?

— Rien, monsieur, je vous remercie.

— Si, M. de Catinat m'a ainsi présenté à vous, c'est qu'il n'est pas de votre avis. M. de Catinat hasarde rarement ses paroles, jamais ses démarches. Il vous a dit que je suis amoureux ; il m'a dit que vous l'êtes ; il vous a conté que je suis son obligé ; il m'a montré qu'il tient à vous être agréable ; c'est donc

que le général ne me juge pas inutile à votre satisfaction.

— Monsieur, il est impossible d'offrir ses services avec une grâce meilleure et vous m'en voyez sensiblement touché, mais le 26 du mois, dans huit jours, j'aurai perdu la femme que j'aime, et c'est un mal sans remède, que dis-je? un mal dont je serai guéri ce soir, ajouta-t-il d'une voix étouffée.

— Monsieur, répondit Belair, quand j'ai quitté Paris, j'aimais passionnément une charmante fille, je l'aime encore. Elle était menacée d'un grand malheur ; son père le seul parent qui lui restait était un vieux soldat que M. de Louvois ne trouve pas digne d'entrer aux Invalides, d'où il l'exclut avec cette infernale obstination que vous lui connaissez, sans cause : pur caprice! il est dit que l'étoile de M. de Louvois égratigne la mienne chaque fois qu'il y a rencontre, et mon astre si humble va heurter perpétuellement cette flamboyante comète. Eh bien! monsieur, Mlle Violette, c'est le nom de ma maîtresse, s'était mis dans la tête d'assurer le repos du vieux Gilbert son père et le rendre riche en épousant une manière de laquais, un certain Desbuttes, un de ces hommes qui commencent par être valets de chambre et finissent par être millionnaires. Tandis que je râclais ma guitare, et que je devenais l'idole des Parisiens, cette jeune fille qui m'adore au fond, me rendait le plus misérable des hommes avec cette piété filiale et cette rage de sacrifices qu'elle tient toujours suspendus sur ma tête. Je deviendrai riche, lui disais-je, riche comme votre Desbuttes; je donnerai un carrosse à votre père qui n'a plus de jambes; et de râcler. Mais, monsieur, pour se faire une réputation

à Paris, il faut avoir les femmes de son côté. Le diable enragé veut que je plaise aux femmes; elles m'appellent, elles raffolent de moi, et c'est à qui parmi elles prendra des leçons de guitare. La guitare commençait à s'user depuis que Louis le Grand n'en joue plus et que Mme de Maintenon préfère les orgues. Voilà-t-il pas que je remets la guitare en mode! L'argent pleut, les cachets sont des louis d'or; je commande une jambe d'argent à l'invalide, mon futur beau-père. Tout à coup, Violette me défend de donner des leçons aux dames; baisse dans les revenus. Cependant, je m'ingénie; j'invente une corde nouvelle, que j'appelle la corde amoureuse. Tout ce que je joue sur cette corde passionne les femmes; les hommes veulent apprendre à la pincer cette corde: cachets de revenir; louis d'or de s'empiler; je fais dorer la jambe d'argent. Au même instant, mon étoile rencontre la comète; il y a choc; ma fortune s'écroule!... Pardon, monsieur, vous croyez que je veux seulement vous parler de moi; attendez un peu, j'en arrive à vous; et, croyez-moi, j'abrége.

— Continuez, dit Gérard; vous êtes un charmant conteur. Si vous saviez tout ce que vous m'inspirez!

— Merci; que n'êtes-vous M. de Louvois!

— Vous le haïssez donc bien?

— Eh, monsieur! c'est lui qui me hait; moi, je n'ai pas de fiel.

— Que lui avez-vous fait? un musicien n'est pas dans le chemin du ministre de la guerre!

Belair hocha la tête, et ses beaux cheveux blonds vinrent envahir son visage devenu sérieux.

— Oh! dit-il, je lui ai fait une chose bien grave.

— En vérité ! s'écria Gérard inquiet.

— Vous n'ignorez pas, dit Belair, que le marquis de Louvois entretient des espions dans toutes les cours étrangères, et qu'il doit aux rapports de ces agents les renseignements précieux à l'aide desquels jusqu'à présent il a poussé la guerre avec tant de succès.

— J'ai ouï dire cela, en effet, mais...

— Eh bien ! ces espions, il les choisit d'ordinaire parmi les gens que leur profession oblige à voyager, et que leurs talents font bien accueillir partout où ils se présentent. Un maître à danser, on danse dans toute l'Europe : un cuisinier, on mange partout : un maître en fait d'armes ; partout la noblesse tire l'épée : un musicien, la musique est la langue universelle.

— Eh bien ? demanda Gérard, fort intéressé.

— Eh bien ! monsieur, un jour que je tirais quelques coups en tierce et en quarte avec un grand drôle nommé la Goberge, maître d'escrime, borgne et bretteur comme une épée qu'il est, — j'avais l'idée de faire peur à M. Desbuttes, au traitant mon rival, celui dont me menace Violette ; — un jour, dis-je, que je me fendais jusqu'aux dents sur le plastron de ce coquin de la Goberge, en le félicitant de sa mine insolente, et du gros ventre qu'il commence à prendre, savez-vous la proposition que ce drôle osa me faire ?

— Eh ! mon Dieu, dit Gérard, quoi donc ?

— M. de Louvois, me dit-il, connaît votre mérite, il désire vous employer.

— Quel cachet ! m'écriai-je, quel honneur ! Est-ce que M. de Louvois veut râcler du boyau sous les

fenêtres de Mme de Maintenon, comme M. de Richelieu claquait des castagnettes devant Anne d'Autriche ?

— Oh! non pas, dit la Goberge, vous savez bien que le ministre et la favorite ne s'aiment pas assez pour correspondre en musique. C'est beaucoup plus haut que vous allez viser. Il s'agit de devenir homme d'Etat.

— Moi, comment?

— En faisant ce que je fais, continua la Goberge, en combattant les ennemis du roi dans leurs conseils et desseins. Nos soldats sont les bras de Sa Majesté ; mais M. de Louvois a besoin d'avoir des yeux et des oreilles en Angleterre pour surveiller le prince d'Orange devenu le roi Guillaume : je suis une de ces oreilles et l'un de ces yeux; voulez-vous être l'autre?... Le drôle avait raison de dire un de ces yeux, puisqu'il est borgne...

Aussitôt je compris, je rougis, et je refusai tout net... La Goberge enfonça son chapeau sur ses yeux; je lui tirai ma révérence. Il me montra le poing, je lui tournai le dos.

— Oh! mon Dieu! vous me faites frémir, dit Gérard.

— N'est-ce pas ? Le jour même, à midi, un estafier de M. de Louvois vint pour m'arrêter. Par bonheur, je donnais une leçon dans ma rue, chez un gentilhomme marié dont les fenêtres voient ma porte. Je vis, je compris, je m'enfuis, je courus jusqu'à la frontière avec un demi-louis dans ma poche; j'ai bien fait cinquante-cinq lieues à jeun en trente heures, Si vous saviez quel oiseau je suis pour craindre la cage!

— Et Mlle Violette?

— Ah! voilà, reprit Belair tristement, Mlle Violette!... je lui ai écrit d'Angleterre: elle ne m'a jamais répondu. J'ai depuis deux ans rôdé autour de la France comme un renard autour du terrier bouché. Plus j'écrivais, moins Violette me répondait.

— C'est bien mal! dit Gérard.

— Eh! ne l'accusez pas, la pauvre fille! j'ai fini par découvrir que pas une de mes lettres ne lui est parvenue. M. de Louvois les faisait intercepter une à une, et comme je marquais dans toutes l'adresse de ma demeure, on venait régulièrement m'arrêter huit jours après que j'avais écrit à Violette. J'avais beau déménager, ce M. de Louvois a des intelligence, partout; mais j'ai le flair exercé, je sens les aguazils d'une lieue.

Traqué, exténué, ruiné, je suis venu un matin me jeter dans le camp de M. Catinat. C'est un homme si bon, un si galant homme! Il avait fait bâtonner deux sbires qui voulaient me prendre: il m'a enrôlé dans le régiment de Nivernais, m'a fait acheter une guitare et me cache chez lui. M. de Louvois sait que je suis là; il écume, mais n'en peut mais... J'appartiens au roi!

— Vous êtes sauvé, dit Gérard.

— Oui, mais je ne vis pas en songeant à Paris où Violette me pleure. Eh bien! je sens que vous souffrez le même martyre, et je vous dis tout net: Amoureux, malheureux; trouvez-moi une occasion d'ouvrir mes ailes et donnez-moi vos commissions pour la France.

— Oh! mon Dieu, s'écria Gérard, transporté de joie, et les bras étendus pour serrer sur sa poitrine ce

généreux champion : vous feriez cela pour moi, pour un inconnu ?

— Assurément, et pour moi aussi : ce n'est pas aussi difficile que vous croyez, et si M. de Catinat ne m'avait enjoint de demeurer à son camp, j'aurais déjà tenté l'escapade.

— Mais, M. de Louvois, s'il vous sait en France ,

— Bah ! puisque je suis ici.

— Lesespions qu'il a ici lui diront que vous n'y êtes plus.

— Non, répliqua Belair, M. de Catinat est capable de frotter la guitare lui-même, pour faire croire à ma présence.

— Jamais le général ne s'exposera ainsi à la disgrâce de M. de Louvois ; jamais il ne vous exposera vous, qu'il a protégé.

Au même moment parut Catinat sous la tapisserie qui séparait les deux chambres de la tente.

— Belair, dit-il, j'apprends qu'on va m'envoyer de la cour un lieutenant qui nous gênerait fort. J'aime mieux vous voir loin d'ici. Rendez-moi le service d'aller porter une lettre confidentielle à mon frère, en France, car je me défie de la poste.

Gérard et Belair poussèrent un double cri de joie et se précipitèrent chacun sur une main de l'excellent homme pour la couvrir de baisers.

— J'ai fait seller pour vous, continua Catinat, mon petit cheval piémontais que vous laisserez à dix lieues d'ici. Prenez garde aux fontes, je les ai garnies et ma lettre y est. Vous embrasserez mon frère à Saint-Gratien, chez moi. Vous voilà messager de Catinat : c'est une excellente raison pour rentrer en France, et ce titre vous procurera des chevaux frais tout le long de

la route. Quant à vous, monsieur de Lavernie, vous commanderez les trente dragons que je prends pour escorte et pour garde aujourd'hui toute la journée.

Ces dragons-là, je vous en réponds, feront du chemin et auront chaud. Les voilà qui viennent, je les ai envoyé chercher. Vous prendrez votre poste tout d'abord à l'embranchement du chemin qui croise la route de France. En attendant que je vous mande, vous pouvez dire encore mille petites choses à M. Belair, qui, je le vois, s'est assez avancé dans votre amitié pour que vous preniez confiance en lui.

Catinat, en achevant ces mots, quitta les jeunes gens immobiles de surprise et de plaisir. Il trouva sur le seuil de la tente ses lieutenants, qu'un aide de camp venait de réveiller à l'instant même, et qui restèrent béants au premier mot qu'il leur dit.

On entendait au loin, dans toute l'étendue du campement, comme un frisson d'armes, comme le soupir d'un immense réveil.

Bientôt, toute une troupe d'officiers arriva silencieusement au conseil de guerre, qui dura cinq minutes, et fut levé par le général avec ce seul mot : « En selle, messieurs ! »

Onze heures et demie sonnèrent à l'abbaye de Staffarde, près de laquelle Gérard et Belair, à cheval tous deux, causaient tendrement en se serrant les mains.

— Vous dites, demanda Belair, que ce couvent s'appelle les *Filles Bleues?*

— Et qu'il est situé à l'extrémité de la ville de Mézières, au bas de la côte.

— Deux cent cinquante lieues?

— Deux cent cinquante-sept.

— Fort bien. Il m'a semblé vous entendre parler d'une terrasse.

— De cent toises, au bout du jardin de ce couvent, couronnée de buis magnifiques dans toute sa longueur.

—Et c'est derrière les buis qu'apparaîtra la pauvre demoiselle?

— Oui, cher monsieur.

— Qui s'appelle?

— Antoinette de Savières, dit Gérard à l'oreille du musicien.

— Quel dommage que vous ne m'ayez pas écrit une lettre pour elle!

— Vous voyez que je n'ai pas eu le temps, mais prenez celle que voici, la sienne : elle aura confiance.

— Et je la conduirai tout droit chez Mme la comtesse de Lavernie, votre mère, où vous viendrez la rejoindre?

— Si je suis encore de ce monde, oui.

— Il me semble que c'est à peu près tout, et il ne me reste plus à faire que les deux cent cinquante-sept lieues.

— Il me reste à vous embrasser encore, toujours, à vous bien regarder dans les yeux, à vous bien dire : Tu es mon ami, mon seul ami; je t'aimerai plus que tout au monde, toi qui m'as conservé ou voulu conserver ce que je préférais à tout en ce monde. Il me reste à vous dire aussi : En quelque endroit que je me trouve, quelle que soit votre fortune ou la mienne, chaque battement de ce cœur qui frémit sur le vôtre me parlera de vous, et, quand il se taira pour vous, c'est que je serai mort.

— J'accepte, dit Belair, et il me plaît que nous

soyons deux à aimer ainsi Catinat et Violette. M. Catinat est un bien grand génie et un caractère bien facile ; Violette est une bien jolie fille, mais bien difficile, allez !

En ce moment une ligne immense et souple comme une couleuvre, brillante comme ses écailles, se tordit au-dessous du plateau. C'étaient les régiments qui prenaient position pour commencer leur marche nocturne.

Catinat fit défiler les premières colonnes et s'élança vers la droite sur un cheval ardent.

— Il se faut quitter, dit Gérard à Belair, adieu ! mes dragons attendent.

— Adieu ! couvent des Filles Bleues, à Mézières, 26 août, Antoinette de Savières, les buis, Mme la comtesse de Lavernie : trente-cinq lieues par jour !

— Ne riez pas, cher ami, interrompit Gérard, j'ai le cœur plein de larmes.

— Et moi, la tête pleine de parfums et de chants ! Devant moi, là-bas, des prairies où le soleil va se lever, des oiseaux, des arbres que je verrai fuir aux flancs de mes chevaux, et, au bout de ce chemin, l'amour pour vous et pour moi ! Antoinette, Violette, deux noms charmans ! et qui riment !

— Embrassez-moi, dit Gérard.

— Pour votre mère, pour votre amie et pour moi. Bien !... A douze jours d'ici, chez Mme la comtesse ! Hâtez-vous, Violette m'attend !

Les deux jeunes gens, du haut de leurs chevaux, se penchèrent encore une fois l'un vers l'autre, et s'étreignirent avec une douloureuse tendresse.

Gérard, suivi de ses dragons, piqua vers la plaine sur les traces du général qui l'appelait, et déjà dévo-

rant l'espace au milieu du tumulte et des premiers coups de feu qui petillaient à l'avant-garde.

Belair, paisiblement assis sur le petit cheval, tourna vers la solitude. Il s'engagea dans le chemin de France, laissant derrière lui à chaque pas un peu plus de cette poussière, un peu plus de ce danger, un peu plus de cette gloire !

III

LA GUITARE DU GRAND ROI

C'était réellement un aimable compagnon, ce Belair. Il n'avait qu'un tort : son nom. Un joueur de guitare ne peut point s'appeler Belair.

Parfois, cependant, certaines analogies que nous voyons entre le nom et la profession font croire à la destinée ; mais Belair n'avait pas choisi son état pour l'accommoder à son nom. Bien au contraire : il devait son nom à ses talents, peut-être à sa beauté. Est-ce une femme qui l'avait ainsi nommé en voyant sa charmante figure ? Était-ce un ami de la musique qui l'avait appelé M. de Belair à cause des airs délicieux qu'il composait ? Toujours est-il que notre musicien avait gardé ce nom et s'en déclarait content. La vraie raison, nous la confierons au lecteur, c'est que Belair n'avait pas eu de nom à lui avant l'âge de vingt ans.

Enfant abandonné, pieds nus, par les chemins, sans que nul lui tendît la main ou lui sourît, petit

berger dans la campagne, pâle et triste apprenti de je ne sais quel état dans les villes; épris de liberté, de nobles études; aimant le ciel, l'eau, la terre, tout ce qui est beau; l'or, les palais, l'art, tout ce qui est riche, Belair touchait à sa quinzième année et fût mort de faim comme tant d'autres; comme tant d'autres, il fût devenu soldat, maçon ou moine, sans une aventure qui lui arriva en 1680 à Fontainebleau, et que Dieu sans doute avait suscitée.

L'enfant, sans nom, sans parents et sans pain, avait regardé tout le jour à travers les clôtures le passage des chevaux de la cour, les habits brodés, les plumes, les robes de soie. Il y avait collation dans les bosquets. Les dames pillaient les tables chargées de fruits, de gâteaux et de liqueurs; les hommes servaient les dames, buvaient de grands verres que les officiers du roi leur tendaient sur des plateaux de vermeil.

Après le repas toute cette noblesse s'envola comme une nuée de phénicoptères et de faisans dorés. L'enfant ne voyait plus rien qui rassasiât ses yeux, il eut faim, et du fond du massif de roses et de jasmins où il se cachait, il convoita les reliefs de ce festin que les valets semaient par les allées en emportant les plateaux et les vases.

Glissant comme un lézard tout le long de la haie, il rencontra une trouée près d'un grand pavillon de verdure, et franchit un fossé. A cent pas de lui, sur une table entre deux corbeilles de fleurs, s'élevait une pyramide de fruits et de biscuits. Cent pas, c'étaient dix secondes pour ce lézard! Et l'ombre propice, et le conseil d'un appétit de quinze ans! Combien eussent résisté?

Le pauvre enfant fit trois bonds vers ces merveilles.

Soudain, il entendit les accords d'une guitare; il tourna la tête. A sa gauche, s'élevait dans les arbres un pavillon masqué par des lierres et des chèvre-feuilles; de longs stores de soie fermaient à demi la fenêtre et jetaient dans le pavillon une ombre que les yeux ne pouvaient percer. Avec l'instrument, une voix chanta, voix ferme et juste, qui mariait au savant accompagnement des cordes les langoureuses paroles d'un air castillan. Spanish

L'enfant oublia sa faim : cette mélodie le ravit en extase. L'air était de ceux qu'on retient aisément, monotone et rêveur, avec une ritournelle de séguedille. Mais la chanson fut interrompue par un cri de femme effrayée parti de l'intérieur du pavillon. Une autre femme venait de lever le store à l'extérieur et de surprendre le joueur de guitare, qu'une admirable jeune fille écoutait les mains jointes, agenouillée devant lui sur un coussin.

Belair, il faut bien que nous l'appelions d'une façon quelconque, se cacha sous les feuillages; il entendit comme des reproches, comme des excuses, et la jeune fille sortit précipitamment du pavillon, en cachant sous ses doigs effilés un visage empourpré de honte.

La querelle continua entre le joueur de guitare et la femme impérieuse qui l'avait surpris; les paroles devinrent brèves, hautes, dures, et Belair méditait une fuite adroite, que le bruit de la discussion eût facilement dissimulée, lorsqu'une troisième femme apparut dans le chemin que l'enfant se disposait à prendre.

Celle-là, majestueuse et lente, s'avançait, l'œil

voilé sous ses coiffes, mais brillant à la fois de colère et de curiosité. Dès qu'elle entra dans le pavillon, la femme qui l'y avait précédée poussa un cri pareil à celui qu'elle même avait arraché à la jeune fille surprise.

— Prenez garde, on entend du dehors, dit la dame majestueuse, d'une voix assez haute pour que Belair l'entendît distinctement.

— Madame, répliqua l'autre, on n'a que faire de vos avertissements.

— Si Mme de Montespan ne se ménage pas, ajouta la dernière venue, qu'elle ménage au moins le roi!

A ce mot : le roi! Belair frissonna et se fit petit comme un insecte au fond de son nid de mousse.

— Je ferai observer à Mme de Maintenon, dit Mme de Montespan, que je viens de voir la petite Fontange aux pieds de S. M. Cela compromet assez le roi pour que la sévérité de Mme de Maintenon s'en effraye. Quelqu'un pouvait entrer dans ce pavillon ; quel scandale ! avouez-le, madame, vous qui ne les aimez pas.

— Il est vrai que j'ai tort, murmura le roi.

— Votre Majesté n'a pas tort de voir qui bon lui lui semble, répondit Mme de Maintenon, car le roi est maître absolu chez lui depuis la mort de la reine. J'ai cru seulement que Mme de Montespan reprocherait au vainqueur de l'Europe de jouer ainsi de la guitare comme s'il était permis au maître du monde d'avoir les goûts d'un vulgaire amant.

A peine ces paroles étaient-elles achevées, qu'une main d'homme souleva le store. Quelque chose d'assez volumineux traversa l'air avec un sifflement

étrange et vint tomber dans l'herbe moelleuse du fossé, à six pas de Belair.

Le malheureux se crut découvert dans son asile. Il s'aplatit n'osant plus respirer sous le poids écrasant d'une colère royale à laquelle il attribuait l'envoi de ce projectile. Mais nul ne songeait au pauvre enfant, et Louis XIV sortit du pavillon la tête basse, entre Mme de Montespan, qui pleurait de dépit, et Mme de Maintenon qui souriait de triomphe.

Ces trois illustres têtes s'étaient revêtues, aux dernières clartés du jour, d'une expression indicible de beauté solennelle. Elles reflétaient tout l'orgueil, toutes les faiblesses de cette époque mémorable. Belair, malgré sa jeunesse et sa frayeur, comprit qu'il venait de voir passer là dans le crépuscule, l'histoire complète de son temps.

Tout étourdi, tout tremblant, il se traînait dans les fossés, prêtant l'oreille pour absorber avidement les derniers bruits des pas de ces trois personnes, quand sa main étendue éveilla du milieu des fleurs et des lianes une harmonie mystérieuse. Belair regarda autour de lui avec surprise, et vit briller sur du bois de citronnier des incrustations d'or et de nacre. L'enfant perdu venait de rencontrer ces cordes échauffées encore par la main blanche du grand roi. Il avait à lui la guitare de Louis XIV.

Il est rare que Dieu donne le génie sans l'occasion. Souvent même le génie consiste à saisir cette occasion qui le révèle. A peine Belair eut-il en sa possession cette magnifique guitare, celle peut-être qui avait servi à l'Espagnole Anne d'Autriche et accompagné les vers que M. de Saint-Aignan faisait au roi pour La Vallière, à peine le frôlement harmo-

nieux se fut-il exhalé des flancs de ce bois condamné par Louis XIV à un éternel silence, que l'enfant, transporté d'orgueil et d'inspiration, se dit : Je serai musicien!

Dès lors, emportant partout cet instrument comme une proie, il ne rêva plus que notes et accords. Seul dans les bois le jour et la nuit, il chercha de toutes les forces de son esprit, avec toute la souplesse et l'ingéniosité de ses doigts, le secret renfermé dans cette boîte sonore, et lorsque parfois il se désolait d'ignorer ce qu'un maître lui eût révélé en deux heures, Belair songeait aux premiers artistes qui arrachèrent à une corde sept cris bien distincts, nuancés de cinq autres avec lesquels le génie imitateur de l'homme peut reproduire tous les sons que perçoit l'oreille, et alors il se disait que ceux-là n'avaient appris que des oiseaux, que de l'eau qui murmure, que du vent qui soupire, et qu'ils avaient fini, eux, sans maîtres, par donner à d'autres les leçons d'un art qu'il avaient créé.

Cela encourageait Belair, mais il lui fallait plus que des encouragements : l'esprit dévore. En deux ans il savait jouer sur sa guitare ce que jamais on n'a fait dire à cet instrument depuis Amphion de Thèbes jusqu'à Louis XIV, en passant par Iopas aux longs cheveux. Mais Belair ne savait pas le nom d'une note et pareil à M. Jourdain, son illustre contemporain, après qu'il eut deux ans composé et exécuté la plus admirable musique du monde, il apprit ce que c'était qu'une gamme en voyageant avec un vieil aveugle flamand qui râclait une mandoline, écorchant tous les airs connus pour un denier et ne se doutant guère qu'à ses côtés dormait sur le dos d'un enfant la guitare de

Louis XIV, une pièce curieuse de marqueterie que bien des gens eussent payée dix mille livres, c'est-à-dire une fortune.

Gagnons rapidement l'époque à laquelle Belair devint un homme et se fit une réputation.

Neuf années se sont écoulées. Il a vingt-cinq ans; le roi Louis XIV en a cinquante-deux; Mme de Fontanges, la belle duchesse, est morte un an après la scène du pavilon; Mme de Montespan, disgraciée, se meurt lentement dans l'exil; Mme de Maintenon, l'aînée du roi, règne sans plaisir; seule la guitare a résisté au temps. Plus belle et meilleure que jamais, elle dort dans son étui doublé de velours, confiée aux soins de Mlle Violette, cette jeune fille que Belair pleurait au camp de Catinat.

Et si l'on veut savoir comment l'amour est entré dans le cœur de ces deux jeunes gens, qu'on se rappelle la beauté du musicien, sa grande âme qui se peint dans ses chants et dans ses yeux, on comprendra pourquoi Violette s'évanouit la première fois qu'elle l'entendit chanter. Maintenant si l'on réfléchissait que Violette a vingt ans, l'œil d'un bleu sombre sous des cheveux noirs, une taille de nymphe et la poitrine des sirènes, on devinerait facilement que son évanouissement flatta Belair comme un hommage rendu à la puissance de l'artiste et le séduisit comme preuve d'une sensibilité peu commune.

C'est là, en peu de mots, l'esquisse de deux personnages qui se dessineront beaucoup mieux quand nous déroulerons les pages de ce récit... Revenons au voyageur, à ce Belair, si obligeant, si allègre, qui galopait sur la route de France à raison de trente-cinq lieues par jour.

L'honnête garçon avait tenu sa parole comme un Romain, et le soir du septième jour, il arriva, brisé, moulu, expirant, aux portes de la ville de Mézières, terme désiré du voyage.

Si fort qu'on puisse courir, si fort échauffé qu'on soit par les arçons et par une commission de M. Catinat, on réfléchit sur la route et on se demande à quoi l'on s'expose en obligeant un inconnu au risque de déplaire à M. de Louvois. Cependant Belair tant qu'il galopa, tant qu'il trotta, conserva presque tout son enthousiasme; mais une fois arrivé, soit fatigue soit ennui d'entrer en rapport avec des étrangers, il eut peur et ne s'informa qu'en tremblant du chemin qui menait au couvent des Filles-Bleues.

Son hôte le voyant disloqué comme une marionnette, l'engagea d'abord à souper, puis à se coucher, deux propositions qui firent le plus grand plaisir à Belair. Mais il commença par faire emplète d'un bon cheval qui se trouva dans l'écurie de l'hôte; il acheta aussi une bonne corde neuve d'environ 60 pieds, puis il soupa longuement : c'est un vice de voyageur ou de musicien; puis après boire, il visita son nouveau cheval, roula sa belle corde, et monta dans une chambre au premier étage pour se coucher.

Le vin, qui égaye le cœur de l'homme, avait assombri celui-là. Belair en gravissant lourdement les degrés songeait à tant et de si durs chevaux qu'il avait montés depuis sept jours. Il pensait au bon M. de Catinat, chez qui l'on guitarait tous les soirs sans autre exercice. Il pensait à cette demoiselle inconnue pour laquelle, chevalier errant, il se disposait à rompre des lances et à risquer le gibet.

Que dirait Violette, si on pendait Belair pour un

rapt! Idée triste, mais éminemment musicale, que notre ami s'empressa de transporter dans une mélodie des plus touchantes, qu'il composa sur-le-champ sans paroles, en regrettant fort M. de Catinat, qui lui faisait un grand nombre de petits vers, n'importe à quel propos, mais toujours agréables.

En effet, ce héros qui, s'il n'eût pas été Catinat, eût pu être La Fontaine, rimait distraitement, mais intrépidement, dans toutes les circonstances.

Tout ce qu'écrivait Ovide était un vers, un vers était chaque pensée de Catinat.

Déplorable habitude, dont cependant le service du roi ne souffrit pas, quoi qu'en ait pu dire M. de Louvois, qui n'aimait pas les épées trop intelligentes.

Belair regrettait cette facilité du poëte si douce au musicien. Il se rappelait le charmant échange de procédés des deux muses alors que sous la tente, Euterpe mettait toutes vives en musique les improvisations de Polymnie. Galerie mythologique où Mars endormi n'était pas oublié.

Ce qui avait ravi M. de Catinat c'est qu'un soir, où il lui était arrivé par mégarde de rédiger en un quatrain de douze et huit syllabes l'ordre suivant:

Touraine et la Marine avec Peysac dragons
Auront assez de huit fourgons;
Quant à Senneterre et Bretagne
Il leur faut des mulets pour passer la montagne.

Le général en chef, après avoir commis cet excès, s'aperçut en écrivant que c'étaient de vraisvers, il en était aux inquiétudes, et s'apprêtait à déchirer l'ordre.

— Ah! monsieur, lui répliqua Belair auquel il

s'était confié, ah! monsieur, la bonne strophe; gardez-la moi?

— Bonne strophe?... Eh! que dira M. de Louvois quand il apprendra que je parle en vers aux soldats de Sa Majesté?

— Monsieur, vous verrez que Touraine et la Marine se contenteront des huit fourgons que vous leur assignez, bien qu'en vers; vous verrez aussi que les grenadiers de Bretagne et de Senneterre seront enchantés de monter sur des mules, bien que vous ayez rimé l'ordre. Ces gaillards-là n'auront pas l'air de s'en apercevoir, et en attendant vous m'aurez fourni un chant admirable, tenez.

Là dessus Belair avait pris sa guitare et appliqué à ces quatre abominations de vers une musique délicieuse. Il chanta d'une voix si mourante, avec des roulades si perlées et des cadences si rares le : *Auront assez de huit fourgons;* ces huit fourgons durèrent si longtemps avec les trilles, les points d'orgues et les syncopes que Catinat émerveillé répéta plusieurs fois : Mon Dieu, la musique est-elle une admirable chose! Qu'elle renferme de beautés secrètes! Où diable irait-on s'imaginer qu'il puisse y avoir tant de profonds sentiments dans ces *huit fourgons* du régiment de la Marine!

Ces souvenirs émurent le musicien. Depuis son départ du camp, depuis huit grands jours il n'avait pas aperçu l'ombre d'un instrument à cordes. Huit jours sans guitare, c'était pour Belair une privation équivalant à un jeûne de même durée. Toute la musique qu'il avait amassée pendant ces huit jours lui montait au cerveau, lui oppressait le cœur, bien plus encore que sa digestion ne lui occupait l'estomac.

Belair mélancolique et saturé se laissa choir sur le lit et promena un regard découragé sur tout ce qui l'entourait. Encore un moment et il cédait au sommeil avec l'ennui profond d'un lendemain qu'on redoute. Soudain ses yeux demi-clos aperçurent une convexité rougeâtre qui se dessinait sur la muraille. C'était une vieille mandoline chevelue à laquelle le temps et la sécheresse n'avaient laissé que deux cordes intactes. Belair dans une joie inexprimable, s'empara de l'instrument et se mit à jouer sur son lit avec une rage toute famélique.

C'était la nuit; tout le monde dormait déjà dans l'hôtellerie. Belair, qui voulait partir de bon matin pour le couvent, avait payé sa dépense à l'hôte. Il était donc bien chez lui et sans remords. Il joua aussi fort et aussi passionnément que s'il eût eu à captiver un auditoire de rois et de généraux en chef. Belair jouait pour Belair. Ainsi les rossignols chantent la nuit leurs plus doux chants, sans espérer qu'on les entende. Mais l'oiseau a la prudence de se taire quand il ne veut point qu'on le reconnaisse, et Belair qui avait tant de raisons de se dissimuler, ne s'aperçut pas qu'il pouvait se trahir par son talent; il continua de jouer jusqu'au délire.

En ce moment, deux hommes passaient à cheval sur la route de Mezières. L'un précédait de quelques pas; il allait gravissant lentement la côte au milieu de laquelle était située l'hôtellerie. La tête basse comme si elle eût porté des secrets trop lourds, il laissait le cheval se gouverner lui-même.

L'autre, carré, ventru, la poitrine effacée, le nez au vent, ne réunissait, malgré toutes ses tentatives de prestance, qu'à paraître un grand laquais qui suit

son maître. Par instants il secouait sa tête comme pour l'enchâsser plus correctement dans ses épaules, et de sa main droite armée d'une houssine, il dessinait dans le vide une foule de petits moulinets et d'arabesques se terminant inévitablement par une rapide détente de l'avant-bras. Ce jeu durait depuis quelques minutes, lorsque les deux voyageurs passèrent devant l'hôtellerie que Belair était en train d'emplir d'harmonie.

L'homme à la tête penchée continua sa route sans prendre garde à rien; mais le grand découpeur d'atmosphère dressa l'oreille et interrompit subitement ses exercices. Cinq secondes après il arrêta son cheval pour mieux entendre; puis le poussant des deux talons, il rejoignit son compagnon rêveur.

— Monseigneur! dit-il d'une voix brève et basse.

— Eh bien, quoi, monsieur la Goberge?

— Daignez écouter, monseigneur. Là, dans cette hôtellerie.

— Un boyau qui grince?

— Une guitare.

— Et quand ce serait une guitare, que m'importe, à moi?

— Monseigneur ne reconnaît donc pas la seule main qui soit capable en Europe de manier ainsi cet instrument?

Le cavalier au visage noble et froid chercha distraitement sans répondre.

— Belair! murmura plus bas encore la Goberge!

A ce nom, les traits accentués du cavalier se rembrunirent jusqu'à la colère.

— Tu crois? dit-il.

— Fermement, monseigneur.

— Il aurait osé rentrer en France? Non, c'est impossible, il est au camp de Catinat. Tu te trompes, passons!

— Eh! monseigneur, tout à l'heure, je reconnaissais son doigter, maintenant, je reconnais sa voix; il chante.

— Tais-toi, répondit le cavalier, gagnons au plus vite, près des Filles-Bleues, cette cabane de bûcheron où tu te caches depuis huit jours après la faction du matin. Il faut que j'arrive là vers minuit, que je fasse mon courrier, que je dorme une heure, et qu'à partir de quatre heures je monte avec toi la dernière garde au bas de cette terrasse.

Puis, se parlant à lui-même:

— Oh oui! la dernière; et j'aime à croire qu'elle sera inutile comme les autres. Cependant, il faut tout prévoir; récapitulons: ce Gérard de Lavernie a dû recevoir la lettre d'Antoinette le 17 au soir; Catinat peut lui avoir donné un congé. Il est possible de venir de Pignerol ici en sept journées; nous verrons cela demain matin entre quatre et cinq heures... — En route, la Goberge; grands pas!

— Quel dommage! grogna le pourfendeur en redoublant ses zigzags aériens.

Et tandis que le maître poussait en avant, la Goberge ne cessa de se retourner et d'écouter aussi longtemps qu'il put apercevoir l'hôtellerie, qu'un pli de terrain déroba enfin à ses yeux.

IV

ANTOINETTE DE SAVIÈRES

Le couvent des Filles-Bleues s'élevait à une lieue environ de l'hôtellerie dans laquelle se reposait Belair, à une lieue et quart de la ville.

C'était un vaste bâtiments à toits aigus, percé d'une quantité de petites fenêtres, ayant vue toutes sur l'admirable vallée de la Vence qui leur envoyait l'arome de ses prairies, la lumière et la fraîcheur, et le bruit de ses ruisseaux, triste compensation des parfums de la cour et des bruyantes clartés du monde que les religieuses ne devaient plus revoir.

La maison était fermée de grands murs par trois de ses côtés. A l'orient, les potagers, les vergers; les bois au sud; les cours au nord; à l'est, sur le même plan que le bâtiment principal, une immense terrasse bordée de buis gigantesques, abrités par un mur à hauteur d'appui. Abrités, disons-nous, quant aux racines; car leurs cimes s'élançaient vigoureusement au-dessus de ce mur, impatientes de s'appeler arbres et de boire le grand air. Mais le ciseau infatigable du jardinier les rognait et les forçait de s'élargir par la base; de sorte qu'après tant d'années ils avaient formé un second mur de souches et de rameaux, mur trapu, impénétrable, large de deux pieds au moins et habité par tout un monde de belettes, de mulots, de lapins, de hérissons, qui dans une paix profonde élevaient leurs familles patriarcales aux

dépens du véritable mur qu'ils avaient transformé en catacombes.

Mais le lapin et le hérisson savent abuser comme les hommes : à force de creuser, quelques-uns de ces usurpateurs avaient expulsé le mortier du mur et s'étaient pratiqué des fenêtres. Or, comme en bas de cette terrasse passait, à douze pieds environ, un large sentier verdoyant qui menait aux vignes les ânes du village, parfois une de ces pierres grignotée et limée comme la pierre ponce, se détachait de son cadre, et l'on voyait apparaître à sa place le museau mobile d'un lapin qui prenait l'air, ou le grouin noir d'un hérisson mélancolique qui levait le plan de la vallée.

Cette muraille ainsi habitée se dégradait à certains endroits, sans avoir éveillé les inquiétudes du couvent. La supérieure des Filles-Bleues n'avait jamais remarqué de rôdeurs autour de ses clôtures. Nul pied de galant ou de voleur n'avait transformé en degrés d'escaliers les excavations qui émaillaient cette muraille.

Jamais, non plus, les religieuses, spectres silencieux qui se promenaient par groupes le long de la terrasse aux buis, n'avaient aperçu dans le chemin d'autres hommes que les villageois trop courbés sous des fardeaux pour pouvoir lever la tête.

Et d'ailleurs cette promenade n'était permise qu'aux vertus éprouvées. La jeunesse, moins sûre, était parquée dans les jardins à l'intérieur, sous des quinconces faciles à surveiller, dans les cours : jamais une novice n'allait aux buis sans être accompagnée, à moins qu'elle ne fût près de faire profession, auquel cas, selon les usages du cloître, elle jouissait pendant les derniers huit jours d'une complète liberté.

Or, en mars 1690, six mois avant le commencement de cette histoire, un courrier, monté sur un cheval écumant s'était arrêté à la grille du couvent des Filles-Bleues et avait remis à la supérieure une lettre ainsi conçue :

« Madame la supérieure des Filles-Bleues de Mézières, vous recevrez Mlle Antoinette de Savières, jeune fille de noblesse, orpheline, âgée de dix-sept ans. Elle entrera en religion aussitôt qu'elle sera suffisamment instruite et disposée. Elle ne verra, ne recevra personne du dehors. Tout ce qu'elle pourra écrire sera envoyé immédiatement au ministère de la guerre, par ordre du roi.

» Signé MICHEL LOUVOIS.

» *P. S.* Vous écrirez au bas de cette lettre le reçu des trois mille livres que le porteur vous remettra, vous rendrez la lettre. La pensionnaire arrivera au couvent deux heures après que le courrier en sera parti.

» Il vous est enjoint, madame, de laisser ignorer absolument à tout le monde et surtout à la jeune fille ce bienfait et cette protection du roi. »

La supérieure, frappée de crainte à l'aspect du nom de Louvois qui commandait le respect dans toute l'Europe, obéit, reçut l'argent, rendit la lettre et congédia le courrier.

Elle attendit la pensionnaire, mais les deux heures fixées se passèrent, puis quatre, puis le reste du jour et la nuit tout entière sans que la jeune fille parût.

Il était arrivé en chemin à Mlle Antoinette de Savières cent événements que M. de Louvois n'avait pas prévus, lui qui passait pour tout prévoir dans ses plans de campagne.

Qu'on se représente au milieu du chemin encaissé de Givry en Argonne à Elize un carrosse fermé de rideaux en cuir, traîné par deux vigoureux chevaux et conduit par un paysan épais qui devait avoir eu grand peine à se percher sur son siége.

Dans ce carrosse était assise, modestement inclinée, le bras passé dans une des courroies de la portière, le regard plus triste qu'indifférent, une grande et belle jeune fille, Mlle Antoinette de Savières. On n'oublie pas une semblable figure quand on l'a une fois aperçue. C'étaient de longs yeux noirs, dont la prunelle chatoyante nageait dans un fluide d'azur, des sourcils dessinés comme deux arcs, et qui se joignaient au moindre tressaillement d'un front d'ivoire, une bouche qui accusait, dans son modelé riche et délicat à la fois, la passion, l'esprit et la circonspection; c'était l'ovale parfait d'un visage tellement uni dans sa mate blancheur, qu'on eût dit que jamais il n'avait vu le soleil. La main qui pendait hors de l'anneau formé par la courroie grossière, était longue, fine; elle attendait l'embonpoint de ses vingt ans pour ressembler aux divines mains du Corrége. La pose si chaste et si abandonnée tout ensemble que cette belle fille avait prise dans le carrosse révélait des épaules jeunes et fermes, dignes d'attacher les plus beaux bras du monde, et de ces épaules arrondies, jusqu'aux pieds qui dépassaient la robe de laine brune, toutes les lignes de ce corps étaient harmonieuses et pures à tel point que jamais dans leur

perfection le statuaire n'eût même osé soupçonner la volupté.

Le carrosse allait lentement, non qu'il fût trop lourd ou que les chevaux n'eussent assez de vigueur pour le faire voler sur la route, mais parce que cette route était coupée d'ornières profondes, et que le paysan ménageait ses chevaux, qui avaient encore vingt lieues à faire pour arriver au couvent des Filles-Bleues.

Il était neuf heures du matin. Un soleil de printemps perçait les nuages immobiles. Il avait plu beaucoup la veille, et cette chaleur inusitée exprimait de la terre et des arbres une odeur de séve qui enivrait.

Le paysan s'endormit sur son siége. La jeune fille rêveuse ne s'aperçut point que les chevaux quittant la route entraient dans un chemin de traverse assez profond, assez étroit, aux deux côtés duquel était creusé un fossé. Dans ce chemin, la marche était plus difficile encore que sur la route, car il était plus humide et plus sillonné d'ornières. Les chevaux s'ennuyèrent de leur escapade, et après s'être concertés à leur façon résolurent de revenir au grand chemin. Ils tournèrent si brusquement et si court, qu'ils entrèrent dans le fossé; les roues de devant y tombèrent avec eux. Le cocher s'éveille, la peur le prend, il fouette les chevaux; ceux-ci s'imaginent qu'on leur demande de grimper sur le revers du fossé à six pieds, ils s'élancent furieux le long de ce talus.

Si le temps eût été sec et le terrain ferme, nul doute qu'ils n'eussent enlevé le carrosse sur cette pente, mais les roues s'enfonçaient dans une terre argileuse; impossible de les faire remuer. Un des

chevaux s'abat de côté, roule dans le fossé, entraîne l'autre qui tombe sur son compagnon en brisant le timon et l'avant-train du carrosse. Avec cet avant-train s'écroule le siége du paysan, qui est précipité lui-même entre les chevaux abattus; tout cela roulet se débat et disparaît à moitié sous une couche épaisse de terre délayée, d'herbes déracinées.

Voilà un très-grand malheur arrivé en une demi-minute, et si le carrosse ne se fût incrusté et scellé miraculeusement dans la glaise, tout périssait broyé le long de ce talus par des chevaux que la douleur et la terreur avaient rendus fous.

La jeune fille n'avait pas eu le temps de voir le danger. Au choc des roues dans le fossé, elle poussa un cri; puis, voyant que le carrosse demeurait immobile, elle essaya d'ouvrir la portière pour descendre. La portière, calfeutrée par un amas de terre, résista. Antoinette aperçut alors le pêle-mêle affreux des chevaux qui lançaient de furieux coups de pied; elle entendit les gémissements étouffés du paysan. Puis tout s'éteignit, et elle se vit enfermée dans cette boîte inamovible, seule, en proie à une terreur qui redoublait à chaque secousse imprimée au carrosse, à chaque rugissement des chevaux.

Tandis que par la portière de droite elle appelai, au secours, sans que nul répondît dans cette campagne déserte, elle entendit le galop d'un cheval à sa gauche, et elle vit s'encadrer subitement dans la fenêtre du carrosse une figure de jeune homme, qui s'écria :

— Bon Dieu! une femme là-dedans!

Antoinette transportée de joie :

— Au secours! au secours! dit-elle.

Et ce fut tout ce qu'elle put articuler. A la terreur venait de succéder un autre sentiment. Ces deux personnes en se regardant oubliaient, l'une son danger, l'autre son inquiétude, et elles continuaient de se regarder avec une surprise qui eût fait de ces deux figures le plus charmant tableau du monde.

Le jeune homme, c'était Gérard de Lavernie, fut le premier qui revint à la situation.

— Hélas! madame, dit-il, vous n'êtes point blessée ?

— Non, monsieur, je ne crois pas; mais Sidoine!... mais les chevaux !...

— Quoi ! il y a un homme dans ce fouillis ? ajouta Gérard.

— Le cocher... Sidoine; il gémissait tout à l'heure.

— Diable, diable! il ne gémit plus, murmura Gérard, voyons donc cela.

Et, en s'approchant, il distingua le malheureux paysan enseveli à moitié sous les chevaux. Il voulut le dégager, mais aussitôt les chevaux recommencèrent leurs ruades et leurs râlements; Sidoine ne bougea pas. Gérard fronça le sourcil.

— Un homme mort! pensa-t-il. Cela va bien épouvanter cette jeune dame; et il revint au carrosse.

— Eh bien! monsieur, dit Antoinette avec anxiété.

— Eh bien! madame, je crois M. Sidoine bien mal dans ses affaires.

— Oh ! mon Dieu.

— Ne vous effrayez pas... essayez un peu de sortir d'ici, et vous verrez.

— J'ai essayé en vain.

— Oui, la portière est embourbée, je vais la dégager.

Et le jeune homme détacha son ceinturon d'épée qu'il alla pendre à l'arçon de son cheval, attaché à un arbre; il releva ses manchettes de batiste, ôta ses gants et s'apprêta bravement à fouiller la glaise avec deux belles mains blanches.

— Oh! monsieur, je vous en prie, s'écria Antoinette qui en eut pitié.

Gérard s'arrêta.

— Il y aurait bien un moyen, dit-il; vous êtes mince et légère, madame, et vous passeriez facilement par la portière... si je vous aidais un peu... Vous hésitez... C'est juste... Attendez, attendez, je vais avoir enlevé bien vite ce quartier de terre molle.

— Non, monsieur, j'attendrai que vous appeliez un paysan quelconque, et avec une pioche, sans vous salir...

— Madame, il n'est pas prudent d'attendre ; si par malheur les chevaux se relevaient, ils briseraient tout.

— Je passerai donc, monsieur, interrompit Antoinette avec résolution.

Et elle se leva dans le carrosse.

— Voici le moyen, madame ; veuillez me tendre vos bras, et je vous attirerai dehors; je suis fort, n'ayez aucune crainte.

Elle rougit, il rougit lui-même. Elle tendit ses bras timidement en baissant les yeux, il s'approcha d'elle et la prenant sous les épaules, l'enleva comme si elle eût été une ombre diaphane. Mais Gérard ne put

empêcher que dans ce mouvement la joue d'Antoinette n'effleurât ses cheveux, que les deux bras de la jeune fille ne vinssent rouler autour de son cou; il ne put empêcher que dans le contact de leurs poitrines la double palpitation de la vie ne fît jaillir une secousse électrique jusqu'à leurs cœurs, et alors le sang disparut des joues d'Antoinette qui chancela et fut obligée d'appuyer sa main sur le carrosse, et alors Gérard lui-même se sentit trembler et se détourna pour cacher un trouble dont il n'était plus le maître.

— Maintenant, dit-il en se remettant, vous êtes tout à fait sauvée, madame, et je vais m'occuper de l'homme et des chevaux.

Antoinette ne répondit pas.

— Ces chevaux suffoquent; le collier les étrangle, continua Gérard; leurs traits les blessent, il faut couper les traits.

Il s'avança vers le fossé, un couteau à la main, les chevaux ruant toujours.

— Monsieur, monsieur, vous vous ferez tuer, s'écria la jeune fille en le retenant.

— Pardon, madame, mais il faut savoir dans quel état se trouve le pauvre homme ici gisant; pardon!

Il écarta doucement le bras d'Antoinette et se mit avec adresse à tirer Sidoine du milieu des chevaux. Il y parvint grâce à sa vigueur et à son sang-froid, et posant sa main sur le cœur du paysan :

— Seulement évanoui, dit-il, Dieu soit loué! Aux chevaux maintenant.

Et coupant les traits, les rênes, les courroies, il rendit la respiration et la liberté aux chevaux qui se

relevèrent et se secouèrent longtemps avec des hennissements de joie.

Puis, comme s'il ne se fût rien passé pour eux, ils attaquèrent bravement l'herbe déjà longue qui couronnait le revers du fossé.

— Quant à ceux-là, dit Gérard, j'en réponds; mais je crois bien que votre cocher Sidoine a deux ou trois côtes compromises. Si vous voulez, madame, attendre ici quelques moments, je vais monter à cheval et chercher dans les environs un chirurgien pour l'homme, un charron pour le carrosse, et un cordial pour vous, car vous êtes bien pâle.

Gérard n'eut pas plus tôt parlé à Antoinette de sa pâleur qu'elle redevint rouge. Il avait déjà un pied dans l'étrier, lorsqu'au détour de cette traverse quatre paysans passèrent, conduisant du foin sur un de ces chariots étroits, longs, comme on les fait encore en Alsace. Gérard les hêla d'une voix perçante. Ils se retournèrent, laissèrent le chariot sur la route et accoururent.

Cependant, Gérard avait fait revenir à lui Sidoine, mais ce pauvre homme n'avait repris connaissance que pour sentir sa douleur, et malgré toute l'eau dont la jeune fille lui arrosait les tempes, malgré le flacon qu'elle lui tenait ouvert sous les narines, il était retombé dans son évanouissement, après avoir jeté un cri lamentable.

Les quatre paysans tirèrent du fossé la voiture encore en état de rouler; ils nettoyèrent les chevaux, et quand ils eurent fini, attendirent qu'une idée arrivât soit à Gérard, soit à Antoinette.

Celle-ci fondait en larmes.

— Madame, dit Gérard, veuillez m'exprimer vos

intentions et me donner vos ordres, et avant tout faisons porter le blessé au plus prochain village.

— Oui, monsieur, oui, répliqua Antoinette toute étourdie.

— Eh bien! mes amis, ajouta Gérard en s'adressant aux paysans, mettez ce pauvre homme dans le carrosse auquel vous attellerez un seul cheval avec des cordes, et conduisez-le à Dommartin. Voici un louis dont vous donnerez la moitié au barbier pour les premiers soins ; nous allons vous suivre tout doucement, madame et moi. Allez.

Le carrosse partit lentement, escorté par les quatre hommes. Gérard et Antoinette restèrent seuls sur le chemin.

— Voyons, madame, dit Gérard, avez-vous pris une résolution ?... êtes-vous remise ?... Vous ne répondez pas, l'émotion vous oppresse ! Vous craignez pour la vie du brave Sidoine !... Vous regrettez de ne pouvoir continuer votre route dans le carrosse... vous retourniez chez vous, sans doute ?... Peut-être avez-vous peur que ce retard n'inquiète... madame votre mère... ou... monsieur votre mari ?...

Gérard fut interrompu au milieu de ses questions délicates par une explosion de sanglots.

— Je vous en supplie, s'écria-t-il, madame, parlez! J'espère que je n'ai pas eu le malheur de vous déplaire. Dites-moi promptement où je dois vous accompagner, et je vais prendre congé de vous.

— Eh! monsieur, répliqua Antoinette en séchant ses larmes, que ferais-je si vous me laissiez seule ? Je ne connais au monde qu'une seule personne, et on vient de l'emporter tout à l'heure, blessée, mourante... Sidoine est mort peut-être à présent. Vous

me regardez avec surprise, monsieur. Je vous ai dit pourtant toute la vérité.

— Vous ne connaissez au monde que ce Sidoine ; mais vos parents ?

— Je n'en ai pas.

— Vous les avez perdus ?

— Je ne les ai jamais connus. Pendant longtemps j'ai cru que j'avais une mère. Une femme m'avait élevée ; elle ne m'avait jamais quittée. Je dois à ses soins le peu que je sais, c'est elle qui m'a appris à prier Dieu, c'est elle qui m'a parlé du monde que jamais je n'avais entrevu. Car nous habitions, elle et moi, une petite maison au bas des montagnes d'Argonne, servies par une paysanne qui est la sœur de ce garçon, Sidoine, notre serviteur aussi. Il paraît que j'ai dix-sept ans, monsieur, et depuis tant d'années, je n'ai pas vu quatre visages étrangers.

La femme qui m'élevait est tombée malade il y a environ quinze jours. Dès la première invasion du mal, elle a écrit une lettre à Paris ; un courrier est venu chez nous assez à temps pour voir expirer cette femme, que j'appelais ma mère. Avant de mourir, ma mère en brûlant la lettre que le courrier avait apportée pour elle, ordonna au paysan, à Sidoine, de louer un carrosse et de me conduire au couvent des Filles-Bleues, à Mézières, puis elle mourut et Sidoine m'a emmenée. J'allais à ce couvent lorsque vous nous avez sauvés dans le chemin. Si ce pauvre Sidoine est mort, vous voyez bien, monsieur, que je ne connais plus personne, et que je suis toute seule en ce monde.

Gérard demeura pensif, stupéfait de ce qu'il venait d'entendre. Il prit la jeune fille par la main et la

fit asseoir sur un tertre qu'il avait couvert de son manteau. Puis s'asseyant lui-même à deux pas d'elle :

— Quelle lugubre existence, dit-il. Il y a là quelque mystère ou quelque malheur. Vous l'avez pensé, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Je le crois.

— Et cette femme, vous la regrettez, c'est elle que vous pleurez ?

— Il m'est impossible de voir d'un œil sec se rompre une si longue habitude. Cependant, j'ai été si malheureuse et si maltraitée dans ma première enfance, que le souvenir m'en a poursuivie toujours, et que j'ai constamment gardé un cœur froid pour celle à qui je donnais le doux nom de ma mère.

—Elle vous maltraitait ?

— A tel point que souvent, depuis, en me rappelant les regards furieux de cette femme, l'espèce de haine persévérante dont elle m'assiégeait, les coups, les duretés qu'elle entassait sur moi, pauvre enfant, je me suis demandé si elle n'espérait point de me voir succomber à tant de misères. Puis, plus tard son œil s'est adouci ; j'étais grande, j'avais subi le passé avec une résignation dont peut-être elle s'était sentie touchée, alors elle m'a fait apprendre à lire, elle m'a enseigné les éléments de tout ce qu'elle savait elle-même, elle m'a fait donner des leçons par un vieux curé irlandais, notre plus proche voisin dont le presbytère était à une lieue de chez nous. Et puis, elle cherchait de temps en temps à m'inspirer des sentiments au-dessus de notre condition. Elle me répétait que Dieu opère des miracles, qu'il tira

Joseph de l'humilité pour en faire un puissant seigneur. Elle me demandait quelle serait ma conduite envers elle si, un jour, je devenais riche et honorée. Cependant elle affectait de me traiter avec plus de considération et parfois m'appelait mademoiselle. Ma mise n'était point celle des enfants de la campagne, que parfois j'entrevoyais. J'ai toujours porté l'habit propre et l'on m'a servie avec égard. J'ai toujours vu de l'argent à la maison, bien plus d'argent qu'on n'en dépensait.

— Cette femme ne vous a-t-elle point parlé de vos parents de façon que vous comprissiez quelque chose?

— Jamais.

— Vous portez un nom?... pardonnez-moi.

— On m'appelle Antoinette.

—Et... c'est tout?

— Oui, répliqua la jeune fille. Pourquoi?

— C'est qu'ordinairement on a deux noms, mademoiselle : le sien, et celui de ses parents.

— Puisque je n'ai pas de parents, dit simplement Antoinette.

Gérard attacha sur cette jeune fille un regard profondément scrutateur. Elle le soutint fermement d'abord, puis baissa les yeux. Elle devinait que le regard du jeune homme, après avoir été sonder l'âme, était revenu à la surface et n'examinait plus que la beauté.

— Ne dites-vous pas, reprit-il, que depuis votre enfance vous n'avez vu personne?

— Quatre à cinq personnes, monsieur, le vieux curé, la femme d'un gentilhomme qui parfois nous

rendait visite, et deux ou trois étrangers qui ont passé.

Il se fit un nouveau silence entre les deux jeunes gens, Gérard le rompit encore.

— Vous êtes heureuse? dit-il.

— Pas tout à fait, car j'ai encore le regret d'avoir vu mourir ma gouvernante. Cependant, mon chagrin s'effacera parce qu'il n'est pas bien profond, et comme je vais au couvent des Filles-Bleues, où je trouverai des compagnes, comme enfin, j'aurai là une société dans laquelle j'apprendrai tout ce que j'ignore, comme je me promets de choisir bien vite parmi ces dames la plus belle et la meilleure pour avoir une amie, si vous saviez, monsieur, comme je serai heureuse!... moi que personne n'a jamais aimée!

Gérard se releva non sans avoir encore une fois regardé avec une triste admiration cette parfaite beauté que le couvent allait engloutir.

— Si vous vous fussiez trouvée malheureuse, dit-il, mademoiselle, je vous eusse proposé, puisque vous êtes tout à fait libre, de vous conduire chez ma mère; nous habitons à sept lieues d'ici. Ma mère vit toute seule chez elle; je l'ai quittée ce matin pour me rendre à l'armée d'Italie : vous eussiez trouvé près d'elle la société que vous désirez, vous eussiez rencontré l'amie que vous rêvez, car nulle femme en ce monde n'est aussi belle et aussi bonne que ma mère.

Il s'arrêta pour attendre la réponse.

— Je vous suis bien reconnaissante, dit la jeune fille, mais on m'attend chez les Filles-Bleues, où ce pauvre Sidoine a reçu l'ordre de me conduire.

Gérard s'inclina et n'insista pas.

— Alors, dit-il, mademoiselle, nous allons, si vous vous en sentez la force, rejoindre le carrosse qui a conduit votre cocher au village. C'est assez loin, je vous en préviens, il y a près d'une lieue.

— Je marche bien, répondit Antoinette.

Gérard prit son cheval par la bride, et, sans rien ajouter, suivit la jeune fille dans la direction du village.

Arrivés là, ils apprirent que le frater avait jugé très-grave la situation du blessé, saigné deux fois, prescrit un repos absolu et interdit positivement le voyage avant un mois.

Gérard put se convaincre de la justesse de ces diagnostics.

Sidoine, en proie à une fièvre violente, délirait sur le lit où on l'avait placé.

Gérard amena la jeune fille au chevet du malheureux et lui expliqua la situation.

— Vous voyez, dit-il, qu'il ne faut pas songer à vous mettre en route. Je vous réitère ma proposition, le château de Lavernie n'est qu'à sept lieues et demie d'ici; je puis vous y conduire. Ce sera une double joie pour ma mère de vous recevoir et de m'embrasser encore, moi qu'elle croit déjà bien loin; acceptez. Vous dites qu'on vous attend aux Filles-Bleues, mais qui cela?

Antoinette répéta doucement, mais avec une fermeté qui frappa Gérard:

— On m'attend.

— Enfin, comment irez-vous? le carrosse est brisé, vous n'avez peut-être pas beaucoup d'argent?

— Je n'en ai pas du tout, mais Sidoine doit en avoir.

Gérard ne trouva rien dans les habits de Sidoine, et il jeta un regard soupçonneux sur le barbier qui l'avait déshabillé pour le coucher. Mais une idée lui vint. Il sortit pour visiter le carrosse, et dans le fond du coffre il ramassa un petit sac de cuir renfermant vingt-cinq louis d'or, une somme considérable eu égard à la médiocrité de l'équipage et au peu de durée de la route.

— En effet, mademoiselle, dit-il en revenant à Antoinette, voici le trésor de Sidoine, et vous aurez plus qu'il ne vous faut pour aller jusqu'au couvent.

— Il faut laisser cet argent ici pour que le pauvre garçon soit bien soigné, dit Antoinette avec une générosité qui fit plaisir à Gérard.

— Mais, vous?

— Oh! moi...

— Vingt lieues, mademoiselle!

— Le carrosse a bien roulé du fossé jusqu'ici, pourquoi ne roulerait-il pas d'ici aux Filles-Bleues?

— Parce que le timon est brisé, et que rien ne retiendrait la voiture dans les descentes.

— Comment alors, monsieur, vous qui me proposiez si obligeamment d'aller chez madame votre mère, comment comptiez-vous que je ferais le chemin?

— Des deux chevaux du carrosse vous eussiez monté l'un, moi j'ai ma monture. Un coussin du carrosse bien sanglé sur ce gros cheval gris, vous constituait la meilleure selle du monde.

—Alors, s'il m'est possible de monter ce cheval, pourquoi ne m'en servirais-je pas pour aller au couvent?...

— Seule?

— Je donnerai un louis au guide qui m'accompagnera sur l'autre cheval.

— Singulière enfant, pensa Gérard ; elle ne sait rien des choses de ce monde, et rien ne l'étonne.

— Est-ce que j'ai tort ? demanda Antoinette.

— Bien au contraire, mademoiselle ; seulement je pensais que vous faire ainsi accompagner par un inconnu, par un manant...

— Eh bien ! dit-elle avec un sourire de bonne grâce et d'innocence, que ne venez-vous avec moi, vous même ?

La plus folle idée, la plus vulgaire, la plus incompatible avec cette noble figure qu'il avait en face de lui, traversa l'imagination de Gérard.

— Serait-ce une aventurière, pensa-t-il, et m'a-t-elle conté cette invraisemblable histoire sachant bien que Sidoine ne la pourra démentir ?

— Mademoiselle, répliqua le malheureux avec une brusque froideur, j'ai eu l'honneur de vous dire que je m'en vais à l'armée, j'ai hâte, et vingt lieues au rebours de ma route m'enlèveraient deux jours à peu près.

Antoinette eût pu s'offenser, se formaliser, tout au moins, mais non. Ses riches sourcils noirs ne se froncèrent pas. Nulle contraction ne plissa ses lèvres.

— Vous eussiez perdu le même temps à me conduire chez madame votre mère, dit-elle tranquillement. Mais puisque vous ne pouvez pas sacrifier ces deux jours, j'irai seule, ou avec le premier venu, au couvent des Filles-Bleues, et je ne vous serai pas moins reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi depuis tantôt.

En disant ces mots, elle plongea son petit poing

dans le sac de cuir, et en tira, sans compter, des pièces d'or qu'elle donna au chirurgien du village, avec les plus vives recommandations pour qu'Antoine fût bien soigné et reconduit chez lui dès qu'il pourrait souffrir le transport.

Elle ordonna qu'on assujettît sur l'un des chevaux le coussin dont Gérard avait parlé, choisit avec infiniment de sagacité parmi les figures présentes celle qui offrait le plus de garanties, et qui en effet eût rassuré Lavater lui-même; c'était un beau garçon de vingt ans, à l'œil bleu, limpide, au front ouvert, au franc sourire.

— Voulez-vous, dit-elle, gagner un louis d'or en me conduisant aux Filles-Bleues de Mézières, et en ramenant ici le cheval que j'aurai monté?

— Oui da, de tout mon cœur, mademoiselle, répliqua vivement le jeune homme, et j'aurai bien soin de vous en route.

— Partons alors, continua Antoinette qui fit une longue et belle révérence à Gérard, et le laissa dans la chambre tout abasourdi de cette candeur ou de cette rouerie, flottant de l'une à l'autre des deux idées, et le plus gêné, le plus désarçonné de tous les hommes.

Il n'avait pas encore réuni toutes ses facultés, il n'avait pu encore déraciner ses pieds du carreau où la stupeur les avait fixés, quand il entendit claquer dans la cour du frater le fer des chevaux d'Antoinette.

Il courut à la fenêtre; le coussin était déjà lié sur l'échine puissante du gros cheval. Le beau garçon à l'œil bleu tendait sa main en guise d'étrier à la voyageuse. Elle y plaça un pied charmant et sauta

comme un oiseau sur le cheval. Gérard, de sa fenêtre, vit en effet le paysan commencer son rôle d'attentif. Il improvisa une planchette soutenue par deux courroies pour que les pieds d'Antoinette s'y reposassent commodément; il visita le mors et la bride, fixa sur son cheval à lui une petite valise que la jeune fille avait dans le carrosse, et grimpant à crû sur sa bête, il sortit d'abord de la maison, attirant après lui la monture de sa nouvelle maîtresse.

Celle-ci, lorsqu'elle eut dépassé le seuil, salua encore le chirurgien, les autres paysans, leur recommanda une dernière fois Sidoine, et s'éloigna au milieu des saluts très-humbles et très-sincères que ces braves gens, beaucoup meilleurs physionomistes qu'on ne le croit généralement, ne pouvaient refuser à tant de bonté simple, à tant de beauté pure.

Antoinette jeta les yeux jusqu'au premier étage, et vit à la fenêtre notre Gérard de plus en plus stupéfait, de plus en plus immobile, qui la regardait s'éloigner sans avoir l'air d'y rien comprendre. Elle lui envoya un sourire capable d'anéantir le peu de sens commun qui lui restait; elle lui fit de la tête un charmant salut auquel il ne répondit point, béant et stupide qu'il était. Cependant le cheval s'éloignait toujours, et disparut tout à coup au tournant de la route.

Gérard, dès qu'il ne vit plus rien, sembla retrouver toute sa raison. Il s'arracha de cette fenêtre sans même faire attention au pauvre Sidoine, descendit en deux bonds les douze marches de l'escalier de bois, se jeta sur son cheval qui s'impatientait dans la cour et galopa comme un fou sur les traces de la voyageuse.

Mais à peine le jeune homme fut-il en selle que le premier mouvement si noble et si franc fit place aux scrupules que donne la triste éducation du monde.

Gérard se demanda s'il n'aurait pas l'air d'un sot ou d'un homme qui se repent, si la jeune fille ne triompherait pas de son retour. En un mot, il appliqua une pauvreté sur sa sottise, il chercha un prétexte à sa résipiscence.

Ce prétexte malheureux, comme tout devait l'être à partir de ce faux raisonnement, ce fut le sac de cuir que Gérard avait trouvé dans le carrosse, que la jeune fille avait vidé pour payer le chirurgien, qu'elle avait jeté ensuite sur une commode, et que Gérard avait machinalement ramassé pendant ses perpléxités au départ d'Antoinette.

Ce petit sac dont il sentit l'épaisseur dans sa poche, lui parut une merveilleuse raison de courir après la voyageuse. Tout ravi d'avoir fait cette trouvaille, Gérard ne fut pas long à retrouver Antoinette ; il l'aperçut du haut d'une petite colline que son cheval éperonné vivement avait montée en une minute.

La jeune fille, entendant ce galop rapide derrière elle, se retourna. Gérard était déjà à ses côtés.

— Excusez-moi, dit-il, mademoiselle, mais vous avez oublié quelque chose chez le chirurgien, et je vous le rapporte.

— Je n'ai rien oublié du tout, ce me semble, répondit Antoinette.

Gérard lui tendit le petit sac de cuir.

— Ah bien ! mademoiselle a une fameuse chance, tout d'même, s'écria le grand garçon en riant : dire

que l'on court si fort après elle pour lui rapporter un sac vide!

Tant de naïveté ou de perspicacité irrita Gérard, il poussa son cheval entre celui d'Antoinette et celui du gars.

— Passe derrière, dit-il d'un ton bourru, et il se mit au pas avec Antoinette silencieusement; alors elle le regarda d'un air étonné :

— Eh bien, monsieur, dit-elle, vous oubliez que ce n'est pas votre chemin.

— Il faut que vous me pardonniez, répliqua-t-il; j'ai été incivil envers vous, et je m'accuse humblement. La réponse que je vous ai faite chez le chirurgien m'était inspirée par des idées entièrement opposées à celles que j'ai en ce moment.

— Ah! dit-elle en cherchant à comprendre.

— Un homme de mon nom, et de mon éducation ne laisse pas sur les chemins, dans l'embarras, une femme quelle qu'elle soit; à plus forte raison, vous, mademoiselle.

— Pourquoi?

Ce pourquoi troubla toutes les idées de Gérard; il fut dit avec une telle sincérité, avec un œil si limpide, que le jeune homme n'y démêlant aucun dépit, aucun triomphe, dut se convaincre de la parfaite indifférence avec laquelle avaient été accueillis son refus chez le chirurgien, et son retour sur la route.

Cependant il fallait y répondre, à ce pourquoi; un homme répond toujours.

— Parce que, mademoiselle, dit-il, au cas où un malheur, un accident, un simple désagrément même arriverait à une personne telle que vous, la respon-

sabilité serait douloureuse pour celui qui l'aurait assumée.

Antoinette fut assez bonne pour se contenter de la réplique. Gérard continua :

— Voilà pourquoi, mademoiselle, j'ai réfléchi et pris la résolution de vous proposer ma compagnie jusqu'à votre couvent, pour peu, toutefois, que vous, n'y ayez aucune répugnance.

— Aucune, monsieur, dit Antoinette; mais, enfin, pour avoir hésité, vous aviez vos motifs, et je ne vois pas encore la raison qui vous pousserait maintenant à négliger vos devoirs pour me rendre un service que vous avez cru devoir me refuser tout à l'heure, et que me rendra si bien l'honnête garçon que voici.

Elle désignait en même temps du geste et du sourire le jeune gars tout rose, qui marchait derrière.

Gérard ne trouva rien à dire. Il examina du coin de l'œil ces traits fermes et purs dont les lignes sévères annonçaient une volonté solide. Il comprit qu'avec une logicienne de cette force la discussion finirait à son désavantage. Plus il creusait l'examen, plus il rougissait de n'avoir pas deviné au premier aspect la sainte vertu sous son écorce virginale.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, mademoiselle, interrompit-il plus bas, que je vous demandais humblement pardon; j'avais commis une erreur, une faute, ne me pardonnerez-vous pas ?

— Oh ! assurément, monsieur.

— Vous m'acceptez pour compagnon, alors?

— Mais puisque j'ai quelqu'un.

Gérard en s'approchant :

— Peut-être, mademoiselle, dit-il, serai-je pour vous une société plus convenable ? S'il ne s'agit que

de marcher derrière vous et de vous protéger en cas d'insulte, ce garçon suffit, je l'avoue, il me fait l'effet de valoir au moins votre pauvre Sidoine ; mais pour la conversation, je puis vous affirmer sans trop d'orgueil que je vaudrai mieux que lui, fût-il doublé de votre cocher. Ainsi, mademoiselle, acceptez-moi pour interlocuteur : nous avons vingt lieues à faire, et je me sens du fonds pour vingt heures au moins d'entretien.

Gérard, en prononçant ces paroles, retrouva si bien l'éclat sincère de son regard, il caressa si paternellement l'esprit de cette jeune fille, qu'elle avait consenti par le plus doux sourire avant qu'il n'eût terminé sa prière.

Gérard enchanté, se rapprocha du paysan.

— Eh bien, mon garçon, s'écria-t-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, me voilà de la compagnie : fais-moi bonne mine, et soyons aimables pour distraire un peu cette charmante demoiselle.

— Ah ! merci, dit Antoinette, vous me faites plaisir ; j'ai cru que vous alliez congédier ce bon Michel — il s'appelle Michel — un affreux nom, quoique le nom d'un grand saint ; j'ai cru, dis-je, que vous alliez le renvoyer, et cela me faisait de la peine, j'aime sa figure.

— Mademoiselle, répondit Gérard, si j'eusse renvoyé Michel, vous auriez le droit de dire que je ne suis pas pour vous ce que je dois être, et vous eussiez très-bien fait de garder Michel malgré moi. Renvoyer Michel ! Oh ! non ; tout au contraire. Si je me fusse trouvé seul près de vous depuis la petite explication que nous venons d'avoir, c'est moi qui vous eusse demandé d'adjoindre un tiers à notre société.

Sans parents, sans amis, comme vous l'êtes, en face du couvent où vous allez entrer, je ne voudrais pas, au prix de ma vie, qu'il s'arrêtat l'ombre même d'un soupçon sur votre tête. Non, mademoiselle, non, et en voyant le soin que je prends de vous rassurer contre moi-même, j'espère que vous me ferez la grâce de m'accorder un peu de votre confiance, en retour du dévouement tout fraternel que je dépose à vos pieds.

Antoinette comprit à l'accent de ces mots que le jeune homme les avait exhalés du fond d'un cœur loyal ; ses yeux se voilèrent ; l'inspiration d'une âme généreuse lui monta au cerveau comme une ivresse et se retournant vers Michel un peu gêné par ce beau langage :

—Mon ami, lui dit-elle d'une voix brève, toute palpitante de son émotion, puisque monsieur consent à m'accompagner, je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Retournez à Dommartin, et voici un second louis pour toute la bonne grâce que vous avez mise à me servir.

Gérard voulut s'écrier et Antoinette lui ferma la bouche avec un regard d'une si sublime innocence qu'il y eût eu sacrilége à effacer, par un bruit mondain, l'écho des divines paroles prononcées par cette jeune fille.

Michel tout ému hasarda une observation :

— Et les chevaux ? dit-il.

— Ramenez le vôtre, interrompit vivement Antoinette. Quant au mien, je le renverrai du couvent.

A ce moment Gérard lut sur le visage de cette enfant toute l'autorité d'un sang habitué au commandement.

Michel n'ajouta pas un mot et tourna bride. Encore une fois Gérard et Antoinette se trouvèrent seuls, mais la jeune fille, cette fois, avait grandi de vingt coudées, — elle dominait la situation.

V

LE SOUPER A LA FORGE

Gérard ne remercia point sa compagne du mouvement qu'elle avait eu. On ne paye pas plus l'inspiration de la générosité que celle du génie. La générosité n'est autre chose que le génie du cœur. Quant à Antoinette, après cette exaltation passagère, elle était retombée dans son habituelle sérénité. Le ciel s'étant dégagé peu à peu des nuages du matin, un soleil doux, séchait les chemins et répandait sur les arbres, déjà vivifiés, la couleur du printemps. Les tilleuls poussaient leurs bourgeons rouges au-dessus du bois noir de l'année précédente. Dans le creux des ornières buvaient les bergeronnettes à peine effarouchées par le pas des chevaux. Au loin, dans la campagne, le chaume des cabanes reluisait comme de l'or, et les bœufs en foulant la terre humide fermaient leur large paupière inondée de tièdes rayons.

Les deux jeunes gens marchèrent ainsi côte à côte : Antoinette rêveuse et laissant cette poésie pénétrer avec l'air pur dans tout son être ; l'autre déjà inquiet, partagé entre des regrets et de vagues espé-

rances, ému quand il se retournait pour chercher l'horizon derrière lequel pleurait sa mère, ému quand il voyait sous son regard la belle créature que Dieu venait de lui envoyer à protéger.

Le temps marchait, le temps fuyait entre les pieds des chevaux. A part l'échange de politesse et de remercîments : « Êtes-vous bien assise? — Oui, merci. — Ne vous fatiguez-vous point? — J'irai jusqu'au bout. » A part quelques remarques sur le paysage, et quelques discrètes questions pouvant améliorer un peu la situation présente, les voyageurs ne s'étaient rien dit depuis le départ de Michel.

Cependant les sujets de conversation ne manquaient point, et comme il ne pouvait s'en rencontrer un plus convenable que la vie elle-même de la jeune fille, son passé, son avenir, Gérard adopta délicatement ce texte et fit raconter à Antoinette ce qu'elle avait souffert et ce qu'elle espérait.

— Assurément, dit-elle en terminant son récit, je crois être née de parents bien supérieurs à ma gouvernante, mais à quoi bon m'en préoccuper? les religieuses n'ont pas de parents. Dieu le leur défend, lui qui pourtant leur avait donné père et mère. Il leur tient lieu de tout, elles n'ont plus besoin de rien. Je vais être religieuse, et ne songerai plus à personne en ce monde. Cela me sera facile, jamais je n'ai rien aimé.

— Mais, dit Gérard, puisque vous croyez avoir des parents, puisque vous sentez leur présence, si cachée qu'elle puisse être, vous devez espérer qu'ils se rapprocheront de vous un jour.

— Nullement, monsieur. Des parents qui m'eussent

confiée à la gouvernante que j'ai perdue, me fussent venus voir au moins une fois, et je vous ai dit déjà qu'en dix-sept ans je ne me souviens d'avoir aperçu que quatre à cinq personnes étrangères. J'étais, me répondrez-vous, une enfant, offrant peu d'intérêt, ces parents qui se cachent pouvaient avoir leur raison de se cacher, mais en dix-sept ans, monsieur, il y a place pour un rayon de soleil, et ce rayon m'eût suffi pour voir que j'étais l'enfant de quelqu'un... Non... rien... personne... quelques louis jetés, voilà tout... Les pièces d'or portent l'effigie du roi, ce ne sont pas des portraits de famille. Une occasion se présentait : ma gouvernante venait de mourir; j'étais seule, abandonnée; voilà un motif pour mon père ou ma mère d'accourir auprès de moi. Que fait-on ? Une lettre de la gouvernante les avertit; un courrier arrive. Il apporte une réponse et repart; ma gouvernante brûle cette réponse, elle expire, le secret meurt avec elle, et vous me trouvez dans un fossé avec un paysan auquel on confie mon bonheur et ma vie, estimés vingt-cinq louis. Ce paysan a l'ordre de me jeter dans un couvent, où sans doute ma pension sera payée. Voilà mon avenir tel que l'entendent les arbitres de ma destinée. Appelez ces gens-là ma famille si vous voulez, monsieur, moi je n'en ai pas le courage. Mais je vois que vous vous attristez; aurais-je encore cette douleur de communiquer mes souffrances à des êtres heureux ? Égayez-vous, je vous en supplie.

Gérard en effet baissait la tête, en proie à une mélancolie qu'il devait naturellement attribuer au triste récit de la jeune fille.

Antoinette reprit :

— Vous me connaissez trop maintenant, pour que je ne cherche pas à vous connaître un peu. Expliquez-moi, je vous prie, de quoi se compose le bonheur de la famille. Vous m'avez parlé d'une mère que vous vous avez, d'une vraie mère.

— Oh! oui, mademoiselle, s'écria Gérard, une mère véritable!

— Vous n'avez pas de frère ni de sœur?

— J'ai eu un frère, mademoiselle, un frère jumeau, que ma mère idolâtrait. Oh! je me souviens qu'elle l'aimait plus que moi, et cela m'a toujours bien surpris qu'elle laissât voir sa préférence, elle, la plus intelligente, la plus probe, la plus tendre des mères. Nous avons perdu mon frère à dix ans; une fièvre l'a emporté après la petite vérole, dont nous étions atteints tout deux, et qui m'a épargné, moi, celui des deux fils que ma mère eût le moins regretté. Mais pourquoi donc ai-je l'air d'accuser ma bonne mère, cette idole de mon cœur?

— Je vais vous le dire, répliqua Antoinette, c'est qu'en vous plaignant de votre mère, vous espérez me consoler de n'en avoir pas eu.

— C'est vrai, répondit Gérard, qui remercia par un coup d'œil cette noble créature, — et depuis la mort de mon frère, c'est à dire depuis dix-sept ans à peu près, ma mère m'a aimé seul plus qu'autrefois elle n'aimait ses deux fils ensemble. Cependant il m'a fallu entrer en campagne. J'ai acheté une lieutenance dans les dragons de Peysac, que M. de Louvois a envoyés à l'armée de Catinat. Ah! si vous aviez vu ce matin les pleurs de ma mère quand elle m'a embrassé, si vous aviez entendu ses tendres recommandations et sa douce éloquence pour me

rappeler, à moi soldat, le souvenir de mon père, qui a emporté en mourant l'unique amour de sa vie. Vous qui voulez savoir comment vivent les gens heureux, entrez un moment dans la vie si calme, si droite, si modestement fleurie de ces deux âmes pures qui n'ont jamais eu qu'une ambition, celle d'aimer plus encore qu'on ne les aimait. Ma mère, voyez-vous, n'a plus que moi sur la terre, et elle voudrait bien que le canon de M. le duc de Savoie me laissât revenir au château de Lavernie.

— Oh ! vous y reviendrez, s'écria Antoinette... Ainsi donc vous vous appelez Lavernie ?... Vous êtes officier, gentilhomme ?

— Oui, mademoiselle.

— Vous avez deux noms, vous ? ajouta la jeune fille mélancolique.

— Pour tout le monde, comte de Lavernie ; pour ma mère, Gérard.

— Gérard, répéta Antoinette, c'est un joli nom.

— Voilà, mademoiselle, qu'à présent vous me connaissez comme je vous connais. Et vous voyez qu'en vous offrant tout d'abord de vous conduire chez ma mère, je vous traitais déjà comme une sœur.

— Il faut croire, répliqua malicieusement la jeune fille, que je fais meilleur effet au premier coup d'œil qu'au second.

— Vous m'avez pardonné, dit Gérard en posant un doigt sur ses lèvres.

— Comment ne pas pardonner à celui qui fait si obligeamment vingt lieues hors de sa route en compagnie d'une maussade fille — oh ! oui, maussade, car je vais encore me plaindre... Avons-nous fait beaucoup de chemin ? — mon estomac compte les lieues

aussi exactement qu'une horloge. J'ai faim, monsieur, il faut bien que je l'avoue.

— Hélas, mademoiselle, nous voilà en pleine campagne, le dernier village que nous avons traversé est à deux lieues en arrière; trois grandes lieues nous restent à faire avant d'arriver à un autre.

— Et le jour baisse, dit la jeune fille, le froid vient !

Il était quatre heures environ. Le soleil avait pâli; une brume violette commençait à planer sur la ligne de l'horizon. Gérard se retournant de tous les côtés sentit cette violente douleur que tout homme de cœur éprouve à voir une souffrance qu'il ne peut soulager.

Tout à coup, entre des arbres, derrière un petit bois, il entendit le bruit des marteaux et vit luire la flamme rouge d'une forge.

— Mademoiselle, dit-il, avisons au plus pressé: vous aviez froid, voici du feu. Ce serait avoir bien peu de chance que de ne pas trouver des œufs à cuire sur cette belle flamme. Voulez-vous tourner à droite?

— Tournons, dit Antoinette.

Ils entrèrent alors dans un petit chemin creux fort plongeant, que ses deux talus escarpaient comme une caverne. Sur ce chemin se penchaient des arbres verts et des chênes auxquels pendaient leurs feuilles jaunies. La fraîcheur se tournait en froid, la bise qui accourait de la plaine s'engouffrait en jurant sous les arceaux de cette voûte de ramures.

Il y avait déjà crépuscule en ce chemin, qu'il faisait encore jour sur la grande route. C'était un ravissant spectacle, mais nos voyageurs dans leur hâte n'eurent qu'un mépris désobligeant pour les lierres vigou-

reux qui étreignaient les arbres jusqu'à leur sommet et venaient à leur base s'épanouir en nappes d'un vert noir. Au fond de ce paysage apparut la forge toute embrasée — sa large porte ouverte indiquait assez que la chaleur intérieure suffisait aux habitants. — Ces flammes rouges et bleues, selon que le soufflet animait leur furie, éclairaient un forgeron robuste, son jeune apprenti, et, dans un angle, une femme de trente ans qui berçait son enfant dans ses bras en chantonnant un vieux cantique près de la fenêtre.

Dès que le pas des chevaux eut retenti, le forgeron, à qui ce bruit annonçait travail et profit, envoya le garçon au-devant des voyageurs.

Gérard prévint ses offres. Il avança tout seul à cheval jusqu'à l'auvent de la porte.

— Nous n'avons pas de chevaux à ferrer, dit-il ; mais nous avons froid, nous avons faim, et l'idée nous est venue que la ménagère du forgeron gagnerait plus vite une demi-pistole en nous offrant sa bonne mine et ses œufs frais que le maréchal ne gagnerait douze sols à remettre un fer. Me suis-je trompé ? Puis-je descendre ?

Le forgeron, au lieu de répondre, sourit et vint tenir l'étrier à Gérard, qui obstruait avec sa monture toute la lumière de la porte. Quand il aperçut la jeune fille sur l'autre cheval :

— Femme, dit-il, viens !

Mais Antoinette se laissa glisser en bas du cheval gris, et s'alla promptement asseoir devant le feu.

Gérard disparut avec la femme pour surveiller les apprêts du souper. Cependant, la jeune fille, toute épuisée, allongeait ses deux mains pour les chauffer

en garantissant son visage. Gérard revint avec le souper et s'assit en face d'Antoinette. Ce repas fut charmant. Des œufs, de la piquette, du pain bis, un quartier de bon fromage et des noix sèches. Le pot de grès éblouissant de propreté, du gros linge, des gobelets d'étain bien brillants; et pendant le souper, la chanson du forgeron qui ne voulait pas perdre son fer rouge, et les caresses d'un gros chat noir qui passait et repassait en ronflant sur les petits pieds d'Antoinette.

— Maintenant, dit Gérard, lorsque tous deux eurent achevé, ces bonnes gens ne peuvent coucher personne; votre lit, mademoiselle, est donc à trois lieues d'ici. Ferez-vous bien ces trois lieues?

— Non, répliqua Antoinette. Mais pourquoi ne me laisserait-on pas dormir quelques heures sur le vieux fauteuil que voici, près du feu? Depuis que je me suis reposée, je sens ma fatigue, il me serait impossible de faire un pas.

— Parfaitement, répondit Gérard. Mais je préférerais pour vous cette bonne peau de mouton que vient de m'offrir notre hôtesse. La laine en est si touffue que jamais vous n'aurez eu un matelas plus doux.

— Cette peau sera pour vous, monsieur le comte, dit Antoinette, en attachant sur le jeune homme un regard curieux. On eût dit qu'elle voulait voir l'effet que produirait sur Gérard cette appellation dont elle usait pour la première fois avec lui. Moi, je garde le fauteuil où déjà je dormirais sans la crainte d'être à vos yeux une petite paysanne tout à fait mal élevée. Installez donc votre lit près de l'âtre, et imitez-moi, car vous aussi vous devez être fatigué.

Le forgeron et sa femme avaient considéré avec une bienveillante neutralité ces dispositions de leurs hôtes. Quand ils les virent d'accord, ils se retirèrent dans la chambre voisine, où, suivant l'usage, un seul et même immense lit de plumes recevait le soir tous les habitants de la maison. Les chevaux, placés sous un appentis, tiraient à grand bruit de dents le foin et les fanes de pois desséchées. Toute lumière s'éteignit dans la forge, que les reflets du feu continuèrent à illuminer poétiquement.

Gérard, sur un escabeau, dans le coin de l'âtre, regardait Antoinette. La jeune fille, silencieuse, après avoir essayé de soutenir ce regard avec un sourire, s'en trouva tellement gênée, tellement brûlée que n'osant se détourner de peur de déplaire à son compagnon, elle ferma les yeux, comme vaincue par le sommeil. Fermer les yeux, c'était seulement empêcher Gérard d'y lire ce qui troublait son âme, car derrière le voile des paupières une femme voit encore, et plus librement. Mais le jeune homme la crut endormie, et après avoir rêvé quelques instants, l'œil fixé sur les braises mourantes, il se renversa doucement en arrière et s'endormit lui-même la tête sur l'épaule, un bras pendant.

Alors Antoinette rouvrit ses grands yeux noirs et se leva. Le regard opiniâtre qu'elle attacha sur Gérard endormi, donnait à son visage une expression nouvelle, dont il eût été bien surpris, ce Gérard qui croyait avoir observé la jeune fille et deviné en son âme le calme sans fond de l'indifférence. Lorsqu'elle eut longuement regardé son compagnon, sans que rien eût modifié sur son visage ce contentement sombre et mystérieux qui s'y reflétait, elle poussa un

soupir étouffé, mit une main sur son cœur et sortit de la forge pour respirer plus librement.

La lune, rouge et large, s'élevait au fond du ciel, coupée en deux par une ligne noire que dentelaient des arbres encore squelettes. Du milieu de la pelouse fraîche, jetée comme un tapis en avant de la chaumière, Antoinette apercevait toujours, aux pâles reflets de l'âtre, ce jeune homme endormi qui lui avait demandé de veiller sur elle, et elle se disait que ce n'était pas l'heure encore de se rappeler toutes les paroles, tous les gestes, tous les détails de cette journée ; que dans peu, une fois entrée au couvent, une fois seule, elle en aurait bien le temps et serait plus libre pour descendre au fond de sa pensée et y reconnaître un à un tant de souvenirs; qu'en attendant, il fallait se hâter de récolter, d'entasser pêle-mêle dans sa mémoire, et de se faire une provision de bonheur pour les jours de larmes.

Rien n'était beau, rien n'était touchant comme cette pure et intelligente fille se disputant elle-même à sa destinée. Elle qui, dans son enfance solitaire, avait souffert si bravement, peut-être parce qu'elle ne connaissait pas le mot espérance, elle se troublait aux premiers battements de son cœur, et l'apparition d'une joie l'épouvantait comme une lumière insolite, éphémère, qui révèle au prisonnier l'horreur de son cachot, tolérable dans les ténèbres.

Antoinette la stoïque s'oublia au point de se rappeler que Gérard lui avait offert de la conduire chez sa mère. Elle se représenta un vieux château, sous de vieux arbres, le miroir azuré d'une grande pièce d'eau, de longues allées embrumées, au fond desquelles passait, comme une vision, un cavalier suivi

de ses chiens ; la douceur des causeries, l'appui d'un bras dans les promenades, et ce frémissement étrange qui l'avait saisie quand Gérard, pour la tirer du carrosse, l'avait enveloppée de ses bras. Tout cela entraîna sa pensée et lui attendrit le cœur à tel point, qu'elle n'entendit pas derrière elle Gérard, qui accourait avec inquiétude, et qu'elle ne put lui cacher deux grosses larmes échappées de ses yeux, tandis qu'elle feignait de regarder le ciel.

— Vous pleurez, dit-il, en lui prenant la main. Souffrez-vous ?

— Non, répliqua Antoinette. J'ai pensé à ma gouvernante, au pauvre Sidoine, et j'ai eu un peu de chagrin, comme vous m'en avez vu ce matin.

— Vous ne dormez plus ?

— J'ai dormi, merci. Mais vous, monsieur ?

— Oh ! moi, tant que je vous verrai pleurer....

— Je ne pleure pas, mais je suis impatiente.

— De quoi ?

— Il est minuit ; la lune éclaire. N'admirez-vous pas comme le temps est doux ? Si vous y consentiez, je serais arrivée demain au matin à ma destination, et vous pourriez continuer votre chemin tout seul. Je vous en supplie, partons.

Gérard ne répondit rien ; mais il s'occupa aussitôt de préparer les chevaux. Le bruit qu'il fit réveilla le forgeron. Gérard lui donna une pistole, et ce fut son tour de prendre dans sa main le pied d'Antoinette, de la soulever entre ses bras et de l'asseoir sur le cheval gris. Cinq minutes après, les voyageurs avaient quitté la forge.

Au bout du chemin creux, Antoinette arrêta sa monture, se retourna et regarda, comme elle savait

regarder, ce petit nid caché qui venait d'abriter son premier bonheur.

— Qu'avez-vous? demanda Gérard.

— Rien, répliqua-t-elle en hâtant sa marche.

— Comme vous êtes réservée avec moi, comme vous êtes défiante, mademoiselle! Il y avait une pensée dans vos yeux, vous me la cachez.

Elle baissa la tête, en proie à une douloureuse émotion.

— Par grâce, dit-il en se rapprochant, parlez; cette pensée, dites-la-moi...

— J'en avais deux, répondit Antoinette avec son élan indomptable.

— Voyons !..

Et il s'approcha encore; son genou effleurait la robe brune de sa compagne.

— L'une, dit-elle, c'est que pour la première fois de ma vie, ce soir, j'ai oublié de prier Dieu en sortant de table.

— Hélas ! mademoiselle, Dieu ne vous en voudra pas; vous aurez assez de temps à lui donner; — l'autre pensée, je vous en prie.

— C'est, dit-elle, d'une voix tremblante qu'elle cherchait vainement à affermir, c'est que la jolie petite maison dont nous sortons je ne la reverrai plus jamais.

Elle fouetta le cheval comme s'il eût fait une faute, et s'éloigna de Gérard, dont le contact, le souffle et les yeux venaient encore une fois de la brûler.

A partir de ce moment, silencieux et sombres tous deux, les jeunes gens marchèrent d'un pas rapide. Le jour blanchissant les campagnes les surprit à l'entrée de la ville de Mézières.

On apercevait par-dessus les maisons le coteau sur lequel s'élève le couvent des Filles-Bleues.

Lorsqu'un des gardiens de la ville leur montra de loin l'édifice, Antoinette pâlit; Gérard s'en aperçut.

— Hâtons-nous, dit-elle.

Et elle s'élança, l'œil sec et la main fiévreuse, dans le chemin, à cent pas du couvent dont on voyait distinctement l'entrée et les fenêtres.

Gérard la devança, lui barra le passage, et plaçant son cheval en travers :

— Écoutez-moi, mademoiselle, je vous en conjure, dit-il ; vos traits sont altérés, vous tremblez. Arrêtez-vous ici. J'ai beaucoup réfléchi depuis que nous avons quitté la forge, j'ai beaucoup observé. Maintenant, je suis sûr que vous n'allez pas avec joie en ce couvent.

Elle voulut se récrier... il reprit :

— Ne le niez pas, rappelez-vous mes offres. Tournez bride, il en est temps encore. Là-bas, une amie, une protectrice, ma mère; là-bas, la liberté, les joies du monde. Ici, la solitude, le silence, l'oubli.

— L'oubli... murmura-t-elle.

— Mademoiselle, par pitié, ne vous sacrifiez pas. Retournez-vous, voyez comme ces prés sont riants, comme ces montagnes sont roses du côté de Lavernie. Ici, voyez les murs noirs, la sombre verdure des buis. Derrière vous, tout vous sourit, c'est la vie ; devant nous, tout effraye et repousse, c'est la mort.

Elle jeta un coup d'œil morne sur l'immense bâtiment.

— Antoinette, ma sœur, continua le jeune homme, si vous n'aimez rien de ce monde que je vous offre,

songez au chagrin que vous feriez aux gens qui s'intéressent à vous.

— A qui, bon Dieu ! dit-elle.

— A moi, qui me sens dans le cœur une amitié si vive, une telle habitude contractée en bien peu d'heures, que de mon cœur au vôtre, si vous me quittez pour disparaître dans cette noire maison, quelque chose va se rompre qui me laissera une éternelle blessure.

—Monsieur... ne me dites pas cela ! s'écria la jeune fille plus pâle qu'un spectre et dont les yeux lancèrent une flamme, si vous êtes chrétien, monsieur, ne me dites pas cela !

Et elle voila de ses mains cette noble figure, la plus sublime image du désespoir.

— Antoinette, venez ! venez ! dit Gérard en saisissant la bride du cheval qu'il fit tourner, sans qu'elle eût donné signe d'existence.

Tout à coup, à l'une des fenêtres du couvent, parut une religieuse grande et de mine hautaine, qui cria :

— Mademoiselle de Savières, est-ce vous ?

Antoinette tourna la tête.

— On m'appelle ! dit la jeune fille réveillée en sursaut, et qui glissa, ou plutôt tomba en bas de son cheval.

— Vite ! vite ! s'écria Gérard en essayant de l'enlever encore.

Mais la porte s'ouvrit. On vit accourir plusieurs religieuses. Gérard cessa de lutter.

—Adieu ! monsieur de Lavernie, murmura la triste enfant. A tout jamais, adieu !

— Antoinette! A l'armée d'Italie, sous Pignerol, Gérard de Lavernie, lieutenant de dragons. Si vous regrettez quelque chose en ce monde, écrivez-moi une ligne, un mot, et j'accours! Antoinette, je vous connais depuis vingt heures, comptez sur moi pour l'éternité!

Il saisit la main de la jeune fille, la pressa sur son cœur, y appuya ses lèvres brûlantes et, au moment où les religieuses s'emparaient d'elle, il poussait déjà son cheval dans l'escarpement de la côte.

Antoinette immobile, glacée, l'œil attaché sur Gérard qui fuyait, entra dans le couvent, au milieu des religieuses, sans savoir si ses pieds avaient touché la terre.

Telle était cette jeune fille que M. de Lavernie avait aimée passionnément depuis leur séparation. Il lui avait écrit de l'armée une lettre signée Gérard. Cette lettre, pleine de respectueuses tendresses, avait été envoyée au ministère de la guerre par la supérieure, et la jeune fille n'en avait rien su. Mais comme chez elle vivait plus ardemment que jamais le souvenir de Gérard, comme elle s'était refusée obstinément à répondre à la supérieure qui la questionnait sur le jeune homme disparu aussitôt qu'aperçu à la porte du couvent; comme il ne s'était point passé une heure sans qu'elle demandât au ciel la grâce de revoir son ami, qui l'avait appelée sa sœur, Antoinette, malgré le prétendu silence du jeune homme, n'avait pas supposé qu'on l'eût oubliée, et elle attendait toujours.

Or, à peine lui eut-on signifié qu'elle devait se préparer à faire ses vœux, qu'à l'affreuse idée d'une séparation éternelle, elle résolut de ne plus attendre.

Elle écrivit à Gérard la lettre que nous avons vue entre les mains de Catinat, à Staffarde.

Cependant, cette lettre avait été interceptée par la supérieure, et, comme celle de Gérard, envoyée au ministère. Nous savons le trouble de M. de Lavernie au reçu de ces tristes nouvelles; nous avons vu la paternelle bonté de Catinat pour son officier; le départ de Belair, son voyage et son heureuse arrivée à l'hôtellerie où nous l'avons laissé, caressant avec ivresse une mauvaise mandoline. Nous savons comment la Goberge le surprit et le reconnut à sa voix mélodieuse.

Il nous reste à savoir pourquoi M. de Louvois avait jugé à propos de faire tenir cette lettre à M. de Lavernie et quel intérêt si puissant poussait le ministre à venir lui-même, en compagnie de son espion la Goberge, surveiller les démarches d'Antoinette d'après les indices que la pauvre enfant donnait si imprudemment, dans sa lettre, à Gérard.

VI

LA TERRASSE DES BUIS.

Quand Belair, dans son auberge, eut cassé, à force de râcler, les deux cordes de sa mandoline, il se trouva complétement remis. Le corps n'en pouvait plus, mais l'esprit était vaillant.

— Il ne s'agit pas de dormir, se dit-il. Si une fois je m'endors, c'est pour quarante-huit heures, et à

quatre heures du matin la demoiselle de mon nouvel ami doit venir sur la terrasse. Et puis, cette terrasse, où est-elle? avant que je l'aie reconnue il se passera du temps. Alerte! je n'aurai pas fait deux cent cinquante sept lieues pour manquer ma commission.

Il se mit à la fenêtre. Le ciel était noir comme un crêpe de deuil. Il ventait à déraciner les arbres.

— Admirable temps, se dit-il. Mais quelle heure ridicule cette demoiselle a été choisir là! Quatre heures du matin : le point du jour! Que ne m'a-t-elle donné rendez-vous pour minuit, l'heure du mystère, dans une bouteille à l'encre! Et il chantonna :

Heure de minuit,
Tu n'es pas la nuit;
Tu n'es pas le jour,
Heure de l'amour.

— Voyons si j'ai bien tout ce qu'il faut pour un enlèvement. Une corde à nœuds. Voici la corde, mais il faut y faire des nœuds. Calculons : quand un mur de couvent a vingt pieds, c'est joli; faisons douze nœuds à ma corde. Ah!... un nœud coulant, à l'une des extrémités, pour que la jeune personne n'ait pas de peine à fixer cette corde à un arbre, et que nous ne nous rompions pas le col.

Maintenant, de quoi ai-je besoin encore? d'un cheval? je l'ai; il me paraît bon. Vingt-trois lieues du couvent au château de Lavernie par la traverse, ma bête en fera la moitié, un relais fera le reste. D'une lanterne? Bah! puisque l'aurore nous éclairera. D'une arme... mon épée. Allons!

Belair, avec son équipage, sortit clopin-clopant de l'hôtellerie et se trouva en vue du couvent à deux heures et demie.

La fraîcheur de la nuit, l'approche du moment décisif avaient aiguisé toutes les facultés du musicien. Quand le danger ne paralyse point une âme, il en double l'énergie. Belair se trouva clairvoyant comme un chat et prudent comme une couleuvre. Il débuta par lier son cheval à un arbre et s'engagea d'un pas léger dans ce chemin creux dont nous avons parlé, qui longeait le mur dégradé sur lequel s'épanouissaient les buis. Cette précaution militaire qui lui eût valu l'estime de M. de Catinat, eut pour avantage de permettre au musicien une fructueuse exploration le long du mur d'enceinte.

Ce fut alors qu'il s'applaudit d'avoir devancé l'heure du rendez-vous. Il eut le temps de reconnaître qu'à l'une de ses extrémités le mur abandonnait le chemin, et s'en allait à angle droit sur les champs eux-mêmes. Là, plus de bruit de pas, quelques broussailles derrière lesquelles on se pouvait cacher; des avoines touffues qui poussaient jusqu'au bas du mur; et, en y appliquant les mains, Belair sentit dans ce mur toutes les excavations que nous avons décrites, admirables marchepieds, dont un homme agile et pressé ne pouvait manquer de faire son profit.

— Pour peu, pensa-t-il, que cette jeune demoiselle ait le sens commun, elle ne choisira pas pour apparaître le côté de la terrasse qui borde le chemin. Là, il peut passer du monde qui troublerait notre conversation; elle se présentera du côté de l'avoine; je m'en vais donc aller chercher mon cheval et pousser une reconnaissance autour de la place.

Belair exécuta son plan avec bonheur. Il ramena le cheval tout à travers l'avoine, ce qui ne produisit d'autre bruit que le froissement des épis, confondu, d'ailleurs, grâce au vent, dans le sifflement des feuillages. Il n'y avait absolument personne aux environs; des chiens aboyaient en se répondant, mais à de grandes distances. Trois quarts sonnèrent au couvent.

— Ah! se dit Belair, voilà trois heures moins un quart. Si la jeune personne avait un peu d'intelligence, elle avancerait sa montre; moi, si j'étais religieuse et que j'attendisse la visite d'un amant venu de deux cent cinquante-sept lieues, j'aurais passé toute la nuit sur cette terrasse; il fredonna:

Qu'importe une heure
S'il faut qu'on meure?

L'admirable moment! — Oh! oh! qui passe là-dedans? Un lièvre sur qui j'aurai marché au gîte. Bon, voilà mon cheval qui a peur.

En effet, le petit quadrupède avait effarouché le gros. Belair noua la bride de sa monture à la saillie d'une grosse pierre dans la base du mur.

— Maintenant, pensa-t-il, si la demoiselle perd son temps, à moi d'économiser les minutes. Grimpons toujours sur cette terrasse, ce sera autant de besogne faite.

Il passa dans son bras la corde à nœuds, et, s'aidant de chaque fenêtre pratiquée dans la muraille par les hérissons, il parvint sans trop d'écroulements à empoigner de sa main droite la corniche du chaperon.

— Pourvu qu'il n'y ait pas trop de verre cassé, dit-

il, ou que le morceau ne me reste pas dans la main. Je tomberais de quinze pieds et j'écraserais beaucoup d'avoine.

Il en était là de ses pérégrinations quand un bruit soudain retentit à quelques pas de lui. Les buis frissonnèrent, une forme humaine se dressa dans l'ombre, au-dessus des branchages.

Belair baissa la tête comme un limaçon qui rentre son cou dans sa coquille; mais le limaçon n'a pas de mains exposées hors de sa maison, et Belair avait les deux siennes cramponnées au mur. Il pensa tout de suite au Grec Cynégire, à qui, dans une situation non moins désagréable, un Perse avait coupé le poignet droit, puis le poignet gauche, et qui avait été forcé de s'accrocher au plat bord de la barque avec ses dents jusqu'à ce qu'on lui coupât la tête.

L'histoire est invraisemblable, mais Belair l'avait prise au sérieux, et, dans la circonstance présente, c'était effrayant.

— Si j'allais sentir un bon coup de hache sur mes doigts; se dit-il, laissons-nous glisser, il y a moins de risque.

Mais au lieu d'entendre siffler une hache, il entendit une voix émue, douce, qui lui disait:

— Serait-ce vous, monsieur Gérard ?

Sa tête se lança hors de ses épaules; il fit un effort, presque un bond, et vit face à face la plus charmante fille pâle qui suivait sa manœuvre avec anxiété.

Mais en une seconde, aussitôt que les deux visages se furent confrontés, avant que Belair eût pu placer un mot, la jeune religieuse poussa un petit cri et recula.

— Mademoiselle Antoinette, n'ayez pas peur, s'é-

cria Belair, je ne suis pas M. Gérard : c'est vrai ; mais je viens de sa part. Vous voyez que je sais votre nom, ne vous sauvez pas ainsi; approchez.

Antoinette n'avança pas, mais ne recula plus.

— Mademoiselle, continua Belair, si j'avais une seule main libre, je vous exhiberais mes pouvoirs. C'est la lettre que vous avez écrite à M. de Lavernie, et qui doit servir à m'accréditer près de vous, comme disent les ambassadeurs. Cette lettre est dans ma poche de côté ; faites-moi la grâce de la prendre, s'il vous plaît... Ah ! vous hésitez, tant pis, je suis très-mal à mon aise, et je perds mes forces peu à peu. Remarquez que je suis suspendu presque à la force du poignet entre mur et terre, j'ai fait deux cent cinquante-sept lieues, mademoiselle, sur de très-mauvais chevaux. Bon ! la pierre sur laquelle j'avais posé un orteil s'ébranle et va se déraciner... Pour l'amour de Dieu, ou de M. Gérard, mademoiselle, arrivez donc, je glisse !

Antoinette, surmontant ses craintes accourut, aux lamentables accents du musicien.

— Mademoiselle, dit Belair, allongez votre jolie petite main, — très-bien, — empoignez la corde qui est roulée à mon bras, — là, — parfaitement. — Je vous donnerai une foule d'explications tout à l'heure. — Il y a bien par ici un arbre quelconque ?

— Ce tilleul, dit Antoinette.

— Eh bien ! veuillez attacher le nœud coulant de cette corde à une branche du tilleul ; choisissez-la très-solide, je vous prie. Est-ce fait ?

— C'est fait, dit la jeune fille.

— Ah ! s'écria Belair en respirant comme un naufragé qu'on sauve, il était temps !

Il s'accrocha des deux poings à sa corde et enjamba la crête du mur. Ce fut l'affaire d'un moment. Antoinette le vit sur la terrasse, auprès d'elle, qui saluait avec toutes les grâces qu'enseigne la civilité.

— Mademoiselle, dit-il, je m'appelle Belair ; je suis un assez bon musicien, — favori de M. Catinat, — auprès duquel je me trouvais en qualité de grenadier, quand M. Gérard de Lavernie m'a prié de me rendre ici, et je viens prendre vos ordres.

— Mais lui ? demanda Antoinette avec angoisse.

— Oh lui, mademoiselle, il est de service. Je crois bien qu'on va se battre un peu là-bas dans le Piémont. C'est pourquoi M. de Lavernie ne peut quitter son poste, mais j'arrive, c'est tout un, et voici mon plan. Nous sortons d'ici et je vous conduis à Lavernie, chez Mme la comtesse, mère du lieutenant. A propos, voici votre lettre qui fera foi de ma mission. Il fait bien nuit encore, par bonheur, et vous ne pouvez pas lire ; c'est égal. Allons, mademoiselle, puisque vous voilà et que me voilà aussi, partons !

Antoinette recula effrayée, stupéfaite de la tranquillité avec laquelle cet inconnu lui proposait de pareilles extrémités.

— Si nous ne nous dépêchons pas, poursuivit Belair, nous allons perdre tout l'avantage des ténèbres.

— Mais, monsieur, s'écria Antoinette, vous me mettez au désespoir ! Vous parlez d'une évasion comme vous parleriez d'une promenade.

— C'en est une réellement, mademoiselle, une des plus gaies que puisse désirer une jeune et charmante prisonnière comme vous ; seulement hâtons-nous,

car le jour viendra, les fâcheux aussi, et l'occasion n'a qu'un mince toupet, comme dit la fable.

— C'est M. de Lavernie qui vous a ordonné de me conduire chez sa mère! dit Antoinette en attachant sur Belair deux regards brûlants qui allaient fouiller le fond de son âme pour y trouver la sincérité.

— Ordonné n'est pas le mot, mademoiselle ; prié est plus exact. Mais qu'il ait ordonné ou prié, je ne vous conduirai pas moins au château de Lavernie.

— Il m'aime assez pour me sauver, n'est-ce pas ?

— Oh! quant à vous aimer, j'en réponds.

— Et vous, monsieur, vous êtes son ami ?...

— Intime.

— Une vieille et solide amitié?

— Solide, oui... vieille, je ne dis pas... ; mais nous perdons beaucoup de temps. Êtes-vous décidée, oui ou non ?... En route nous nous conterons toutes nos petites affaires. J'ai l'honneur de vous rappeler que vous devez faire profession à midi ; qu'il est trois heures du matin, et que nous devrions courir sur le grand chemin depuis dix minutes.

Antoinette, le visage caché dans ses mains, était en proie à l'un de ces combats cruels qui épuiseraient les forces d'un homme. Elle doutait, — elle désirait, — elle tremblait.

— Pour la dernière fois, dit Belair avec politesse, je vous avertis, mademoiselle, que j'ai promis à M. de Lavernie de vous conduire chez madame sa mère; je vous y conduirai, et si vous ne vous hâtez pas, je vais vous enlever tout de bon; à moins que vous ne criiez à l'aide : ce sera autre chose; en ce cas je vous tire une révérence et je pars; j'ai pour ennemi un ministre qu'on appelle M. de Louvois;

vous comprenez que je ne plaisante pas avec les scandales ! Ainsi, voilà le chemin, partez-vous ?

Antoinette qui, depuis un moment, ne cessait de regarder fixement Belair, puisa sans doute, soit sur ses traits, à lui, soit en son cœur, à elle, la résolution nécessaire.

— Avec cette corde? dit-elle.

— Oui, mademoiselle, en se déchirant un peu les mains. Je vous demande bien pardon de n'avoir pas apporté une échelle, mais on ne pense pas à tout. Cependant je ne voudrais pas que vos jolies mains fussent écorchées, M. de Lavernie les aime trop. J'ai une idée : vous allez me permettre de vous attacher la corde autour du corps, et, de cette façon, je vous descendrai tout doucement dans l'avoine.

— Merci, monsieur, dit vivement Antoinette, il ne s'agit pas ici de ménager mes doigts.

Elle saisit le premier nœud de la corde et se pendit intrépidement hors du mur ; sa petite main nerveuse alla chercher le second nœud, puis le troisième avec tant de rapidité que Belair la vit en bas avant d'avoir pu lui recommander la prudence.

— Peste ! se dit-il, voilà une associée qui m'épargnera de la besogne. A mon tour et à cheval !

Il répéta la manœuvre d'Antoinette, à cette exception près que, parvenu à la moitié du chemin, il se laissa tomber pour abréger.

— Là, dit-il, venez, madémoiselle ; notre monture est à deux pas d'ici, attendez que je la détache.

Tout à coup, comme il venait de détacher la bête, il entendit marcher près du mur, à l'angle duquel parut un homme.

Belair se fit petit dans l'avoine. — Antoinette se cacha derrière les broussailles.

— Pardieu, s'écria le nouveau venu, j'étais très-sûr que cet imbécile guettait du mauvais côté. Arrive ici, butor! Est-ce qu'il n'y a pas deux faces à cette muraille terrassée; l'une gardée par le chemin, l'autre favorable aux évasions puisqu'elle donne sur la solitude? Allons, cache-toi dans ces avoines. — Belles avoines, ma foi, les récoltes seront bonnes cette année et pas chères, ajouta l'inconnu en arrachant quelques grappes dont il pesa les grains dans sa main. Arrives-tu ?

— Me voilà, monseigneur, j'amène les chevaux, dit une seconde voix basse et humiliée.

Qu'on juge de l'épouvante qui saisit les fugitifs, lorsqu'ils virent à six pas s'établir un poste de deux surveillants qui coupaient toutes leurs opérations!

Au même instant, comme si un mauvais génie eût conspiré la perte de ces pauvres enfants, leur cheval, qui n'avait pas été encore aperçu, se mit à hennir.

— Un cheval! s'écrièrent à la fois les deux cavaliers qui s'élancèrent sur l'indiscret quadrupède.

Celui-ci, épouvanté, arracha la bride des mains de Belair, fit une cabriole et s'enfuit au galop dans la direction de son écurie.

Belair s'était levé machinalement pour arrêter la bête : il se trouva nez à nez avec les deux hommes.

— Ah! ah! dit l'un, c'est donc pour venir ici que vous abandonnez le service du roi? On s'en souviendra, monsieur de Lavernie.

— Ce n'est pas monsieur de Lavernie, c'est Belair! s'écria le compagnon du cavalier.

— La Goberge ! murmura Belair, qui reconnut le maître d'armes.

— Qu'est-ce que je disais, reprit la Goberge avec triomphe.

L'étranger s'avança fièrement et, se croisant les bras :

— Direz-vous ce que vous venez faire ici, monsieur le drôle? demanda-t-il au musicien.

— Drôle vous-même, répondit Belair.

Il n'eut pas plutôt prononcé ce mot que l'inconnu, dont la vigueur paraissait grande, allongea la main pour le saisir au collet. Belair glissa comme une anguille, et se mit à l'abri. Mais la Goberge avait déjà tiré l'épée et marchait sur Belair.

—Abandonnez-moi! je me livre, s'écria Antoinette en s'élançant au-devant des deux ennemis.

— Comment, vous livrer ! répliqua Belair, et à qui vous livrer, s'il vous plaît ? Est-ce que nous connaissons ces gens-là !

— Tu vas me connaître, petit scélérat, dit la Goberge qui fit un pas, l'épée haute, tandis que l'étranger, à la vue d'Antoinette, restait immobile, fasciné, la dévorant des yeux et murmurait :

— C'est elle !

Pendant ce temps, Belair s'était jeté aux jambes de la Goberge, l'avait renversé, lui avait arraché son épée, fait deux morceaux de la lame et saisissait Antoinette par le bras.

— A moi, monseigneur ! votre épée ! votre épée ! s'écria le maître d'armes ivre de honte et de fureur.

— Tiens ! dit l'étranger en détachant son ceintu-

ron qu'il lui jeta sans cesser de regarder Antoinette. Tue ce vaurien.

Antoinette poussa un cri en voyant l'éclair sinistre qui jaillit des yeux de l'étranger; elle se cacha derrière son défenseur qui, pareil à un chat épouvanté, se hérissait, faisait le gros et brandissait sa petite épée.

— Mademoiselle, dit le cavalier d'une voix sévère, savez-vous à quoi s'expose une religieuse qui s'enfuit? Croyez-moi, laissez-vous conduire au couvent. C'est tout ce que je vous demande, obéissez!

— De quel droit me commandez-vous? répondit la jeune fille en se serrant contre Belair qui attendait, frissonnant, mais résolu, la première attaque de l'ennemi.

— Du droit que j'ai sur tout et sur tous en ce pays! répliqua l'inconnu avec une hauteur irrésistible. Tâchez que je ne vous en dise pas davantage, et ne m'irritez pas. Allons, quittez le bras de ce misérable qui va mourir, et craignez d'offenser Dieu en me désobéissant.

— S'il meurt! s'écria la généreuse fille, je mourrai avec lui: — qu'on l'épargne, j'obéis et retourne au couvent.

— Des conditions, je crois! dit l'étranger avec une sombre ironie. — Tue! la Goberge, tue!

A ce moment, le pauvre Belair, livré à son ennemi puissant, à ce terrible spadassin qui marchait sur lui, se montra brave et beau comme la bête fauve si douce qu'on réduit au désespoir.

Il se ramassa, cramponné des deux pieds au sol, le bras droit à demi tendu, l'œil fixe: toute sa vie, toute sa pensée, tout son instinct dans ce regard. Sa

main gauche avait écarté Antoinette, qui de ses doigts tremblants effleurait encore ceux de son défenseur. Touchante confiance en ce frêle appui!

La Goberge connaissait la force de son adversaire. Il lui avait donné les premières leçons, et jamais graine n'était tombée dans un terrain plus ingrat. Belair avait des doigts trop délicats pour bien serrer la poignée de l'épée. Jamais la Goberge n'avait pu réussir à lui donner une garde régulière; toujours l'élève s'était embrouillé dans la nomenclature des bottes et des parades. C'était une incapacité notoire, et la Goberge souriait en marchant l'épée à la main contre un pareil ciron révolté.

Mais quand il le vit prendre cette garde bizarre, quand il aperçut le feu sournois de ces yeux et l'agitation convulsive de cette épée, le sourire se changea en un rire bruyant. La Goberge n'essaya plus même les formes.

— Petit coquin, lui dit-il, tu aurais meilleure mine avec six mois de mes leçons. Et il battit vivement le fer, croyant désarmer d'un coup le misérable: la petite épée revint à sa place.

Le gros dos demeura gros dos, l'œil arrondi resta fixe et provocateur. La Goberge dégagea et se fendit à fond en arrondissant le coup, les ongles en l'air, comme à l'assaut devant une galerie. Il était tellement assuré de perforer Belair et de le rapporter à son maître, comme un papillon piqué sur un liége, que sa surprise fut extrême de ne rien sentir au bout de son épée: Belair avait sauté en arrière et esquivé le dégagement.

— Le drôle s'enfuit! s'écria t-il en recommençant de marcher à lui.

Belair attendit de pied ferme, et à la première attaque de son adversaire il rompit encore en tendant furieusement la pointe. Ce fut la Goberge qui s'enferra. L'épée lui entra de quatre pouces dans les côtés et lui cloua le bras à la poitrine. Il poussa un cri de douleur, lâcha son épée et tomba. Tout cela fut l'affaire d'une demi-minute.

— C'est M. de Catinat qui m'a appris cette botte-là, dit Belair, dans nos moments perdus. Venez vite, mademoiselle.

Il saisit dans ses bras avec toute l'ivresse du triomphe la jeune fille qui venait de chanceler en voyant tomber un homme; et comme l'inconnu s'élançait vers lui avec un geste de rage, il lui porta la pointe aux yeux.

— Misérable! s'écria celui-ci, sais-tu que tu joues ta tête!

— Pardieu! répliqua Belair.

— Laisse-moi cette jeune fille.

— Pourquoi? Est-ce qu'elle est à vous plus qu'à moi?

— Peut-être.

— J'ai promis de la rendre à son amant, il l'aura.

— Tu l'enlèves à Dieu!

— Si Dieu la voulait, il saurait bien me la prendre.

— Au nom du roi, m'obéis-tu?

— Qui êtes-vous, pour me parler au nom du roi?

— Si tu le savais, tu baiserais la terre!

— Comme je ne le sais pas, je vais brûler le pavé. Allons, mademoiselle, à chacun de nous un de leurs chevaux, puisqu'ils ont effarouché le nôtre.

Belair entraîna la jeune fille jusque près des che-

vaux. — L'inconnu la suivit, en saisissant la bride de son cheval.

— Ah çà ! dit Belair en le piquant de la pointe, allez-vous finir, vous !

La honte et la fureur aveuglèrent cet homme. Il fouilla dans une des fontes et y prit un pistolet qu'il déchargea sur Belair à deux pas, mais sa main tremblait si fort que la balle emporta seulement un collet d'habit et effleura la tête renversée d'Antoinette, aux cheveux de laquelle perlèrent quelques gouttes de sang.

Belair, en voyant s'évanouir la jeune fille qu'il crut morte, fut pris de la seule colère que cette douce nature eût jamais ressentie. Il saisit l'autre pistolet dans la deuxième fonte et en appuya le canon sur le front de son adversaire qui restait pâle et debout, l'œil terrible à ce moment suprême.

— Je suis M. de Louvois ! osez donc me tuer, dit-il en se croisant les bras avec une majesté menaçante.

Belair poussa un cri de terreur ; sa main retomba sans lâcher la détente. Tout son passé lui apparut ; tout son avenir si effrayant, et l'implacable acharnement du sort à heurter l'une contre l'autre ces deux destinées. Puis une idée lui traversa l'esprit, — avec un simple tressaillement du doigt il pouvait changer toute sa fortune, il changeait la face de l'Europe. — Sa main se releva lentement, — mais ce cœur était trop noble pour soutenir même la pensée d'un assassinat : d'ailleurs, Antoinette venait de respirer ; le sang ne coulait plus.

— Monseigneur, dit-il, pourquoi vous tuerais-je ? Je veux rendre le bien pour le mal. Veuillez seule-

ment ne pas oublier plus tard que ce misérable, cet atome, à qui vous faites l'honneur de le persécuter, vous a pardonné et conservé à la vie et à la gloire. Cessez de me haïr, je ne vous ai jamais haï.

— Tu es un homme de cœur, dit M. de Louvois, je le confesse, et je t'aimerai si tu veux, et si tu veux je ferai de toi l'homme le plus puissant et le plus heureux de France. Rends-moi Antoinette et passe ton chemin.

— J'ai promis de l'enlever.

— Tu diras que tu as tué un homme et que tu as été désarmé par l'autre. Tu diras que je t'ai commandé de rendre ton épée. Ou plutôt, non, tu ne diras rien, pas même que tu m'as vu ici. Vois, cette jeune fille est évanouie. Elle ne sait rien, elle n'entend rien; elle ne se rappellera rien et ne pourra rien dire. Cède, et je fais de toi mon serviteur, mon ami; oblige un homme qui peut tout et qui fait tout, le bien ou le mal. Allons!

Belair baissa la tête.

— Tu aimes une jolie fille à qui tu écrivais des lettres bien tendres... Je la doterai, tu l'épouseras.

Belair soupira.

— N'hésite pas, dit Louvois, voilà longtemps que tu es absent; qui sait si tu ne finirais pas par être oublié? Les femmes ont peu de patience. Veux-tu épouser demain Violette?

Belair sentit son cœur se gonfler, ses yeux s'attendrir.

— Allons, donne-moi Antoinette, continua M. de Louvois. Violette te la payera.

Belair abaissa son regard sur la pâle jeune fille qu'il tenait renversée en ses bras. Ce front si pur, mar-

bré de sang, cette poitrine muette, ces mains glacées, lui représentèrent la mort, Antoinette morte ! morte à jamais pour Gérard, quand Gérard avait mis en elle tout son bonheur ; quand M. de Catinat la lui avait tacitement confiée. Antoinette vendue par Belair à M. de Louvois, pour payer la rançon de Violette, ainsi qu'on venait de le lui dire... tant de lâcheté répondant à tant de généreuse confiance.

— Monseigneur, s'écria Belair, vous ne pouvez désirer d'avoir cette jeune fille que pour la perdre. Un homme tel que vous ne s'acharne pas sans de graves motifs après de pauvres obscurs tels que nous. Que feriez-vous de cette jeune fille? La donnerez-vous à M. de Lavernie ? Pourquoi la poussez-vous à entrer au cloître? Vous ne répondez pas... je n'ai pas le droit d'interroger... Eh bien, je veux qu'elle arrive pure et libre où j'ai promis de la conduire. Monseigneur, laissez-moi passer.

— Tu refuses?

— Oui, monseigneur!

— Mais malheureux, tu viens de tuer un homme! Tu vas enlever une femme! Et quand je te pardonnerais, moi, la loi te punirait encore. Me désobéir, c'est te perdre! L'échafaud est au bout du chemin que tu entreprends!

— Passage, s'il vous plaît, monseigneur !

Et Belair sauta sur l'un des chevaux, entraînant après lui Antoinette, qu'il plaça devant lui.

— Je te suivrai ; tu es perdu! dit M. de Louvois.

— Vous faites bien de me le dire, monseigneur, répliqua Belair ; c'est juste, il ne faut pas que vous me suiviez !

Et d'un coup de pistolet il cassa la tête du second cheval qui tomba lourdement.

Alors, il piqua, et disparut dans la fumée, tandis que M. de Louvois se rongeant les poings, secouait en vain du pied la Goberge qui essayait en gémissant, de fermer sa blessure avec un mouchoir.

VII

LE CHATEAU DE LAVERNIE

Il faisait un temps incertain, tiède. Le soleil n'avait pas réussi à percer les nuages, et sous la voûte opaque du ciel sa chaleur seule descendait avec un peu de lumière.

Mme de Lavernie était assise sur des coussins à la porte même de sa grande salle, dont les degrés conduisaient au parterre. Autour d'elle fleurissaient dans de larges caisses des chèvrefeuilles et des clématites qui s'en allaient, chargées de parfums, gagner les balcons du premier étage.

Le château de Lavernie se composait d'un rez-de-chaussée monté sur un perron, d'un étage à neuf fenêtres et d'une toiture aiguë qui écrasait le bâtiment en s'élançant vers les nuages avec élégance. Ces vastes toits du quinzième siècle ne ressemblent-ils pas à la prière ? Ils ont l'air de dire : tout pour le ciel.

Cette maison, bâtie en briques et en pierres, toute noire et majestueuse en haut, toute riante et fleurie

en bas, s'élevait à l'ombre d'un coteau en fer à chechal, dont les deux bras tapissés de forêts l'étreignaient mollement et la berçaient à l'abri des vents du nord et de l'ouest. Elle n'avait pas d'orgueil, et plus d'un voyageur avait traversé la vallée sans même soupçonner une habitation parmi les peupliers et les hêtres séculaires.

La route passait au bas de ce coteau, et de la route à la grille du château, huit rangées de marronniers formaient une quadruple avenue destinée bien plus à masquer la façade de la maison qu'à l'encadrer pour la faire voir.

Un petite rivière bordée de saules nains du côté de l'avenue, mais encaissée par un rempart de briques du côté du château, y apportait le mouvement, la fraîcheur et le doux murmure de ses eaux blanches. Elle passait humblement sous un petit pont de pierre en de çà duquel était la grille aux armes de Lavernie. Sur cette face, les fenêtres étaient fermées de rideaux et toujours désertes.

Depuis la mort de M. de Lavernie, toute la vie du château s'était retirée à la façade intérieure. Les appartements de la comtesse avaient vue sur le parterre, au sud-est, et le soleil les caressait du matin jusqu'au soir. Là, soit qu'elle fût assise près de la fenêtre au premier étage, soit qu'en bas, dans sa grande salle, elle donnât ses ordres et surveillât ses gens, Mme de Lavernie avait pour perspective unique le rond-point d'une forêt de platanes et de marronniers, voûte noire et profonde sous laquelle on entrevoyait la rivière éclairée furtivement par une déchirure des feuillages ; et au delà de cette forêt et de ces eaux mélancoliques, rien à l'horizon ; et du château à ce

rond-point, un vaste quadrilatère aux dessins réguliers, des rosaces, des losanges, des ovales de fleurs, un bassin de pierre avec un jet d'eau, le tout inondé de lumière, d'air libre et butiné incessamment par toutes les abeilles et tous les papillons de la contrée, sans compter que quatre cerisiers gigantesques, plantés aux quatre coins de ce parterre, attiraient là les loriots, les pinsons, les bouvreuils; parasites bavards, que regardaient en pitié un cordon de noires hirondelles abritées sous l'entablement de l'immense toiture.

C'est dans ce petit domaine, d'une cinquantaine d'arpents au plus, bien clos de haies vives et de ruisseaux, que Mme de Lavernie avait passé les deux tiers de sa vie. C'est là, qu'était né Gérard. — C'est là que le défunt comte de Lavernie, le compagnon d'armes de Catinat, regrettait de ne pas rendre le dernier soupir, alors que blessé mortellement, sur un glacis à Maestricht, il expira en disant: O ma pauvre femme! ô notre maison!

C'est là enfin que la comtesse, adossée au chambranle de la porte, une main dans les chèvrefeuilles, l'autre sur son cœur, regardait comme toujours son parterre lumineux, sa forêt sombre, touchant emblème d'une vie qui s'efface et qui donne, pour le présent, du soleil; pour l'avenir, un horizon de froid et de ténèbres.

Mme de Lavernie n'avait pas cinquante ans. Ses cheveux s'argentaient à peine. Son œil était encore doux et pur comme autrefois : autrefois rieuse, ardente et vive, la comtesse s'était vue frappée par deux malheurs qui lui avaient refroidi le cœur et l'esprit.

Depuis la mort de son mari, nul ne se souvenait de l'avoir entendue rire. Depuis la mort de l'un de ses fils, elle n'avait plus même souri. C'était la majesté dans la douleur, la grâce du corps sans l'expression des traits, et sa voix avait pris toutes les nuances que la physionomie ne savait plus rendre. Fille d'une riche maison, et fille unique, comme elle avait épousé M. de Lavernie malgré sa famille, comme elle avait senti que cette famille triomphait de la mort prématurée du comte et l'appelait un châtiment de Dieu, la comtesse s'était imposé de dédaigner la compassion d'autrui ; elle s'était fait un visage de marbre, mais malheureusement son cœur était resté vivant son cœur avait tout souffert, et, dans chaque battement, la comtesse trouvant une douleur, avait pris l'habitude d'y appuyer la main pour l'empêcher de battre trop fort.

Assise comme elle était ce jour-là, le 26 août, elle pouvait apercevoir sur l'un des cerisiers du parterre un petit homme gros et court à la face pleine et rose, aux habits bruns qui s'était perché sur une branche fourchue, un panier au bras, et déposait avec les plus grandes précautions, dans ce panier garni de feuilles, des cerises qu'il cueillait à l'extrémité des plus hautes branches. Ce petit homme, le nez en l'air, se trouvait fort loin d'une échelle dont il s'était servi d'abord. L'ardeur de la cueillette l'avait conduit jusqu'en haut de l'arbre, dans les panaches mouvants, où les grappes de fruits sont le plus séduisantes, et que les oiseaux n'osent pas attaquer, parce qu'ils sont là trop découverts et trop balancés par le vent.

La comtesse, qui n'avait rien trouvé d'extraordi-

naire à cette manœuvre du petit homme, tant qu'il s'était tenu dans les branches proportionnées à sa corpulence, poussa un cri dès qu'elle le vit, oiseau gigantesque, faire plier ces branches menues.

— Oh! mon Dieu! mais ce pauvre abbé va se rompre le col, dit-elle. — Jaspin! est-ce que vous êtes fou? Jaspin!...

Jaspin n'entendait pas; la comtesse avait si peu de voix, le cerisier était si loin d'elle! Mais auprès de Jaspin, au bas de l'arbre, était couché, le nez entre ses deux pattes de devant, un petit chien noir et blanc à longues soies, à longues oreilles, avec des feux bruns aux sourcils, épagneul charmant croisé des Charles-dogs d'Angleterre, un animal que la Providence avait doué d'intelligence, de grâce, de courage et de bonté, — trop de qualités pour un homme.

Le chien entendit ce que l'abbé n'entendait point. Il se leva et regarda de loin sa maîtresse pour l'interroger et la comprendre.

Elle, en ce moment, suppléait à la voix par le geste, et appelait l'abbé par des signes réitérés. Le chien mit ses deux pattes blanches sur le premier bâton de l'échelle et aboya vers l'abbé; celui-ci ne tourna pas même la tête et dit au chien: — Oui, Amour, oui, tu auras des cerises; sois tranquille, petit Amour.

Et il jeta en bas un bouquet de fruits bien mûrs, bien noirs, mais entamés par les oiseaux et les mouches. — Amour, c'était le nom du chien, ne se trouva pas satisfait, bien au contraire; irrité d'avoir été si mal compris, il grimpa du premier échelon sur le second et se remit à aboyer avec colère.

— Ah çà mais, continua l'abbé toujours cueillant, est-ce que tu crois que je vole les cerises? est-ce que je n'ai plus le droit de monter dans les arbres? Est-ce que tu es le maître de la maison, Amour?

Le chien répondit par un grognement qui signifiait tout ce qu'un animal peut dire quand il méprise quelqu'un.

La comtesse n'y put tenir plus longtemps. Elle vint en aide à son chien. Traversant le parterre, elle accourut au cerisier: Amour cessa d'aboyer et lui lécha les mains, puis se recoucha dans le sable.

— Vous n'entendez donc point, l'abbé? dit Mme de Lavernie. Vous me faites mourir de frayeur. — Faut-il que vous soyez gourmand pour vous exposer ainsi à propos de quatre cerises dont les oiseaux ne veulent plus! Descendez, vous savez bien qu'on ne cueille jamais ces cerisiers-là.

— Oh! madame, gourmand! moi! dit Jaspin en essayant de poser son pied plus bas. Tiens! Je ne retrouve plus mon échelle.

— Vous en êtes à une lieue... prenez garde, la branche craque,

— Madame, je suis léger comme une plume. Il n'acheva pas ces mots, le cerisier se fendit; par bonheur Jaspin se tenait suspendu en l'air; la comtesse poussa un cri,

Amour se releva pour crier à Jaspin tout ce qu'il pensait de sa conduite. L'abbé finit par trouver un point d'appui et regagna son échelle; il mit enfin pied à terre avec un plein panier de magnifiques cerises qu'il offrit triomphalement à la comtesse.

— Vous voilà bien avancé, Jaspin, dit Mme de La-

vernie, et c'est une belle besogne. Jamais je ne mange de fruits, vous le savez bien.

L'abbé, sans rien perdre des grâces de son sourire qui s'épanouissait sur la plus honnête figure du monde, alla jusqu'au bassin, dans lequel plongeait un autre panier bien fermé. Il souleva ce panier, d'où s'échappait un bruit de frétillements et de soubresauts bizarres.

— Qu'y a-t-il là-dedans, mon Dieu! demanda Mme de Lavernie.

Jaspin souleva le couvercle d'osier avec des précautions infinies, et fit voir à la comtesse trois énormes poissons aux nageoires rouges, à l'échine noire, au ventre blanc, qui roulaient de gros yeux furieux et humaient largement la fraîcheur.

— Du poisson ! Eh bien après, l'abbé ? Vous savez bien que je ne mange pas plus de poisson d'eau douce que de cerises.

— C'est égal, dit-il, voilà une matinée bien employée ; j'ai eu deux idées... Ah! ah! moi qui n'en ai jamais, à ce qu'on dit. Que penses-tu de cela, Amour?

Amour était venu, en effet, examiner avec inquiétude ces animaux si remuants, et les flairait avec un dédain superbe. Interpellé par Jaspin sur la valeur de ses idées, il le regarda fixement et lui tourna le dos. Si les chiens avaient le sourire, Amour eût ri au nez de Jaspin.

— Et quelles idées ? mon cher Jaspin, dit la comtesse aussi incrédule qu'Amour, mais avec plus de formes.

Jaspin montra ses deux paniers.

— Madame, dit-il, le meunier a levé hier ses van-

nes pendant trois heures. J'étais au bord de l'eau et je mangeais des cerises... non, des petites prunes. Je mange toujours celles qui sont gâtées, mais quelquefois elles le sont trop, et je les jette. J'en jetai donc dans l'eau deux ou trois. D'ordinaire, elles surnagent, et je m'amuse à les voir suivre le fil de l'eau en tournoyant jusqu'à l'écluse où elles s'engouffrent. Eh bien, hier, je les voyais disparaître à mesure que je les jetais. C'est cela qui me fit venir une idée, — ma première, — ces prunes-là, me dis-je, sont avalées par des poissons, et quels poissons? Des carpes? elles ne sont jamais si près des vannes; elles aiment l'eau tranquille et la vase. — Des brochets? ils ne mangent que du vif ou de la chair. — Des tanches? elles ont le museau trop étroit. — Des perches?...

— Mon cher abbé, au lieu de me dire quels sont les poissons qui n'ont pas mangé vos prunes, dites-moi tout de suite ceux qui les ont mangées.

— Des chevannes, madame! qu'on appelle ici des meûniers — une espèce rare chez nous — des poissons d'eau courante qui se vendent admirablement bien. Alors, je me suis monté une bonne ligne, avec un hameçon n° 1, j'ai coupé un scion de troëne, et je suis venu cueillir des cerises pour amorcer.

— Parce que vos chevannes aiment les prunes!

— Oh! madame, la prune a un trop gros noyau qui gênerait le jeu de l'hameçon; j'ai donc amorcé avec des cerises, et, voyez, j'ai pris trois monstres, des chevannes de vingt-quatre sous la pièce, tout au moins.

— Ah çà! dit la comtesse, voilà deux fois que vous me parlez du prix de ces poissons, est-ce que par hasard vous les voulez vendre?

— Précisément, madame la comtesse, et mes cerises aussi.

— Comment, l'abbé, vous faites votre bourse ?

Le visage du brave homme ne s'assombrit pas à ce reproche.

— Pas la mienne, dit-il en souriant.

— La mienne donc, ou celle de Gérard, car vous n'aimez guère que ces trois personnes-là, vous, moi et lui ? J'oubliais Amour, à qui vous voulez peut-être constituer des rentes de gimblettes.

— Non, madame, non. Je fais la bourse de Mme de Maintenon.

Mme de Lavernie fit un geste de surprise, et chercha vivement le regard de l'abbé, qui parut donner toute son attention aux cerises et aux chevannes.

— La bourse de Mme de Maintenon ! répéta la comtesse.

— N'avez-vous pas le portrait de cette dame au salon ? dit Jaspin.

— Oui, certes. Eh bien !

— Ce portrait, n'y tenez-vous pas beaucoup ?

— Assurément, madame de Maintenon fut une de mes amies les plus tendres avant mon mariage, et le portrait est une des meilleures toiles de Pierre Mignard. Mais quel rapport voyez-vous entre madame de Maintenon et les chevannes que vous pêchez à la ligne, entre vos cerises et le portrait que nous avons ?

— Madame, dit Jaspin, en prenant un air solennel, le cadre de ce portrait n'est plus doré ; les sculptures en sont éraillées ; tout cela n'est pas digne d'une pareille dame...

— Eh ! répliqua mélancoliquement Mme de La-

vernie, pour moi, cette peinture n'est qu'un souvenir — effacé comme l'amitié de celle qui m'en fit présent — vieilli comme elle et moi nous le sommes. Un portrait d'amie qui n'est plus une amie. — Que représente-t-il, abbé ? une jeune et belle femme. Mme Scarron, la perle qui brillait au milieu de tant d'autres, à l'hôtel d'Albret, chez mon grand oncle, au temps où j'étais jeune aussi — au temps où M. de Lavernie vivait et m'aimait. — Oh ! mon pauvre Jaspin, couleurs passées, visages ridés, amitiés dénouées par l'oubli ! Tout cela, comme le cadre, a perdu sa dorure.

— Et moi, madame, répliqua Jaspin, j'ai dit que j'achèterais un cadre pour le portrait de cette dame, et je l'achèterai.

— Je voudrais bien savoir quel intérêt vous prenez à une peinture que jamais vous ne regardez, ce me semble ?

— D'abord, madame, c'est un bel ouvrage, une belle tête, une tête de reine, — à ce que disait avant son départ M. Gérard.

— Ah ! Gérard disait cela ?

— Il le disait, et il ne savait pas si bien dire.

— Comment cela, Jaspin ?

L'abbé s'approcha de la comtesse, et lui dit à l'oreille :

— Mme de Maintenon est reine de France.

— Êtes-vous fou ? s'écria Mme de Lavernie en reculant stupéfaite.

— Reine non déclarée encore, mais cela ne tardera guère. S. M. a épousé Mme de Maintenon, c'est un fait : eh bien ! le mariage va être publié.

— De qui tenez-vous cette nouvelle ?

— Madame la comtesse, ne m'interrogez pas, c'est un secret.

— Un secret que vous ne m'auriez pas confié ? dit la comtesse en souriant, c'est impossible. Il faut donc qu'il ne date pas de bien loin.

— Vous ne me croyez pas capable de garder un secret longtemps ? répliqua le bonhomme avec une douce finesse, et un regard plein de mélancolie.

— Pour moi, non.

— Oh ! madame ! murmura Jaspin qui, pour étouffer, un soupir, fut contraint de se retourner.

— A moins que ce ne soit un secret de confession, poursuivit la comtesse.

— Justement, c'en est un.

— Bon ! vous n'avez confessé personne depuis huit jours, personne, du moins, qui sache les secrets de l'État...

L'abbé hocha la tête.

— Je me trompe, dit la comtesse, vous avez confessé hier en le mariant dans ma chapelle, votre filleul Desbuttes, le commis aux aides, l'ancien valet de chambre de Mgr l'archevêque de Paris ; vous avez confessé aussi sa jolie petite femme Violette, mais elle pleurait trop fort en se mariant, la pauvre fille, pour que je la croie une grande politique. Desbuttes vous aura confessé qu'il a un peu volé M. de Harlay, son dernier maître, qu'il volera beaucoup le roi dans les vivres de l'armée de Flandre où M. de Louvois l'envoie. Violette vous aura confessé qu'elle aime ou a aimé un autre que son mari...

— Madame, interrompit l'abbé, Violette Gibert est une honnête fille qui n'épouse Desbuttes que parce qu'il fait une pension à son père invalide et aveugle.

— Précisément ; elle est trop honnête, et Desbuttes ne l'est pas assez, pour qu'on leur ait confié les secrets du roi et de Mme de Maintenon. Les voilà mariés par vous ; je souhaite que vous leur portiez bonheur. Mais revenons à cet autre mariage un peu plus important, je crois. Ce n'est qu'un bruit ? rien n'est positif ?

— Consommé, madame, consommé! Le roi est ravi ; Mme de Maintenon rayonne, et M. de Louvois est tellement furieux qu'il a disparu, et qu'on ne sait pas où le désespoir peut l'avoir conduit. Or, voici mon avis à moi sur toutes ces affaires: si Mme de Maintenon est reine de France, comme elle a été beaucoup votre amie, il serait possible qu'elle s'en souvînt un peu.

Mme de Lavernie secoua la tête.

— Excusez-moi, madame, il me semblait avoir ouï dire que vous aviez reçu d'elle une lettre en même temps que ce portrait ?

— A la mort de mon fils, oui, voilà dix-sept ans. — C'est tout.

— Eh bien! c'est assez; l'amitié d'une reine de France vaut quelque chose.

— Pour moi ?

— Sinon pour vous, du moins pour votre fils. M. Gérard est au service ; on n'avance pas aujourd'hui sans protection, et la protection de la reine peut faire un maréchal de France. Ah ! mais, songez-y ! Voilà pourquoi j'ai pêché ce matin des chevannes et cueilli des cerises que je vendrai six livres. J'amasserai de la sorte huit pistoles que coûtera un beau cadre neuf, et quand on a chez soi le portrait de la reine donné par la reine... avec une lettre de la reine,

si l'on n'arrive pas à quelque chose, il faut avoir du malheur, Cristol !

Cristol était le grand juron de l'abbé. Toute colère et toute joie, tout embarras et tout triomphe se ponctuaient chez lui par cette ingénieuse et sonore exclamation. Il dit, et sortit pour l'heure de la messe.

Mme de Lavernie n'écoutait pas. Elle s'était absorbée tout entière dans une rêverie profonde. Elle rentra seule au salon et vint s'arrêter devant le portrait qui avait donné lieu à tant de commentaires.

Ce noble visage, pensif et enjoué à la fois, souriant dans son vieux cadre, emplissait l'âme de lumière et de grandes idées. Mme de Lavernie, dans l'auréole de la coiffure, chercha la place d'une couronne.

— Oh ! dit-elle tout bas, Françoise d'Aubigné, femme Scarron, veuve Scarron, gouvernante d'un enfant royal, amie et maîtresse du roi, marquise de Maintenon, reine de France, tu ne me donneras plus d'inquiétudes désormais. Jouis en paix de ta gloire, sois heureuse ! si heureuse, que ta mémoire rejette tous les jours passés. Reine de France, Dieu te donne santé, puissance, longue vie, pourvu que je garde Gérard !

Et, sur ces mystérieuses paroles, la comtesse demeura debout, l'œil avidement plongé dans les traits de cette peinture, à laquelle, ainsi qu'à une idole, s'adressait la plus fervente des prières.

Elle entendait la petite cloche de la chapelle que sonnait l'abbé Jaspin, elle se préparait à traverser le parterre pour assister à la messe, quand tout à coup un cheval emporté, sanglant, se précipita sur le pont de la petite rivière, et pénétra dans la cour du châ-

teau où il tomba expirant dès que son cavalier eut abandonné les étriers et les rênes.

VIII

LA COLÈRE DE LOUVOIS

La comtesse entendit le pas précipité d'un homme dans son vestibule. Elle n'eut pas le temps de s'écrier, que déjà cet homme, pâle, tremblant, accourait à elle avec tous les signes de la plus terrible émotion.

— Madame de Lavernie? dit-il en balbutiant, car il n'avait plus ni pouls ni haleine.

— C'est moi.

— Votre fils, M. Gérard de Lavernie, vous a écrit qu'il aimait une jeune fille?

— Oui.

— Pensionnaire aux Filles-Bleues.

— Oui.

— Je vous amène cette jeune fille, qu'on voulait enlever à votre fils.

— Mais...

— Mademoiselle de Savières, venez demander à madame ses bontés et sa protection.

Et Belair attira vivement à lui la religieuse qui frissonnait, se cachait le visage, et cherchait un appui pour ne pas tomber sur le parquet.

— Monsieur, s'écria Mme de Lavernie, parlez donc, vous me faites mourir.

— Madame, c'est que j'étouffe. Mais voici en deux

mots : Votre fils, retenu à l'armée de Catinat, m'a demandé de vous conduire cette jeune fille : annoncez à Gérard que j'ai tenu ma parole.

— Où allez-vous?

— Je m'enfuis. N'entendez-vous pas sur la route, au loin, les cavaliers qui me poursuivent?

— Que veulent-ils vous faire?

— Me tuer au plus, m'emprisonner au moins.

— Pourquoi?

— Demandez-le à M. de Louvois, répondit Belair.

Antoinette écouta; la comtesse écouta. Une muette terreur pâlissait ces trois visages. Il était facile en effet d'entendre le galop lointain de plusieurs chevaux.

— Je suis entré, dit enfin Belair, c'est bien; mais indiquez-moi, madame, par où je puis sortir; et, si vous avez un bon cheval, veuillez me le prêter. Je tâcherai de ne pas vous le crever comme les autres.

— Fermez la grille du château! commanda la comtesse à ses gens, qui entouraient avec surprise le cheval expiré dans la cour. Vous, monsieur, je vous cacherai ici, dit-elle à Belair avec fermeté. Sortir de la maison, ce serait vous perdre.

— Et mademoiselle?

— Oh! mademoiselle!... ainsi que me l'a écrit mon fils Gérard, elle n'a pas de parents, elle n'a pas de liens sur la terre. Mon fils me l'a recommandée. Elle est chez moi! on la respectera chez moi!...

Belair, avec doute :

— N'y comptez pas trop, murmura-t-il.

— Allons donc répliqua la comtesse avec la con-

fiance d'une âme irréprochable, on me prendrait mademoiselle dans ma chambre? Jamais!

Quant à vous, monsieur, ne perdez pas de temps; entrez dans ce couloir, il aboutit à un caveau situé sous la chapelle; vous serez là sous la protection de Dieu, à l'abri du tombeau de M. le comte de Lavernie.

Elle ouvrit une porte pratiquée en pleine pierre dans le vestibule, fit signe à Belair de descendre dans le caveau, et saisit la main d'Antoinette qui s'était agenouillée devant elle comme devant la reine miséricordieuse des cieux.

Aussitôt un grand bruit de chevaux retentit dans l'avenue. Quatre archers, précédés d'un cavalier sans armes, s'arrêtèrent au petit pont.

— Ouvrez! cria l'un des archers.

Mme de Lavernie ne répondit pas.

— Ouvrez donc! cria encore l'archer qui perdait patience.

Même silence dans le château.

— Annoncez à Mme de Lavernie M. le marquis de Louvois, dit à son tour la voix impérieuse du cavalier qui avait mis pied à terre.

— Ouvrez! dit la comtesse à ses gens, qui s'élancèrent tous vers la grille. Mademoiselle, montez au premier étage, s'il vous plaît, et ne craignez rien.

On ouvrit la grande porte, les archers demeurèrent à la grille, M. de Louvois entra dans le vestibule.

Sur le seuil de la salle, il trouva la comtesse qui l'accueillit par une profonde révérence à laquelle M. de Louvois répondit aussi cérémonieusement.

Puis, comme s'il eût été pressé d'en finir avec les formalités :

— J'ai eu l'honneur de vous dire mon nom, madame, et si loin que ce pays soit de Versailles, madame la comtesse de Lavernie, veuve et mère d'officiers, ne peut ignorer ce que signifie mon nom dans l'armée.

En disant ces mots, il s'essuya le visage que la sueur inondait, et il chercha des yeux un fauteuil comme pour reprocher qu'on ne le lui eût pas encore offert.

La comtesse comprit, mais ne parut pas vouloir traiter en ministre celui qui venait de parler ainsi. Elle répliqua tranquillement :

— Monsieur, personne en Europe ne peut ignorer le nom de Louvois; mais la comtesse de Lavernie ne saurait deviner pourquoi monsieur de Louvois lui fait l'honneur d'une visite, avec une escorte presque menaçante.

— Mon Dieu, madame, dit brusquement Louvois, je vais vous expliquer tout cela ; mais faites-moi, je vous prie, la grâce de permettre que je m'assoie; je suis très-gros et j'ai beaucoup fatigué.

La comtesse roula un fauteuil dans lequel M. de Louvois s'installa, aussitôt qu'il eut salué encore.

— Madame, dit-il, vous avez reçu chez vous deux personnes que je cherche.

— Deux personnes? demanda la comtesse en tremblant, mais décidée à gagner du temps.

— Une jeune fille et un jeune homme, celui-ci enlevant celle-là. L'une est une religieuse que j'ai dessein de reconduire à son couvent, l'autre est un mauvais sujet que je veux faire pendre.

La comtesse ne répondit pas.

— Je connais assez bien la maison de Lavernie, continua le ministre, pour être assuré que jamais on n'y protégera les malfaiteurs. Voilà pourquoi j'ai demandé qu'on m'ouvrît votre porte, madame. Bien heureux d'avoir eu l'honneur de vous entretenir.

Nouveau salut, que le ministre fit cette fois en se soulevant à demi sur son fauteuil.

— Des malfaiteurs? répliqua seulement la comtesse, qu'ont-ils fait?

M. de Louvois fronça ses noirs sourcils : peu habitué aux longs discours et aux résistances, il s'étonnait de n'avoir pas encore été obéi.

— J'ai eu l'honneur de vous dire déjà, madame, que l'un enlevait l'autre. J'ajouterai que pour enlever cette religieuse, le malfaiteur — il appuya sur ce mot — a tué un homme.

— Je ne croyais pas que la demoiselle dont vous parlez fût religieuse, répondit Mme de Lavernie, avec une voix calme que démentait son visage pâle et l'affreux battement de son cœur.

Le marquis de Louvois frappa du pied le parquet.

— Je l'ai dit, ajouta-t-il.

— Elle eût été religieuse, poursuivit Mme de Lavernie, si ce jeune homme ne l'eût pas enlevée. On n'est religieuse qu'à condition d'avoir fait des vœux.

Le marquis regardant la comtesse fixement avec un commencement de colère :

— Je ne vois pas, madame, interrompit-il, pourquoi vous me dites tout cela. Savez-vous mieux que moi, par hasard, ce que je viens vous apprendre?

— Mieux que vous, monsieur, non, peut-être,

car, en effet, vous devez en savoir plus long que moi sur ces mystères, mais...

— Ces mystères! Vous vous servez de mots étranges, madame, s'écria Louvois. Mystères! Où trouvez-vous des mystères là-dedans, je vous prie? Une fille est au couvent; un ravisseur l'enlève et tue un homme. La justice du roi poursuit ce ravisseur et reprend cette fille. Voilà, ce me semble, qui est plus clair que toute chose au monde.

— Vous ne me disiez pas, monsieur, que vous agissiez au nom du roi, répliqua la comtesse, et que le ministre de la guerre fût grand chancelier de France... Vous pensez bien que je n'eusse pas contesté sa qualité de justicier à monsieur votre père, par exemple.

— Assez de subtilités, je vous prie, madame, dit brutalement Louvois qui secouait sa perruque et sa politesse tout ensemble. Je ne suis pas venu ici pour argumenter, mais pour agir. Ministre de la guerre ou procureur, je vous demande la fille fugitive et le larron qui l'a enlevée. Rendez-les et recevez mes respectueux compliments.

Il prononça cette phrase courtoise du ton qu'il eût pris pour envoyer un grenadier à tous les diables, et comme c'était l'ultimatum de sa pensée, il se leva, croyant n'avoir plus, en effet qu'à recevoir les deux coupables et à partir.

La comtesse se leva aussi et répondit :

— Le jeune homme que vous cherchez, monsieur, n'est plus au château.

— Vous l'avez fait fuir?

— Immédiatement.

— Je le retrouverai. Mais la demoiselle... vous ne

me ferez pas croire qu'après cette rude course elle ait pu s'enfuir aussi... D'ailleurs, c'est ici qu'on voulait la cacher.

— Je ne vous ferai rien croire du tout, monsieur, dit la comtesse outrée de l'impolitesse, et la jeune fille est bien réellement chez moi.

— J'attends, madame, que vous me la rendiez.

— Vous auriez tort d'attendre, monsieur, car je vous ne la rendrai pas.

Louvois stupéfait laissa tomber ses deux bras à ses côtés. Mais bientôt l'orage éclata. Les veines de son front se gonflèrent, ses yeux lancèrent des feux sinistres, le vent de la colère secoua ses muscles, que l'on vit palpiter et tressaillir.

—J'ai mal entendu, murmura-t-il en couvant d'un sombre regard cette femme plus tremblante que lui, mais blanche autant qu'il était rouge. Vous dites que vous ne rendrez pas Mlle de Savières à M. de Louvois ?

La comtesse affirma de la tête.

— Parce que votre fils, s'écria Louvois, aime cette fille, et qu'il a chargé son ami de l'enlever?

— Précisément, dit la comtesse.

— Mais à qui est-elle donc, cette fille, pour que votre fils la prenne ?

— Il la prend parce qu'elle n'est à personne, répliqua la comtesse; sans quoi, le comte de Lavernie est d'assez bonne maison, il est un assez honnête homme, il a trop de mérite pour que sa mère, si cette demoiselle eût eu des parents ou un tuteur, n'eût pas obtenu Mlle de Savières pour M. Gérard de Lavernie.

— Jamais! jamais ! s'écria Louvois.

— Qu'en savez-vous? demanda flegmatiquement la comtesse; êtes-vous tuteur ou parent de cette jeune fille? Dites-le, pour que nous vous fassions notre demande.

Louvois, qui depuis quelques minutes faisait d'héroïques efforts pour dompter sa terrible nature et qui avait réussi, se remit dans le fauteuil, et baissant le ton:

— Voyons, dit-il, madame la comtesse, au lieu de nous emporter, ce qui ne mène à rien, raisonnons, cela mène à tout.

Il desserra sa cravate qui l'étranglait, s'éventa du coin de son mouchoir et reprit avec une voix saccadée :

— J'emmènerai aujourd'hui la jeune fille que vous avez ici; je l'emmènerai parce que vous n'avez aucun droit de la retenir. Vous ne la gardez que pour plaire à votre fils, car vous tenez à plaire à votre fils, n'est-ce pas?

— Par-dessus tout le monde.

— Fort bien. Or, je ne veux pas que votre fils épouse cette demoiselle. J'ai mes raisons.

— Dites-les, au moins.

— Il ne me plaît pas, repartit Louvois avec hauteur, et je trouve indiscrète votre question. Madame, vous oubliez trop que je suis ici, moi, Louvois, demandeur en mon propre nom et demandeur au nom du roi. Je vous répète que votre fils n'aura pas Mlle de Savières : croyez-moi. Quant à vous acharner à la garder pour ne point désobliger M. de Lavernie, vous y renoncerez. Je suis, vous l'avez dit, le ministre de la guerre, M. de Lavernie est officier : je le retrouverai partout, et j'ai une mémoire implacable. Je pense m'expliquer sans détours : vous comprenez

que je ne me suis pas dérangé, que je n'ai pas fait cent cinquante lieues pour échouer contre le manoir de Lavernie : mes volontés sont plus solides que vos grilles. Mlle de Savières en mes mains, c'est la fortune de votre fils, s'il est sage, discret et circonspect — et s'il sert bien le roi : c'est sous-entendu ; — Mlle de Savières refusée, c'est la ruine de votre famille, c'est l'inimitié entre vous et moi : appréciez.

— Ah ! monsieur, vous menacez une femme, dit la comtesse en appuyant ses deux mains sur son cœur, vous la menacez dans son fils qu'elle aime uniquement... vous parlez ici au nom du roi, pour lequel mon mari est mort, pour qui mon fils se fait tuer en ce moment peut-être !... Mais si le roi vous entendait, monsieur, il vous défendrait d'insulter chez elle, en face du tombeau de son mari, une femme de noblesse, la veuve d'un fidèle soldat !... Monsieur, n'abusez pas de votre autorité ; les plus hauts sommets sont les plus tôt frappés de la foudre.

Louvois sourit dédaigneusement. Il repoussa son fauteuil, et s'approchant de la comtesse émue jusqu'aux larmes, car elle était à bout de ses forces :

— La paix ou la guerre ? dit-il ; un protecteur ou un persécuteur pour votre fils ?

La comtesse cacha son visage dans ses mains.

— Oh ! murmura-t-elle, Dieu vous punira d'avoir ainsi forcé une mère à sacrifier le bonheur de son enfant !

— Le bonheur, ce n'est pas l'amour ridicule, dit Louvois d'un air sombre. Ces amours cachés et illicites sont la source de tout malheur. Si votre fils perd cette fille, il en trouvera vingt autres. S'il a Louvois pour ennemi, où trouvera-t-il un défenseur ?

A ce moment la comtesse éplorée levait les yeux au ciel. Son regard rencontra celui du portrait à qui Louvois tournait le dos. Une pensée soudaine, une sorte d'éclair qui jaillit du cadre illumina l'esprit de la pauvre femme.

— Un défenseur pour Gérard, s'écria-t-elle d'une voix inspirée ; oh ! oui, monsieur, oui, j'en ai un !

Et son bras étendu montrait au ministre le portrait qu'il n'avait pas vu encore.

— Madame de Maintenon ! murmura-t-il.

— Mon amie, ma vieille amie, la compagne de ma jeunesse, celle dont j'ai tous les secrets, et qui, en échange d'un dévouement de trente années, me doit au moins de protéger mon fils.

— Vous connnaissez Mme de Maintenon à ce point ? dit Louvois, pâle et saisi d'angoisse.

— N'est-ce pas que vous me trouvez moins abandonnée que tout à l'heure ? s'écria la comtesse, à qui les paroles de Jaspin revinrent en mémoire. Mme de Maintenon, la femme de Louis XIV, ne sera-t-elle pas un contre-poids à la colère de M. le ministre de la guerre ?

— Prenez garde ! répondit Louvois dont la fureur s'allumait à ces imprudentes paroles, prenez garde, si vous aimez votre repos et votre fils !

— Ah ! je ne vous crains plus, continua la comtesse ivre de joie. Menacez tant qu'il vous plaira. Fulminez, éclatez ; la foudre dont je vous parlais il n'y a qu'un moment, je l'ai trouvée, elle est dans les yeux de ce portrait. Elle éteindra en se jouant toute votre artillerie et tous vos tonnerres ! Quoi ! vous êtes venu briser le cœur d'une veuve, d'une femme sans appui, et vous vous révoltez à l'idée que Dieu me vient en

aide ! Touchez à ma maison si vous voulez : madame de Maintenon est là. Persécutez M. de Lavernie, l'officier : la femme du roi défendra mon fils ! Aman et Esther aux prises ! Nous verrons !

Il n'en fallait pas tant pour faire bouillonner en Louvois la haine et la vengeance. Louvois exécrait Mme de Maintenon et la voulait perdre; Louvois s'était jeté aux pieds de Louis XIV, pour le supplier de ne point épouser cette femme. Qu'on juge de l'effet que produisirent sur cette âme ulcérée tant de menaces faites au nom de son ennemie.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit-il avec une explosion de rage, nous n'avons plus rien à ménager l'un et l'autre. Ah! vous êtes l'amie de Mme de Maintenon : ah! vous vous targuez de son portrait et de sa protection ; ah ! vous attaquez Aman sous l'égide d'Esther : on connaît donc les tragédies de Saint-Cyr en ce pays de sauvages? Eh bien! si M. Racine est un grand poëte, nous tâcherons qu'Aman soit un grand ministre. Pour être grand, madame, il faut commencer par être fort. Essayons!

Il s'élança vers la fenêtre du salon qui donnait sur la grille, et d'une voix retentissante, avec un geste effrayant de volonté :

— Archers ! cria-t-il, à moi!

— Que prétendez-vous faire ? dit la comtesse en s'avançant vers lui.

— Vous allez le savoir.

Les archers entrèrent dans la cour.

— Maintenant, madame, veuillez remettre en mes mains la religieuse fugitive que je vous demande au nom du roi.

— Quoi! répliqua la comtesse suffoquée par la

douleur et incapable de se soutenir, vous osez faire entrer des archers dans ma maison!

— Obéissez! dit le marquis de Louvois.

— Jamais! quand vous devriez me tuer sur la place.

— Alors, la violence vous contraindra, madame, et il ne sera pas dit qu'une porte de château soit restée fermée devant un ordre du roi, quand c'est moi qui le donne.

— Monsieur, vous passerez sur mon corps avant d'arriver à cette jeune fille, s'écria la comtesse dans le paroxysme de la colère.

— Non, madame, vous serez respectée comme si vous aviez été une fidèle et obéissante sujette de Sa Majesté. Mais ce que je veux s'accomplira.

— Je me défendrai. A moi! à moi!

Aussitôt l'on entendit un pas rapide dans l'escalier. Jaspin descendit en toute hâte, le front perlé de sueur, les yeux hagards, les mains tremblantes. Derrière lui, Antoinette aussi pâle, mais l'œil brillant d'énergie. Ces deux personnages se jetèrent aux côtés de la comtesse, Jaspin lui saisit la main, Antoinette la serra dans ses bras.

— Mademoiselle, dit Louvois qui devint livide en apercevant la jeune fille, vous voyez ce qui va se passer, désobéirez-vous à ce prix? souffrirez-vou, que le malheur tombe pour vous sur cette maison? Je vous somme de me suivre.

— Je suis prête! dit Antoinette en le foudroyant d'un regard qu'il ne put soutenir.

Et elle se dégagea des bras de Mme de Lavernies après l'avoir tendrement embrassée.

— Je vous défends, s'écria la comtesse, de quitter

cette maison; je vous le défends au nom de mon fils, qui vous a envoyée ici.

— Votre fils, répliqua Louvois, n'est pas, que je sache, le maître de faire ce qu'il veut en France. Abrégeons! mademoiselle, je vous attends.

Et il alla vers Antoinette, dont il prit la main, pour l'entraîner vers la porte.

La comtesse, à cette vue, poussa un cri déchirant: on eût dit que son cœur venait d'éclater; quelque chose comme un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine, une pâleur de cadavre envahit ses mains et son visage, ses lèvres violettes prirent la rigide contraction de l'agonie.

— Monsieur de Louvois, vous êtes un monstre! s'écria Jaspin en serrant ses petits poings potelés: vous avez tué Mme la comtesse.

Le visage de Louvois s'altéra; l'arc inflexible de ses sourcils noirs se détendit; on vit ses yeux se gonfler; un combat violent de l'orgueil et de la honte tortura cette âme puissante. Cependant il triompha de son émotion et continua d'emmener Antoinette en murmurant:

— Pourquoi m'a-t-on poussé à bout?...

La jeune fille, en s'éloignant presque emportée, envoyait les derniers baisers à sa protectrice mourante. Chez la comtesse, le regard seul vivait encore. Toute sa tendresse, toute sa vaillance, toute son âme s'étaient réfugiées dans le regard dont elle accompagnait la jeune fille, tandis que son corps glissait insensiblement des bras de Jaspin éperdu sur le parquet du salon.

— Au secours! au secours! cria l'abbé d'une voix lamentable, madame la comtesse se meurt!

M. de Louvois venait d'ouvrir la porte et gagnait le palier.

Aussitôt du vestibule un homme se précipita dans la salle; ces derniers mots avaient frappé son oreille.

— Ma mère! s'écria Gérard de Lavernie, qui d'un bond courut à la comtesse et la souleva dans ses bras vigoureux.

— Sauve-nous! répliqua la mère.

La pauvre femme exhala dans un soupir de triomphe toutes les forces qui lui restaient. Elle se pendit au cou de Gérard, s'y cramponna de ses doigts convulsifs, essaya un baiser qui expira dans l'air, et resta muette, insensible au milieu de ses femmes accourues pour lui donner leurs soins.

Gérard se releva, vit, à la porte, Louvois qui serrait encore la main d'Antoinette, et que cette brusque arrivée avait cloué sur le seuil comme l'éclair d'un châtiment divin.

Il comprit toute la scène qui venait de se passer et marcha, le front pâle, l'œil éblouissant, les bras croisés, vers le marquis de Louvois qui l'attendait de pied ferme.

— C'est M. de Louvois, lui glissa Jaspin à l'oreille.

— Je l'ai bien reconnu, répliqua tout haut Gérard, et je voudrais savoir ce que vient faire chez moi M. de Louvois, pourquoi il enlève, malgré elle, la jeune fille que voici, et pourquoi je trouve ma mère expirante!

— Répondez-moi vous-même, dit le marquis avec une froide hauteur; et, comme vous parlez à votre supérieur, ôtez votre chapeau, lieutenant Lavernie.

Gérard se découvrit et s'inclina.

— C'est vrai, dit-il, les dents serrées, j'oubliais que

je suis chez moi. Je m'en souviendrai tout à l'heure

— De quel droit vous trouvez-vous ici ? poursuivit Louvois. N'êtes-vous point un déserteur ? L'armée d'Italie est-elle revenue ? où est votre congé ?

— J'ai mieux que mon congé, répondit Gérard, M. de Catinat m'a chargé d'aller à Valenciennes, où vous lui avez commandé de vous adresser ses dépêches, et je suis sur la route de Valenciennes.

— Vous avez un message pour moi et vous vous arrêtez en route, et vous ne me l'avez pas encore remis ? dit Louvois.

— Le voici, répliqua Gérard, en tirant de son justaucorps une lettre de Catinat.

C'était la relation du combat de Staffarde : cette victoire brillante et décisive qui enlevait le Piémont au duc de Savoie.

Louvois, impassible, lut sa dépêche au milieu du silence de tous, comme s'il eût été dans son cabinet. Il lut avec l'attention imperturbable, avide, de l'homme d'affaires, et quand il eut terminé :

— M. de Catinat prétend que vous avez rendu au roi les plus grands services, dit-il ; malheureusement pour vous, le crime que vous venez de commettre en faisant enlever cette religieuse efface tous vos mérites. Au surplus, le roi jugera.

— A présent que vous avez fait le service de Sa Majesté, dit Gérard d'une voix menaçante, à présent que vous avez reçu la dépêche que j'avais ordre de vous porter, je n'ai plus affaire à vous, monsieur, et vous n'avez rien à exiger de moi. Je suis dans ma maison, je pourrais vous demander raison de votre conduite.

— Je crois que vous menacez, s'écria Louvois, que

retenait Antoinette, tandis que la comtesse étendait instinctivement des mains suppliantes vers Gérard.

— Vous me comprendriez si vous étiez un homme d'épée continua Gérard de plus en plus agressif; vous me comprendriez si vous n'étiez pas le lâche qui vient faire peur avec des archers à une femme.

— Mon fils! s'écria la comtesse épouvantée.

— Vous m'insultez, monsieur, répondit le marquis de Louvois, pâle et froid dans sa colère... Je ne suis pas venu pour faire peur à une femme; je suis venu punir le rapt et le sacrilége, et comme vous vous êtes oublié envers moi, au nom du roi, je vous arrête.

Gérard répondit au marquis par un cri de rage, et mit la main à son épée. Louvois fit un signe, et les archers parurent à la porte; la comtesse se dressa, vivante image du désespoir et de la mort; elle implora Louvois pour son fils, sans voix, elle n'en avait plus, mais avec des gestes qui eussent attendri un tigre.

Jaspin, saisi de terreur, hurlait et joignait les mains, Amour montrait ses dents blanches. Les domestiques s'étaient armés pour défendre leur jeune maître.

— Sortez de chez moi, ou vous êtes morts tous les cinq, dit Gérard en indiquant du doigt la grille du château, quand je devrais faire crouler sur vous cette maison jusqu'à sa dernière pierre!

— Soit, répliqua Louvois, mais vous vous repentirez d'être venu à Lavernie aujourd'hui, monsieur, et d'y avoir prononcé les paroles que je viens d'en-

tendre. Emmenez mademoiselle, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux archers.

Antoinette arrêta de la main Gérard qui faisait un mouvement pour la retenir.

— Votre mère ! murmura-t-elle.

Gérard se retourna épouvanté ; la comtesse, épuisée par le dernier éclat de cette scène, venait de se renverser dans les bras de Jaspin ; le sang montait de son cœur à ses lèvres, tachées d'une écume rougeâtre.

Au même instant le marquis de Louvois sortit avec la jeune fille.

— Adieu ! dit Antoinette, adieu !

— Au revoir ! répliqua Gérard, à moitié fou, entre ces deux douleurs.

— Oui ! s'écria le marquis, au revoir ! et il quitta le château avec sa lugubre escorte.

Alors la comtesse sentit que la vie lui échappait ; elle serra convulsivement les deux mains de Gérard agenouillé près d'elle.

—Mon fils, dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine, tu vas rester avec un terrible ennemi, mais... je te laisse un appui... Donne-moi une plume... du papier... Soulève ma main... vite, vite... que j'aie le temps d'écrire, ô mon Dieu !...

Une toux sanglante lui coupa la parole. On voyait courir autour d'elle les serviteurs effarés, s'entrechoquant avec des cris de désespoir.

— Ah ! murmura la pauvre femme, dont les yeux se couvraient de ténèbres, je ne sens plus, je ne vois plus, je ne pourrai donc pas le sauver !... Je mourrai donc sans qu'il sache...

Jaspin lui saisit la main. Ce n'était plus le naïf

pêcheur de chevannes ou le vendeur de cerises : la figure pâle du petit homme était sillonnée de larmes séchées, son œil brillait d'intelligence et de courage.

— Inutile qu'il sache... dit-il à la comtesse dont il essuyait le front glacé.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, étonnée de cette transformation soudaine de Jaspin.

— Parce que je sais tout, moi, répliqua Jaspin, et que cela suffit.

La comtesse se souleva vivement, ses prunelles se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit avec stupeur.

— Vous savez! dit-elle, vous!...

— Depuis vingt-cinq ans, madame, répondit simplement l'abbé. Je me rendrai près d'*elle*, je lui recommanderai Gérard, vous pouvez reposer en paix.

— Ah ! mon Dieu ! mon ami... articula sourdement la comtesse.

Puis dans un élan de folle joie:

— Mon fils ! s'écria-t-elle en étreignant de ses deux bras la tête de Gérard.

Ce cri fut son dernier soupir, elle rendit l'âme dans ce dernier baiser.

Ses deux mains mortes se disjoignirent en retombant. Jaspin en saisit une, Amour se mit à lécher l'autre.

Gérard, foudroyé, plia les genoux près du cadavre de la comtesse, dont l'œil éteint restait fixé sur le portrait de Mme de Maintenon.

IX

LES CULOTTES DE MONSEIGNEUR DE HARLAY

Ce mariage du roi et de Mme de Maintenon, dont parlait l'abbé Jaspin si légèrement et dont toute la France, toute l'Europe parlaient avec lui, n'était pas cependant un événement assez prouvé pour que la renommée s'en préoccupât de la sorte.

Il est vrai que rien ne se répand plus vite que les choses cachées. Le mystère en politique, en amour ou en science, est l'une des plus friandes convoitises de l'homme civilisé.

Ce fameux mariage du plus grand des rois avec la plus humble des femmes, mariage que tous les historiens ont recueilli de la voix du peuple, soulève encore aujourd'hui les discussions et les négations. Il peut passer pour le plus commenté des mystères de ce siècle, après la mort du masque de fer, qui fait pendant au tableau du mariage nocturne célébré à Versailles en 1685.

Un matin d'hiver, à l'heure où les prélats qu'a chantés Boileau dorment grassement sous le duvet, le plus voluptueux des prélats, M. Harlay de Champvalon, archevêque de Paris, s'était fait réveiller avant le jour.

Habillé vivement, l'archevêque fit venir son premier aumônier, bien surpris, lui aussi, de se lever à une pareille heure.

— Monsieur, lui dit-il, préparez un ornement vert, et marquez le missel à l'article *de matrimoniis*.

L'aumônier obéit. L'archevêque lui commanda de s'aller recoucher, prit ses gants, l'ornement vert et le missel, monta dans une voiture bien fermée et se fit conduire à Versailles, où au petit jour, il maria le roi et Mme de Maintenon, à l'autel de la tribune de l'ancienne chapelle. Bontemps, valet de chambre du roi, et M. de Montchevreuil, ami intime de Mme de Maintenon, servirent seuls de témoins.

M. de Harlay, après la cérémonie, rédigea un acte de célébration que signèrent les deux parties et les témoins. Cet acte, l'archevêque le déposa précieusement dans sa poche et l'emporta.

Ainsi parle l'histoire, ou du moins une des histoires; car l'histoire, comme la Fama antique, n'a pas moins de cent yeux pour voir un fait et de cent bouches pour le publier. Ce qui n'implique pas qu'un événement soit mieux vu par ces cent yeux et plus nettement proclamé par ces cent bouches. Il arrive tout au contraire que chacun de ces yeux a vu à sa manière, que chacune de ces bouches a soufflé dans la trompette à sa façon, de telle sorte qu'après avoir entendu cent bruits différents, le monde ne sait plus à quoi s'en tenir. Le son est devenu un thème sur lequel tout poëte peut broder ses variations.

Ce mariage accompli, Mme de Maintenon n'avait plus à désirer qu'une chose, c'était qu'il fût connu. Mais il fallait attendre. Le roi n'avait entendu faire qu'un mariage de confiance. Il fallait en dérober les preuves à M. de Louvois, l'ami de Mme de Montespan, la disgraciée; à Louvois qui avait supplié si

vainement Louis XIV de ne pas donner à Mme Scarron la main qu'avait tenue Marie-Thérèse d'Autriche, à Louvois qui dormait sur la parole arrachée au roi, et dont le réveil eût tout perdu.

En effet, patiente et s'affermissant à chaque progrès nouveau, Mme de Maintenon se croyait assez forte pour pouvoir monter le dernier degré. Un pas encore, et elle s'asseyait sur le trône. Mais si elle avait pu se faire épouser secrètement par le roi, si elle avait pu cacher dans les ténèbres sa marche cauteleuse au génie vigilant de Louvois, comment lui laisser ignorer ce qui allait frapper toute l'Europe, comment l'empêcher de se jeter, avec la rage qu'il avait, tout au milieu de ce projet nouveau et de le faire échouer, le roi peut-être n'y donnant les mains qu'à regret?

Mme de Maintenon se replia sur elle-même. Elle résolut d'éteindre tout bruit, de faire disparaître toute trace jusqu'au moment où la déclaration éclaterait comme un tonnerre, et elle se crut assurée d'y parvenir, persuadée qu'elle était de la fidélité des quatre seules personnes qui connussent le mariage.

M. de Montchevreuil, admirateur et ami, la loyauté même; Bontemps, le tombeau des secrets; le Père la Chaise, confesseur du roi, lié à ce secret par l'intérêt de sa société, par le sien propre; M. de Harlay, créature de Mme de Maintenon, appelé de Rouen, qu'il scandalisait, à Paris qui le chansonnait pour sa facilité de mœurs: M. de Harlay, choisi comme le plus commode des prélats sous les yeux duquel un roi pût offenser Dieu tous les jours en respectant l'Eglise.

Ainsi la femme de Louis XIV n'avait rien à redou-

ter de ces trois personnages; mais comme un papier révèle souvent ce que la langue des hommes sait ne pas trahir, Mme de Maintenon était fort gênée par cet acte de célébration qu'elle avait tenu à faire dresser alors par l'archevêque; et elle venait d'écrire au prélat de lui apporter le soir même à Versailles, chez elle, le précieux document d'où son avenir entier dépendait.

Quelle n'eût pas été son inquiétude si elle eût mieux connu les habitudes de monseigneur de Paris. Ce prélat mondain, affairé, ce savant docteur en théologie qui avait beaucoup de mémoire pour apprendre les éloquents sermons dont il régalait la cour, beaucoup pour retenir les heures de rendez-vous de ses belles pénitentes, n'avait jamais pu se souvenir que les papiers sont parfois importants ; que lorsqu'ils le sont assez, on les serre; trop, on les brûle.

Une affaire sérieuse venait-elle à lui échoir, M. de Harlay croyait avoir tout fait en bourrant le papier important dans la poche de ses culottes. Une fois rentré chez lui, au lieu d'extraire la pièce et de la confier à ses archives, il accrochait la culotte précieuse dans un cabinet destiné à cet usage et qui renfermait, rangés les uns à côté des autres, une quantité remarquable de documents dont la seule étiquette était la date de la culotte qui les contenait.

Comme l'archevêché de Paris donne de grandes affaires, M. de Harlay devait avoir autant de culottes pendues dans ce cabinet que Lucullus avait de chlamydes de guerre dans ses armoires.

Mme de Maintenon, qui savait pourtant bien des choses, ignorait cette particularité. Assurément elle

n'eût jamais choisi pour administrer le premier diocèse de France, un homme qui serrait si mal les papiers, elle ne se fût point fait marier par un homme qui oubliait si bien ses culottes.

Peut-être ailleurs connaissait-on mieux les habitudes du prélat, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Donc, la marquise s'occupait de recouvrer ce document précieux, seule preuve authentique de son mariage, lorsque M. de Louvois partit de Versailles; en apparence pour préparer une campagne en Flandre, — voilà du moins ce qu'il dit au roi, — en réalité pour faire ce que nous avons vu aux Filles-Bleues.

Mme de Maintenon voulut profiter de cette absence. Son acte de célébration à la main, elle eût mis dans la confidence quelques-uns de ses plus puissants amis de cour. M. le duc du Maine, son élève, eût travaillé pour elle en haine de M. le duc de Bourgogne, qui grandissait et commençait à montrer beaucoup d'orgueil et d'esprit royal. Le moment était des plus favorables. Nulle grande influence de famille autour de Louis XIV : la guerre d'Italie, des projets de guerre générale qui, s'ils se développaient, pouvaient tourner l'esprit du roi vers de plus sérieuses spéculations; Louvois absent, lui qui cherchait à distraire le roi de ses amours avec la guerre, comme Mme de Maintenon le conduisait à la paix par le mariage. Il fallait saisir cette occasion ou se résigner. à ne la revoir peut-être jamais.

Le soir où la nouvelle de la victoire de Staffarde parvint au roi à Versailles, Louis XIV rentrait chez lui pour se mettre à table. Déjà vieux, quoiqu'il n'eût

que cinquante-deux ans, le roi était encore d'une beauté singulière. Mais l'opération qu'il avait subie en 1686 l'avait fatigué en lui ôtant une partie de sa fraîcheur, jusque-là si remarquable.

Le roi revenait de chez Mme de Maintenon, près de laquelle il avait coutume de passer toutes ses soirées, et qu'il avait logée à Versailles, chez lui, de l'autre côté du palier des grands appartements. Il l'avait laissée aux mains de ses femmes, prête à se mettre au lit, car elle se couchait de bonne heure et se levait de grand matin.

Le roi, en recevant la lettre de Catinat, fut transporté de joie; il revint sur ses pas et rentra chez la marquise pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Il ne trouva personne à l'antichambre. La fantaisie n'étant entrée jamais pour rien dans cette existence royale, le roi était toujours attendu lorsqu'il venait: une fois parti, ce n'était plus le roi; l'huissier eût hésité à le reconnaître.

Il entra donc chez Mme de Maintenon, la lettre du vainqueur de Staffarde à la main.

La marquise, âgée de cinquante-cinq ans à cette époque, avait conservé intacte la solide santé qui l'avait rendue un objet d'envie pour toutes les belles femmes de la cour. Elle promettait d'égaler Ninon, la merveille. Jamais plus beaux bras, plus délicates mains: la taille et la poitrine étaient d'une perfection tellement peu commune, que monseigneur le grand dauphin l'avait, dit-on, proclamée un jour de mascarade en coudoyant, pour ne pas dire plus, la marquise à l'embouchure d'un salon, dans le pêle-mêle d'un conflit de masques.

C'étaient des yeux charmants et fermes, lumineux

à tel point que ceux du roi pouvaient seuls en contenir l'éclat. La bouche un peu pincée, sorte de grimace qui ne messied pas aux lèvres pleines et roses d'une dévote, rappelait, par ses contractions significatives; la fameuse moue de Catherine de Médicis, et mobilisait un visage tellement accoutumé à l'impassibilité, que depuis douze ans les courtisans n'y savaient plus rien lire.

La marquise encore habillée soupait sur une petite table : un potage dans une assiette d'argent, quelques fruits sur un beau plat du Japon, composaient tout le repas. Manseau, maître d'hôtel de Mme de Maintenon, la servait à table. Elle mangeait vite et avec distraction, regardant souvent la porte et interrogeant une vieille bonne qui allait et venait par la chambre, aussi préoccupée que sa maîtresse de voir arriver M. de Harlay.

Cette femme qu'on appelait la *mie* de Madame, et dont le nom était Nanon Balbien, passait pour une des puissances devant lesquelles se prosternait la cour. Nanon avait servi M. Scarron, rue Saint-Jacques, et fréquentait Louis XIV à Versailles.

— Nanon, dit la marquise, *vient-on ?*

— Non, madame, et je suis lasse de courir ainsi, — cela ne fait pas arriver ceux qu'on attend, et fatigue ceux qui attendent, répliqua la *mie* avec aigreur.

— Repose-toi, Nanon, dit doucement la marquise. Donnez-moi à laver, et desservez, Manseau. — Ne trouves-tu pas étrange, Nanon, qu'*on* n'arrive pas?

— Hum ! le débauché ! grommela Mlle Nanon sans s'émouvoir.

Manseau enleva le couvert, Nanon offrit à la mar-

quise une pâte au miel pour blanchir ses mains, et d'une voix irritée :

— N'allez pas l'attendre, dit-elle, couchez-vous, s'il vient je le recevrai comme il faut.

— Là! là! doucement Nanon, ménageons M. de Harlay, répondit la marquise, mais néanmoins voilà qui est bizarre.

A ce moment le roi parut.

En voyant Louis XIV, la marquise ne se leva point. Sa surprise et sa gêne furent telles que le roi, sans sa préoccupation, n'eût pas manqué de les remarquer.

Louis commença par la vieille gouvernante :

— Encore bonsoir, Mademoiselle Balbien, dit-il avec un sourire.

Puis il jeta un regard amoureux sur la marquise, et l'ayant saluée très-civilement :

— Quoi ! madame, dit-il avec étonnement, vous n'êtes pas encore déshabillée ! Je vous croyais au lit.

Mme de Maintenon se leva, fit la révérence au roi.

— Sire.... dit-elle, est-il bien l'heure ?

— Sans doute, madame, répliqua le roi, — mais écoutez pourquoi je reviens vous troubler : — Catinat est vainqueur ; il a bien battu M. de Savoie et Eugène, auprès de Staffarde, en Piémont.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria la marquise dont le visage s'anima.

— Auprès d'une abbaye, continua le roi, relisant sa lettre.

— Cela devait porter bonheur aux soldats du roi très-chrétien, sire.

— Nous allons prendre Suze du même coup, pour-

suivit Louis XIV ; pourquoi Louvois n'est-il pas ici? lui qui n'aime pas Catinat, il s'en repentirait.

— Quelle douce récompense de l'intérêt que je porte à cet officier, dit la marquise. J'ai toujours du bonheur dans mes choix, avouez-le, sire.

— C'est vrai, — mais asseyez-vous donc, madame, dit le roi, en s'installant dans un fauteuil.

Les yeux de la vieille gouvernante et ceux de la maîtresse échangèrent un regard. Louis, qui le saisit au passage, s'interrompit dans la lecture.

— Vous gêné-je ? dit-il avec curiosité.

— Oh! sire.

— Fort bien.

Au même instant, un bruit léger se fit entendre dans le vestibule. La marquise tressaillit ; la vieille courut hors de la chambre, mais trop tard.

— Attendez-vous quelqu'un? Non, je pense. Cependant, il me semble que j'entends quelqu'un, dit le roi, à qui ce mouvement et cette agitation paraissaient étranges.

Aussitôt, M. de Harlay parut à la porte.

— Excusez-moi, sire, j'attendais Mgr de Paris, s'écria vivement la marquise.

— L'archevêque! dit le roi surpris, à neuf heures du soir. Qu'avez-vous donc, madame? Vous êtes toute émue.

Et en parlant ainsi, il regarda le prélat, dont la contenance redoubla ses soupçons ; M. de Harlay fort pâle, l'œil incertain, les mains embarrassées, malgré son habitude de la cour, ressemblait à un séminariste qui entre dans un salon plein de femmes et d'officiers.

Le roi l'appelant d'une voix ferme :

— Monsieur, dit-il, approchez-vous. Je vois que vous venez nous annoncer un malheur. Eh bien ! c'est juste, puisqu'un bonheur venait de m'écheoir ; allons, parlez, et parlez net, épargnez-nous les angoisses.

Mme de Maintenon s'épuisait en signes que l'archevêque ne voyait pas, séparé qu'il était de la marquise par le roi debout et effacé comme un major au feu, pour entendre avec majesté la mauvaise nouvelle.

Le malheureux M. de Harlay, se figura que le roi était au courant de ce qu'il venait faire chez Mme de Maintenon, et que la présence inaccoutumée de Louis XIV avait cet unique but de recevoir le renseignement demandé ; qu'enfin, entre le mari et la femme, il y avait communauté d'intentions à l'égard de ce mariage. Il fut confirmé dans cette déplorable opinion par ce mot du roi :

— Parlez, monsieur, parlez donc ! madame le permet.

— Assurément, balbutia la marquise, qui ne savait plus à quel saint se vouer.

— Eh bien ! sire, eh bien ! madame, répondit l'archevêque avec toute la pantomime du désespoir, je n'ai pas retrouvé l'acte.

— Est-il vrai ! s'écria la marquise en se levant.

— Quel acte ? fit le roi avec surprise, tant les yeux roulaient, effarés chez l'archevêque, courroucés chez Mme de Maintenon.

Ce fut alors que l'archevêque aperçut les signes de la marquise, s'effraya d'avoir dit ce qu'on ne lui demandait pas, et s'effaroucha tout à fait ; en sorte qu'il ne répondit plus.

— Mais quel acte ? répéta le roi en pinçant ses lè-

vres : suis-je de trop ici, que personne ne me parle!

La marquise avait été consternée par les paroles de l'archevêque. Il n'était plus temps de donner le change au roi. Cette perte de l'acte lui donnait d'ailleurs à elle une situation trop difficile pour qu'elle ne se hâtât point d'en sortir.

— Sire, répliqua-t-elle enfin, il s'agit de l'acte de célébration de mon mariage avec Votre Majesté.

Louis XIV rougit. Elle ne voulut pas s'en apercevoir.

— Il se dit dans le monde, continua-t-elle, que Votre Majesté vit publiquement avec une maîtresse. Ce bruit s'accrédite dans les cours étrangères; on en parle; on en écrit. J'ai reçu un pamphlet, un billet affreux qui déshonorerait Votre Majesté.

— Impossible, répliqua le roi d'un ton sec. Un libelle ne déshonore pas un roi.

— C'est vrai, sire, dit la marquise en gonflant ses joues comme elle avait coutume de le faire quand s'élevait en elle un orage, Votre Majesté est à l'abri, mais moi!... ce que méprise un grand roi, une femme en est écrasée.

— Il faut mettre ses humiliations au pied du crucifix, murmura Louis XIV fort agité, fort repentant d'être venu hors de ses heures chez Mme de Maintenon.

— C'est ce que je fais tous les jours, riposta la marquise, ce que j'eusse fait encore en cette occasion et je demandais à Mgr l'archevêque de me communiquer l'acte de célébration qu'il a dressé, afin, qu'en le lisant, de mes yeux, je me pusse convaincre que je suis la femme bien légitime de Sa Majesté; — doux honneur, ignoré de tous, et qui suffit à me

consoler de toutes les disgrâces. Eh bien, sire, vous l'avez entendu, j'ai bien du malheur, cette consolation stérile m'échappe, Mgr l'archèvêque vient de déclarer devant Votre Majesté que l'acte ne se retrouve pas !

Par cette habile manœuvre, la marquise avait conquis le droit de parler ouvertement à M. de Harlay. Le roi ne pouvait rien reprocher à une femme si résignée.

— Cet acte serait égaré ! dit-il en se retournant contre l'archevêque qui jugea sa situation bien critique ; car le mécontentement de Louis XIV n'était pas facile à soutenir.

— Hélas ! sire, articula faiblement le prélat décontenancé.

— Parlez, voyons ! dit à son tour la marquise, que rien ne gênait plus et qui lâchait les rênes à son impatience. Comment peut s'égarer un papier de cette importance ?

— Vous l'aurez trop bien serré, monsieur, ajouta le roi.

— L'acte doit être aux archives de l'archevêché, insista la marquise.

— Vous l'avez écrit de votre main, je m'en souviens, dit le roi, enchanté de prouver sa mémoire.

— Vous l'avez plié et enfermé là, interrompit la marquise, en lui indiquant sa poche droite sous sa robe.

A tout ce déluge, l'archevêque ne disait mot et baissait la tête.

— Il est certain, reprit le roi, que vous n'aurez confié cet acte à personne.

— Oh ! non, sire, à personne.

— Monsieur a un cabinet qui ferme, je suppose? dit la marquise.

— Voici la clef de mon armoire, madame.

— Bien. Et vous avez cherché dans tous les tiroirs?

— Il n'y a pas de tiroirs.

— Sur tous les rayons, alors?

— Ce n'est pas une armoire à rayons, madame.

— Dans toutes les cases, voyons?

— Ce n'est pas non plus une armoire à cases.

— Bon Dieu! appelez cela comme il vous plaira, mais enfin cette armoire est faite pour renfermer vos papiers; vous avez la clé de l'armoire! Les papiers doivent s'y trouver.

— Celui-là manque, madame, murmura le prélat, suant à grosses gouttes et près de défaillir.

— Il sera fait une enquête, interrompit le roi, en voyant toute la colère de Mme de Maintenon se réfugier dans ses doigts effilés qu'elle faisait craquer les uns contre les autres. On saura comment d'une armoire, dont monsieur à la clé, disparaît la pièce la plus importante. — Car vous l'aviez bien enfermée, n'est ce pas? — Il sera instruit, dis-je, contre tous ceux qui hantent l'archevêché.

— Sire! s'écria le prélat épouvanté du résultat de cette enquête.

— Enfin, vous devez avoir des soupçons, reprit la marquise.

— J'en ai, madame.

— Sur un de vos secrétaires ou classificateurs.

— Pas précisément.

— Sur qui? son nom?

— Desbuttes.

— Qu'on le mande !

— Il n'est plus chez moi.

— On le trouvera, indiquez seulement.

— Il a quitté mon service.

— Cet homme était donc chargé de vos bibliothèques ? C'était donc votre archiviste ?

— C'était un de mes valets de chambre.

— Précisez où était enfermé le papier, je vais commettre le lieutenant de police.

L'archevêque rougit plus fort.

— Eh bien, dit le roi ?

— Avez-vous entendu, monsieur ? dit la marquise,

— Mon Dieu, sire, et vous, madame..., balbutia le pauvre homme poussé à bout et qui vit, aux proportions que prenait cette affaire, combien il lui serait plus avantageux d'avouer que d'être convaincu, — chacun à ses faiblesses en ce monde.

— C'est vrai, dit le roi.

— Eh bien ! interrompit la marquise, voyons la vôtre.

— Je suis distrait, avoua courageusement le prélat.

— C'est un défaut, ce n'est pas un vice ; mais vous n'êtes pas distrait au point d'avoir négligé de serrer cet acte, puisque vous venez de nous montrer la clé de l'armoire. Donnez cette clé, dit le roi, que j'envoie à l'instant mon confesseur et Bontemps y faire une perquisition.

— Sire, daignez me laisser achever. J'ai eu l'honneur d'apprendre à Votre Majesté que je suis distrait. Je m'en défie, et pour ne jamais rien perdre, j'ai pris une habitude...

— Vous rangez tout.

— Je ne range jamais rien.

— Voilà qui est particulier; je serais curieux de comprendre, dit Louis XIV.

— Oh! je comprends bien, moi, interrompit Mme de Maintenon avec une ironie acérée.

— Madame, dit l'archevêque, a un grand sac dans lequel je la vois souvent renfermer ses papiers, son ouvrage, ses étuis, son mouchoir même.

— Après?

— Madame est le soin et l'ordre en personne.

— Après! après!

— Eh bien, moi qui n'ai pas de sac, j'enferme tout ce qui m'intéresse dans un seul et même endroit.

— Lequel? dirent en même temps le roi et la marquise.

— J'ai... ma poche, glissa l'archevêque, si bas qu'il eût été impossible de le comprendre, sans le geste imperceptible dont il accompagna la phrase.

— Mais après la poche, monsieur?

— J'ai l'armoire.

— Non. Avant l'armoire, vous tirez l'objet de la poche.

— Jamais!...

— Comment faites-vous, alors?

— J'enferme la... poche telle qu'elle est dans l'armoire, et lorsque j'ai besoin de retrouver une note ou de consulter un document, j'appelle mon valet de chambre, et nous cherchons tous la... poche que je portais au jour dont il est question.

Le roi et Mme de Maintenon, malgré la gravité de la situation, ne purent y tenir plus longtemps; ils se regardèrent, regardèrent le prélat dont la figure avait les sept nuances prismatiques, et en songeant à cette

collection de *poches* pleines qui meublait l'armoire de l'archevêque, ils faillirent éclater de rire.

Par bonheur, le roi ne riait jamais. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne point sourire. Quant à Mme de Maintenon, elle venait d'entendre sa vieille servante, Mlle Nanon Balbien, se tordre d'hilarité dans le couloir voisin, et pour ne pas en faire autant, elle eut besoin de toute sa force de volonté.

Le prélat essuyait sa sueur, avec l'espoir qu'on la prendrait pour des larmes.

—Enfin, dit le roi, rappelez-vous, monsieur, quelle poche vous aviez le jour de cette cérémonie et retrouvez-la !

— Ainsi ai-je fait, sire, la poche ne s'est pas retrouvée.

— Mais le valet de chambre ?

— M'a quitté depuis un mois environ. Mes autres gens prétendent qu'un bon nombre de mes culottes — de mes poches, pardon, sire, — a été vendu par le drôle. Tel est l'accident dont vous me voyez accablé, désespéré. Je crois bien, sire, que j'en perdrai la raison.

En disant ces mots, le malheureux archevêque ensevelit son visage tout entier dans son mouchoir. Le roi et Mme de Maintenon restèrent immobiles, revenus au sérieux de la position.

La marquise tourna le dos à M. de Harlay. Louis XIV soupira et dit :

— Allez, monsieur l'archevêque, vous *nous* causez bien du déplaisir.

Le roi n'en avait jamais tant dit pour la perte d'une grosse bataille.

M. de Harlay sortit à reculons, éclatant avec fracas dans sa douleur.

Alors, entre les deux époux qui se trouvèrent seuls, commença la véritable scène dont celle que nous venons de raconter n'avait été que le prélude.

X

ÉCHEC AU ROI.

Le roi s'approcha de la marquise, livrée à la plus noire mélancolie. Il eût été bien difficile de décider si Sa Majesté était triste ou joyeuse de ce qui arrivait. Nous sommes trop peu historien, trop romancier pour décider la question.

Mme de Maintenon, elle, comprit cette situation de l'esprit du roi. Elle en trembla; elle résolut de ne pas l'y laisser longtemps.

— Que pense de tout cela votre solidité, madame? dit Louis XIV moitié enjoué, moitié sérieux, pour sonder le terrain.

— Je pense, sire, que des actes de mariage pareils au *nôtre* ne se perdent jamais sans raison, et ne sont jamais perdus pour tout le monde. Quelqu'un a fait voler la poche de M. l'archevêque, voilà qui est certain pour moi, en attendant qu'il soit prouvé que M. l'archevêque n'est pas le voleur lui-même.

— Oh! quel intérêt?

— Beaucoup d'intérêt, sire. Toutefois, à l'heure qu'il est, je n'ai point à démêler l'intérêt d'autrui en

cette affaire. Le mien est si cruellement menacé que j'y vais réfléchir.

— Qu'est-ce à dire? Vous croyez-vous des ennemis assez puissants? demanda le roi.

— Il faudrait que je fusse bien aveugle pour méconnaître leur main en tout ceci.

— Les craignez-vous près de moi?

— C'est près de vous que je les crains.

— Madame! fit le roi blessé.

— Sire, écoutez-moi. Je suis tout dans votre existence ou je ne suis rien. Mon but unique a été de me faire aimer de Votre Majesté, mais surtout de m'en faire estimer. J'ai travaillé la nuit et le jour à perfectionner mon âme par l'étude et la prière. J'ai eu cette prétention, pardonnez-la-moi, de réconcilier Votre Majesté avec elle-même en lui offrant une meilleure vie que sa vie passée, avant le succès de la vie éternelle. Pour cela, il ne fallait pas qu'entre Votre Majesté et moi s'agitassent les misérables questions qui déshonorent les esprits vis-à-vis des hommes, et avilissent les âmes au regard de Dieu. Le roi de France, qui avait donné des scandales à ses peuples, est rentré dans la chasteté, dans la justice. Il ne prend plus une femme à son mari, une mère à ses enfants. Il n'inflige plus à une maîtresse la bâtardise des rejetons qu'elle donne au prince. Il ne charge plus la conscience de ses enfants légitimes du péché mortel de la haine qu'ils portent aux légitimés. Louis le Grand devient Louis le Pur et l'Irréprochable. Voilà le plus beau triomphe que puisse rêver une femme pleine de respect et d'amour pour son roi.

— Eh bien, mais? interrompit le roi avec sérénité,

comme s'il eût trouvé les deux épithètes parfaitement appropriées à sa situation présente.

— Sire, continua la marquise, pour que vous paraissiez pur, il faut que je ne le paraisse pas moins. La femme de César ne doit pas être soupçonnée. Or, les pamphlets me désignent comme votre quatrième maîtresse déclarée. L'âge, qui nous ridiculiserait l'un et l'autre en nos vices, sanctionne des affections inattaquables et légitimes. Aujourd'hui, nous sommes ridicules, sire, il faut bien le dire, puisque la preuve n'existe plus de notre innocence.

— Dieu la connaît.

— Et M. de Montchevreuil aussi, direz-vous ; mais ni Dieu ni Montchevreuil ne diront aux pamphlétaires combien ils ont tort de nous calomnier.

— Enfin, madame, hier encore cet acte de célébration n'était pas moins ignoré de tous, malgré l'idée que vous aviez de son existence dans les archives de M. de Harlay.

— Je savais, moi, qu'il existait. Cela, vous ai-je dit, me rassurait contre mes faiblesses; j'y puisais un courage indicible. On a de l'orgueil, sire, quand on a l'honneur d'appartenir à Votre Majesté. Aujourd'hui, rien, plus rien. Je doute, je ne me souviens plus. Qu'on me nie que je sois votre femme, et je baisserai la tête. Je me figure que Louis le Grand a pris une dernière maîtresse; que dis-je? une maîtresse à laquelle d'autres succéderont.

— Madame, vous me désobligez, vous faites de vous trop peu de cas! Est-ce là perte de ce papier qui vous gêne? Eh bien! mais une perte se répare. M. l'archevêque a dressé le premier acte, il en dressera un second.

— Impossible, sire! Je répondrais oui à Sa Majesté si j'avais vu le premier acte s'évanouir en fumée dans un brasier; mais j'ai la conviction qu'il existe aux mains de quelque méchant qui le commente et nous raille, et s'applaudit d'avoir déshonoré les consciences les plus saintes et les plus honnêtes qui aient jamais cimenté entre elles deux une alliance chrétienne. Or, il est convenu entre Votre Majesté et moi que jamais ce mariage ne sera déclaré. Vous le savez, sire, telle a été la condition que j'ai osé dicter à mon roi lorsqu'il a fait monter son Esther jusqu'à lui.

— Madame..., dit le roi en saluant avec un gracieux sourire la femme habile qui savait le caresser dans son incommensurable orgueil en lui promettan le silence sur un mariage dont il n'osait pas se repentir.

— Oui, continua la marquise, notre alliance doit demeurer secrète. Elle le sera, mais tant que le secret sera pour tout le monde. Que si jamais on venait à le découvrir, oh!... répondez-moi : à quel rôle abaisseriez-vous votre servante? je me fais humble et timide à votre cour, moi votre femme devant Dieu; pourrais-je soutenir cette humilité si mon rang s'était déclaré une fois? Souffririez-vous que votre épouse saluât les duchesses et vécût comme une supérieure de couvent à Saint-Cyr? D'un autre côté, sire, ne m'opposerais-je pas à une notoriété qui peut blesser votre orgueil royal? Suis-je d'un sang à porter la couronne? Que diraient vos enfants, sire... et vos peuples? Non!... ce malheur qui vient de me frapper m'ouvre les yeux à la lumière. Il faut un grand courage, sire, pour achever les paroles que je commence en tremblant; mais la gloire de mon roi, mon honneur

à moi sont en jeu : il s'agit de la responsabilité que j'ai devant Dieu de vous faire une vie heureuse et pure. Sire, comme la disparition de cet acte n'est pas naturelle, comme elle résulte d'un vol, comme il y a quelqu'un de dangereux, croyez-le bien, qui possède notre secret pour en abuser à l'occasion, ce n'est pas un second acte qu'il faut faire signer par M. de Harlay, sire, c'est le premier qu'il faut annihiler complétement.

Le roi, qui avait tenu ses yeux baissés durant ce sermon éloquent de la marquise, les releva sur elle en entendant la conclusion.

— Annihiler cet acte, dit-il, pourquoi, madame, et surtout comment?

— En vous disant comment, sire, ce sera vous dire pourquoi.—Que nous prenions, vous et moi, un courageux parti, l'acte est détruit et sans valeur aux mains de celui qui le détient en ce moment.

— Expliquez-vous.

— Séparons-nous, sire; laissez-moi vous dire un éternel adieu. Permettez que je m'enferme à jamais, non pas à Saint-Cyr, c'est trop près, hélas! mais dans un cloître de Bretagne ou de Normandie, en Allemagne s'il le faut, et quand se montrera l'acte de notre mariage, vous n'aurez pas besoin de dire qu'il est apocryphe, vous n'aurez pas besoin de recommander à Bontemps et à Montchevreuil de laisser contester leur signature. L'Europe entière, qui vous connaît, dira: Il était faux que Mme de Maintenon fût l'épouse de Louis le Grand. Jamais ce prince, le plus honnête homme du monde, n'eût laissé insulter sa femme par les libellistes. Louis XIV était assez le roi pour imposer une reine à l'univers.

Le roi, dont les yeux étincelaient pendant cette rude réplique, interrompit aussitôt la marquise.

— Vous avez raison, dit-il, madame. Cet acte aux mains d'un tiers inconnu, d'un ennemi sans doute, c'est la révélation de notre secret. Un secret pareil déshonore un honnête homme, et, par conséquent, un bon roi. Il n'est pas honnête qu'un chrétien cache aux hommes la femme qu'il a épousée devant Dieu. Il n'est pas politique qu'un prince tel que moi envoie des armées combattre ses voisins pour quelques susceptibilités d'amour-propre, alors que chez lui la honte peut entrer par la bouche d'un calomniateur. Fais ce que tu dis, — dis ce que tu fais, — voilà ma devise dès à présent. — Vous ne me quitterez pas, madame, et l'on saura que vous ne me devez pas quitter avant que le voleur de notre acte ait osé penser à en faire usage.

— Mon Dieu! sire, s'écria la marquise, pâle d'émotion, qu'entends-je dire à Sa Majesté?

— Ce que demain les ducs et pairs, les cardinaux et les princes du sang entendront en plein parlement.

— Moi, sire, sur un trône, à la place vide de l'auguste reine qui s'y est assise à vos côtés! Jamais! jamais!

— Ce n'est pas du trône qu'il est question, répliqua le roi, c'est de la reconnaissance loyale de vos droits d'épouse. En cela, j'espère que vous ne me désobéirez pas. Ainsi finira cette vie de misères, de luttes, de contraintes; — ainsi se tariront les larmes que je vous vois répandre, et ces reproches douloureux aux pieds de votre crucifix, et ces combats qui vous épuisent et me tuent. — J'ai soif de repos, de

francs sourires; j'ai soif de liberté dans mon ménage comme un de mes bourgeois. — Ce que les peuples disent tout bas et ce qu'ils diront tous les jours de ma vie et de la vôtre, si nous nous cachons encore, dans quinze jours nul ne le dira plus si nous nous montrons. Je ne vous promets pas que demain, madame, vous serez reine, — il faut que je consulte à cet égard mes parlements,—mais demain, madame, notre mariage sera déclaré.

Là-dessus, avant que la marquise, éperdue de joie et de surprise, eût pu faire autre chose que de se prosterner pour remercier Dieu ou pour remercier le roi de cette incroyable victoire, remportée si inespérément à propos d'un événement si minime, le roi, qui releva Mme de Maintenon et lui baisa la main, sortit la tête haute de son appartement et passa chez lui, où tout le monde attendait aux portes avec mille commentaires sur ce retard du roi, quand son souper était servi depuis une demi-heure.

Le roi se mit à table, prit son gobelet rempli avant qu'il eût touché les potages, et, levant la main vers les assistants aussitôt après le bénédicité :

— Je bois à M. de Catinat, dit-il, qui vient, avec la protection de Dieu, de battre M. de Savoie à Staffarde. Bonne nouvelle, messieurs, dit-il, grande nouvelle! Pour aujourd'hui, c'est la seule. A demain, messieurs; chaque chose en son temps.

Et après ces paroles animées qui remplirent de joie et de curiosité toute l'assistance, le grand roi se mit à souper avec un royal appétit.

XI

ORGUEIL ET VOLONTÉ

Nous ne laisserons pas plus longtemps s'envelopper de mystère l'homme célèbre qui gouvernait alors la France sous le manteau du roi.

Louvois n'était pas un homme de génie, ce n'était peut-être pas un grand homme; mais il restera comme le type le plus remarquable des produits de l'esprit public au dix-septième siècle. Louvois fut grand parce qu'il croyait à la grandeur de la monarchie française, et il devint peu à peu un habile ministre parce qu'il sut habituer ses épaules comme un athlète au fardeau gigantesque de cette administration qui reposa tout entière sur lui.

Quelques-uns naissent éblouissants de génie et de force; ceux-là sont fatalement les conquérants d'une grande fortune. Louvois naquit médiocre. Il vit son père laborieux et influent; il le vit courbé sous l'admiration en présence du roi. Admirer le roi et régner sous sa main furent les deux principes qu'il suça en même temps que le lait : voir les affaires, entendre parler affaires, manier les affaires, voilà l'élément dans lequel il s'accoutuma comme l'oiseau à l'air, le poisson à l'eau.

La nature l'avait fait nerveux, brutal; il aimait à donner de grands coups; il recevait stoïquement ceux des condisciples intolérants qui ne se laissaient point

battre par le fils de M. Letellier. Son corps s'endurcit, son âme était dure. Il passa les premières années de sa jeunesse à faire montre de belle santé avec la jeune cour, qui flattait en lui un successeur de ministre.

Or, le bonhomme Letellier, outré de ses déportements, de ses dépenses, de ses intrigues et de ses séjours aux grands cabarets, méditait de lui faire ôter, avant qu'il l'eût exercée, la charge de secrétaire d'État au département de la guerre, dont le roi avait accordé la survivance à cet enfant de treize ans, dès 1654.

L'histoire en est singulière; elle peint l'homme avec un seul trait. Louvois avait dix-huit à dix-neuf ans; il sacrifiait au plaisir comme tout le monde à cette époque : ses bureaux, il n'y entrait jamais; les dossiers s'empilaient poudreux sur sa table ; lui, courait les parcs et les maisons galantes. Certain jour qu'il avait rendez-vous avec la bande joyeuse autour du grand canal de Fontainebleau, un de ses amis, déjà homme, Lahillière, gouverneur de Thionville, un aimable garçon, vint à lui, et le prit à part; sa figure n'était point de celles qu'on porte aux réjouissances; il froissait dans ses doigts je ne sais quel papier de mauvaise mine.

— Qu'y a-t-il, mon cher Lahillière? dit le jeune Louvois; t'est-il mort quelqu'un? Comme te voilà pâle. D'où viens-tu?

— De chez votre père.

— Oh! je sais ce que c'est, repartit Louvois; le bonhomme travaille, travaille, et tempête de ce que je ne l'aide point.

— En effet.

— Et il m'écrit... ce papier-là?

— Non, c'est à moi qu'il l'a adressé.

— Ah! il paraît que c'est grave?

— Mais oui, mon cher marquis, extrêmement grave. Voulez-vous lire?

Louvois, attachant ses yeux perçants sur la physionomie lugubre de son ami, prit le papier qu'on lui offrait. Il reconnut l'écriture ferme et correcte du vieux ministre; ce caractère net, réfléchi, minutieux, révélait toute l'attention que sa plume avait mise à tracer un si grand nombre de lignes.

« Monsieur, écrivait Letellier à Lahillière, je vous donne avis, comme à l'un des plus raisonnables amis de mon fils, que ses débauches et sa paresse m'ont lassé jusqu'au point de brouiller tous mes plans à son égard. Vous n'ignorez point ce que j'ai fait pour gagner l'estime du roi, et ce que le roi à son tour a daigné faire pour moi, me comblant de biens, d'honneurs, et perpétuant dans ma famille la dignité de ministre.

» Or, j'ai accepté tout de Sa Majesté, espérant de lui en tenir compte par l'assiduité au travail et le dévouement de mon fils. Aujourd'hui je me vois déçu. Le marquis de Louvois, depuis plusieurs années, montre une aversion insurmontable pour l'étude, une passion démesurée pour les festins et les compagnies suspectes. Plusieurs traits de jeunesse, que je ne veux pas rappeler, ont donné matière à des bruits fâcheux dont j'ai été la victime. Remontrances de ma part, protestations de la sienne sont demeurées sans effet; or, monsieur de Lahillière, j'ai trop de reconnaissance envers le roi pour souffrir que ses affaires et sa gloire demeurent plus longtemps aux mains d'un dissipateur, d'un paresseux, d'un débauché. L'incapacité suit la paresse. Le déshonneur ré-

sulte de l'incapacité. Permis à M. de Louvois de déshonorer son père et sa famille, non pas de ruiner ou de compromettre le roi. Je vous donne donc avist M. de Lahillière, et vous prie d'avertir mon fils que j'ai renoncé à le continuer dans sa charge. Deux voies s'offrent à moi pour exécuter ce dessein. La première est d'aller trouver le roi, de lui conter mes douleurs et le danger que courent ses intérêts. Mais ce moyen perdrait à jamais d'honneur le marquis mon fils, e, j'hésite à l'employer, bien que j'aie été si peu ménagé moi-même. La seconde voie c'est d'engager M. de Louvois à déclarer publiquement l'aversion qu'il a pour les affaires, sa crainte de ne pouvoir y réussir. Il lui restera de servir le roi à la guerre comme officier ou dans quelque emploi de cour. De cette façon mon fils sauvera les apparences et conservera une ombre d'honneur; veuillez donc, monsieur de Lahillière, obliger un père qui vous sera reconnaissant.

» Allez trouver M. de Louvois, prévenez-le, pour qu'il accrédite par des paroles publiques la manœuvre que je vais employer, et demain au matin, avant le conseil, je le mènerai offrir respectueusement au roi sa démission. Ajoutez, pour qu'il ne regrette rien, que j'ai songé à ne point faire sortir cette dignité de notre famille. Vous connaissez M. Lepelletier, mon parent; c'est un homme laborieux, dévoué, plein de dispositions, et qui m'a toujours témoigné les sentiments d'un véritable fils. Je l'ai fait venir de sa province. Il est chez moi tout prêt, et je le ferai agréer demain par Sa Majesté, en remplacement de M. de Louvois.

» Je compte bien sur votre bon cœur, monsieur de Lahillière, et sur votre loyauté si connue, pour que ma résolution parvienne sans bruit à mon fils, et que

demain, à midi, toute cette affaire soit terminée sans éclat. »

A mesure qu'il lisait, Louvois pâlissant agitait ce fatal papier dans ses mains tremblantes; une sueur froide coulait de son front. Lahillière avançait déjà son bras pour le soutenir, car il chancelait. Enfin, son cœur déborda ; des larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur la lettre, que son œil troublé ne voyait déjà plus.

Ce douloureux état dura plusieurs minutes; Lahillière contemplait avec joie la lutte de cette nature puissante contre l'orgueil et le remords.

Bientôt le jeune homme fronça le sourcil, saisit la main de son ami sans le regarder en face, plia la lettre de son père, et, sans répondre un mot à cent questions que les regards de ses compagnons effarouchés lui adressaient de loin, il rentra chez lui, prit un cheval, un seul valet chargé de liasses, et s'alla enfermer à Paris dans son cabinet. Il ne vit pas son père; il n'eut avec lui aucune explication. Seulement les liasses de travail expédié partirent pour Fontainebleau dès le point du jour.

D'autres leur succédèrent, puis d'autres encore: Pendant huit jours et huit nuits, ce ne furent que voyages de dossiers de Paris à Fontainebleau, d'autres toujours, de nouveaux ensuite. A partir de cet entretien avec Lahillière et de la lecture de cette lettre sur le bord du grand canal, M. de Louvois ne cessa de travailler jour et nuit jusqu'à sa mort.

Tel était l'homme — orgueil et volonté. — Marié de bonne heure, en 1662, à la plus riche héritière, à la plus aimable femme de France, il jeta les bases de la colossale fortune que pas une secousse n'ébranla

durant trente années. —Et, plus tard, ce fut lui qui protégea son père et lui acquit par ses mérites la charge de chancelier; on observa qu'en apportant au vieux Letellier les provisions et les sceaux accordés par le roi, le fils dit au vieux père ces mots, qu'eux deux seuls pouvaient comprendre :

— Je viens vous apporter, monsieur, le salaire d'une bonne leçon.

Au milieu de cette vie de travaux, d'ambition, de voyages et de luttes, Louvois offrait l'exemple d'une régularité de mœurs inusitée à la cour de Louis XIV. Ses fils grandissaient, il édifiait leur avenir. Jaloux de dominer tout le monde, il ne pouvait dominer le roi qu'en un seul point, et il s'y attachait. Vivre purement en famille, tandis que son maître affichait maîtresses et bâtards, telle était l'une des grandes joies de l'orgueilleux ministre, et cette austérité blessait le roi sans amoindrir à ses yeux son favori.

Ce n'était pas vertu chez M. de Louvois. Les vertus, il les pratiquait toutes sans en avoir aucune. Était-il vertueux, ce cœur de bronze qui donnait l'ordre d'incendier le Palatinat, armait du fer et du feu les catholiques contre les huguenots et détruisait une armée française dans les terres de la Beauce pour faire venir de l'eau à Versailles, s'excusant ainsi de la mortalité qui décimait les soldats :

— Qu'on meure en remuant la terre devant une place ennemie ou en la remuant en Beauce, c'est toujours pour le service du roi.

XII

LE FACTEUR BROSSMANN

Louvois n'était pas vertueux, mais il ne prenait même point la peine de le paraître, et ce fut là le secret de sa puissance. Jamais la raison d'État, fût-elle crime, ne s'arbora plus tyrannique sur un front plus insolent !

Louvois avait aimé. La belle Mme de Fresnoy, femme d'un de ses commis, avait été sa Montespan. Dieu sait les joies du roi à ce moment, et son triomphe sur cette faiblesse de l'infaillible ministre. Mais il semblait que cet homme eût seulement voulu prouver qu'il pouvait comme un autre avoir le cœur tendre, et Mme de Fresnoy, si heureuse d'être compromise, avait été bien vite remplacée par un plan de campagne contre l'Empereur.

Depuis cette faute publique, Louvois avait toujours été impénétrable dans ses intimités. Les obsessions d'un tempérament violent échouaient contre le travail ou disparaissaient aux yeux dans les combinaisons d'un mystère diplomatique.

A partir du moment où il eut récolté les bénéfices de cette réputation de sagesse, Louvois n'eut plus qu'un seul écart.

En 1672, quand le roi, blessé par les Hollandais, leur voua sa haine en attendant qu'il leur déclarât la guerre, Louvois, homme de trente et un ans, rompu

aux affaires, exubérant de forces et disposé à verser dans la politique toute l'imagination romanesque dont il avait fait provision, partit pour la Hollande avec deux aides, deux serviteurs, dont l'un parlait allemand, et dont l'autre était ce fameux la Goberge, qui s'est avantageusement produit devant le lecteur au commencement de cette histoire.

Louvois aussi parlait allemand. Il se donna pour un facteur accompagnant deux marchands qui voyageaient pour approvisionner les petits États de l'Allemagne. Ces approvisionnements consistaient en salpêtre, poudre, mèches et balles ou boulets de tout calibre. La conquête de la Franche-Comté avait épuisé tous les arsenaux de France et M. de Louvois avait trouvé plaisant, puisqu'il lui fallait acheter des munitions, d'enlever aux Hollandais toutes les leurs au moment même de leur déclarer la guerre. L'idée leon voit, n'est pas d'un homme sans imagination.

La mission était périlleuse. Les Hollandais, au milieu desquels Louvois allait faire ce trafic, s'agitaient sourdement sous le souffle du prince d'Orange. On pendait beaucoup dans les rues de la Haye, on assommait à Amsterdam ; il y avait les suspects de MM. de Witt, les suspects de Guillaume, les suspects de la France. Ces derniers, si l'on eût donné le choix à la populace, eussent été pendus avec le plus d'enthousiasme. Louvois ne possédait point un accent germanique assez pur pour ne pas avoir à redouter la corde au cas où on l'eût reconnu.

Heureusement en Hollande on est marchand bien avant d'être citoyen. Louvois fit sa rafle de poudre et de salpêtre. Il paya en traites et lettres de change sur les principales villes du pays, fit embarquer les

marchandises avec de fausses destinations que les capitaines devaient changer en route. L'affaire marcha au mieux pendant un mois.

La vie de Louvois était bien remplie, sa correspondance énorme. Ses achats, ses rendez-vous, ses visites aux magasins, le tabac qu'il lui fallait fumer, tout le liquide qu'il lui fallait absorber, car, en Hollande, l'air vif altère : tant d'occupations, cependant, lui laissaient vides les soirées.

Or, il y avait à Rotterdam en ce moment, sur le Boompjes, dans une délicieuse maison toute entourée de platanes et revêtue de marbre, afin qu'elle fût plus facile à laver, il y avait une femme belle et coquette, Mme van Graaft, dont le mari, orangiste fanatique, voyageait aux Indes pour ne pas saluer MM. de Witt, qu'il exécrait.

Ce van Graaft était riche à plusieurs millions de florins. Il idolâtrait le prince Guillaume d'Orange et aimait seulement sa femme. Pour l'un, il se fût fait couper en morceaux; il eût assassiné l'autre au premier soupçon. Toutefois, comme on est Hollandais, qu'on a des comptoirs, qu'il faut y recevoir l'argent, et que les affaires doivent se faire, van Graaft avait laissé sa femme à Rotterdam à la tête de l'établissement gigantesque auquel Louvois fit les plus importants de ses achats.

Mme van Graaft s'appelait Éléonore. Elle avait vingt-cinq ans, des yeux noirs comme de l'ébène : on eût dit une Géorgienne à la peau de satin. Rubens dut l'avoir rêvée lorsqu'il peignit ses Naïades. Bonne Hollandaise aussi, mais femme, elle aimait les douceurs plus que les florins. Lorsqu'elle vit un beau facteur de trente ans, plus poli qu'un Allemand, plus riche

qu'un Hollandais, un homme qui savait regarder la marchande en examinant le salpêtre, un négociant qui s'oubliait à causer fleurs et musique au milieu d'un marché de cinq cent mille florins, et payait comptant, et baisait les doigts qui venaient de signer l'acquit, Mme van Graaft subit ce charme inexprimable qui s'exhale de la politesse et de l'esprit. Louvois la trouvant utile, elle crut comprendre qu'il la trouvait belle; il ne sortait point des magasins, parce qu'il y avait affaire; elle se figura qu'il n'achetait tant que pour la voir plus. Après les journées qu'il demandait, elle lui offrit les soirées, qu'il n'eût jamais demandées. Il accepta, et n'ayant plus à parler de chiffres ou de barriques, il parla d'amour avec d'autant plus de facilité que, sans s'en douter, il était devenu amoureux.

Cependant il avait besoin de faire sa tournée en Hollande. Éléonore van Graaft, pour le retenir près d'elle, lui rendit le service de faire acheter à son compte tout ce dont il manquait encore. Elle fut son courtier pour les marchandises qu'elle n'avait point en magasin. Pendant quinze jours, Louvois vécut, moitié caché, moitié visible, dans les comptoirs ou sur le quai de la Meuse, dans les salons ou le boudoir de la maison de marbre, et pendant ces quinze jours passés à Rotterdam, il oublia Mme de Louvois, ses fils, et sa vertu; trop heureux de n'oublier pas son ministère de la guerre, et de servir le roi aux pieds de Mme van Graaft. Jamais le roi ne fut aussi bien servi.

Mais les joies du monde sont éphémères. Lorsque Mme van Graaft et Louvois eurent épuisé tous les magasins publics et particuliers de la Hollande, lors-

que sept millions y eurent été dépensés, lorsqu'il n'y eut plus, d'Anvers à Utrecht, un projectile, une mèche ou une livre de poudre qui ne portât l'estampille du facteur Brossmann (c'était le nom de guerre qu'avait choisi Louvois) ; lorsqu'après Cannes, Louvois commençait Capoue, un soir, à Leyde, où ils étaient allés en promenade, Louvois, donnant la main à Éléonore pour sortir du bateau, fut reconnu par un homme qui cria : Voilà M. de Louvois !

Il y avait là sur le quai une certaine foule de mendiants et de désœuvrés qui regardent le bas des jupes brodées ou tendent le chapeau à chaque manchette de dentelles. Ce nom de Louvois, en Hollande, jouissait de la plus fâcheuse célébrité. C'était lui qui avait fait rejeter les propositions amicales faites par la Hollande à Louis XIV, on le savait un satellite fanatique du fameux Soleil, ennemi des Hollandais. S'appeler Louvois à pareille heure, et ne pas renier son nom, c'était s'exposer à être déchiré.

Louvois ne se le fit pas répéter. Sans quitter la main de Mme van Graaft, il hâta le pas. En vain épouvantée, demi-morte d'inquiétude, questionna-t-elle ce faux négociant ; en vain le supplia-t-elle avec toute l'éloquence d'une femme qui aime et qu tremble d'avoir été trompée. Louvois ne répliqua pas. Tandis que la Goberge et l'autre serviteur écartaient ou contenaient les curieux, il gagna le faubourg, se rendit à la poste, déposa un baiser sur le front de la pauvre femme évanouie, et s'enfuit au galop jusqu'à la frontière, où ses compagnons le rejoignirent.

Un mois après, Louis XIV déclarait la guerre à la Hollande, dépourvue de munitions et de vivres. Six mois après, les deux frères de Witt étaient massacrés

par la populace d'Amsterdam qui les accusait de s'être vendus à la France ; cette même ville rompait les écluses et les digues pour arrêter l'invasion des Français triomphants. Enfin, l'année suivante, devant Maestricht assiégée par Louis en personne, M. de Louvois, en sortant le matin de sa tente, trouva une caisse de bois de rose sculptée à jour, dans laquelle était couché un enfant vivant. Aux langes de l'innocente créature, on avait attaché, avec une épingle de diamants, cette lettre écrite en hollandais :

« Mon mari a tout appris, il m'a tuée d'un coup de pistolet. Voici mon enfant. Elle s'appelle Antoinette. Adieu. »

Louvois pâlit, s'appuya sur le coffre et fut pris d'un tremblement nerveux qui ne le quitta point durant plusieurs heures.

Qui avait apporté là cet enfant ? Un grenadier en faction arpentait le devant de la tente ; il déclara n'avoir rien vu, rien entendu. Cela parut suspect au marquis, mais comment aller aux éclaircissements alors qu'il fallait tout ensevelir dans le plus profond silence ?

Ce grenadier, nommé Gilbert, fut envoyé à la tranchée le jour même. La mort ne voulut pas de lui, bien qu'il eût été mis à un poste d'où personne ne revient, mais il perdit une jambe, et le vent d'un boulet lui sécha les yeux. C'était ce soldat à qui Louvois, toujours implacable dans ses ressentiments, refusait plus tard les Invalides tant qu'il n'avouerait pas ce qu'il ne pouvait avouer, ne sachant rien. Gilbert était un beau garçon, un brave Picard, qui s'était marié quinze jours avant d'entrer en campagne : le malheureux, en revenant au pays, boiteux et aveugle,

trouva, près du berceau de leur petite Violette, sa femme morte de misère et de douleur. Et sans la charité de la dame de sa paroisse, la pauvre Violette aussi fût morte ; chétive enfant qui ne pouvait nourrir son père, et que son père ne pouvait nourrir.

Louvois, cause de tous ces malheurs, ensevelit son secret qui l'eût rendu la fable de la cour. Nous avons vu ce qu'il fit d'Antoinette ; comment une vieille gouvernante dévouée aux Letellier, se chargea d'éteindre à jamais cette lugubre aventure. Louvois eut toujours peur de sa fille comme on a peur d'un spectre qui vient évoquer le passé. Peu à peu, Antoinette en grandissant rendit plus douloureux ce remords du sombre ministre. Elle fut vouée à un éternel oubli. Louvois ne voulait rougir ni devant son roi, qui du moins embrassait ses bâtards, ni devant ses fils déjà grands qu'il abreuvait de morale, ni devant l'opinion qui le dévorait tout vivant, malgré son enveloppe d'homme austère.

Dix-sept années passèrent ainsi. L'histoire dit comment Louvois les employa. Antoinette a raconté à Gérard ce qu'elle en fit dans son ombre. Des deux compagnons que Louvois avait emmenés en Hollande et qui avaient pu pénétrer sa liaison avec Mme van Graaft, l'un était mort ; la Goberge avait survécu. Il gênait le ministre, dont il était l'homme de main, l'espion, et dont il se défiait. Une fois délivré d'Antoinette, le marquis eût songé à s'affranchir de la Goberge.

Voilà bien complétement dessiné le personnage que nous avons vu aux Filles-Bleues enlever cette jeune fille à laquelle le hasard et l'amour de Gérard voulaient rendre la liberté. Voilà pourquoi Louvois avait

intercepté les lettres des deux amants, fait épier Gérard. Il voulait voir jusqu'où irait cette folie de jeune homme. Il voulait juger le caractère d'Antoinette par la première perspective qu'elle ouvrirait. Lorsqu'Antoinette, poussée à bout, menacée de vœux éternels, écrivait à Gérard cette lettre désespérée qui toucha Catinat et envoya Belair en France, la jeune fille crut corrompre une des sœurs gardiennes pour qu'elle envoyât cette lettre par la poste à l'armée d'Italie. La sœur gardienne était un espion qui trahit Antoinette et donna son billet à la supérieure. Celle-ci l'envoya au ministre sur-le-champ. Louvois, au lieu de brûler ce papier, réfléchit que c'était inutile, que peut-être la jeune fille en avait écrit deux, dont l'autre avait chance de parvenir à Gérard.

Il commença son épreuve, fit tenir la missive à M. de Lavernie sur lequel il avait pris ses informations. De deux choses l'une, se dit Louvois: ou Catinat refusera la permission, ou il l'accordera. S'il refuse, je surprendrai la jeune fille en flagrant délit de conspiration contre la règle, et je la ferai religieuse le jour même. Ou ce Gérard de Lavernie aura eu le temps d'arriver aux Filles-Bleues, chose difficile, mais tout est possible à son âge, et alors je le laisserai s'avancer assez pour qu'il se compromette. La Goberge et moi nous l'arrêterons, l'épée à la main, avant que rien ait transpiré. L'amant aura la Bastille ou la mort, l'amante aura le cloître, triple tombeau dans lequel dorment, sans s'éveiller jamais, les secrets les plus bruyants de ce monde.

On a vu comment Belair avait déjoué ce plan hardi; on sait comment Louvois, ivre de terreur et de rage s'était emporté jusqu'à reprendre à Mme La-

ve nie le dépôt que lui avait confié son fils, et pour la défense duquel, mère intrépide, elle était morte, élas ! infructueusement.

Pour reprendre Antoinette, pour l'empêcher de parler, pour l'ensevelir à jamais dans un autre couvent, Louvois venait de tuer une femme, de se compromettre lui-même et de se faire un irréconciliable ennemi. Mais rien n'arrêtait cette fougueuse colère une fois déchaînée. Que pesait la vie d'une femme quand il s'agissait de l'intérêt de M. Louvois! Qu'était-ce qu'un lieutenant de dragons auprès d'un ministre de la guerre !

Aussi le marquis, sans se préocuper de ce qui se passerait à Lavernie après son départ, courut-il enfermer Antoinette dans un nouveau cloître moins accessible aux aventures. Sa haine pour Gérard se doubla du mal qu'il venait de lui faire, et du nom de Maintenon, que sa mère avait invoqué avant de mourir. Faisant la guerre à la protectrice, comment n'eût-il pas cherché à perdre le protégé.

En attendant, comme il n'avait rien de plus à voir que ce qu'il avait vu; comme la victoire de Staffarde pouvait avoir réveillé à la cour des sentiments de joie désobligeants pour lui, l'adversaire de Catinat; comme d'ailleurs quelque chose l'avertissait qu'il avait besoin de retourner auprès du roi, Louvois revint comme la foudre et traversa Paris le soir même du jour où s'était passée à Versailles la scène de l'acte de mariage.

Il avait pour principe qu'en arrivant à l'improviste un homme surprend toujours en faute ses amis ou ses ennemis. Il ne fut pas longtemps à s'applaudir d'être revenu.

A la sortie de Sèvres, un carrosse arriva sur lui avec un bruit épouvantable. La nuit était noire, le chemin embarrassé du pavé qu'on réparait, Louvois en simple chaise ne faisait pas grand étalage.

Dans le carrosse qui venait, au contraire, chevaux, cochers, laquais, tout piaffait, hennissait et criait pour demander le passage. L'heureux conflit des deux postillons pour le haut du pavé força les maîtres de se déclarer.

— Mgr l'archevêque de Paris! vociféra le cocher de M. de Harlay, place !

— M. le marquis de Louvois! place! cria le postillon de la chaise.

Mais, au bruit de ces deux noms si considérables, l'archevêque et Louvois avaient mis pied à terre, en poussant, l'un une exclamation de joie, l'autre un cri de surprise, et ils se précipitaient l'un vers l'autre, emportés chacun par leur intérêt passionné.

L'archevêque parla le premier.

— Ah! monsieur, je vous demandais à tous les saints du paradis, s'écria-t-il.

— Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi; mais comment me demandiez-vous, puisque vous me saviez absent?

— Et c'était là toute ma douleur, que vous fussiez absent, M. de Louvois.

— Enfin, les saints à qui vous me réclamiez vous ont exaucé, me voici... J'arrive tout présentement, vous en avez l'étrenne.

L'archevêque se rapprocha encore, et montrant au ministre un visage absolument bouleversé :

— Vous plairait-il d'échanger un mot dans votre carrosse ou dans le mien?

— De tout mon cœur, M. l'archevêque, dans ma chaise, par exemple, que voici plus près de nous. Là, nous y sommes installés. Descends! postillon! Je suppose, en éloignant ce garçon, que vous avez à me communiquer des choses d'importance.

— Monsieur, dit le désolé prélat, je sors de chez M. le lieutenant de police.

— Eh! à quel propos?

— On m'a volé!

— Bon!... votre argenterie?

— Pis que cela, bon Dieu! Mais enfin je vous trouve... tout n'est peut-être pas encore perdu.

— Est-ce moi que vous soupçonneriez? dit Louvois en raillant du bout des dents.

— Non, monsieur; mais le lieutenant de police m'affirmait tout à l'heure que vous connaissez mon larron.

Louvois se détourna pour qu'à la lueur des fallots qui précédaient l'archevêque, ce dernier ne pût le voir rougir.

— M. le lieutenant de police a dit cela? reprit-il, c'est un homme qui en sait long. Voyons s'il n'en saurait pas plus que moi-même; mais d'abord veuillez m'apprendre ce qu'on vous a dérobé?

Ici, l'œil inquisiteur de Louvois plongea comme une flamme aiguë dans les yeux incertains du prélat.

— Un papier... balbutia M. de Harlay.

— Quel papier?

— Mais...

— Ah! c'est un secret. Fort bien.

— Un secret si l'on veut.

— Passons, passons; et je connais le voleur?

— Desbuttes, mon ancien valet de chambre.

— Qu'est-ce que cela, Desbuttes?

— M. le lieutenant de police... a dit...

— Quoi?... Voyons, monsieur l'archevêque?

— Eh bien! reprit le prélat en s'animant, car la circonstance devenait difficile, M. le lieutenant de police affirme que ce Desbuttes a obtenu, par votre crédit, un emploi dans les vivres de l'armée que vous formez en Flandre.

— J'ignore si cela est. Mais, quand cela serait, M. l'archevêque? dit Louvois, avec son plus désagréable froncement de sourcils.

— Assurément, vous avez le droit de protéger qui bon vous semble, monsieur; mais si vous saviez...

— Comment saurais-je ce que vous ne voulez pas me dire?

— Oh! vouloir... et pouvoir!...

— C'est donc un secret... bien secret?

— N'en croyez rien, dit vivement l'archevêque; je n'aurais pas de réticences avec vous.

— Maintenant, vous m'avez accusé : je vais me défendre.

— Accusé, vous!

— Sans doute, puisque vous me reprochez de protéger un voleur!

— M. le lieutenant de police...

— Oui, vous l'a affirmé, c'est convenu. Mais pour affirmer, il aura eu des preuves que ce Desbuttes est un voleur?

L'archevêque leva les mains au ciel.

— Alors nous allons faire appréhender au corps ledit Desbuttes. On le serrera et il parlera.

— Grand Dieu! s'écria l'archevêque.

— Il parlera, continua Louvois. Et s'il est convaincu d'avoir volé, il sera pendu. Voilà comme je protége, moi.

— Monsieur, monsieur, calmez-vous ! Pas d'éclat !

— Pourquoi faire ? Est-ce que la lumière gênerait quelqu'un ?

— Oh !...

Ce oh ! était tout un poëme. Il eût donné à Louvois l'explication des terreurs de M. de Harlay, lors même qu'il n'eût pas su mieux que le prélat toute l'histoire.

— Je vous baise les mains, poursuivit Louvois, et je vais expédier l'ordre de faire arrêter ce Desbuttes partout où il se trouvera. Je vois pour quelle raison vous me demandiez à tous les saints du Paradis. Soyez tranquille, votre voleur va vous être amené, pieds et poings liés.

— Monsieur de Louvois, au nom du ciel, écoutez-moi, s'écria le prélat en retenant par sa manche le ministre qui se disposait à faire remonter à cheval son postillon, permettez-moi de vous dire toute la vérité.

— Je ne vous demande pas autre chose, monsieur, depuis que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer ; c'est vous qui ne pouvez pas me la dire.

— Si vous avez l'extrême obligeance de m'envoyer ce Desbuttes chez moi, tâchez qu'il ne parle à personne et que personne ne lui parle. Il faut tout vous dire : ce papier, il ne l'a pas volé, mais égaré.

— Alors, ce n'est pas un voleur, interrompit Louvois, et nous aurions tort de le faire pendre ; à moins

que l'objet perdu n'ait une valeur telle, que la négligence du malheureux ne puisse être appelée un crime. On a vu de ces accidents-là.

— Voilà précisément le cas dans lequel je me trouve, s'écria l'archevêque. Entre nous, il s'agit d'une lettre... d'une lettre de femme, et un archevêque, vous comprenez...

— Mais, monsieur l'archevêque, si à votre âge vous recevez des lettres de femme, c'est déjà assez mal ; pourquoi les confier encore à un valet de chambre? On blâmerait un capitaine de cavalerie qui en agirait de la sorte.

— Je ne l'ai pas confiée à Desbuttes ; non, oh ! non. Monsieur, voici comment la chose s'est passée. Cette lettre était restée dans la poche de ma culotte.

— Imprudence!

— Sans doute ; mais enfin j'enferme mes culottes, monsieur, je n'ai rien à me reprocher sous ce rapport-là.

Louvois ne put réprimer un sourire : il se rappelait ce que l'archevêque ne savait pas.

— Eh bien ! poursuivit M. de Harlay, Desbuttes a un jour vendu plus de cinquante culottes à un fripier qui passait devant mon hôtel.

— C'était son droit; mon valet de chambre a mes hardes. Est-ce que ce n'est pas l'habitude dans votre maison?

— Mais cette malheureuse lettre, monsieur, a été vendue avec.

— Bon! qui saura cela? cette lettre n'est probablement pas signée. Le fripier ne s'en ira pas vanter... D'ailleurs, vous me demanderiez de le faire en-

fermer à la Bastille... Voulez-vous que je m'en occupe ?

— Hélas ! le retrouvera-t-on, seulement ?

— On retrouve bien des choses. Je n'ai pas encore cherché de fripiers, mais j'essayerai.

— En attendant, je suis perdu.

— Pourquoi ?

— Monsieur de Louvois, retrouvez-moi Desbuttes, retrouvez-moi le fripier, retrouvez-moi ma culotte, et ce qu'elle renfermait, sinon ma disgrâce est certaine.

Louvois, fit un soubresaut.

— Le roi sait tout, s'écria l'archevêque en se frappant le front avec désespoir.

Il n'eut pas plus tôt achevé cette parole, dont il ne calculait point la portée, que Louvois l'interrompant :

— Le roi, dites-vous, sait que vous avez perdu ce papier ?

— Oui.

— Il vous l'a dit?

— Je le quitte.

— Eh ! monsieur, s'écria brutalement Louvois en le poussant hors de sa chaise, que ne commenciez-vous par dire cela ! Postillon, postillon, à Versailles !

Et, coupant court à toutes les cérémonies, le ministre lança ses chevaux sur la route, au milieu de laquelle, béant et plus consterné que jamais, l'archevêque regardait s'enfuir ce tourbillon de bruit et de poussière.

XIII

ÉCHEC A LA REINE

Louvois savait mieux que personne à quel poin l'archevêque mentait. C'était lui qui, dévoré du désir d'apprendre ce que le roi et Mme de Maintenon lui cachaient avec tant de soin, s'était ménagé une entrée à l'Archevêché, avait expédié la Goberge, travesti en marchand d'habits, pour séduire Desbuttes, acheter les fameuses culottes entassées par le prélat dans ses archives, et trouvé le fameux acte de mariage dans la poche où il le soupçonnait d'être. C'était lui, enfin, qui tenait ce secret d'État, ce terrible secret, dont la révélation eût à l'instant changé l'équilibre européen.

Il s'était effrayé de voir le lieutenant de police sur la trace de cette intrigue ; mais il avait pour certain que ce magistrat ignorait l'importance du vol commis à l'archevêché et le contenu de la poche. Ce qu'il y avait de bien autrement effrayant, c'était la colère de Mme de Maintenon, quand elle apprendrait la perte de son acte de mariage. Ce qu'il y avait de curieux à savoir, c'était la conduite que tiendrait le roi. Louvois guettait les deux époux depuis le jour où il avait trouvé la preuve de leur union, et s'était juré que désormais ni le roi ni Mme de Maintenon ne feraient un pas sans qu'il les sentît tressaillir au bout du fil par lequel il les tenait.

La marquise, pensa Louvois, avait mandé M. de Harlay pour avoir son acte. Donc elle en avait besoin pour quelque manœuvre nouvelle. L'archevêque avait dû refuser ce qu'il n'avait plus. Il avait couru, éploré, chez le lieutenant de police, au risque de tout compromettre; au risque de tout perdre, il venait d'implorer Louvois lui-même pour ressaisir Desbuttes et le papier magique.

Oh! quand une pareille idée stimulait Louvois, comme il courait! Quand il s'agissait de ruiner un ennemi, de déjouer une intrigue, d'opposer la ruse au piége, la violence à l'action, comme il se développait! Comme il frappait si la résistance en valait la peine! Quel terrible limier pour éventer la proie, la suivre, l'attaquer et savourer la jouissance de ses morsures! Certes, c'était une belle proie à déchirer qu'une ennemie à moitié reine!

Louvois, tout en courant, fouilla dans son portefeuille qui jamais ne le quittait. Il y sentit, car on n'y voyait goutte, un papier plié en quatre, qu'il reconnut pour l'avoir tant de fois manié. Et bientôt ses chevaux écumants le déposèrent au petit perron, où, s'étant fait reconnaître, non sans une grande stupeur de Bontemps, qui le croyait bien loin, il envoya celui-ci prévenir le roi dans la salle à manger.

Louis XIV en était aux confitures, et les assistants commentaient encore les paroles de bon augure prononcées par Sa Majesté, à propos de Catinat vainqueur à Staffarde, quand Bontemps parut sur le seuil avec une de ces figures affairées qui, partout et toujours, effarouchent les grâces. Il s'approcha de l'oreille du maître, et s'acquitta de sa commission.

Le roi, qui lisait si bien sur les visages, et qui pos-

sédait un tact infaillible, supposa que Louvois n'arrivait pas ainsi sans apporter quelque importante nouvelle. Il affecta d'accueillir Bontemps d'une manière agréable, but un dernier verre de Malaga, et se leva de table pour passer dans son cabinet.

Le gros des courtisans demeura dans la galerie jusqu'à l'annonce du coucher du roi.

Cependant Louvois attendait son maître. Celui-ci, luttant contre l'ennui de troubler sa digestion par une contrariété, celui-là fourbissant toutes ses armes pour le combat qu'il méditait.

Le roi s'assit en regardant Louvois avec ses grands yeux clairs, dont l'éclat était si redoutable aux courtisans. Louvois soutint ce regard parce qu'il y voulait lui-même lire quelque chose.

— Eh bien, Louvois quoi de nouveau? dit Louis XIV. Vous arrivez?

— A l'instant, sire.

— J'ai craint, quand vous vous êtes fait annoncer si précipitamment, que vous n'eussiez un contretemps à m'annoncer.

— Aucun, sire.

— Vous aurez appris notre victoire de Staffarde?

— Avec une joie qui ne se peut comparer à rien. Vous en doutiez, peut-être?

— Votre Majesté battra toujours M. de Savoie, dit Louvois, c'est dans l'ordre.

— J'écrirai à Catinat combien il m'a fait de plaisir; c'est un homme de bien, un officier plein de mérite, repartit le roi, heureux d'abattre, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, cet orgueil de Louvois et ses méchantes idées contre les hommes de génie qui ne lui faisaient pas la cour.

Mais ce jour-là, Louvois n'était pas pointilleux; ce n'était pas de Catinat qu'il s'agissait pour lui. Il saurait bien le retrouver plus tard. Plutôt que de répondre la dureté que le roi attendait, il se tut.

— Vous avez ouï parler de la joie que cause cette victoire? poursuivit le roi afin d'irriter son ministre.

— Sire, répliqua Louvois en crispant ses doigts, personne ne peut encore savoir la nouvelle, qui est arrivée seulement ce soir à Votre Majesté. D'ailleurs, j'apportais au roi ma nouvelle aussi, moi, et, si importante que soit la victoire de Staffarde, j'en prévois peut-être de plus éclatantes et de plus utiles.

— Où cela? demanda le roi.

— Dans l'idée que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté.

—Voyons, Louvois, parlez, dit vivement Louis XIV.

— Ah! pensa le ministre, l'appât produit son effet.

— Sire, continua-t-il tout haut, les grands triomphes, les véritables, ne s'acquièrent pas sans difficultés.

— Vous n'en connaissez guère, Louvois.

— Quand il s'agit de servir mon roi, c'est vrai, sire; cependant, consommer la ruine de l'empereur, abattre l'orgueil et la persévérance du roi d'Angleterre... pardon, je veux dire Guillaume d'Orange, briser la ligue formée à Augsbourg par l'Europe jalouse de Votre Majesté, et inaugurer la campagne par un coup de tonnerre dont soient ébranlés tous les trônes de vos ennemis, ce n'est pas chose facile, j'ose le dire.

— Marquis de Louvois, dit le roi avec un visage enflammé, réfléchissez-vous bien au programme que vous venez de tracer? Seriez-vous poëte par hasard? Quelle merveille me promettez-vous là? Battre l'em-

pereur et M. le prince Orange à la fois... briser la ligue... me donner la suprématie en Europe... Quelle guerre !...

— Oui, sire...

— Mais sur quel terrain?

— Sur le leur.

— Les Flandres nous sont fermées.

— On en prendra la clef.

— Mons est la clef des Flandres.

— Le génie de Votre Majesté a deviné mon plan. Il nous faut prendre Mons.

Le roi fit un bond ; — très-flatté du compliment de Louvois, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mais Mons est imprenable ; là sont les magasins, les ressources de la ligue.

— Votre Majesté admet-elle que si l'on prenait Mons, l'empereur et Guillaume d'Orange ne s'en relèveraient pas d'une année?

— Certes oui, je l'admets ; c'est évident !

— Eh bien ! Mons est pris.

— Marquis, marquis, rien que pour investir la place, il faut cent milles hommes !

— Je les tiens.

— Dix millions !

— Les fonds sont dans mes caisses.

— Six mois de vivres ! d'immenses munitions !

— Mes courtiers les achètent.

— Enfin, l'empereur est sur ses gardes.

— L'empereur est épuisé par ses revers en Hongrie.

— Le prince d'Orange est revenu d'Angleterre en Hollande, à portée de canon de Mons.

— Il chasse tranquillement à sa maison de Loo, et

soigne son asthme. Quand il tousse, il n'entend pas le canon.

— Le siége durera six mois ; en six mois, l'empereur aura réparé ses pertes ; le prince d'Orange sera las de chasser ; ses médecins l'auront guéri.

— Sire, Mons sera pris en quinze jours.

— En quinze jours, Louvois ! Dieu le voudrait-il ?... Il est vrai que j'ai Vauban.

— Vauban et moi, répliqua Louvois blessé ; moi qui ai tout préparé dans un mystère impénétrable, moi qui engage ma tête que l'entreprise réussira. Mais pour qu'elle réussisse, il faut... Ah ! c'est bien difficile.

— Vous aviez tout aplani, disiez-vous, murmura le roi, interrompu à regret dans ce beau rêve.

— Excepté une chose, sire.

— Quoi donc, enfin ?

Louvois baissa la tête sournoisement.

— Tu as mordu à l'hameçon, grand roi, se dit-il ; maintenant je tiens la ligne : à mon tour !

— Eh bien ? repartit Louis XIV.

— Eh bien, sire, il faudrait que Votre Majesté quittât Versailles et commandât l'armée en personne. Quitter Versailles, c'est peut-être impossible en ce moment ?

— Pourquoi ? demanda le roi, rougissant sous le regard inquisiteur de Louvois.

— Votre Majesté a peut-être des affaires bien particulières ; mais, hélas ! sire, il ne m'appartient pas d'interroger le roi ; je répète seulement ce qu'on m'a dit.

— Comment ! vous arrivez à peine s'écria le monarque de plus en plus embarrassé, vous arrivez, et

déjà vous auriez ouï dire de pareilles choses ? Quelles gens avez-vous donc vus ?

Louis XIV ne s'apercevait point qu'avec cette imprudente question, il donnait à Louvois l'occasion tant désirée d'entrer en matière.

— Sire, je n'ai encore vu personne, repartit Louvois impatient d'en venir au fait. Je me trompe, j'ai vu quelqu'un en route, par hasard.

— Qui donc ? demanda le roi étonné du ton doucereux avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées.

— Un homme qui s'intéresse aux arts de la paix plus qu'à ceux de la guerre, un prélat, M. l'archevêque de Paris qui sortait de chez Votre Majesté.

Le roi fit un mouvement d'effroi que Louvois saisit avec délices. Dans ce duel, il avait touché le premier.

Ce fut au roi à garder le silence.

— M. de Paris, continua Louvois, m'a paru bien inquiet, bien tourmenté même.

Nouveau tressaillement du roi, qui, cette fois, se leva et se mit à arpenter son cabinet les mains jointes.

— Il faudra bien qu'il parle, pensa Louvois plus que jamais sur la défensive.

Le roi s'arrêtant devant le ministre qui le couvait avidement du regard :

— M. de Paris, dit-il avait bien raison de se tourmenter... car il est cause d'un événement bien grave.

— Parle donc, pensa Louvois.

— Quoi donc, sire ? dit-il avec empressement.

— Rien, monsieur de Louvois, rien, repartit le roi

en joignant ses mains de nouveau et recommençant sa promenade inquiète.

Louvois savait par expérience que Louis XIV était l'homme le plus secret du royaume. Ce qu'il ne voulait pas dire, aucune force, aucune ruse ne le lui eût extorqué. Que devenir, si le roi prenait un parti sans l'en instruire ! Déjà, malgré lui le mariage s'était fait ; depuis ce jour, plus de sommeil pour Louvois. Le roi venait de regarder l'heure ; peut-être allait-il se coucher ? Entre aujourd'hui et demain, une éternité de doute et d'appréhensions ! Louvois se jeta en avant avec sa fougue irrésistible.

— Sire ! s'écria-t-il, Votre Majesté ne voit donc pas que depuis mon arrivée je meurs de honte et de douleur ?

Le roi s'arrêta.

— Vous !... Pourquoi ? balbutia-t-il.

— Parce que j'ai perdu la confiance de mon maître, et que, pour cela, je dois avoir commis quelque crime énorme. Dites-moi mon crime, sire !

— Louvois, je ne vous comprends pas.

— Il y a quatre ans, poursuivit le ministre, Votre Majesté, en danger de mort, et plus près de la main de Dieu que du ciseau des chirurgiens, m'appela, me livra son secret, me confia les affaires de son État. Ai-je démérité ? Jour et nuit n'ai-je pas travaillé ? Ma santé, mon bien, ma vie, n'ai-je pas donné tout à Votre Majesté ? C'est mon devoir bien humblement rempli, mais je l'ai rempli. Cependant, sire, vous m'en récompensez en me cachant ce que vous avez avoué à l'archevêque de Paris, un serviteur plus habile peut-être, mais moins dévoué, je le jure.

— Je ne vous cache rien, marquis de Louvois, dit Louis XIV avec dignité, avec émotion même, car il aimait qu'on s'échauffât en protestations de zèle. Vous étiez opposé à ce que je faisais. Ma conscience m'ordonnait de le faire. Me taire, me cacher de vous, c'était vous prouver mon attachement. Mais aujourd'hui, continua-t-il, rien ne s'oppose plus à ce que je vous parle. Il y a plus, je dois vous confier ce que toute l'Europe saura demain. Monsieur de Louvois, il y a quelques années, j'ai dû épouser secrètement Mme la marquise de Maintenon. Demain, ce mariage sera déclaré. Vous aurez soin que ma volonté s'exécute dans les formes voulues.

La foudre tombant en plein Versailles et broyant autour de Louvois lambris, colonnes et parquets, ne l'eût pas à ce point suffoqué de surprise et de terreur.

— Déclarer ce mariage! murmura-t-il tout pâle de rage et s'accrochant au tapis de la table pour ne pas chanceler.

Le roi se détourna pour ne pas voir ce visage effrayant.

— Vous m'avez entendu? dit-il.

Et il fit trois pas vers la porte du cabinet.

— Sire, bégaya Louvois tantôt violet, tantôt livide, et laissant couler de son front les larges gouttes de sueur d'un homme à l'agonie, vous ne me répéterez pas cet ordre.

Le roi fit volte-face et se posa devant son ministre dans la plus superbe attitude d'un Jupiter menaçant.

— Pourquoi? dit-il.

— Parce que, s'écria Louvois en tirant son épée,

dont il tendit la poignée à Louis XIV, parce que je vais manquer de respect à mon maître, et que, je l'espère, il me tuera d'un coup de cette épée, ou me forcera de me tuer moi-même, s'il refuse de m'entendre quand je veux parler pour sa gloire et pour l'honneur de la France.

A ces mots, il se précipita aux pieds du roi, lui saisissant la main pour y placer ce fer que Louis XIV repoussait en frémissant.

— Sire, ajouta Louvois en se traînant à la suite du roi qui l'évitait sans pouvoir s'en défaire, on m'a méprisé, accusé, pour vous avoir trop bien servi; on m'a nommé le boute-feu du Palatinat, le bourreau des huguenots; je porte sur mon front cette double tache, je me suis déshonoré pour vous, vous m'écouterez ou vous tuerez mon corps comme déjà vous avez tué mon âme! Sire, vous ne donnerez pas pour mère à vos enfants la veuve du grotesque poëte Scarron. Vous n'imposerez pas pour reine à votre noblesse l'ancienne servante d'un gentillâtre de village. Je sais bien que je vous blesse, mais tuez-moi; je sais bien que je mérite la mort, mais puisque vous repoussez mon épée, je réclame l'échafaud pour que l'on m'entende mieux proclamer la vérité.

— Monsieur, vous êtes insensé, répondit le roi tremblant que cette scène ne fût entendue, car Louvois ne se ménageait plus et le désespoir lui donnait une voix retentissante.

— Oui, je suis insensé, continua-t-il, comme les prophètes de malheur, insensé comme Jérémie, comme Cassandre, insensé comme les martyrs qui mouraient pour glorifier Dieu. Vous êtes mon Dieu, sire, tuez-moi, mais ne déshonorez pas mon idole.

Le roi, épuisé, tomba dans un fauteuil ; Louvois lui baisa les pieds en versant un torrent de larmes. Cette scène devait à bon droit épouvanter Louis XIV. Louvois fulminant était bien moins à craindre que Louvois en pleurs ; mais ces moyens dramatiques ne pouvaient manquer leur effet sur ce prince que l'on appelait un roi de théâtre, et Louis d'une voix attendrie, altérée, finit par dire au ministre :

— Louvois, ce que je fais, il m'est impossible de ne le pas faire.

Louvois prosterné se releva sur ses deux genoux.

— Écoutez-moi, continua Louis XIV : j'avais épousé madame de Maintenon par conscience, et ce mariage devait demeurer à jamais secret ; elle-même l'avait exigé de moi.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres encore frémissantes du ministre.

— Je n'ai aucune raison de suspecter le désintéressement de la marquise, dit le roi avec une hauteur qui montra bien vite à Louvois l'imprudence qu'il commettrait en dévoilant sa pensée. La marquise était, vous dis-je, résolue à garder le silence. Femme austère et probe avant tout (Louvois ici ne sourcilla plus), elle ne cherchait qu'une occasion de calmer sa conscience et de vivre en paix avec la religion, qui commande les liaisons légitimes. Ce mariage s'est donc accompli. Mais voilà qu'un fait nouveau se révèle. Le secret qui nous appartenait, à la marquise et à moi, n'est plus à nous. On l'a volé à M. de Harlay, l'indigne dépositaire de notre confidence. Ce secret, quelque misérable peut l'exploiter, le divulguer par toute l'Europe dont il nous rendra la fable et la risée : moi, le roi, qui n'aurai pas osé

être honnête homme; elle, la vertueuse et légitime épouse, qui se sera humiliée si longtemps par ma faute. Je n'ai plus à hésiter. Le vol de notre acte de mariage me décide. Avant qu'on en ait fait l'usage que je redoute, je noierai tous ces mystères dans une si flamboyante publicité, que tous ceux-là en seront éblouis qui seraient tentés de regarder de trop près les affaires de mon ménage. Voilà ma pensée, Louvois, je ne vous blâme pas de m'avoir dit la vôtre, bien que votre zèle vous ait entraîné loin des limites du respect que je vous commande d'avoir pour une femme dont vous savez à présent le titre et les droits.

Louvois se leva tout à fait et, s'inclinant profondément devant son maître, il exhala de sa large poitrine un soupir avec lequel s'envolèrent tous ses chagrins. Ce visage flétri par les angoisses était déjà rasséréné, plus de larmes dans les yeux, plus de sourire méchant sur les lèvres. Louvois avait vaincu, et désormais ne songeait plus qu'à ménager habillement son adversaire, et à tirer tous les fruits de sa victoire.

—Je vous ai convaincu, dit le roi, j'en suis charmé, vous, le plus rude antagoniste de Mme la marquise.

— Moi, répliqua Louvois, je m'applaudis de voir que Votre Majesté cède, cette fois comme toujours, à des sentiment nobles, au lieu d'écouter, comme le feraient des demi-héros, la suggestion d'un amour aveugle. Assurément, Votre Majesté n'eût jamais déclaré son mariage sans cette crainte si délicate où elle est, que le voleur de l'acte ne lui donne une publicité fâcheuse pour les deux époux. Cette déclaration est tellement impolitique! elle va blesser si profondément toute la famille royale! elle va ulcérer le

cœur de Monseigneur, celui de ses fils ; elle va soulever toute la noblesse de France ; enfin elle va donner au roi, devant les autres rois de l'Europe, un tel semblant d'infériorité, que Votre Majesté, je le répète, a trop de force d'âme et de génie, pour n'avoir pas prévu tant d'obstacles. En prononçant ces mots lentement et avec un respect étudié, Louvois observait l'attitude de son maître, et guettait son assentiment comme une proie dès longtemps convoitée.

— Oui, Louvois, dit le roi en fronçant le sourcil, j'ai tout prévu, et vous n'avez pas besoin d'énumérer les angoisses qui m'ont enlevé tant d'heures de bon sommeil. Ce qui arrive est indépendant de ma volonté, la brise, et je m'incline ; je veux être chrétien et honnête homme d'abord. Quant à être roi, nous verrons si quelqu'un me le contestera.

— Et, reprit Louvois, Mme la marquise doit bien souffrir dans sa modestie, dans son humilité héroïque : car elle sait que la déclaration de ce mariage fera plus de tort au prince qu'elle aime que vingt batailles perdues.

— Aussi, répliqua le roi, tombant dans le piége sans s'en douter, madame de Maintenon voulait-elle pousser le désintéressement jusqu'à sortir de Versailles et s'enfermer dans un cloître aussitôt qu'elle a su la perte de cet acte de mariage. Elle n'a pas plus que moi le désir de publier notre union. L'un et l'autre nous nous accommoderions mieux du silence pour l'intérêt de l'État et la paix de ma famille.

Aussitôt Louvois, avec un visage rayonnant :

— Il va donc falloir, dit-il, vous rassurer, sire, et

rassurer en même temps l'illustre dame que je veux désormais, avec bien du bonheur, appeler tout bas ma maîtresse. — Car rien n'est perdu encore, et l'honneur des augustes époux ne court aucun danger, grâce à Dieu.

— Que voulez-vous dire? demanda le roi, stupéfait à la vue de cette transfiguration de son ministre.

— Sire, la faute que M. de Harlay a commise sans le savoir, j'aurai la joie de la réparer. Cet acte volé vous forçait à déclarer le mariage au risque d'une guerre européenne et du désaveu de toute la France. Votre honneur, votre conscience y étaient engagés, vous ne pouviez reculer. Je vous approuvais de toutes mes forces, sire. Eh bien! cet acte que M. de Harlay dit lui avoir été volé, je sais où le retrouver.

— Vous!... Louvois.

— Sire, les misérables moyens ne sont pas de ceux que dédaigne la Providence, lorsqu'elle a quelque grand dessein à produire. L'acte était caché dans une poche de l'incurieux prélat. Un valet cupide a vendu les hardes de son maître à un fripier qui passait dans la rue. Pareil à ces ministres fabuleux des contes arabes, un de vos ministres a été informé de cette aventure. Il sait les habitudes du prélat. Il a soupçonné que l'intérêt de Votre Majesté pouvait souffrir. Dix espions en campagne ont racheté les hardes éparses de l'archevêque. Tout cela réuni en un bloc a été apporté bien scellé chez le ministre, aux yeux duquel, lorsqu'il a dépouillé toutes ces poches, s'est révélé le grand secret écrit sur l'acte de mariage. Assurément ce ministre eût rendu l'acte à Mme la marquise s'il n'eût craint d'offenser son roi en se montrant dépositaire d'un secret qu'on ne l'a-

vait pas jugé digne de posséder. Le ministre a donc gardé précieusement l'acte, sans que personne au monde l'ait vu ou soupçonné d'exister, et, au jour du danger, quand il s'agit de sauver à son maître le présent et l'avenir, la puissance temporelle et la postérité, ce fidèle serviteur n'hésite plus, il ouvre son portefeuille, et rend au roi l'acte si miraculeusement trouvé. Sire, le voici.

En disant ces mots, Louvois, épanoui, offrit, un genou en terre, à Louis XIV le papier plié en quatre, à la place de cette épée que, tout à l'heure encore il lui tendait avec désespoir.

Louis XIV déploya la feuille de ses doigts tremblants, parcourut l'acte, et malgré sa dissimulation si puissante, il ne put contenir un murmure de joie. Le grand roi redevenait libre. L'honnête homme s'échappait par la porte que venait de lui ouvrir l'homme habile.

Louvois le regardait en silence. Il le connaissait si bien, qu'il ne se donna plus la peine d'aider à la besogne. L'orgueil dégagé devait en faire assez à lui seul. La marquise était bien perdue.

— Cependant, objecta le roi, j'ai donné ma parole à madame la marquise.

— Oh! sire, rendez cet acte à Mme de Maintenon; elle vous rendra votre parole.

Le roi rougit légèrement. La capitulation de conscience s'accomplissait.

— Tenez, Louvois, dit Louis XIV après un court silence, portez vous-même ce papier à la marquise.

Louvois ne s'attendait pas à ce coup; mais il savait si bien haïr, que la joie d'humilier son ennemie

l'empêcha de voir le piége épouvantable où le roi le précipitait pour s'en garantir lui-même.

— Elle va bien vous remercier, Louvois, ajouta Louis XIV ; allez à Saint-Cyr demain au matin, la marquise y sera. Priez-la de se préparer à faire le voyage de Mons; j'emmène les dames.

— Merci mille fois, sire, de m'avoir choisi pour porter à Mme de Maintenon ces deux bonnes nouvelles.

— En effet, je vous ai donné la préférence, répondit le roi en souriant. Je pouvais faire ce plaisir à M. de Harlay. Bonne nuit, Louvois, je vais dormir. Passez-vous avec moi par la galerie ?

— Non, sire, je sortirai par les cabinets; j'aime mieux qu'on ne me sache point encore de retour; cela me procurera une grande nuit et toute la matinée pour travailler en paix.

Louis rentra chez lui, suivi de Bontemps et du médecin ordinaire, qui attendaient près de la galerie.

Louvois sortit radieux, ne touchant plus le parquet; lui aussi se promettait de bien dormir. Au moment où il traversait le cabinet des glaces attenant à celui du roi, il faillit se heurter dans l'ombre à une grande figure immobile, arrêtée auprès d'une encoignure comme une sinistre statue noire. Louvois était superstitieux, il recula. Cette statue écarta ses coiffes, sous lesquelles apparurent le visage pâle et l'œil perçant de Mme de Maintenon.

Louvois poussa un cri d'effroi. La marquise d'un ton ferme, d'une voix lente, avec un effrayant sourire :

— M. de Louvois, dit-elle, voilà votre commission faite. Inutile d'aller demain à Saint-Cyr.

— Vous avez entendu ? balbutia-t-il.

— Tout ; le roi possède en vous un serviteur bien adroit et bien hardi.

— Madame... en vérité... Vous étiez là !...

Et les dents du marquis s'entre-choquaient, ses cheveux se dressaient, comme s'il eût vu un spectre au lieu d'une créature vivante.

— Rien de plus naturel, M. le marquis, on m'a prévenue que vous étiez de retour, que vous aviez à parler au roi. Je vous connais : j'ai craint une mauvaise nouvelle, et je suis venue. J'en ai le droit, vous le savez !

— Puisque vous avez entendu, madame, bégaya Louvois, vous avez compris ma position ?

— Parfaitement, monsieur de Louvois, dit la marquise du même accent vibrant et solennel.

— Voici l'acte, madame, murmura le ministre en chancelant.

La marquise repoussa du doigt le papier qu'on lui tendait ; ce doigt s'appuya sur le bras de Louvois qui frémit comme au contact d'une pointe rougie.

— Cet acte était bien entre vos mains, et vous en avez fait un merveilleux usage, dit Mme de Maintenon. Gardez-le. Il peut vous servir encore. Quant à moi, je n'en ai pas besoin. Je vous le prouverai le jour où il me sera donné de vous remercier comme vous en êtes digne. En vous procurant cet acte, et en le rapportant si fort à propos, vous avez rendu au roi et à moi, monsieur, un de ces services qui ne s'oublient jamais. Vous jugerez dès que j'en trouverai l'occasion,

si j'ai bonne mémoire. — Adieu, monsieur de Louvois.

La statue s'inclina, fit une lugubre révérence, disparut de nouveau sous ses coiffes, et laissa Louvois éperdu, haletant, le bras brûlé, au milieu de toutes ces glaces qui reflétaient son pâle visage.

— Bontemps l'a été prévenir que j'étais là, murmura-t-il. Elle a tout écouté. Si je ne la perds, je suis perdu ! C'est égal, le mariage ne sera pas déclaré cette fois. Et je vais distraire le roi avec un bon siége !

XIV

UN VILAIN PETIT SEIGNEUR

Dans un riant village situé à quelques lieues de Valenciennes, et qui se nommait alors Houdarde, — il a été brûlé, saccagé, dévoré depuis par la guerre ; il n'en reste plus même le nom ! — on voyait au commencement de 1691, sur la gauche de la route, un château avec sa ferme et ses bois, sur la droite, quelque vingt cabanes, toutes gaies, toutes riches, toutes épanouies sous leurs manteaux de houblon et de vignes vierges, sous l'auvent épais de leur toiture en grosses tuiles.

Le spectacle qu'offrait alors l'unique rue de ce village était des plus étranges, mais à coup sûr des plus pittoresques. Un mot d'abord du paysage. Jamais

pour peindre une vue plus agréable, huit lignes n'auront été mieux employées.

C'était en avant du petit château, sur le bord même de la route, une tapageuse rivière de vingt pieds de large ; elle écumait sous un pont-levis baissé, dans la profondeur duquel, par des portes vitrées, on apercevait un jardin ruisselant de soleil et drapé de ces couleurs solides qui habillent les fleurs du Nord.

Les bords de cette rivière étaient peuplés de gens affairés qui emplissaient d'eau des marmites, allumaient des feux, et plongeaient dans ces marmites des volailles plus ou moins bien plumées, de larges quartiers de viande fraîche, ou des choux, des carottes et des oignons gigantesques farcis de lard, de saucisses et de jambonneaux. La flamme brillait, l'eau étincelait, la fumée des broches et des casseroles rivalisait avec l'écume froide qu'un petit vent d'est enlevait aux cascades de la rivière.

Il sortait du château par le pont-levis, et il y entrait incessamment des hommes suants et des femmes essoufflées, qui tous apportaient ou remportaient un paquet de victuailles : lapins et lièvres, poissons et écrevisses en nature, s'en allaient ainsi colportés, et revenaient tourtes, pâtés ou flans de viande, appétissante métamorphose opérée par vingt broches et vingt fours allumés dans les maisons du village.

Les cent habitants ou habitantes de ce village préparaient ainsi le repas de noces de leur seigneur, un fameux traitant, M. Desbuttes, qui venait d'acquérir le château, le village et les vassaux, d'un seul trait de plume, pour la somme de soixante mille écus, le dixième des bénéfices qu'il avait réalisés depuis trois

mois, en maniant les finances de Sa Majesté très-chrétienne.

On pouvait l'apercevoir lui-même, promenant sa grandeur au milieu de son peuple. C'était un homme de trente-cinq à trente-huit ans, la mine basse, le front bombé, le visage plat, mais l'œil émérillonné, saillant comme celui des hannetons, un teint bilieux, un gros petit nez de carlin, l'oreille comme la crête de ses coqs; un commencement de petit ventre sur lequel il reposait complaisamment des bras un pe courts. Il était superbement vêtu, étalait une jambe plus robuste que droite, souriait à ses vassales quand elles lui décochaient un timide regard, et bousculait jovialement ses vassaux quand la besogne ne marchait pas à sa guise. Somme toute, il s'annonçait comme un seigneur bon vivant. C'est une favorable installation qu'un pareil carnage de veaux, de moutons, de volaille et de gibier.

Au moral, c'était un ancien laquais, fils de laquais ruiné, laquais industrieux, voleur, beau laquais. Il avait toute la subtilité qu'il faut pour éviter longtemps la prison ou la corde; avide, avare, il était capable de se montrer généreux, prodigue même, si sa prodigalité n'entamait son avoir que dans la proportion d'un dixième. C'est la part qu'il avait faite à ses passions ou à ses vices. Jamais homme n'avait menti avec plus d'impudence et de facilité. Il mentait même toujours: il se mentait à lui-même; il mentait en rêvant. Après avoir eu pour principe que la misère est un état dont l'homme adroit peut vivre agréablement, devenu riche, il s'était dit que l'état de débiteur est aussi une profession, mais excellente, et dont l'homme habile doit vivre magnifiquement. Il s'était en con-

séquence appliqué, dès qu'il avait possédé un écu, à le serrer et à faire dix écus de dettes. Jamais cet homme-là n'avait rien payé. Il devait à ses amis, à ses maîtresses, à ses valets ; quant aux fournisseurs, on n'en parle pas. Du moment où il se vit à la tête de mille pistoles, il entretint un homme d'affaires, qu'il ne payait pas non plus, mais qui vivait sur les créances comme l'insecte sur la plaie. Desbuttes, grossissant à la fois l'actif et le passif, finit par s'enrichir beaucoup.

Cependant, valet de chambre de l'archevêque de Paris, il payait quelquefois en billets d'entrée à l'Académie, aux *Te Deum,* au grand couvert de Versailles. Cette nourriture innocente trompe la faim des créanciers. Mais l'affaire des culottes de M. de Harlay lui rapporta gros, bien qu'il n'eût pas reçu une pistole sonnante; il les avait vendues à Louvois par l'entremise de son compère la Goberge. Desbuttes et la Goberge, enfants perdus, étaient unis, dès l'adolescence, par une amitié qu'avaient cimentée cent coquineries.

Mais Desbuttes n'attendait qu'une occasion pour passer du coquin au voleur : il avait jusqu'alors végété. Ses nouveaux rapports avec le grand ministre lui ouvrirent les idées. Il trouva en Louvois un homme qui faisait largement les choses et avait, pour *scélérater,* qu'on nous passe ce mot, les grands moyens et les belles paroles. Ainsi, lorsqu'il s'agit de payer les culottes volées au prélat, M. de Louvois promena Desbuttes pendant près de quinze jours avec cette phrase :

— Vous me donnerez votre note..

Desbuttes fit la note et la remit une quinzaine de

fois. Puis, ayant réussi à accrocher Louvois en un bon moment, et lui ayant fait lire la note, il en reçut ces autres paroles :

— Je vous ferai passer les fonds en temps utile.

Enfin Desbuttes, aux abois, ayant imaginé de convertir le payement promis par le ministre en une commission quelconque, Louvois, importuné, répondit :

— J'apprécierai.

Desbuttes se fit couleuvre pour glisser, puce pour sauter, punaise pour pénétrer, et il arracha sa commission au moment où Louvois, méditant sa gigantesque entreprise de Mons, cherchait partout des agents secrets, inconnus, pour la préparer en silence:

Desbuttes avait montré au ministre une telle soif de réussir, le succès d'un pareil instrument, si dégoûtant qu'il fût, était si assuré, que jamais défiance ne pouvait être placée à de plus gros intérêts. Desbuttes fit réussir le ministre, s'enrichit, réalisa, entassa, et grava profondément dans sa cervelle les trois paroles avec lesquelles M. de Louvois l'avait fait attendre sans le désespérer :

« Donnez-moi votre note.

» Je vous ferai passer les fonds en temps utile.

» J'apprécierai. »

Un ministre fonde sur ces trois mots un crédit colossal ; mais ces mêmes mots appuyés sur un coffre-fort à large base, devaient permettre à un financier de ne jamais payer une obole. Desbuttes se les assimila, en farcit son dialogue. Ils lui réussirent merveilleusement, soit dans les affaires, soit dans le particulier. On comprend combien il gagna dès qu'il eut

mis cette monnaie en circulation, tandis qu'il enfermait les espèces.

On profite toujours à fréquenter les grands génies. Du génie de M. de Louvois, Desbuttes n'avait pu retenir que trois mots, mais enfin il les avait retenus.

Ce magnifique seigneur était arrivé le matin même de Valenciennes, où il avait été rendre des comptes à l'intendant de la province. Il ne connaissait point la propriété dont il s'était rendu acquéreur sur la bonne réputation de la terre, et pour s'y installer avec éclat, il avait invité tout le voisinage à un repas immense que devait présider sa jeune femme, absente depuis leur mariage pour soigner son père auprès de Cambrai, et qu'on attendait ce jour même.

XV

OU DESBUTTES RETROUVE UN AMI, ET LE LECTEUR UNE MAUVAISE CONNAISSANCE

Desbuttes avait épousé Violette si précipitamment, comme on l'a vu, il s'était éloigné si vite sur un ordre de M. de Louvois, pour amasser secrètement des vivres, et embaucher des travailleurs, il avait tant gagné d'argent, ou volé, comme on voudra, dans cette opération mystérieuse, que le mari et la femme, beaucoup trop occupés chacun de son côté, ne s'étaient point revus et devaient se marier tout de bon, en grands seigneurs de la maltôte, dans le nou-

veau fief dont Desbuttes venait de se faire acquéreur.

Or, depuis le matin, il visitait son château en compagnie du sénéchal et du bailli. Le sénéchal, un grand drôle tout gris; le bailli, un petit museau de fouine. Il surveillait le repas commandé dès l'avant-veille, et rien ne lui avait échappé dans sa rapide investigation à l'exception d'une salle basse devant laquelle deux fois ses guides l'avaient fait passer, non sans une certaine affectation de ne point ouvrir la porte.

— Qu'y a-t-il là dedans, demanda Desbuttes en plaçant sa main sur la clef?

— Rien, rien!... dit vivement le bailli.

— Rien, dit le sénéchal avec une mine sombre.

— Encore, voyons ce rien! interrompit Desbuttes qui donna un demi-tour de clef.

Mais, alors, le sénéchal lui arrêta respectueusement le bras droit, tandis que le bailli lui saisissait, en s'inclinant, le bras gauche. Ils réussirent, de cette façon, à l'éloigner de la porte.

— Chut! murmura le sénéchal, tandis que le bailli, plus réservé encore, appliquait son doigt sur sa bouche.

— Ah çà! mais, dit Desbuttes, expliquez-moi cela; il y a donc à cette propriété un inconvénient que l'on ne m'a pas signalé? — c'est déloyal — j'ai acheté de bonne foi — voyons, contez-moi ce qui en est. Est-ce une oubliette? est-ce un simple éboulement? les murs auront tassé... y a-t-il des esprits?... çà, vous parlerez, j'espère.

— Monsieur, dit le sénéchal d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, l'inconvénient n'est pas grave...

— Tant mieux, dit Desbuttes, mais...

— Et il ne sera pas de longue durée, ajouta le bailli d'un demi-ton plus bas que le sénéchal.

— Vous me réjouissez, mais quel est cet inconvénient?

— Quelqu'un habite là... dit le sénéchal en suppléant aux sons par l'éloquence exagérée des yeux.

— Comment! quelqu'un habite chez moi! s'écria Desbuttes.

— Hélas! oui, monsieur.

— L'une des chambres principales?

— La chambre d'honneur, monsieur.

— Mais de quel droit?... puisque je suis propriétaire.

— Chut! s'écria le sénéchal.

— Chut! répéta le bailli.

On entendit alors s'exhaler de la chambre interdite un soupir lugubre qui fit dresser les cheveux sur le crâne du traitant.

— Messieurs, murmura-t-il les yeux hagards, on égorge quelqu'un là-dedans.

— Plus maintenant, dit flegmatiquement le sénéchal.

— Non, c'est fini, Dieu merci, ajouta le bailli.

Desbuttes crut que ses pieds allaient s'enraciner dans ce lieu maudit; il s'élança hors du corridor avec des frissons, et ne se crut en sûreté qu'au grand soleil du parterre.

— Je pars!... mes chevaux..., balbutia-t-il... mon argenterie... Je ne veux pas que Violette, que ma jeune femme entre ici... je me plaindrai, je ferai casser la vente...

— N'en faites rien! s'écria le sénéchal, vous manqueriez une affaire superbe, et vous vous mettriez un ennemi terrible sur les bras!

— Un ennemi?

— Oui, monsieur; d'ailleurs, le gentilhomme sera bientôt mort.

— Quel gentilhomme? celui qu'on assassine là, dans la chambre d'honneur?

— Il n'est que blessé, monsieur; nul ne l'assassine.

— Mais ce cri étouffé? Peut-être est-ce qu'un chirurgien le panse?

— Pas du tout; il mourra bien tout seul.

— Alors de qui me ferai-je un ennemi?

— Voici l'histoire. Moi, sénéchal, j'ai trouvé au pied du mur du parc, il y a déjà longtemps, un homme couvert de sang. Qui l'avait apporté? Nous ne l'avons jamais pu savoir. Il était évanoui; sa blessure était comprimée avec deux mouchoirs.

— Mais il est revenu à lui?

— Oui, monsieur.

— Et alors vous l'avez interrogé? vous lui avez parlé de son assassin?

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : M. de Louvois.

— M. de Louvois!... C'est M. de Louvois qui l'aurait assassiné!... ce n'est pas possible!

— Dame! murmurèrent ensemble bailli et sénéchal.

— M. de Louvois a bien d'autres choses à faire que d'assassiner les gens.

— C'est ce que nous nous sommes dit.

— Vous auriez dû lui demander qui l'avait amené là, qui l'avait pansé d'abord?

— Nous l'avons fait : il a répondu la même chose.

— Il a dit que c'était M. de Louvois qui l'avait secouru? Eh bien! alors ce n'est pas M. de Louvois qui l'a tué.

— Dame! dirent encore les deux fonctionnaires.

— Mais il fallait éclaircir cela, continua Desbuttes.

— Dangereux! murmurèrent les deux hommes.

— J'ai laissé l'homme au pied du mur et m'en suis venu demander conseil à M. le bailli, continua le sénéchal, et voici ce qu'il m'a dit : Si c'est M. de Louvois qui a frappé cet homme, il serait prudent de le laisser mourir tout doucement. En effet, ce n'est pas sage de défaire ce que fait M. de Louvois ou ce qu'il a voulu faire.

— Judicieux, répliqua Desbuttes en se grattant le front avec anxiété... Mais si, au contraire, c'est M. de Louvois qui a donné des soins à cet homme?

— Ah! voilà... dans ce cas il ne faut pas le laisser mourir, m'a dit M. le bailli, et notre perplexité a commencé là ; car le blessé ne voulant rien dire de plus ni de moins que ce terrible nom de Louvois, nous devîons être en un cruel embarras, avouez-le, monsieur.

— Je l'avoue, dit Desbuttes... Cependant vous avez pris un parti?

— Mon Dieu, oui, il le fallait bien.

— Vous avez entré le blessé ici, chez moi?

— Ce n'était pas encore chez vous, monsieur.

— N'importe, vous l'avez, dis-je, retiré dans ce château?

— Par suite du raisonnement que voici, monsieur:

si M. de Louvois a voulu sauver cet homme, nous lui sommes agréables en retirant l'homme au château qui est désert, et en le plaçant dans la plus belle chambre.

— Très-bien; mais si M. de Louvois a voulu tue cet homme... vous lui êtes bien désagréables.

— Oh! non, monsieur, que cet homme meure ici ou sur le grand chemin, pourvu qu'il meure, c'est tout ce que M. de Louvois demande. Alors nous avons adopté un terme moyen; nous avons mis le blessé sur un lit, près de lui du linge et un grand pot d'eau fraîche qu'on a renouvelée tous les deux jours.

— Au cas où M. de Louvois aurait voulu qu'il vécût, se hâta de dire le bailli.

— Et, dans l'autre cas, il y avait le libre penchant de la nature abandonnée à elle-même, ajouta le sénéchal.

— C'est-à-dire qu'il n'a reçu aucuns soins? dit Desbuttes.

— Aucuns! Comprenez donc, pour soigner un homme, il en faut au moins un autre.

— Souvent deux, dit le bailli.

— Et deux hommes dans le secret de M. de Louvois, c'est trop.

— Puissamment raisonné! s'écria Desbuttes; de de sorte que le blessé... depuis qu'il est ici?...

Les deux magistrats hochèrent la tête assez tristement.

— La nature a pris le mauvais chemin, dit Desbuttes.

— Je crois que oui, répliqua le sénéchal.

— Est-ce au moins le chemin le plus court? car

j'attends ici bien du monde bruyant; j'attends ma femme; on va se réjouir beaucoup, et ce serait bien gênant pour un malade! Vous ne pouvez trop rien dire. Sera-ce un jour... deux jours?... C'est que je suis pressé, moi; voilà trois mois que je ne m'amuse guère.

— Il est bien bas.

— Écoutez, dit Desbuttes, je trouve en tout ceci votre conduite admirable; vos idées ont été excellentes. Mais il m'en arrive une qui n'est pas absurde: faites venir un chirurgien.

Le sénéchal et le bailli s'écrièrent de surprise.

— Je sais ce que vous m'allez dire, reprit Desbuttes. Mais je poursuis votre raisonnement: ou la nature agira seule, ou il faut qu'on l'aide; ou le blessé succombera, ou il guérira; s'il doit succomber ou guérir, tâchons que ce soit vite. Dans le premier cas, le chirurgien aidera puissamment la nature. J'ai vu à Paris, moi qui vous parle, des gens condamnés par tous les médecins être sauvés par la seule nature. J'ai vu des gens admirablement en santé tués par la Faculté en deux heures. Si M. de Louvois veut sauver l'homme, appelez le chirurgien. Réussite ou non, l'on nous en saura gré. S'il veut sa mort, appelez encore le chirurgien. D'après ce que vous m'avez dit de l'état du malade, nous aurons un résultat ce soir. C'est juste le temps qu'il me faut pour arriver à mon bal de noces. Les violons mèneront grand bruit. Le blessé fera bien de ne pas les attendre. Qu'en dites-vous?

— Monsieur est le maître, dit le sénéchal; dès à présent cesse notre responsabilité. Monsieur s'arrangera au regard de M. de Louvois.

— Avec qui je ne suis point tout à fait mal, répliqua Desbuttes en minaudant. A propos, un dernier mot sur ce brave malade. Son nom?

— Nous avons eu l'honneur de faire observer à monsieur qu'il n'a jamais prononcé que ce mot: Louvois.

— Une autre idée, dit soudain le bailli. D'abord il n'y a pas de chirurgien dans le bourg; ensuite, je ne crois pas qu'il en soit besoin. Voilà quinze jours que la fièvre a cessé et le blessé n'a encore rien pris que son eau fraîche. Il criait beaucoup les premiers jours, maintenant il ne dit presque plus rien. J'oserai donc assurer que la question est tranchée ou va l'être. D'ailleurs, monsieur est chez lui; monsieur se marie. Quand on se marie, on se réjouit; lorsqu'on se réjouit, c'est rarement en silence, et le blessé aurait mauvaise grâce à se plaindre. Sans compter que s'il se plaint, ce sera tellement bas qu'on ne l'entendrai pas.

— En ce cas, il aurait tort de le faire, dit le sénéchal avec componction.

— Alors, reprit Desbuttes, je conclurai par une dernière idée. Faites-moi le plaisir d'entrer chez ce gentilhomme et de l'inviter à ma noce.

— Plaît-il? s'écrièrent à la fois les deux sbires.

— Oui, à ma noce, répéta Desbuttes. Il pourra ou ne pourra pas se lever; s'il le peut, c'est qu'il est en état de partir, on le délogera de ma chambre d'honneur; s'il ne le peut pas, la question est tranchée, comme disait M. le bailli, et je ne vois pas quel plaisir aurait ce moribond à mourir dans ma plus belle chambre. J'ai vu là-haut près des combles de petits logements excellents pour cela. Rendez-mo-

donc le service d'aller lui adresser mon invitation ; vous me rendrez réponse là-bas, au milieu de mes gens que j'occupe d'une façon plus agréable.

Là-dessus, le seigneur pirouetta, fort enchanté d'avoir coupé le nœud gordien, plus enchanté encore d'en finir avec les pensées trouble-fête que ce vilain blessé lui donnait depuis une demi-heure.

Le sénéchal et le bailli, pleins d'admiration, se préparèrent à obéir, et se dirigèrent vers la chambre d'où partaient ces tristes et intermittents soupirs.

En attendant, Desbuttes retourna parmi ses vassaux, qu'il compta, hommes, femmes, filles et enfants, les toisant et visitant comme une cargaison de nègres, mais toujours avec le plus aimable sourire ; toujours aussi avec la majesté qui convient à un justicier propriétaire.

Appuyé sur la balustrade de son pont-levis, enivré par toute cette fumée des broches et des lèche-frites, au centre de tous ces fourneaux, flanqué d'eau à droite et à gauche, il ne ressemblait pas mal à M. de Vauban dirigeant ses ingénieurs sur un glacis, ou à M. de Tourville quand, l'année précédente, sous Dieppe, il foudroyait les Anglais du haut de son amiral.

Autour de lui voltigeait un état-major de valets ou de marmitons supérieurs, auxquels Desbuttes distribuait ses ordres, appuyés d'une bourrade ou d'une qualification triviale destinée à exciter l'hilarité parmi les groupes qui s'agitaient sur les bords de la rivière. Quand il avait réussi à faire bien rire vassaux et vassales, le seigneur s'enflait de satisfaction. Il s'appliquait surtout à faire de l'effet sur les jolies filles, malheureusement trop rares : le sang

n'était pas beau, à Houdarde. Bientôt revinrent lentement bailli et sénéchal, qui, tous deux, saluèrent avec la cérémonie des ambassadeurs, avant d'ouvrir seulement la bouche.

— Qu'on me dise de la tour, cria Desbuttes en levant la tête, si l'on aperçoit le carrosse de madame!

La tour était un petit donjon quadrangulaire, sur lequel on avait placé en vedette le garde-chasse, une fine prunelle.

Cet homme fit répondre qu'on ne voyait rien sur la route qu'un nuage de poussière, mais beaucoup trop considérable pour qu'on l'attribuât raisonnablement aux roues du carrosse de Mme Desbuttes.

— Mes carrosses font beaucoup de poussière, repartit Desbuttes, et mes chevaux piaffent continuellement. Ainsi, observez toujours, monsieur, et faites les signaux convenus. Maintenant, messieurs, poursuivit-il en s'adressant aux deux fonctionnaires revenus à ses côtés, s'est-on assuré si le gentilhomme, mon hôte, accepte l'invitation que vous lui avez transmise?

— Eh bien, oui, monsieur, repartit le bailli avec consternation.

— Comment, oui! il n'est donc pas mourant?

— Il a l'air d'un spectre, monsieur.

— Et il viendrait spectre à ma noce!

— Monsieur, il y viendra, je l'en crois capable. Aux premiers mots que je lui ai adressés, il s'est soulevé en faisant craquer ses os: vous eussiez dit Lazare ressuscité.

— Est-ce qu'on se moque de moi! articula-t-il d'une voix pareille au sifflement des cigales; quel

drôle vous envoie railler un gentilhomme à l'agonie ?

— A l'agonie, très-bien ! s'écria Desbuttes ; c'est lui qui l'a dit. Il faut le changer de chambre.

— Attendez, monsieur, continua le sénéchal. Quand j'ai vu qu'il voulait savoir votre nom, je lui ai dit : Monsieur, vous parlez incivilement ; monsieur, vous répondez mal à la politesse que vous fait le nouveau seigneur. Ce seigneur n'est pas un drôle, c'est M. Desbuttes, le millionnaire, le magnifique. Desbuttes ! s'est écrié le mourant en allumant son œil vitreux. Desbuttes ! mon ami Desbuttes ! le château est à lui ! Je suis chez Desbuttes ! Ah ! pardieu, sa noce ! oui, mordieu, j'irai à sa noce ! oui... oui !...

Et il s'est évanoui de joie, tout roide.

— Évanoui ? ou mort ?

— Je voudrais pouvoir vous dire mieux, mais ce n'est qu'un évanouissement.

— Cet homme prétend qu'il est mon ami ! murmura Desbuttes ; dépeignez-le-moi un peu.

— Ah ! monsieur, figurez-vous... eh ! mais, bailli, n'est-ce pas lui qui marche, qui vient, lui que voici !...

Desbuttes frissonna encore.

En effet, on voyait sortir du château, à peu près vêtu d'habits démesurément trop larges, une manière de spectre efflanqué, borgne, hâve, pâle, qui se traînait lentement sur le compas de deux jambes sèches et tremblantes.

Cette ombre grimaça un sourire en apercevant Desbuttes, et lui tendit deux mains dont on eût compté les osselets sans savoir l'anatomie.

Tous les cuisiniers, tous les assistans s'interrompirent dans leurs travaux. Desbuttes recula.

— Monsieur, balbutia-t-il.

— Eh bien ! ne me reconnais-tu pas ? gazouilla la voix d'insecte échappée de ce corps diaphane, ne reconnais-tu pas ton vieux la Goberge ?

— La Goberge ! s'écria Desbuttes, sans oser embrasser le spectre qu'il craignait de briser comme verre, toi en cet état, mon compagnon !

— Hélas !... répliqua le maître d'armes en pliant comme un roseau.

— Du vinaigre ! cria Desbuttes.

— Croyez-moi, monsieur, lui dit le sénéchal à l'oreille, du vinaigre si M. de Louvois en veut à ce brave homme, mais un bouillon si vous ne lui en voulez pas.

La Goberge en effet perdait connaissance ; le soleil l'avait abattu, puis la faim, une atroce faim comme celles qui succèdent à la fièvre dans la convalescence des blessures graves.

XVI

SIC VOS NON VOBIS

Desbuttes prit son compagnon dans ses bras, l'emporta au château, l'assit dans un fauteuil, et lui fit avaler une écuellée de potage fait du jus de deux poules et d'un quart de mouton. La Goberge rouvrit un œil terne, demanda du vin pour faire passer le

bouillon, huma l'air à longs traits pour faire passer le vin, et alors, sur un signe de Desbuttes, les deux amis restèrent seuls ensemble.

— Mon pauvre vieux la Goberge, dit le financier, est-ce ainsi que je te retrouve!

— Tu vois, murmura le Lazare jetant un œil éteint sur ses membres fluets.

— Tu n'as pas toujours eu la fièvre ou le délire, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Tu t'es aperçu qu'on t'avait transporté du fossé dans une chambre, une très-belle chambre, la chambre d'honneur?

— Sans doute, la chambre est bonne... Eh bien?

— Eh bien, tu as vu aussi qu'on te soignait peu?

— Si je l'ai vu, bon Dieu!

— Qu'on te fuyait beaucoup?

— Hélas! comme un lépreux.

— Qu'on te séquestrait?

— Comme un chat enragé...

— Fort bien. D'ordinaire tu penses beaucoup, la Goberge; qu'as-tu pensé en cette circonstance?

— La vérité.

— Dis-moi ta vérité, je te dirai la mienne.

— Eh bien! j'ai pensé que M. de Louvois m'avait fait transporter ici...

— Ah! tu as pensé cela... Continue.

— Et qu'il me faisait séquestrer ainsi pour que je ne parlasse pas.

— Tu ne me dis pas ce que tu as pensé du traitement?

— Faut-il le dire?

— Nous sommes entre amis.

— Eh bien, j'ai cru que me voyant blessé, inutile, le patron n'était pas fâché de se débarrasser de moi. J'en sais trop long sur ses affaires, vois-tu : voilà pourquoi je me défiais même de l'eau qu'on avait mise près de moi, voilà pourquoi je criais comme un aigle quand j'apercevais le bout du nez de ces deux messieurs noirs ; voilà pourquoi enfin je n'ai pas dit une parole, si ce n'est pour me recommander à Dieu et à saint Christophe, mon saint patron, qui m'ont exaucé, puisque ce digne M. de Louvois avait été assez bon pour m'envoyer dans la maison d'un ami. — Oh ! comme je regrette de l'avoir soupçonné !...

Desbuttes se mit à rire.

— Niais ! dit-il.

— Hein, fit la Goberge, tu te moques de moi ?

— Pardieu ! la maison n'est à moi que depuis avant-hier, et M. de Louvois ne sait pas seulement que je l'ai achetée !...

— Ainsi, quand on m'a relevé pour m'amener ici ..

— Charité pure de mon sénéchal.

— Mais pourquoi ne m'a-t-on pas soigné ?

— Parce que ta fièvre a été assez imprudente pour crier : Louvois ! à ceux qui te portaient intérêt.

— Je comprends ; on a craint de se compromettre.

— J'aurais bien voulu t'y voir !

— Ainsi, M. de Louvois, après m'avoir fait trouer le ventre pour son service, m'a jeté dans un fossé... comme un chien...

— Et t'y a oublié.

— Mais lui... qu'est-il devenu ?

— Lui, il est à Versailles, il fait la roue comme toujours. Cela crie vengeance, n'est-ce pas?

— Pour que je répète ce mot vengeance, mon bon Desbuttes, attends que je puisse me tenir sur mes jambes, et ne dis pas de ces choses-là dans ta maison? car tu n'as pas à te plaindre, et moi je ne me plains pas ; je t'en prends à témoin !

— Tu es donc devenu bien endurant, la Goberge?

— On t'a bien payé les culottes de M. de Harlay, n'est-ce pas ? gémit la Goberge au lieu de répondre. Est-ce injuste? ne suis-je pas le fripier qui les ai achetées? N'est-ce pas moi qui les ai emportées sur mon dos, tandis que M. de Louvois, déguisé en marchand d'oublies, me guettait pour voir si je ne fouillais point dans les poches. Si tu as eu un million, comme on le dit, pour cela, sois généreux, donne-moi cent mille livres, à moi qui n'ai reçu qu'un coup d'épée.

Desbuttes se mit à rire, en voyant l'air piteux de son ami.

— Tu fais erreur, dit-il; on ne m'a rien donné pour les culottes.

— Bah !...

— Rien, qu'un morceau de papier.

— Qui renfermait ?...

— Une commission du roi pour acheter des farines, des pois secs, des porcs salés, des harengs secs, et des pelles à remuer la terre.

— Heureux Desbuttes !...

— Que veux-tu ? c'est ta faute ! Tu es un homme d'épée, toi ; as-tu jamais vu qu'on enfilât des écus à la pointe d'une rapière ?... Nous sommes partis

tous deux du même point, nus et à sec : tu t'es muni d'une épée, moi d'un sac; dans un sac, j'ai commencé à fourrer le pain qu'on me donnait sur le chemin, puis, entré en condition, j'y ai fourré par-ci par-là les effets de mes maîtres.

— Les culottes de l'archevêque, soupira la Goberge.

— Précisément; enfin, ce petit service m'a rendu agréable à M. de Louvois; il m'a donné ma commission; alors, depuis trois mois, j'ai fourré dans mon sac cinq millions de farine, dix mille bœufs fumés, dix mille tonnes de biscuit, cinq mille tonnes de fromage, cinquante mille outils de pionnier.

— Quel maître sac! Desbuttes, comment as-tu fait pour en trouver un pareil?

— Rien de plus aisé; il ne s'agit que de reculer le fond et de le faire solide, pour que rien ne passe au travers; car, tu comprends, la Goberge, que tant de choses entassées finissent par déposer un résidu. Gratter ce résidu, mon ami, le recueillir avec intelligence, râcler farine, suif, graisse, miettes, et en faire de l'or, ce n'est point une petite affaire; si l'on n'a qu'une épée, vois-tu, on gratte mal avec, c'est trop mince; et d'ailleurs, toi qui avais l'épée, tu n'avais pas le sac.

— Oh! murmura la Goberge, abîmé dans l'admiration et dans les regrets, j'ai gaspillé ma vie.

— Écoute, dit Desbuttes, un instant touché de compassion, il n'est pas encore trop tard. Sais-tu lire et écrire?

— Faiblement.

— Veux-tu être mon commis?

La Goberge eut un moment de joie tempérée par un mouvement d'orgueil.

— Je sais mal râcler, dit-il d'un ton pédant, et l'épée est trop mince.

— Tu n'es qu'un sot et tu crèveras sur le fumier, sans qu'on te plaigne, maigre et reluisant comme une lame ; voilà ta condition. Crois-tu donc, imbécile, que je te suppose capable de t'enrichir par ton génie ? Crois-tu donc que j'aie besoin de ta plume ou de ton arithmétique? Tu n'es qu'une épée, te dis-je, et c'est encore à cela que j'avais recours en m'adressant à toi.

— Explique-toi alors, dit la Goberge, humilié au physique et au moral par ce demi-dieu cousu d'or et bouffi de santé.

— Voici : je me suis marié ; ma femme est très-jolie, je l'adore. Elle n'avait rien. J'eusse pu épouser une fille riche, mais je l'aime, et j'ai du bien pour deux. D'ailleurs, ma femme est un esprit délié, qui me sera très-secourable en mes affaires. Beaucoup de gens ont rôdé autour d'elle, beaucoup plus y rôderont; moi, j'ai mes livres à tenir, mes marchés à faire, j'ai mes coffres à garder; qui sait ? j'aurai des missions et ferai des absences. Or, je me sens du penchant à être jaloux.

— Eh bien ? dit la Goberge.

— Eh bien..... Si tu es mon commis, tu veilleras sur ma femme. Ta plume sera une longue épée : commis n'est pas précisément le mot, c'est écuyer qu'il faudrait dire. Plus je te regarde, plus je te trouve en point d'être écuyer. Tu n'as plus de cheveux ; tu manques de beauté; je n'aurai de toi aucun ombrage. Quant aux étrangers, tu es assez effrayant:

un œil de moins et l'autre de travers, un geste dévastateur... comme épouvantail, tu fais parfaitement mon affaire ; et si tu as assez du service de M. de Louvois, viens te refaire chez moi, tu n'auras point à te repentir.

—Je ne dis pas non, répondit la Goberge de plus en plus écrasé par son ami. . mais...

— Mais, quoi?

— M. de Louvois ne me donnera pas ma liberté si facilement ; il tient à moi...

—Tu te fais illusion ; depuis que tu es sur le grabat, vois s'il s'est occupé de toi. Il te croit mort ; il te désire mort d'ailleurs : s'il ne te quitte pas, quitte-le.

— Ah! tu te figures qu'on rompt ainsi la chaîne qu'un pareil maître vous attache?

— Tu verras si, quand ma fortune sera faite, je ne me rends pas la liberté. Qu'on vole un peu d'abord, passe, mais il faut bien finir par devenir honnête homme quand on n'a plus besoin de rien. Encore une fois, sonde tes reins, comme dit le roi David, mesure les os de tes jambes, et deviens l'écuyer de ma femme.

— Non, vois-tu, non. Sitôt guéri, je retournerai près de mon maître, tout dur qu'il est!

— Tu n'as donc pas de fierté, alors? tu cherches qui te dédaigne, toi! un plumet! un maître en fait d'armes!

— Je n'ai plus le droit d'être fier ; mon plumet est cassé !

— Qu'est-ce à dire? tes pommettes rougissent, tu as le cœur gros !

— Si gros qu'il en crève. Vois-tu, Desbuttes, re-

mets-moi vite sur mes jambes; emplis-moi de potages, bourre-moi de pâtés et de volailles, traite-moi comme ton fameux sac. Rends-moi le nerf de mon poignet, les muscles de mes jambes : il faut que je répare mon honneur. Car je suis deshonoré, et si mon maître me renie et m'abandonne, il a raison : j'ai été battu par un écolier.

En disant ces paroles, la Goberge laissa échapper de son œil un filet de larmes amères.

— Vite! un nouveau bouillon! cria Desbuttes, si la Goberge pleure, il faut que sa fibre soit bien amollie...

Cet ordre fut accompli par l'arrivée de dix écuelles empressées; le squelette choisit, but, sécha ses yeux et dit avec une sombre colère :

— Dans quelques jours, je marcherai; me voilà maigre, j'en marcherai mieux; tu as de l'argent, tu m'en donneras; j'achèterai un cheval, dix chevaux, trente s'il est nécessaire.

— Hé! doucement, dit Desbuttes, effrayé pour sa bourse, ménage ta convalescence.

— Et puisque le monde a un bout, j'irai jusqu'au bout du monde.

— Prends garde! il en a deux.

— J'irai aux deux; j'irai en enfer jusqu'à ce que j'aie retrouvé ce scélérat de...

— Qui? demanda Desbuttes.

— Quand je te dirais son nom, cela ne te servirait à rien; tu ne le connais pas. Sache seulement que c'est l'auteur de ceci.

Et il découvrit à Desbuttes le trou rouge encore de la plaie que *la nature* avait cicatrisée à peine, au milieu de sa poitrine osseuse.

— Pour un écolier, dit le traitant, voilà un joli coup d'épée; où serais-tu donc si tu eusses eu affaire à un maître?

— Petit gueux de Belair! grommela la Goberge. Puis, répondant à son ami :

— Le coquin, dit-il n'a jamais su parer quarte et risposter.

— Tes leçons sont donc mauvaises ?

— Elles étaient assez bonnes pour ce qu'il voulait faire; celui qu'il avait envie de tuer n'en savait pas tant que lui.

— Ah! il voulait tuer quelqu'un?

— Oui, le prétendu de sa maîtresse.

— Eh bien! mais voilà un prétendu bien exposé, s'écria en riant Desbuttes; si ton écolier lui fait au ventre un trou pareil à celui que je vois à ta poitrine, adieu le mariage; fais-toi payer ces leçons-là, mon brave la Goberge.

— Il les payera.

Ils en étaient là, quand l'homme en védette sur la tour donna un grand coup de sifflet.

— Voilà Violette! s'écria Desbuttes.

— Qui cela, Violette ? demanda la Goberge, que ce nom avait fait tressaillir.

— Pardieu, ma femme.

— Ta femme s'appelle Violette?

— Oui.

— Est-ce que par hasard, elle demeurait à Paris ?

— Oui.

— Rue de la Ferronnerie ?

— Oui, tu la connais ?

— Oh

Desbuttes s'était élancé hors du pont, pour envoyer une escorte à sa femme. Le sénéchal l'arrêta.

— Ce n'est pas Mme Desbuttes qui arrive, dit-il, c'est un régiment de cavalerie.

— Quel malheur! dit Desbuttes.

— D'autant plus grand, ajouta le sénéchal, que le repas est prêt, et que le guetteur signale sur les chemins l'arrivée de vos convives.

— On pourra tenir les plats au chaud jusqu'à l'arrivée de madame; mais qu'elle arrive, mon Dieu! qu'elle arrive!

Au même instant, l'on entendit un grand bruit de trompettes, et trente cavaliers environ entrèrent au galop dans le village, non sans exhaler par des cris et des éclats de rire l'admiration qui leur entrait par les narines. Il est vrai de dire que le village était embaumé de la senteur des rôtis et de l'arome des sauces. Un enseigne avec des cavaliers arriva ensuite, et voyant les clairons béants devant tous ces préparatifs, il commanda la halte à sa troupe.

C'étaient l'avant-garde et les clairons de la gendarmerie, dont huit compagnies venaient en masse serrée par la route de Valenciennes, escortant un carrosse bien fermé attelé de six chevaux. En un clin d'œil Houdarde fut envahi. Un tourbillon de jeunes officiers courut aux maisons comme des abeilles à la ruche; plus de trente s'étaient jetés dans le château, où ils rencontrèrent Desbuttes un peu embarrassé à la vue de tant d'hommes armés.

Les gendarmes, commandés par un lieutenant-général, étaient un corps d'élite formé de la plus pure noblesse française et écossaise. Mais gentilshommes de tous pays ont faim quand ils ont fait dix

lieues à cheval ; les gendarmes en venaient de faire douze et n'avaient pas dîné.

Un gros major, après avoir été prendre le mot d'un personnage qu'on ne voyait pas, tant il était plongé dans le carrosse dont nous avons parlé, entra au château, et, s'adressant à Desbuttes qui saluait respectueusement :

— Monsieur, lui dit-il, M. le duc de Vendôme, qui nous fait l'honneur de nous commander, me charge de vous remercier de votre attention délicate.

— Quoi, c'est M. le duc de Vendôme qui est là?... murmura Desbuttes.

— Lui-même, monsieur, et il demande que vous ne preniez point la peine de faire servir chez vous.

— Servir ? dit Desbuttes sans comprendre.

— Oui, monseigneur mangera dans son carrosse ; ses gens vont y porter le vin que vous lui destinez, avec quelques plats qu'ils choisiront. Quant à messieurs nos officiers, ils mangeront debout, militairement, l'excellent repas que vous avez eu la courtoisie de nous faire apprêter et qu'on sentait d'une lieue ; en une demi-heure ce sera terminé ; nous ne saurions nous attabler ; la marche est forcée ; on voit bien, monsieur, que vous êtes dans les secrets de l'État, car vous saviez notre passage à Houdarde, que ce matin nous ignorions encore. Grand merci donc, monsieur ; si vous voulez trinquer avec nous, vous nous ferez honneur et plaisir.

Desbuttes n'était point encore revenu de sa surprise, lorsque l'invasion se fit par les portes et les fenêtres ; quatre à cinq cents gendarmes poussant des cris de joie fondirent sur les daubes et les volail-

les, dépecèrent les viandes, débouchèrent les bouteilles, tandis que leurs valets rompaient les pains, et fouillaient les buffets pour trouver des assiettes.

Il y avait des gendarmes dans le salon, sur tous les meubles, dans les cabinets, dans les cuisines, dans les offices. Il y a en avait sur les gazons, dans les bosquets, sur les parapets; on en voyait sur les bords des fenêtres, sur le pont-levis, sur les caisses d'arbustes qu'ils avaient renversées pour se faire des bancs. Tout ce qui n'avait pu tenir au château s'était réparti dans les plus apparentes maisons du village, dont les habitants désolés de perdre un si bon repas, auquel ils avaient travaillé, mais inquiets de cette inondation de gendarmes, offraient à l'envi leurs tables, leurs chaises pour que le repas fût plus tôt fait et que les flots se retirassent de meilleure heure.

Sur le milieu du chemin, dans un vaste rond-point cerné de védettes qui croquaient, tout à cheval, des pâtés, et déchiraient les ailes de poulet, on voyait le carrosse de M. de Vendôme. Il n'avait même pas dételé. Par sa large portière ouverte, entraient des plats fumants; quelques verres de vins brillant au soleil sur des plateaux, attendaient, topaze ou rubis, le choix du seigneur invisible, et quand ce Gargantua s'était prononcé, le verre plein entrait par la portière et ressortait vide.

Ce repas dans le carrosse s'accomplissait avec la gravité d'un cérémonial parfait. Les valets fonctionnaient par files comme des grenadiers à l'exercice à feu. Là, silence et majesté. Pour Desbuttes, qui contemplait d'une fenêtre cet imposant mais lamentable spectacle, la disparition de ses plus délicates friandises s'accomplit sans qu'il eût entendu

seulement le coup de fourchette du prince; et comme la portière du service s'ouvrait au côté droit du carrosse, Desbuttes ne distingua rien que l'absorption des plats chargés et la résorption des verres vides. Ce carrosse lui fit l'effet d'un Léviathan auquel trente laquais auraient servi une collation.

Mais en revanche autour de lui quel mouvant tableau! que de bouteilles cassées, quel cliquetis d'assiettes et de verres, quel tintamarre de mâchoires entre-choquées : huit cent cinquante gendarmes et quatre cents laquais nettoyaient de tout comestible honorable ces buffets et ses tables si curieusement chargés par le magnifique seigneur d'Houdarde. Une demi heure! avait dit le major; les gendarmes eurent fini en vingt minutes.

Et ils se disputaient les miettes, quand un clairon, dont les sons manquaient de pureté, chanta le boute-selle. La portière du carrosse s'était refermée; monseigneur avait fini.

Alors ce fut un pêle-mêle dont Callot et Goya, réunis à Wouvermans, ne sauraient donner une idée.

Les gendarmes, la bouche pleine, les mains grasses du dernier morceau qu'ils emportaient, coururent à leurs chevaux, que la plupart enfourchèrent d'un bond, suivant les règles de la voltige qu'on enseignait à l'académie.

D'autres se firent hisser par leurs valets, soit qu'ils fussent devenus trop pesants à force de boire, soit que, réellement, l'homme qui a beaucoup mangé pèse plus que l'homme à jeun, — n'en déplaise au préjugé bourgeois qui garantit le contraire, — et sur un second appel de clairon, l'avant-garde partit au

trot, tandis que les compagnies, se formant autour du carrosse, s'alignaient tumultueusement sur la chaussée.

Un chat n'eût pas trouvé dans Houdarde de quoi souper des reliefs du festin ordonné par Desbuttes.

Ce pauvre financier, cloué à sa fenêtre avec un sourire forcé, répondait par mille révérences aux mille caracolades des officiers et des gendarmes qui goguenardaient en défilant devant lui.

Toutefois, l'amphitryon malgré lui eut sa récompense. Quand le carrosse passa devant le château, quelque chose de blanc et de potelé parut sous le rideau fermé de la portière, et fit une sorte de salut pareil à la bénédiction d'un évêque.

Desbuttes se flatta que c'étaient deux doigts de M. le duc de Vendôme. Quelques esprits chagrins assurèrent que c'était la patte d'une levrette gris blanc qui avait dîné avec monseigneur.

Quant aux conviés de Desbuttes, une demi-douzaine de robins faméliques ou de maltôtiers retirés des affaires, c'est-à-dire échappés à la potence, qui étaient venus pour le festin,— partie à mules, partie en vieilles litières du temps d'Henri IV, — lorsqu'ils virent cette raffle, au lieu de la chère-lie dont on leur avait fait fête, ils regagnèrent leurs pignons et leurs donjons sans même saluer le désolé Desbuttes.

XVII

COMMENT DESBUTTES PASSA DES GENDARMES AUX GRENADIERS, ET DE CEUX-CI AUX CHEVAU-LÉGERS DE LA GARDE.

Ce malheureux attendait toujours sa femme, et commençait à s'inquiéter ; son bailli le réconfortait en lui assurant que le repas eût été perdu si l'on eût attendu Mme Desbuttes, tandis que cette galanterie involontaire faite aux gendarmes lui rapporterait beaucoup d'honneur, peut-être même de profit.

— Eh bien ! dit le traitant avec un gros soupir, faisons tuer le reste des volailles vivantes, assommons les derniers lapins, cherchons du poisson au vivier, il s'en trouvera encore assez pour recevoir dignement ma femme ; activez, bailli, activez !

— Poussière à l'est ! s'écria le guetteur du haut de la tour.

— Pour le coup, c'est ma femme, dit Desbuttes.

Et il se mit à pousser avec une ardeur toute nouvelle ses préparatifs d'un second dîner de noces.

On distinguait en effet, au loin, un carrosse qui volait sur la route.

— Ce ne sont pas des chevaux qui traînent ce carrosse, dit le sénéchal, ce sont des licornes ou des hippogriffes. Quel train !

— Ma femme est pressée de me voir, répliqua Desbuttes.

Mme Desbuttes devait être effectivement pressée,

car ses chevaux dévoraient l'espace, et l'un d'eux tomba sans haleine, expirant, devant le pont du château.

Le financier se précipita au-devant du carrosse, l'ouvrit, enleva dans ses bras Violette, sans s'apercevoir qu'elle était à moitié morte.

Tandis que ses gens s'empressaient autour d'elle et préparaient la salle encore dévastée par le dîner des gendarmes, Desbuttes réussit à rappeler les esprits de sa femme; il était à ses pieds, il l'accablait de tendres questions, et en même temps lui demandait pourquoi elle avait crevé un cheval de trois cents pistoles.

— Eh! monsieur, dit-elle, parce que j'étais entourée de cavaliers, parce que ces messieurs voulaient m'escorter de trop près, et que, pour échapper à leurs chevaux qui vont vite, il m'a fallu pousser les vôtres.

— Quoi! s'écria Desbuttes, encore des cavaliers? Sont-ce des gendarmes?

— Ce sont des grenadiers à cheval commandés par M. de Villemur, et ils viennent.

— Ah çà! mais toute la maison du roi va donc venir à Houdarde? est-ce qu'ils ont aussi parlé de dîner chez moi?

Violette ne comprit pas; elle ne cherchait pas d'ailleurs à comprendre. Une grande pâleur sur ses traits, un cercle noir sous ses grands yeux, un tremblement nerveux par tout son corps révélaient une émotion dont Desbuttes se préparait à demander la cause, quand soudain les grenadiers à cheval arrivèrent en vue d'Houdarde.

— Que se passe-t-il en ce pays, monsieur? dit le

sénéchal, qui accourut près de Desbuttes; nous sommes inondés de troupes. Voici les grenadiers; il y a, dit-on, des chevau-légers qui coupent la plaine là-bas, à l'Écluse, et mon huissier que j'avais envoyé chercher du pain à la prochaine bourgade raconte qu'il a vu plus de dix mille gens de pied foulant les blés et disséminés par les chemins.

— Où vont tous ces gens-là, sénéchal?

— Monsieur, à Valenciennes.

Desbuttes se frappa le front. Il se rappelait que toutes ces provisions amassées clandestinement depuis trois mois par ordre de M. de Louvois, on les avait conduites à Valenciennes. Cette ville devait donc servir de centre à quelque grande et mystérieuse opération méditée par le ministre. En amassant tant de farines, le maltôtier n'avait songé qu'à râcler le fond des sacs : que lui importait leur destination!

Desbuttes, comme tous les esprits vulgaires, se contenta d'avoir deviné ou cru deviner quelque chose.

— Laissons, dit-il, les grenadiers à cheval, les chevau-légers, les fantassins aller rejoindre les gendarmes à Valenciennes. Violette est arrivée; dînons avec Violette, marions-nous; c'est le devoir d'un bon sujet quand son roi fait la guerre.

Mais Desbuttes comptait sans son hôte ; les grenadiers à cheval étaient une terrible compagnie : à peine leur eût-on crié : Halte! dans Houdarde :

— Messieurs, leur dit le commandant qui comptait parmi les habiles militaires de ce temps, vous avez devant vous les gendarmes, derrière vous les chevau-légers, c'est vous dire qu'à Valenciennes vous trouverez le dîner mangé, ou qu'on ne vous laissera pas

le temps de le manger s'il en reste. Croyez-moi, vous n'êtes que soixante-dix maîtres et cent valets; ce village a château, ferme et trente feux; notre dîner se trouve ici ou je meure.

Un pareil langage est toujours compris du soldat français; les grenadiers mirent pied à terre, et leur chef entra au château.

Desbuttes, en le voyant, frissonna de tout son corps.

C'est que M. de Villemur n'était point d'un abord encourageant. Il était frère du capitaine et du commandant Riotor, tués l'un et l'autre à la tête des grenadiers en 1678 et 1684. Basané, couturé, colosse, excellent gentilhomme et d'une exquise courtoisie, il avait roussi tant de fois à l'épouvantable feu des siéges, qu'il ressemblait beaucoup plus à un pandour qu'à un marquis de France. Il s'adressa donc au tremblant Desbuttes, et lui dit:

— Monsieur, vous faites bonne cuisine ici... à ce que je sens.

—Mais oui, monsieur, je me marie... c'est-à dire...

— Mariez-vous, monsieur, vous êtes libre, mais donnez vivement à dîner à mes grenadiers.

— Mais les gendarmes?...

— Service du roi! dit le capitaine.

Desbuttes s'inclina et emmena rapidement sa femme qui s'était affaissée dans un coin sous ses coiffes sombres.

M. de Villemur apercevant cette charmante effarouchée :

—Ah! dit-il, c'est madame que mes grenadiers lutinaient tout à l'heure. Excusez les grenadiers, madame ; ils aiment à bien vivre tant qu'ils vivent ; et comme, de soixante-dix qu'ils sont, la moitié au

moins restera sur le carreau à la prochaine affaire,— sera-ce demain, sera-ce cette nuit? Dieu seul et le roi le savent, — ils mettent le temps à profit. Toutefois, ils ne vous empêcheront pas de vous marier autant que cela vous sera agréable. Çà, dîne-t-on?

Et après cette allocution toute courtoise, le capitaine avait tourné ses grosses bottes d'un autre côté. Violette s'était enfuie. Villemur installait ses grenadiers et ouvrait les buffets lui-même pour que les choses se passassent en règle.

Ce fut lui qui distribua les vivres, donna les bouteilles et coupa le rôti. Il ne laissa rien dans les basses-cours, rien dans le clapier, rien dans les viviers, rien nulle part, c'est vrai; mais rien ne fut perdu. Les valets eurent tout au plus de quoi manger. Le capitaine dîna d'un croûton de pain et d'un pot de confitures. Ce repas achevé, il salua Desbuttes et fit sonner le boute-selle. Les hommes n'avaient pas le pied à l'étrier qu'on entendit d'autres trompettes à cent pas du village.

— Que vous ai-je annoncé, messieurs, dit Villemur à ses gens qui défilaient devant lui; entendez-vous les chevau-légers? Bien nous a pris d'avoir dîné. En route!

Et ils dépassèrent la dernière maison d'Houdarde, au moment où deux mille chevau-légers ayant chacun un fantassin en croupe se répandaient affamés dans le pauvre village.

Cette fois les procédés ne furent point gardés comme aux deux premières invasions. M. de Vendôme avait agi en prince, M. de Villemur avait dîné en gentilhomme-soldat; les chevau-légers entrèrent à Houdarde comme le gros nuage lorsqu'il s'est fait

précéder, pour annoncer la tempête, de coups de tonnerre et d'éclairs.

Les chevau-légers avaient étape et logement choisis à une lieue avant Houdarde ; mais il paraît qu'ils ne trouvèrent là ni l'un ni l'autre, et comme le brigadier qui commandait la colonne en l'absence de Rubantel, lieutenant-général resté en arrière, avait pris ses informations, il lui fut répondu que le commissaire chargé des vivres avait fait filer les munitions sur Valenciennes.

Le brigadier demanda le commissaire pour s'éclaircir du fait avec lui ; on répondit au brigadier que M. le commissaire des vivres célébrait ses noces à un château qu'il venait d'acheter près de là.

Nécessité fait loi : le brigadier jugea que pour repaître ses chevaux et ses hommes, il lui faudrait pousser jusqu'à Valenciennes ; mais ayant appris que le château et la noce du commissaire se trouvaient sur son chemin, à Houdarde, il pinça ses lèvres, enfonça son chapeau, et fit sonner la marche, en méditant quelque rude apostrophe à M. le commissaire.

De tout temps les fournisseurs d'armée ont eu maille à partir avec leurs pensionnaires. Jamais en croquant ses croûtes ou en mâchonnant son riz le soldat n'a manqué de maudire l'intendant ou le munitionnaire. Cela console toujours un peu, et le fournisseur s'en autorise pour négliger à la fois qualité et quantité. Il faut dire que la profession, si elle est lucrative, n'est pas exempte de périls, et cet intendant de Picardie fit une sage réponse quand on lui demandait pourquoi il se hâtait si fort de s'enrichir :

— Si je ne me hâtais pas, dit-il, je n'aurais pas le temps de faire fortune avant d'être pendu.

Sous le règne de Louis XIII le Juste, prince-soldat des plus vaillants, qui eût été grand capitaine s'il eût été moins paresseux, on brancha passablement de commissaires des vivres. C'était le commencement de l'institution ; le commissaire était coriace, le soldat exaspéré ; le premier en voulait à l'estomac du second, le second se vengeait sur l'artère carotide du premier : M. de Richelieu laissait faire. Mais Fouquet, financier civilisé, défendit que l'on étranglât ses commis pour l'honneur de l'humanité. Louvois, ami du soldat, protégea pourtant les commissaires pour l'honneur de la discipline, par amour-propre aussi, parce qu'il les avait nommés; en sorte que la haine mal satisfaite ne fit que s'accroître et guetta les occasions.

Or, en la circonstance présente, l'occasion se présentait belle. Il s'agissait d'une marche pénible, subitement ordonnée : un ministre de la guerre qui veut faire faire aux troupes des tours de force doit avoir songé à les nourrir. Cheval saute mal le fossé, dont l'estomac est défoncé, dit le proverbe.

Voilà ce que pensait le brigadier qui commandait la colonne, voilà ce que répétaient les chevau-légers et les fantassins qu'ils avaient en croupe, lorsqu'on arriva dans Houdarde.

Le jour baissait, les chevaux suaient et les hommes étaient pâles de faim ou de colère; le brigadier, en homme exercé, reconnut le château pour la seule habitation convenable au traitant; il entra donc jusqu'au pont-levis qui se trouva fermé.

Desbuttes commençait à se fatiguer des visites militaires, et, propriétaire de sa propriété, il se croyait en droit de fermer sa porte et de regarder défiler les troupes du roi.

Le brigadier en décida autrement. Tout à cheval, il frappa de sa houssine sur le parapet de planches, en criant :

— Eh! là dedans, monsieur le commissaire!

Autour de lui s'étaient groupés une quarantaine d'officiers et de bas-officiers, la corne du chapeau sur l'œil, l'œil de travers, la mine mauvaise. Desbuttes ouvrit la fenêtre derrière laquelle il se retranchait.

— Plaît-il, monsieur? répliqua-t-il timidement.

— Monsieur, cria le brigadier, êtes-vous commissaire des vivres?

— Oui, monsieur.

— Est-ce vous qui avez reçu la commission n° 52 qui dessert cette province?

— Oui, certes, monsieur.

— Et d'abord vous n'êtes pas poli, monsieur le commissaire; on ne parle pas à un brigadier des armées du roi du fond d'un chenil, comme un dogue qui aboie après le pauvre monde. Sortez un peu qu'on vous voie, et abaissez-moi ce pont. Est-ce que nous avons des habits blancs comme les Espagnols? Regardez, nos casaques sont rouges, et le galon en est assez frais, je suppose, pour que vous reconnaissiez les chevau-légers français.

Des buttes se pencha le plus possible hors de la fenêtre et répliqua qu'il avait ses raisons de s'enfermer; que les gendarmes avaient passé, puis les grenadiers, que le village et le château étaient à sec.

— Tout cela ne regarde pas les chevau-légers, dit le brigadier avec colère; vous deviez nous faire dîner à la dernière étape; c'est porté sur ma feuille de route; le dîner a manqué.

— Monsieur, j'ai reçu ordre de faire conduire les vivres à Valenciennes.

— Monsieur, montrez-moi l'ordre.

— L'ordre était verbal; c'est un cavalier du bailliage de Valenciennes qui me l'a apporté.

Cette réponse parut une défaite et souleva une tempête dans le groupe qui entourait le brigadier.

— Allons, allons, avancez, dit ce dernier à Desbuttes, et abattez ce pont. Service du roi !

— Mais, monsieur, je suis chez moi.

— J'y veux entrer pour voir vos caves.

— Elles sont vides.

— Nous connaissons la valeur de ce mot-là, M. le commissaire : ouvrez, ou j'enlève de force votre pont, et, une fois la citadelle prise, gare!

Desbuttes, les larmes aux yeux :

— Messieurs, dit-il, je vais à vous.

— Ah ! enfin ! s'écrièrent les vautours du groupe.

Cependant, la Goberge essayait de retenir son ami, nouveau Régulus allant se livrer aux affamés. Violette, confinée en un cabinet vérouillé, ne savait rien de ce qui se passait au dehors.

— Vous êtes perdu si vous ouvrez, disait le bailli à son seigneur. Ces chevau-légers sont des tigres.

— Monsieur, fuyez par une poterne, disait le sénéchal, nous vous accompagnerons tous ; c'est l'unique moyen de salut !

— Ne me laisse pas seul, disait la Goberge en se cramponnant aux habits splendides de Desbuttes, je ne puis pas marcher, on me prendra pour le maître de la maison et l'on me donnera l'estrapade à ta place.

Chacune de ces allocutions augmentait d'un ton

la pâleur du financier; de blanc, devenu jaune, il tournait au vert.

Un formidable coup frappé dans le tablier du pont, fit bondir Desbuttes qui se résolut à une conférence avec l'ennemi; le bailli et le sénéchal s'enfuirent vaillamment par leur poterne. La Goberge s'étendit sous son lit.

Les chaînes grincèrent, le pont s'abattit; Desbuttes s'avança, l'air bénin, le cœur battant, un discours gracieux et lamentable sur les lèvres. Vingt hommes fondirent sur lui et l'amenèrent au brigadier.

Ces jeunes gens ne ressemblaient pas mal au chien couchant qui saisit le lièvre au gîte, et lui appuie sur l'échine une mâchoire inoffensive encore, mais toute prête, sans le regard impérieux du chasseur, à plonger vingt poignards dans la chair vivante.

— Fort bien, dit le brigadier; tenez-le et qu'on me suive dans la maison, où je ferai perquisition.

— Monsieur! monsieur! s'écria l'infortuné Desbuttes, je n'ai pas une once de farine, pas un grain d'orge, pas un os, pas une goutte de vin!... La Maison du roi m'a tout pris!

— Eh bien! raison de plus: nous reconnaîtrons votre intégrité, votre innocence; nous en donnerons certificat.

Et ils s'avançaient.

— Monsieur, j'ai ma femme, ma jeune femme malade, vous la tuerez de peur!

Une huée féroce accueillit ce cri de détresse. Les jeunes fous ne se montrèrent que plus âpres à l'invasion.

Mais le brigadier fut touché de compassion: il avait cinquante ans, et était marié depuis six semaines.

— Voilà qui est différent, dit-il, en étendant son bras comme une barrière entre le château et les envahisseurs; on respectera votre femme, monsieur le commissaire.

La huée se changea en un murmure assez hostile au brigadier.

— Ah çà! dit ce dernier, suis-je le maître ici, et faut-il que je prenne les noms des mutins pour les donner au général?

M. de Rubantel ne plaisantait pas avec la discipline; les étourdis grognèrent plus bas, les estomacs seuls se plaignirent.

Mais au delà des officiers et des meilleurs chevau-légers, il y avait les deux mille pionniers qu'ils avaient amenés en croupe.

Mauvais paysans, fiers et furieux d'être soldats.

Ceux là grondèrent parce qu'ils avaient un moment espéré le pillage.

Le brigadier n'était pas un homme trempé comme M. de Villemur; il fut ému du bruit des réclamations, et croyant satisfaire à tout:

— Messieurs, eut-il l'imprudence de dire, je visiterai la maison avec deux officiers; si elle est vide, comme monsieur le prétend, nous partirons; sinon, il y aura trahison évidente, et alors comme alors!

Un hourra de satisfaction accueillit ces paroles. Pour les pionniers, elles signifiaient: Il y a trahison; le commissaire sera pendu.

Les masses n'entendent jamais d'assez près les orateurs qui les haranguent; tout conseil qui ne leur plaît pas change de sens en arrivant jusqu'à elles. Les chevau-légers attendirent en bourdonnant que le brigadier eût fait sa visite. Ils continrent les pion-

niers par leur seule présence; et lorsqu'au bout d'une demi-heure le commandant assura qu'il n'avait rien trouvé, du grenier à la cave, on le crut d'autant mieux qu'on s'était fait raconter par les vassaux d'Houdarde les franches-lippées des gendarmes et des grenadiers de la garde.

Cependant cette déclaration, bonne pour calmer des estomacs intelligents, ne suffisait pas à donner du ventre aux chevaux. Le major qui reçut l'ordre de faire sonner le boute-selle pour marcher sur Valenciennes interrompit respectueusement son supérieur par ces paroles:

— Monsieur, les chevaux n'en peuvent plus.

— Mais, major, puisqu'on n'a rien à leur donner ici; puisque les fourrages sont à Valenciennes, il nous faut aller à Valenciennes.

— Monsieur, c'est déjà trop d'un cavalier pour nos bêtes qui ne se peuvent porter elles-mêmes; jamais elles ne porteront double charge, il faut mettre à terre les pionniers.

— Eh bien! à terre les pionniers! dit le brigadier avec la satisfaction que tout officier de cavalerie éprouve à se débarrasser des fantassins.

Cet ordre consola les chevau-légers de leur abstinence. Ces jeunes gentilshommes avaient beaucoup souffert du contact d'un paysan, qui trop souvent les étreignait quand trottait le cheval.

Il se hâtèrent de reprendre la libre possession de leur monture, et s'éloignèrent d'Houdarde en respirant presque aussi joyeusement que Desbuttes, l'infortunée victime de la journée.

Entendre les clairons, voir les cavaliers se jeter en selle, sentir la commotion de ce galop de deux mille

quadrupèdes c'était une joie enivrante assurément; Desbuttes ne remarqua point les masses noires et silencieuses qui étaient demeurées sous les arbres autour de la maison, dans l'ombre de la nuit.

Au bruit décroissant de ce galop si bien imité par l'hexamètre de Virgile, le sénéchal et le bailli étaient revenus près de leur maître. On se jetait dans les bras les uns des autres. La Goberge eût embrassé Belair en un pareil moment.

—Vite ! s'écria Desbuttes, relevez le pont. J'ai dû, par civilité, le laisser bas tant que ces maudits cavaliers demeuraient sur la place; maudits, non pas, car ils ont été charmants; ils s'en vont... Mais enfin, levez le pont; il me tarde d'être chez moi, de tirer de dessous les verrous ma pauvre femme, et de savoir pourquoi tantôt elle était si triste, pourquoi si pâle, pourquoi...

Il fut interrompu, le malheureux, par un bruit épouvantable. Ainsi la nuit mugissent les flots bourbeux des fleuves quand ils inondent une plaine, assiégent les villages, clapotent en montant aux murailles, et s'engouffrent en cascades effrayantes dans les maisons qu'ils noient avec les habitants.

XVIII

OU DESBUTTES FRISE LA POTENCE

Les pionniers, restés seuls avec un sous-officier qu'on leur avait laissé pour digue, on méprisait trop

cette canaille pour supposer qu'elle eût d'autres idées que n'en ont les troupeaux de moutons ; les pionniers, disons-nous, qui n'étaient point la fleur des Picards, des Berrichons et des Poitevins, se souvinrent qu'on leur avait parlé de trahison et de punition ; qu'il y avait là, en face, un château, dans ce château un commissaire des vivres, l'ennemi commun, et, après s'être consultés une minute par groupes de compatriotes, ils fondirent comme une mer déchaînée sur le pont-levis qui se relevait.

Il en tomba bien quelques-uns dans la rivière, mais elle n'était pas assez profonde pour les noyer ; d'ailleurs ils se raccrochèrent à des filets et à des perches que leurs mains rencontrèrent sur les berges.

Des filets !... il y avait donc du poisson à prendre? Les Poitevins, ceux du bas pays, sont de grands ichthyophages. Ils se mirent à ravager la rivière, de telle façon que pas un goujon, pas une anguille, fût-elle de la grosseur d'une aiguille à tricoter, pas un barbillon, fût-il de la taille d'un goujon de six semaines n'échappa au curage.

Une bande s'était précipitée dans les caves, une autre commençait à enfoncer les portes du grand escalier, que Desbuttes, aux abois, avait eu la présence d'esprit de barricader avec la barre de clôture.

Déjà l'on entendait les hurlements des valets serrés à la mode de la Jacquerie, les cris des servantes se heurtant éperdues comme des chauve-souris, dans les corridors ; déjà s'allumaient quelques chandelles destinées à se changer en torches incendiaires, lorsque la porte étant forcée, Desbuttes fut saisi par les furieux au moment où il essayait d'entrer chez sa femme pour se cacher près d'elle.

Pris, traîné, enlevé sur les épaules de ces coquins qui l'enveloppaient en redescendant l'escalier, un peu battu, un peu pincé, plus mort que vif, il poussa un gémissement tellement aigu, tellement lamentable, que le château en retentit.

Violette, à ce cri, tira ses verrous, se précipita hors de sa chambre et, dans un transport de généreuse colère, ouvrit, malgré les efforts de dix hommes, une fenêtre qui donnait sur les fossés du château.

Tout en se débattant avec furie, elle vit Desbuttes s'agiter au-dessus des bras qui l'emportaient ; elle aperçut comme une corde se balançant à l'un des bras du pont-levis, et le désespoir dans l'âme, le délire au cerveau, elle réunit toutes ses forces pour crier : Au secours ! au meurtre ! au secours ! mordant les mains furieuses qui s'appliquaient sur sa bouche et voulaient l'arracher de la fenêtre.

Il était temps : un effroyable silence se faisait déjà dans cette foule, ce silence qui précède le meurtre et en accompagne les hideux préparatifs.

Soudain une voix tonnante perça la nuit comme une explosion de mousquetade, deux chevaux lancés à fond de train entrèrent dans la foule, qu'ils trouèrent profondément.

— Jour de Dieu ! Lavernie, dit la voix, je crois qu'on assassine par ici !

— Oui, mon général, chargeons, tuons toute cette canaille !

— M. de Rubantel ! murmurèrent les pionniers en déroute, dès qu'ils reconnurent le général.

Violette, délivrée, vit alors deux épées de flamme voltiger comme des météores au-dessus des têtes vacillantes, çà et là quelques vides se faire dans la

foule, deux chevaux bondissants, deux hommes s'escrimant, aux pieds desquels Desbuttes, libre et tout en larmes, s'agenouillait comme devant deux anges.

Elle s'élança vers les degrés pour aller remercier aussi ces deux vaillants libérateurs. Le devant du château était nettoyé de pionniers comme l'intérieur l'avait été de vivres par les gendarmes. La bande, effarouchée, dispersée dans tous les sens, courait à toutes jambes sur la piste des chevau-légers.

Mais Violette n'avait eu de forces que pour se défendre et défendre son mari; elle ne se vit pas plus tôt dégagée, seule, sauvée, qu'elle resta clouée au parquet, paralysée, chancelante, et sans une banquette qui reçut ses membres engourdis, elle fût tombée à la renverse.

Ce miraculeux secours si opportunément arrivé, ne tombait cependant pas du ciel.

M. de Rubantel, lieutenant général, destiné au commandement de huit bataillons et de cinq escadrons, était resté en arrière, comme nous l'avons dit. C'était un brave guerrier, un honnête homme, homme *de peu*, comme dit Saint-Simon, et que son peu de seigneurie rendait plus fier encore et plus susceptible à l'égard des princes et des grands qui le commandaient.

C'était un homme d'opposition, comme on dirait aujourd'hui, et en cela semblable à Catinat, sauf la différence des caractères; Catinat, doux, poli, réservé, muet quand la cour l'avait blessé : Rubantel, hargneux, pointilleux, querelleur. Ce qui ne l'avait pas empêché de faire un assez bon chemin, parce

qu'il était fort vaillant et fort riche, deux vertus qui le rendaient cher aux troupes.

Rubantel, sachant qu'il avait devant lui Vendôme, un prince, derrière lui M. de Boufflers, un très-grand seigneur, ne se souciait point de courtiser l'un ou l'autre de ses supérieurs : il tenait donc sa place entre les deux, laissant sa colonne à un brigadier, en observant de ne point approcher de l'avant-garde ou de l'arrière-garde, dans la crainte d'être appelé à l'ordre et de se quereller avant l'expédition qu'on projetait.

Afin d'en arriver paisiblement à ce but, il marchait seul avec son aide de camp et son laquais, en simple volontaire, regardant trotter ses chevaux de main, qu'il avait élevés lui-même, et regardant aussi les plaines pour faire des remarques sur la culture.

De loin, quand il avait gravi une éminence, il voyait devant lui ses escadrons poudroyer sur la route. Derrière, il apercevait les gros bataillons et les douze escadrons de M. de Boufflers, à qui M. le duc du Maine servait de maréchal de camp pour cette campagne ; circonstance notable à laquelle le marquis de Boufflers devait d'avoir une cour réelle.

Et, se sentant libre entre ces deux puissances, il respirait le grand air avec de larges poumons, faisait siffler sa badine, et plaisantait du ton le plus agréable avec son aide de camp, voire avec le laquais, vieux serviteur qui ne se sentait pas d'aise.

Quand Rubantel, dans la matinée, vit M. de Vendôme s'arrêter à Houdarde, puis Villemur y faire halte à son tour, il craignit un de ces encombrements forcés qui mêlent les détachements les uns avec les autres, et envoya son aide de camp s'informer de ce qui se passait.

Resté seul avec le laquais, il commençait à s'ennuyer, lorsqu'au coin d'un petit bois qui bordait la route, il vit des chevaux gardés par un valet monté sur une mule.

Trois cavaliers, profitant du soleil qui dorait le talus verdoyant, avaient étalé sur l'herbe de frugales provisions. Une bouteille de fin osier blanc, un reste de pâté, quelques fruits secs composaient le festin. Mais des trois convives un seul faisait honneur à la collation. Encore mangeait-il lentement, comme à regret, jetant un œil tendre sur ses deux compagnons, qui, la tête inclinée sur la poitrine, à sa droite et à sa gauche, jouaient distraitement l'un avec les oreilles soyeuses d'un petit chien noir et blanc, l'autre avec son couteau de chasse.

Rubantel s'arrêta pour considérer ce tableau empreint de grâce et de mélancolie; le mangeur était un petit homme rond et rose sous ses cheveux gris. Il portait un habit plus noir que brun, des bas noirs drapés malgré le soleil; des souliers au lieu de bottes, bien qu'il dût voyager à cheval. C'était un prêtre ou un vieux procureur.

Des deux compagnons attristés, celui qui caressait le chien était un beau et fier jeune homme, aux cheveux noirs, d'une grande taille, vêtu de deuil; l'autre, un frêle jouvenceau, blond comme de l'or, malgré les cils bruns qu'il abaissait vers le gazon.

Le bruit que firent en s'approchant du groupe les trois chevaux de Rubantel, leur hennissement quand ils sentirent des camarades, firent aboyer le chien, lever la tête au grand jeune homme brun, et découvrirent à Rubantel une physionomie connue:

— Jour de Dieu! c'est Lavernie, s'écria-t-il.

Gérard, c'était bien lui, se leva d'un bond et courut à la rencontre du général en s'écriant :

— Monsieur de Rubantel!...

Les deux autres hommes, le prêtre et le jouvenceau, se levèrent à ce nom qui commandait le respect. Le chien cessa d'aboyer et se coucha près de l'ecclésiastique.

— Mon général, dit Gérard, quelle joie de vous rencontrer!

— Quelle surprise c'est pour moi, répliqua Rubantel, car je vous croyais à l'armée de Catinat.

— J'y étais, en effet, mon général, dit Lavernie d'une voix sourde.

— Pourquoi donc vous trouvé-je ici? Catinat n'en a pas fini avec M. de Savoie. Ah! pardon, interrompit-il soudain en remarquant le deuil du jeune homme, une perte douloureuse vous a ramené...

— Ma mère, dit Gérard d'une voix mal assurée.

Rubantel se baissa sur ses arçons et passa ses bras au cou de Gérard en l'étreignant affectueusement.

— Je vais mettre pied à terre, dit-il, nous causerons mieux. Qui avez-vous là avec vous? Votre frère? Et votre clerc?

— Mon général, ce jeune homme n'est pas mon frère; j'en avais un, que nous avons perdu il y a longtemps; c'est plus que mon frère, c'est M. Belair, mon ami. Le vieillard est mon précepteur, M. l'abbé Jaspin.

Rubantel ôta son chapeau; Jaspin, essuyant sa bouche, et Belair rangeant ses cheveux, saluèrent respectueusement, et de loin, le général,

— Mon général, dit Gérard, ne vous arrêtez point ici, s'il vous plaît; ce jeune homme se cache; il est

dans la disgrâce de M. de Louvois, et se dissimule du mieux qu'il peut aux regards. Vous, mon général vous êtes tellement connu, vous brillez d'un éclat si grand, que s'il passait ici de nouvelles troupes, le reflet de votre lumière trahirait ce pauvre garçon.

— Ah ! il se cache, répliqua le général en considérant avec intérêt la charmante figure de Belair ; il ne doit pas être un gros coupable. Cependant, il est vrai que pour déplaire à M. de Louvois, il n'en faut pas tant, ajouta Rubantel, heureux de placer un coup de dent sur le ministre.

Gérard soupira.

— Eh bien ! continua le général, je vais poursuivre mon chemin ; montez à cheval, Lavernie, vous m'accompagnerez ; le bon abbé avec le jeune homme nous suivront de loin, nous leur servirons d'éclaireurs, au besoin même de sauvegarde ; car enfin, M. de Louvois n'est pas tout en France, dit Rubantel en enflant ses joues, et l'on vaut bien quelque petite chose aussi, jour de Dieu ! Ainsi venez, mon ami, j'ai cent choses à vous dire, et faites-moi donner un quartier de ce pâté que je convoitais, s'il faut vous l'avouer. Je croquerai cela tout en marchant, de sorte que je me passerai de dîner ce soir avec cette foule de princes.

Le laquais se précipita pour recevoir des mains de l'abbé une tranche appétissante que Belair plaça sur une large feuille de sycomore. Cependant Gérard, après avoir serré la main de ses compagnons, s'était mis en selle. Rubantel dépêcha le morceau en cinq bouchées, avec les belles dents d'un seigneur chasseur ; il but une longue gorgée à la bouteille d'osier, salua encore, et partit au pas, côte à côte avec Gé-

rard, en admirant Jaspin qui serra précipitamment dans un mouchoir blanc les restes du dîner, et commanda au laquais de les enfermer dans sa valise. Le chien ne vit pas plus tôt Gérard à cheval, qu'il sauta gracieusement et sans trébucher sur le pommeau de la selle, où il prit place, les pattes allongées, comme l'agneau sur l'épaule du bon Pasteur.

— N'allons pas si vite, dit Rubantel, nous n'avons rien à craindre, nous; Dieu merci, nous tâtons de la faveur.

— Parlez pour vous, mon général, répliqua Gérard.

— Eh, quoi! auriez-vous à vous plaindre? Après ce que Catinat a écrit de vous et de votre belle conduite à Staffarde... n'êtes-vous pas satisfait du commandement qu'on vous a donné pour cette campagne?

— On ne m'a donné aucun commandement, mon général.

— Quoi! vous servirez encore comme lieutenant? Vous n'avez pas au moins la compagnie?

— Je ne servirai pas du tout, et je ne suis plus même lieutenant, monsieur: j'ai été cassé!

Rubantel fit un bond sur son cheval.

— Vous!... un officier sage comme une fille et brave comme un lion!... Vous cassé!... Par qui?

— Mais par celui qui casse: par M. de Louvois.

— Que lui avez-vous donc fait, Lavernie?

Gérard hésita un moment. Il allait être forcé de repasser par le sentier d'épines, le douloureux sentier de ses malheurs. Mais il avait en face de lui des yeux si loyaux, une main si affectueuse, que la réserve eût été une offense. Il raconta donc à Rubantel les bontés de Catinat la veille de Staffarde, le dévouement de Belair, la fuite d'Antoinette et l'incom-

préhensible acharnement de Louvois après cette jeune fille, et la mort de Mme de Lavernie, que l'impitoyable ministre avait tuée entre ses bras.

— Ah çà! mais cet homme-là est le démon incarné, s'écria Rubantel tout ému de compassion et de colère. Quoi! il vous en veut d'avoir défendu votre mère et votre fiancée!

Gérard tira de son justaucorps la lettre suivante du ministre qu'il présenta au général·

« Monsieur Gérard de Lavernie,

» Le roi n'aime pas qu'on manque à la discipline et au respect des supérieurs, même en dehors du service. Sur la plainte que je lui ai adressée, S. M. vous retire la lieutenance qu'elle avait daigné vous accorder. Vous garderez six mois les arrêts dans vos terres.

» Signé: MICHEL LOUVOIS. »

— Oh! murmura le général; voilà qui est dur!... Jour de Dieu! si on m'avait fait pareille injure...

— Vous êtes un grand officier, vous, mon général, et l'on compte avec vous; moi, un gentilhomme provincial, un atome, on souffle sur moi, je disparais, je rentre dans le néant.

— Pauvre Lavernie!... mais j'y pense... vous êtes aussi disgracié que votre ami Belair, vous êtes mis aux arrêts, et les six mois ne sont pas expirés; songez-vous bien à quoi vous vous exposez, avec un sacripant comme ce Louvois? Il est capable de vous faire passer par les armes. Jour de Dieu! prenez garde... rien ne vous sauverait, mon cher enfant, pourquoi êtes-vous ainsi à découvert, au soleil, par

les chemins, en face de vingt-cinq mille hommes dont la moitié peut vous reconnaître... Diantre!... c'est imprudent.

— Mon Dieu! général, c'est vrai, répliqua Gérard; je n'ai qu'une peur, c'est de vous attirer quelque désagrément; merci pour vos bonnes paroles... Je tourne bride et rejoins mes amis; poursuivez votre chemin de peur qu'on ne nous voie ensemble.

Le général se redressa offensé.

— Dites donc, Lavernie, répliqua-t-il, me prenez-vous pour un veillaque? Depuis quand M. de Rubantel a-t-il peur des gens en disgrâce? Est-ce que je suis un archer pour vous arrêter sur la grande route? Est-il écrit dans mon brevet de lieutenant-général que je devinerai les antipathies de M. de Louvois, et que je lirai sur la figure des gens s'ils sont libres ou condamnés aux arrêts! Faites-moi donc le plaisir de ne pas vous occuper de moi; et occupons nous beaucoup de vous, au contraire. Ce que je vous ai dit était par pure prévoyance; je connais le Louvois, et ses espions, et ses exécutions féroces. Maintenant, vous êtes averti, marchons.

Gérard saisit la main du brave général, et la retint affectueusement dans les siennes.

— J'avais tout prévu, dit-il, en venant ici, et je m'attends à tout.

— A la bonne heure; mais est-ce trop indiscret de vous demander ce que vous comptez faire?

— Mon général, mon vieil ami, vous êtes un de ces cœurs dans lesquels tout honnête homme doit aimer à verser son secret. Dans ma province, où je languissais depuis la mort de ma pauvre mère, j'ai appris vaguement qu'il se préparait un armement

formidable; les campagnes ont été pratiquées, on a fait sourdement des levées d'ouvriers et des recrues, on a vidé les magasins. Peu à peu, j'ai suivi le courant pour voir de quel côté il entraînerait tous ces préparatifs, les ruisseaux m'ont conduit au fleuve, le fleuve à la mer, et j'ai eu la conviction que Louvois médite un coup sur la frontière de Flandre, quelque chose comme un blocus de Charleroi, peut-être même une tentative sur Ostende.

— Il serait possible, répliqua Rubantel ; mais sur l'honneur nous n'en savons rien. Tous les ordres nous sont venus simultanément. Boufflers, Vendôme, Luxembourg, Joyeuse, M. de Soubise, M. le duc et moi, nous sommes partis le même jour, à la même heure, ayant autant de chemin à faire les uns que les autres : cela fait déjà soixante mille hommes; derrière nous et avec nous marchent des troupes que nous ne connaissons pas, de l'artillerie que j'évalue à cent pièces de canon au moins, des fourgons pour un million de poudre : c'est gigantesque. Quant aux vivres et munitions, cela surpasse toute idée. J'ai vu hier cinq cents chariots voiturer du bois pour la cuisine. Il y en avait une file de deux lieues. A quoi cela sera-t-il employé ? le roi n'en sait peut-être rien, mais Louvois le sait à coup sûr et c'est un bel ouvrage qu'il a fait là.

— Oh ! oui, dit Gérard, M. de Louvois est un grand génie; vous l'appeliez tout à l'heure le démon, et il l'est en effet, démon du mal ! Eh bien, M. de Rubantel, ce génie infernal qui promène la désolation partout, ce fléau qui a ravagé le Palatinat deux fois, l'année dernière encore, de telle sorte qu'il l'a ruiné à jamais, ce colosse contre lequel tous les princes

de l'Europe se sont ligués pour l'anéantir sous les débris de la France, c'est un grain de sable, un atome, un souffle qui l'écrasera. Louvois assistera sans aucun doute à l'expédition qu'il prépare, et moi je suis parti pour tuer M. de Louvois, acheva froidement Gérard en attachant ses beaux yeux calmes sur le visage animé de Rubantel.

— Eh! eh! peste!... comme vous y allez jeune homme, répondit le général; ce n'est pas que je vous désapprouve, au moins; nous débarrasser de Louvois! je ne m'en plains pas; mais... les moyens?...

— Oh! mon général, des moyens de soldat et de gentilhomme, dit Gérard en frappant sur la poignée de son épée.

— Bon!... Est-ce qu'un ministre de la guerre se bat contre un lieutenant de dragons?

— Je ne suis plus lieutenant, puisqu'il m'a cassé. Je rentre dans les rangs de la noblesse neutre; le comte de Lavernie vaut bien le marquis de Louvois, je suppose.

— Enfantillage; Michel, fils de Michel, ne se bat pas. Le roi le lui défendra, et l'on vous coupera la tête, mon ami.

— Si j'en étais bien sûr, dit Lavernie avec un triste sourire.

— On dirait que cela vous affriande?

— Pourquoi pas, mon général? Qu'ai-je à faire en ce monde, d'où ma mère est partie, où... une autre personne ne se retrouvera plus pour moi? La religion défend à des chrétiens de se donner la mort; mais elle leur permet de mourir sur un échafaud pour avoir vengé leur mère! Donc, je rencontrerai M. de Louvois et lui conterai mon projet. Il me re-

fusera, j'en suis sûr comme vous. Alors je m'adresserai à M. de Courtanvaux son fils aîné... que je tuerai... puis à M. de Barbezieux... puis...

— Vous détruirez donc toute la couvée? Comme vous y allez!

— J'effacerai cette race de la surface du globe, comme Louvois a effacé mon honneur et ma joie!... s'écria Gérard avec une exaltation terrible.

— Là, là, dit M. de Rubantel, modérez-vous, laissez-en un pour la graine. Louvois est le plus mauvais citoyen de France, mais il a du bon; c'est lui qui a formé l'armée, voyez-vous! Je comprends votre colère, mais cherchons un autre moyen; connaissez-vous quelqu'un à la cour?

— Personne et ne veux connaître personne. Tenez, mon général, ne combattez pas ma résolution, elle est inébranlable.

— Écoutez un petit avis que je vous donne bien bas: d'après tout ce que je recueille à droite et à gauche, d'après la collection de princes petits et gros que je vois fourmiller à la tête de nos escadrons, il m'est venu depuis hier une idée énorme. C'est que Louvois ne viendra pas seul inspecter les opérations dont nous sommes les outils. Le roi est capable de vouloir assister aux premières armes de son cher fils, M. du Maine.

— Le roi! dit Gérard.

— Chut! gardez-vous de répéter cela même à votre ombre. Je conclus: votre détermination de tuer Louvois ne serait pas absolument mauvaise, si Louvois consentait à se laisser tuer. Celle d'appeler successiment les fils dudit Michel me paraît impraticable. Eussiez-vous tué Courtanvaux et Barbezieux, ce qui

offre des difficultés, vous ne tuerez pas le quatrième fils, l'abbé Louvois; un abbé ne se bat point, j'espère; il resterait encore quatre petits Louvois, puisqu'ils sont sept. Renoncez à cela: attendez le roi s'il vient, ce que je ne garantis point, mais qui est probable, et moi, qui dis ce que je pense très-haut et très-net, je vous prends par la main un jour de grande fumée, alors que ma main sera bien noire et mon épée bien rouge, et je vous présente à Sa Majesté, foi de Rubantel, dussé-je passer sur le ventre aux sept Louvois et à leur père.

— Vous êtes un excellent ami et un puissant protecteur, mon général; mais, réfléchissez bien à ce que vous me demandez: si le roi me repousse?

— Alors nous aviserons.

— Il sera trop tard, puisque j'aurai forcé mes arrêts.

— Je prends sur moi votre voyage.

— Mais d'ici à ma présentation au roi, si je suis découvert et qu'on me conduise à Louvois?

— Eh bien, mais vous risquiez cela, je crois, en vous promenant comme vous faites au soleil.

— Oui, mais je le faisais exprès pour être conduit à M. de Louvois, et lui adresser ma proposition bien en face.

— Singulier homme! balbutia Rubantel embarrassé; il affronte un pareil danger, flanqué d'un ami qui court plus de danger que lui-même et d'un abbé bon tout au plus à l'exhorter quand on le mènera devant le piquet fatal.

— Mon général, il ne faudrait pas dire de ces choses-là au cher abbé Jaspin, répliqua Gérard en souriant.

— Pourquoi donc? le bonhomme!

— Parce qu'il avait, lui, une bien autre idée: tout bonhomme qu'il vous paraît être, il voulait purement et simplement s'en aller à Versailles.

— Lui, à Versailles...

— Pas davantage! Assuré, disait-il, non seulement de convaincre le roi que je suis innocent, mais encore de me faire nommer quelque chose comme maréchal...

—De camp...

— Ce n'est pas assez pour mon Jaspin, quand il s'y met, cher et digne homme!

— Prenez garde! il est un peu fou, peut-être. J'ai cru voir dans ses yeux comme de l'égarement. Il vous perdrait!

— Non, mon général, Jaspin ne pense pas toujours, voyez vous, et lorsque la tête est vide l'œil ne dit rien; mais quand Jaspin pense par hasard à quelque chose, c'est à moi et à mon bonheur. S'il a momentanément renoncé à son projet de me faire maréchal, s'il est venu ici avec moi au lieu d'aller à Versailles, c'est qu'il craint de ma part un coup de tête, une colère et qu'il veut me surveiller.

— Croyez-moi, mon cher enfant, enfermez votre petit abbé dans une boîte, votre ami Belair dans une autre, cachez-vous dans une troisième : faites des trous à tout cela pour respirer un peu. Je vous case bien étiquetés parmi mes bagages, et au jour donné, nous paraissons.

XIX

RECONNAISSANCES.

Gérard échangeait un sourire contre les gros éclats du bon général, quand tout à coup ils virent dans les premières ténèbres du soir, accourir à eux des ombres haletantes qui semaient l'alarme sur leur passage par des gestes et des cris d'effroi.

— Eh! que se passe-t-il? dit M. de Rubantel en arrêtant son cheval, pour mieux reconnaître le danger avant de s'y précipiter. L'ennemi a-t-il passé la frontière et culbuté notre avant-garde? S. M. Guillaume d'Angleterre nous fait-elle la surprise que nous projetions de lui faire? Croyez-moi, Lavernie, le pistolet à la main et dégaînons!

— Alarme! alarme! criaient en approchant les ombres gémissantes.

— Ce sont des paysans, des femmes, dit Gérard.

— Qui fuient une invasion peut-être? ajouta le général poursuivant son idée.

Gérard courut à l'un des fuyards et l'interrogea; il apprit qu'un corps de fantassins assiégeait et pillait un petit château voisin.

— Des fantassins, les miens peut-être? s'écria Rubantel. Jour de Dieu! voyons cela, Lavernie!

Et il serra les flancs de son cheval.

— Ils disent, général, que c'est la maison d'un commissaire des vivres.

— Ah! c'est différent, ne bougeons pas.

— Oui, mon général, mais nos soldats ne sont pas des pillards, et un commissaire n'est pas un Hollandais!

— C'est juste, piquons!

Et les deux cavaliers lancèrent leurs chevaux sur la route.

Nous savons le reste : Nous avons vu la déroute des pionniers et les formidables moulinets des deux épées; nous avons laissé Desbuttes prosterné devant ses sauveurs, la Goberge enterré sous son lit, le sénéchal et le bailli on ne sait où, Violette immobile et glacée au vestibule du premier étage.

Autour de Rubantel, presque aussi vite que lui, étaient revenus les vassaux d'Houdarde, encouragés par l'idée qu'un général venait à leur aide.

— Pardieu, dit le général à Desbuttes, quand son compagnon et lui eurent mis pied à terre et confié leurs chevaux à vingt mains qui se les disputaient, vous l'avez échappé belle, M. le commissaire, je crois que ces brigands-là vous allaient pendre.

— Voici la corde, répliqua Desbuttes, qui étranglait au seul souvenir de son danger.

— Nous sommes arrivés à point.

— Mais j'entendais crier une femme, ce me semble, dit Gérard.

— Ma pauvre femme, monsieur le général.

— Ah çà, elle n'est pas commissaire, elle, on n'avait pas le droit de la pendre; mais voilà les tours de ces coquins de pionniers quand on les lâche. Et les chevau-légers qui les portaient en croupe? Où sont-ils?

Desbuttes raconta l'aventure.

— C'était prévu, dit Rubantel. J'avais mis les manants derrière les gentilshommes pour éviter ce malheur-là. Souvenez-vous-en bien, Lavernie, quand vous serez lieutenant général, n'abandonnez jamais à lui-même le paysan que vous aurez armé. C'est un enfant à qui l'on prête un sabre : il s'éborgne ou vous tue.

— Mon cher monsieur, répondit Gérard, si jamais je suis lieutenant-général, comme vous serez maréchal de France, j'aurai encore vos bonnes leçons, dont je profiterai de tout mon cœur. Mais, mon général, veuillez songer un peu à ce pauvre homme qui tourne sa langue dans sa bouche sèche, et ses pouces l'un autour de l'autre.

— Que lui faut-il, puisqu'il est vivant.

— Il attend votre congé pour aller rassurer sa femme; n'est-ce pas, monsieur, que je vous ai bien deviné?

— Oh! oui, monsieur l'officier, oui, dit Desbuttes, oui, mon sauveur!...

— Je ne suis qu'un simple gentilhomme, monsieur, aucunement officier, mais très-heureux de vous avoir été agréable.

— Agréable! murmura Desbuttes en portant la main à son cou. Monsieur est modeste!

— Allez donc chercher madame votre femme, dit Rubantel en riant à Desbuttes, qui partit à reculons pour ne point manquer une révérence.

— Et moi, dit Gérard, je vais courir au-devant de nos amis un peu distancés, j'en ai peur, par notre temps de galop.

— C'est cela, courez; c'est le moins que M. le commissaire vous prête un peu sa maison qu'il vous doit.

Le cher proscrit Belair, ajouta-t-il tout bas, et le cher prisonnier Lavernie seront ici comme des coqs en pâte; courez, courez!

Gérard n'avait pas fait cent pas au dehors, qu'il trouva ses compagnons debout sur leurs étriers, poussant leurs montures des talons et de la voix, pour rejoindre leurs devanciers, dont ils commençaient à être inquiets.

L'abbé avait perdu son chapeau et l'un de ses souliers en route; Belair appelait Gérard à grands cris.

— Allons, allons, calmez-vous, mes amis, dit Gérard; ce n'est rien qu'un homme dont nous avons sauvé la vie, et qui va nous offrir un bon souper pour récompense.

— Dieu soit loué ! soupira Jaspin qui se laissa tomber plutôt qu'il ne descendit de cheval, et s'accrocha au bras de Gérard, que Belair tenait par son autre main.

C'est ainsi qu'ils firent leur entrée dans le château, jusqu'au salon qui s'éclairait, et dans lequel M. de Rubantel s'était installé.

A ce moment, Desbuttes descendait de l'escalier, précédant Violette qui voulait offrir à ses libérateurs ses plus ferventes actions de grâces.

— Messieurs, voici ma femme! s'écria le traitant qui éclaira d'un flambeau à triple branchs le charmant visage de Violette.

Belair, livide, recula d'un pas, Violette poussa un cri étouffé.

Ce cri, cette épouvante furent perdus pour Desbuttes, vers lequel Jaspin s'était précipité pour embrasser son filleul.

Mais Gérard et M. de Rubantel avaient tout vu;

le général ne comprit pas; Gérard sentit son cœur se gonfler du désespoir empreint sur le visage des deux amants.

Quand Desbuttes eut bien embrassé Jaspin :

— Mon parrain ici, s'écria-t-il, mon parrain dans mon château!... en compagnie de ces messieurs!... Eh! mais, monsieur, l'officier serait-il M. de Lavernie?

— Lui-même, dit Jaspin.

— En vérité, continua le financier, le nom de Lavernie me porte bonheur! Comprend-on quelque chose à la destinée? Quand on pense que c'est chez M. de Lavernie, ou plutôt chez madame sa mère, qu'en m'en allant avec ma commission en Flandre, j'ai retrouvé, par hasard, mon parrain, — un parrain que je n'ai pas vu six fois dans ma vie, — voilà une chance! Quand on pense que c'est auprès du château de Lavernie que j'ai rencontré Violette, qui venait d'apprendre la maladie de son père, et qui s'est décidée à m'épouser ; — quand on pense que c'est dans la chapelle même du château de Lavernie que j'ai été marié avec Violette; quand on pense enfin que, tout à l'heure, sans M. le comte, j'étais mort! Oui, M. de Lavernie eût tardé d'une demi-minute, c'est peu de chose pourtant, eh bien! parrain, une demi-minute plus tard, ma petite femme était veuve... et quelle veuve!... Décidément, M. de Lavernie est cause de tout le bonheur qui m'arrive

Belair tourna ses yeux vers Gérard avec une expression indicible de regret et de délicat reproche; puis ses yeux si beaux se fermèrent, et le jeune homme se laissa tomber foudroyé dans les bras de son ami.

Tandis que chacun, ainsi occupé, s'absorbait dans

les impressions présentes, la tête décomposée de la Goberge avait paru au seuil de la porte. Son œil unique, dilaté par la surprise et l'épouvante, dévorait Belair qui ne le voyait pas. Le squelette, assuré de n'avoir été ni vu, ni reconnu, comprima un élan de joie féroce et s'effaça comme une ombre dans le vestibule.

Gérard, à force d'encouragements et de bonnes promesses, ranima Belair. Jaspin cessa d'embrasser son filleul Desbuttes, qui venait d'user tout son fonds de tendresse, et qui recouvra tout juste l'usage de ses yeux au moment où Violette achevait de perdre contenance, et cherchait un appui que le vieux général allait lui offrir.

— On avait parlé de souper, ce me semble, dit Jaspin de sa petite voix.

— Oh !... s'écria Desbuttes en bondissant, souper !... Comme vous dites cela tranquillement, mon parrain. Souper !... on n'a fait que cela toute la journée ici ; dix mille hommes ont déjeuné, dîné, goûté et soupé dans ma maison, mon cher parrain... Souper !...

L'irritation de Desbuttes fit éclater de rire le général et Gérard lui-même.

— Je n'ai pas seulement une croûte de pain dur, pas seulement une larme de vinaigre à offrir pour repas de noce à cette chère petite femme pour laquelle un festin royal fumait tantôt, apprêté par cent cuisiniers ! Se coucher sans souper, un jour comme celui-ci ! dans un château comme le mien ! Mourir de faim auprès d'un demi-million !...

— Il vous reste mieux que le souper, dit gaillardement Rubantel en lorgnant Violette d'un œil provocateur, sans se douter, l'excellent homme, qu'il en-

fonçait un nouveau poignard dans le cœur de Belair.

— C'est vrai, s'écria Desbuttes avec triomphe, il me reste l'épousée !...

Et il s'avança les bras ouverts, la bouche en cœur vers Violette, qui se détourna pudiquement en le repoussant.

— Eh bien ! dit Rubantel, puisque vous n'avez rien à m'offrir pour souper, il me faudra donc souper à Valenciennes avec tous ces princes, légitimes ou non. J'irai. D'ailleurs, il faut que je me donne la satisfaction de faire brancher un ou deux de mes pionniers pour leurs excès et insolences.

— Un Berrichon, s'écria Desbuttes, un petit roux que j'ai distingué, parce qu'il me serrait le col plus particulièrement que les autres.

— Fort bien, on trouvera cela ; et vous, madame, avez-vous aussi quelqu'un à me recommander parmi ceux qui vous serraient, cherchez bien ? ajouta le joyeux général destiné ce soir à faire rougir ou pâlir alternativement la jeune femme.

Violette rougit, en effet, mais garda le silence.

— Adieu donc, ajouta Rubantel, adieu, couple trop heureux.

Gérard l'interrompit pour lui dire que jamais il ne le laisserait partir aussi peu accompagné. Jaspin se récria sur la proposition de Gérard.

— Le général, dit-il, a toute une armée pour le défendre, vous, au contraire, monsieur de Lavernie, vous risquez tout à être rencontré.

Gérard imposa silence à l'abbé avec un geste affectueux.

— C'est une promenade de deux heures, répondit-il.

Desbuttes s'empressa de faire ouvrir les portes à son sauveur. Jaspin vint caresser le général de la voix et du regard, pour lui recommander de renvoyer Gérard au plus vite. Et pendant ce temps, Gérard trouvant Violette toute seule, lui dit à voix basse :

— Est-il possible, madame, que vous ayez été assez cruelle pour oublier ainsi et sacrifier le plus charmant des hommes !

— Monsieur... balbutia Violette interdite.

— Vous avez perdu ce pauvre Belair, ajouta Gérard ; puissent les richesses de M. Desbuttes vous dédommager d'un si fidèle amant !

— Fidèle ! s'écria Violette les larmes aux yeux, avec une véhémence qui découvrait tout son cœur ; un volage qui s'est enfui depuis trois mois sans me donner un souvenir.

— Ah ! madame, il fuyait M. de Louvois et la Bastille.

Violette joignit les mains avec transport et répondit :

— Que n'écrivait-il alors? j'attendais...

— Vingt fois il a écrit ; ses lettres ont été interceptées, et pendant qu'il vous accusait, lui aussi, de l'oublier, vous avez justifié son accusation !

— Monsieur, je voulais sauver mon père, un vieillard pauvre et abandonné !

— Votre père vivra, soit ; mais vous aurez tué Belair. Regardez-le, est-ce un vivant ou une ombre ?

Violette appuya ses deux mains sur son cœur qui se brisait.

— Hélas! dit-elle, j'ai donc tout perdu, car mon pauvre père est mort il y a huit jours.

Gérard fit un mouvement pour saisir la froide main de Violette, Desbuttes arriva près d'eux en sautillant.

— Le général vous attend, monsieur l'officier, dit-il.

— J'ai eu l'honneur de vous déclarer, s'écria Gérard avec impatience, que je ne suis pas plus officier que vous ne l'êtes vous-même. Mon général, je suis à vos ordres.

Desbuttes, ainsi secoué, s'alla réconforter auprès de Jaspin. Gérard prit congé de Violette, en lui disant tout bas :

— Voyons, madame, pitié pour ce pauvre cœur! fermez la blessure que vous avez faite!

— Soyez tranquille, répondit du même ton l'aimable femme.

Alors les deux cavaliers s'éloignèrent, escortés jusqu'au delà du pont par Jaspin, Desbuttes et Violette; Belair resta seul, atterré, honteux, dans son coin. Il lui tardait de partir aussi. Il s'en voulait de rester près d'une infidèle, et pourtant il ne se sentait point la force de faire un pas hors du rayon de ses yeux.

Desbuttes rentra en se frottant les mains; Violette marchait lentement, la tête basse; Jaspin, que le général avait bien rassuré sur le compte de Gérard, s'écria de l'air le plus joyeux du monde :

— Vous n'avez rien pour souper, eh bien! c'est moi qui fournirai le repas!

Et il ouvrit sa valise, restée dans le vestibule, en tira la fameuse bouteille au gros ventre et les reliefs

du pâté, qu'il étala sur une table, au milieu du salon.

— Oh ! joie !... s'écria Desbuttes.

— Ah ! ah ! dit le bonhomme Jaspin. A table, mon filleul ; à table, madame ! à table, Belair.

— Je n'ai pas faim, dit Violette.

— Ni moi, soupira Belair.

— En effet, Violette est toute pâle, et monsieur paraît malade, dit le financier, heureux de voir ainsi se tripler sa part ; croyez-moi, mon parrain, soupons tous deux, tandis qu'il n'y a personne.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un ?

Desbuttes chercha, inquiet, autour de lui.

— J'ai ici un ami blessé, répliqua-t-il, mais il doit être dans son lit ; il dort : et d'ailleurs le pâté est bien lourd pour un convalescent.

— Diète, diète ! dit Jaspin.

Et les deux convives attaquèrent les vivres. L'abbé mit tout d'abord une belle tranche de côté.

— La part de Gérard, dit-il.

— Vous croyez, fit observer Desbuttes, que cet officier, non, ce gentilhomme, ne dînera point aussi avec les princes ?

— Il mériterait de dîner avec des rois, répondit Jaspin la bouche pleine ; voyons, Belair, mon ami, essayez donc de manger, égayez-vous !

— Monsieur a des chagrins ? demanda lourdement Desbuttes.

— Oui, monsieur, répliqua Belair en lui tournant le dos.

— Eh bien, quand on a du chagrin, il faut manger et boire ; je ne dis pas aujourd'hui, puisque les buffets sont à sec. Mais il faut se coucher, comme je le

vais faire tout à l'heure. Mignonne, j'ai donné ordre à notre coucher, ajouta le butor, et à celui de tous nos hôtes, M. l'abbé, mon parrain, aura la chambre chinoise. M. Belair et son ami, s'il revient, auront la chambre aux tapisseries, et nous, mignonne, la chambre à images qui donne sur la terrasse, au-dessus des entresols, et qui est la plus belle de la maison, bien qu'il y ait au-dessous certaine chambre d'honneur... mais je n'en puis disposer aujourd'hui. — J'ai trente chambres ici, messieurs, et les troupes de S. M., si elles m'ont pris mon dîner, m'ont laissé mes lits. Décidément je vois que nous tombons tous de sommeil, ajouta Desbuttes avec un sourire anacréontique. Mes hôtes, je m'en vais vous conduire à vos chambres, puis, madame Desbuttes, je suis tout à vous.

— Mais non, mais non! s'écria Jaspin, qui commençait à s'alarmer de la pâleur de Violette et des frissons de Belair, menez d'abord madame chez elle, vous penserez à nous ensuite.

— Ce sera comme vous voudrez, messieurs; cependant, l'hospitalité exige que je commence par vous, et j'insiste. Venez, mon parrain, à la chambre chinoise.

Jaspin se mit en marche.

— Non, se dit Belair, je ne coucherai pas sous le toit de ce rustre.

— Monsieur, dit-il vivement à Desbuttes qui lui indiquait le chemin de l'escalier, je demeurerai en bas, s'il vous plaît. J'attendrai M. de Lavernie.

— Vous pouvez l'attendre dans une bonne chambre.

— Je préfère rester dehors, au grand air.

— Comme il vous plaira. Sénéchal, veillez à ce que monsieur ne manque de rien! cria Desbuttes aussi majestueusement que s'il eût eu autre chose que de l'eau pure à offrir pour régaler ses hôtes.

Cependant Jaspin s'était rapproché de Belair pour l'interroger tout bas.

— Je n'ai rien, répliqua Belair avec un sourire, rien absolument que le désir de voir Gérard.

— Cela me rassure, dit Jaspin très-inquiet en jetant un regard furtif sur les deux amants, deux statues éloquentes; et il monta chez lui précédé du sénéchal.

Desbuttes offrit sa main à Violette. Celle-ci, froide et morne, gravit lentement les premiers degrés, toujours tournée vers Belair, toujours sollicitant un regard qu'il lui refusa obstinément.

Peu à peu elle disparut; la lumière s'effaça dans l'escalier, une porte se ferma au premier étage. Le malheureux jeune homme se trouva seul avec les ténèbres, le silence et son désespoir.

XX

DES BONS EFFETS D'UNE MAUVAISE CHANSON

On perd une maîtresse, on voit s'éteindre des yeux adorés, on sent le froid de la mort qui envahit ce corps où brûlait l'amour. La chair divisée devient argile; le fossoyeur la prend, la cache, et Dieu fait

fleurir sur la fosse fermée un cyprès, dans le cœur déchiré un souvenir: puis une douce pensée pénètre peu à peu la plaie, comme un baume. On aime à se dire que l'amie perdue est devenue un ange. Pure, elle a quitté la terre; ses yeux, avant de se fermer, n'avaient lu l'amour que dans vos yeux; ses lèvres, en s'ouvrant pour exhaler le dernier souffle, ont rendu à Dieu, sans mélange et sans souillure, votre premier baiser. Il viendra une heure où l'amant sourira en répandant ses larmes, larmes sans fiel, noble sang d'une noble blessure.

Mais l'amante qu'on perd vivante! celle dont le cœur s'en va, dont le corps demeure, pour rappeler toujours au malheureux qu'elle a trahi, une honte et un supplice! la femme qu'on aimera encore et qu'on n'estimera plus! celle qu'on croira toujours voir, comme la vit Belair, au bras d'un rival, souriante, féroce, vile, s'élevant en pleine lumière sur cet escalier comme pour dominer votre humiliation et insulter à votre misère! oh! cette femme est l'ange du châtiment, l'ange méchant, implacable, bien plus terrible que l'ange de la mort. Celui-là du moins donne le repos après l'angoisse; après la torture, il donne l'oubli.

Ce pauvre Belair n'était pas rimeur comme M. de Catinat; mais il fit en son cœur de bien amère poésie pendant cette effroyable minute; il sentit bien du fiel jaillir pour la première fois de son âme si douce: l'idole de sa vie était renversée, la lumière de ses pensées venait de s'éteindre; il ne voyait plus rien dans l'avenir à travers le voile humide de ses larmes.

Éperdu de douleur et de dégoût, il emporta sa guitare et s'élança hors de la maison comme si elle

eût dû crouler sur sa tête ; il courut quelques pas le long de la terrasse du bord de l'eau, puis, à bout de forces, à bout de courage, il s'arrêta, les yeux tournés sur cette affreuse maison, les mains inquiètes, glacées, tendues par moments vers le ciel, sombre et silencieux conseiller que les malheureux regardent tant qu'ils n'ont pas tout à fait désespéré ; car alors l'œil s'abaisse et plonge vers la terre.

Belair vit de la clarté s'épandre sur les vitres d'une fenêtre au premier étage, la seule éclairée de toute la façade. Derrière les rideaux légers il distingua deux ombres ; son cœur battit à rompre sa poitrine : c'était bien la chambre aux images, celle de Violette et de son mari..

Belair, mordu par ce serpent cruel, la jalousie, faillit se percer de son épée ; mais un jaloux ne se tue qu'après avoir épuisé toutes les souffrances. La jalousie est une soif inextinguible. Belair n'avait point encore assez bu de ce poison.

— Quand j'aurai assez contemplé le jeu de ces deux ombres, se dit-il, quand je les aurai vues voltiger l'une près de l'autre, quand la lumière qui m'insulte là, se sera éteinte dans cette chambre comme elle a disparu tout à l'heure sur l'escalier, eh bien, alors, je me percerai le cœur et me jetterai dans la rivière. Ou bien, non, je resterai mort sur ce banc placé au-dessous de son balcon, afin que demain, à l'aube, en ouvrant sa fenêtre pour respirer, Violette me voie et commence mal sa journée.

La lumière ne s'éteignit pas. Les ombres, au lieu de voltiger et de se rapprocher comme le jaloux s'y attendait et l'espérait, — les jaloux espèrent toujours une douleur, — les ombres, après quelques gesticu-

lations cérémonieuses, demeurèrent gravement immobiles à distance l'une de l'autre comme si elles s'ennuyaient.

Belair fut forcé de ne se point percer encore : il ne voyait plus rien que cette monotone et taquinante lumière : plus un mouvement, plus un bruit. Cependant, l'ombre d'un bras dessinait parfois sur le plafond un geste interrogateur et véhément auquel répondait l'ombre d'une dénégation solennelle.

— Que se passe-t-il là-haut, pensa Belair de plus en plus intrigué. On dirait des gens qui se querellent.

Comme il eût payé cher une échelle! mais rien pour gravir le long de ce mur. Au-dessous de la fenêtre de Violette, à l'entresol, il y avait bien une autre fenêtre, celle de la chambre d'honneur donnée à la Goberge, mais elle était fermée d'un volet parfaitement lisse qui rasait la muraille et n'offrait par conséquent aucun point d'appui. En montant sur son banc, Belair atteignait tout au plus au rebord de cette fenêtre de l'entresol.

Belair crut voir d'ailleurs comme un rayon lumineux scintiller par la fente de ces volets. La chambre était donc habitée? Le jeune homme essaya de distinguer si l'habitant était Jaspin; mais quand il voulut saisir avec sa main la large pierre qui servait de balcon à cette fenêtre, elle vacilla tellement, elle parut si chancelante à Belair qu'il trembla de faire choir sur lui ce poids colossal.

— Quel dommage que j'ignore si c'est l'abbé qu'on a logé là, se dit Belair; j'aurais frappé doucement au volet, l'abbé m'aurait ouvert, j'aurais grimpé sur le

rebord vacillant que l'abbé aurait maintenu en équilibre; du rebord, je fusse monté sur les saillies intérieures du volet; de ce volet au balcon de Violette, il y a la longueur de mon bras, et là!... j'eusse vu l'indigne, j'eusse fait irruption l'épée à la main, chez ce maltôtier, chez ce croquant, chez ce voleur breveté du roi qui m'a volé ma femme! Mais si je frappe au volet, et que ce ne soit pas Jaspin qui me réponde, quel contre-temps et que dire!

On le voit, Belair calculait; il pensait à l'équilibre d'une pierre de taille, aux convenances; il voulait ménager le bruit et ménager sa peau. Quelle distance un pareil calcul ne jette-t-il pas entre la pointe d'une épée et la poitrine d'un honnête homme!

Il est d'ailleurs avéré que la colère diminue en changeant d'objet, et nous voyons que celle du jeune homme venait de ricocher sur Desbuttes après avoir fermenté pour un suicide. Désormais, plus de craintes : Belair ne s'est pas tué, il ne se tuera plus; d'ailleurs, il est trop curieux pour mourir avant de savoir tout ce qui lui reste à apprendre touchant l'infidélité de sa maîtresse.

Suivez la décroissance de ce mal : un désespoir morne et muet, le plus terrible de tous ; puis la prostration, on s'en relève quelquefois pour commettre un excès — la prostration est dangereuse ; — ensuite les larmes : des larmes amollissent bien la rage!

Après l'explosion des larmes, un dépit qui conseille la mort, c'est vrai, mais uniquement pour causer quelque désagrément à l'infidèle. Enfin, cette idée de vexer Violette et Desbuttes poussée à l'extrême, et aboutissant à une impossibilité est la limite qui satisfait toujours un amoureux ou un fou.

Belair n'usera plus, à compter de ce moment, que des moyens raisonnables; le désespoir une fois redevenu mélancolie, ce malheureux souffrira, mais n'aura plus la force de faire souffrir personne.

Pour s'asseoir au-desous de la fenêtre de Violette, sur son banc, la tête inclinée, il range d'une main son épée qui le gêne; son autre main rencontre le manche de sa guitare, douce compagne, résignée, fidèle, quoiqu'elle ait aussi ses caprices dans les jours humides.

Au contact de l'instrument qui tant de fois l'avait consolé des amours, et tant de fois avait ramené les amours à lui, Belair sentit bien qu'il avait trouvé son arme véritable, celle qui, dans ses mains, touchait droit au cœur des plus amoureuses comme des plus cruelles.

Il jeta tout à fait l'épée qui l'empêchait de se placer à l'aise et d'appliquer ses doigts fins sur les cordes.

Ce que Belair ne pouvait voir, ce qu'il croyait deviner, — comme si, même en face d'elles, même sous leur regard, les hommes devinaient jamais le cœur des femmes, — ce qui se passait dans cette chambre à images choisie par le mythologique Desbuttes pour le temple du Dieu de l'hyménée, nous sommes bien forcés, nous qui savons tout, de le dire au lecteur.

La porte s'était refermée. Desbuttes avait congédié laquais et soubrette par l'escalier dérobé. Il lorgnait d'un œil fripon une magnifique robe de chambre en satin brodé d'argent, jetée toute bouffante sur un fauteuil et que devait accompagner un superbe bonnet de nuit d'une hauteur majestueuse, chamarré de

rubans et de dessins parfaitement accommodés aux feuillages de la robe de chambre.

Mais Desbuttes, en gagnant des millions, et en s'avançant dans le monde, tenait à être un homme à belles manières. Il demanda gracieusement à Violette la permission d'endosser sa robe de chambre; on lui avait dit sans doute, que les choses se passaient ainsi entre ducs et comtesses, entre fleurs des pois.

Violette rêveuse, était restée debout, sans proférer une parole, un coude sur la cheminée, les mains inertes, l'œil perdu dans je ne sais quelle vague contemplation. L'on eût dit qu'elle écoutait, qu'elle voyait tout autre chose que Desbuttes, son riche bonnet de nuit, et sa splendide robe à ramages d'argent, et cependant, c'était de ce côté qu'elle regardait.

Desbuttes ayant fait sa question, à laquelle il ne fut rien répondu, il suivit de l'œil la direction des cils soyeux de sa femme, et souriant câlinement:

— Je vous demandais, réitéra-t-il, si vous ne voulez point me voir endosser ma belle robe de chambre? Vous l'admirez, n'est-ce pas? Vous plaît-elle? Je vous la donnerai volontiers.

Violette releva la tête, regarda Desbuttes avec l'indéfinissable surprise d'une dormeuse qu'on fût venu réveiller au milieu d'un songe féerique.

— Plaît-il? demanda-t-elle assez incivilement.

Le financier répéta pour la troisième fois son aimable proposition, enrichie cette fois d'un baiser sur le plus charmant poignet du monde.

Violette tressaillit, se redressa, et, d'un ton qui n'était plus seulement incivil, mais brutal:

— Vous ne voyez donc pas, monsieur, dit-elle, de quelle couleur je m'habille maintenant?

Desbuttes recula : Violette était vêtue de noir.

— On dirait du deuil, s'écria-t-il.

— Voilà seulement que vous vous en apercevez, continua la jeune femme, depuis tantôt cinq heures que je suis ici.

— J'ai vu, balbutia Desbuttes, tant d'habits rouges dans cette journée, les gendarmes, les chevau-légers, que cela m'a brouillé les yeux; le rouge éblouit : c'est comme si l'on avait regardé en face le soleil. Quoi! ma femme, vous êtes en deuil! Votre père est donc mort, le cher homme?

A ces mots, prononcés avec tant de délicatesse et de sensibilité, la jeune femme sentit des larmes monter à ses paupières. Plus de père, et un mari pareil!

— Ne pleurez pas, mignonne, continua Desbuttes; le pauvre papa Gilbert est bien heureux à présent. Aveugle, infirme, inutile, il souffrait trop... Dieu a bien fait de le retirer à lui.

Violette cacha son visage dans ses mains. Elle pleurait tout à fait.

— Par grâce, Violette, dit le financier, remettez-vous : n'attristez pas cette soirée; moi qui ai tant compté sur vous pour m'égayer.

Et il ajouta cent stupides consolations sur la nécessité de la mort, sur le repos de l'autre vie comparée à une vie de privations. Il conclut par ces belles paroles :

— D'ailleurs, le père Gilbert n'était pas né pour être heureux.

— Qu'en savez-vous? lui demanda Violette en redressant la tête.

— Mais, bégaya Desbuttes, il n'était guère riche.

— Il l'était, puisque vous l'êtes.

Desbuttes ricanant :

— Oh! dit-il... pauvre cher homme... je crois bien qu'il n'aurait pas eu besoin d'une bourse aussi grande que la nôtre; ces vieux soldats vivent de peu, et quand on est aveugle, on ne distingue plus l'or du cuivre!

Violette regarda son mari avec une froide cruauté. Desbuttes craignit de l'avoir irritée.

— Mignonne, dit-il, vous ne croyez pas que j'eusse rien refusé au cher homme, s'il avait vécu.

— Je l'espère bien, repartit Violette.

— Mais enfin, puisque nous l'avons perdu, il faut nous consoler : je vous saurai distraire par mille attentions adroites; je donnerai des fêtes comme celle d'aujourd'hui... assurément on pourrait dire qu'elle n'a guère réussi; mais il y avait obstacle, et une autre fois, en temps utile, je mettrai tous mes soins à vous plaire.

Violette regarda encore une fois ce pauvre homme, qui sortait tant de banalités de son coffre-fort.

— Déjà, poursuivit Desbuttes, nous avons été traversés dans notre bonheur; cette commission de M. de Louvois, qui m'a éloigné de vous à la minute, à la seconde après notre mariage; cette maladie de votre père, qui vous a empêchée si longtemps de me venir joindre en mes bureaux; mes absences d'ailleurs, et le mystère dont monseigneur m'ordonnait d'envelopper toutes mes opérations, mystère qu'il n'eût pas été possible de garder avec une beauté

brillante comme la vôtre... que de souffrances pour moi, pour l'époux le plus passionné... pour celui à qui si longtemps vous avez été cruelle !...

Il s'approcha souriant. Violette, comme par distraction, roula un fauteuil entre eux deux :

— Mais enfin, dit le financier, nous voilà réunis ; tout nous a réussi depuis notre mariage ; tout.

— La mort de mon père, n'est-ce pas ? Vous nommez cela une réussite ! s'écria Violette avec une impatience trop longtemps contenue pour que l'explosion n'en fût pas bruyante.

Desbuttes se récria.

— Je ne parlais que de mes spéculations, dit-il ; je ne pense qu'à cela, mignonne.

— C'est cela seulement que j'oublie, répliqua Violette, à qui revenait, avec toute l'amertume d'une souffrance inutile, le sacrifice qu'elle avait fait d'un tendre amour pour un rigoureux devoir.

Combien les femmes les plus généreuses ne se font-elles point payer de pareils sacrifices ! Jamais un mari, fût-il plus millionnaire que Desbuttes, n'est assez riche pour acquitter ces dettes-là.

— Enfin, reprit mielleusement le maltôtier, ce n'est point un mal que la fortune !

— Mieux vaut l'amour, lança Violette avec un geste saccadé.

— Plaît-il ?... dit Desbuttes inquiet.

— L'amour filial.

— Sans doute... mais quand on n'a plus à aimer que son mari, mignonne, c'est encore du bonheur : voilà notre bonheur à nous, prenons-le, pendant que nous sommes jeunes.

Le financier rangea le fauteuil, se mit à genoux devant sa femme, et, donnant à son regard tout ce qu'il put trouver de provocations assassines :

— Mignonne, dit-il, oublions le mal et ne songeons qu'au présent. Les chagrins passeront : amassons des pistoles et de l'amour.

Il chercha des lèvres un pied alarmé qui se reculait devant lui ; faute de ce gracieux point d'appui, Desbuttes perdit l'équilibre et caressa le parquet de sa bouche, dans la grotesque attitude des seigneurs que Gulliver a vus lécher la poussière devant le trône de leur monarque.

Malheureusement Violette n'était pas en train de rire, sans quoi elle y eût trouvé une ample matière, car le financier s'exécutait de bon cœur; décidé à ne se fâcher de rien, il provoquait lui-même l'hilarité de sa compagne. Cette situation en se prolongeant eût amené la familiarité ou une querelle décisive. La familiarité ne paraissait pas devoir plaire à Violette, dont les lèvres pincées ne s'étaient pas encore détendues pour un sourire. La querelle eût été plus de son goût; mais comment se quereller avec Desbuttes, avec un homme prosterné, qui ne demande qu'à s'humilier plus bas encore?

Ce qui se passait dans l'âme de la jeune femme, essayerons-nous de le décrire ? Dirons-nous ce vague malaise, cette incertitude douloureuse, toute prête à se changer en un dégoût qui lutte, toute prête à finir par la capitulation de la lassitude? En face de son mari, seule, aux prises avec ce nouveau devoir plus terrible que jamais parce qu'il n'était plus seulement une idée, Violette ne trouvait rien à répondre à Des-

buttes. Elle eût voulu l'accabler de reproches, qu'avait-il fait ? Elle eût voulu lui rendre son sourire, il lui répugnait. Pareille à ces gens qui ont joué sur parole une somme considérable, et n'ont pas assez réfléchi, parce qu'ils espéraient trop gagner, la jeune femme, qui avait perdu cette rude partie du mariage, s'épouvantait au moment de monnayer l'enjeu.

Les mauvais joueurs alors s'accrochent aux prétextes; c'était peut-être un prétexte que Violette cherchait ainsi depuis un quart d'heure, afin de ne point payer.

Cependant Desbuttes, qui avait gagné, lui, ne trouvait pas l'enjeu au-dessus de son mérite ou de son droit; il était sûr de son bien ; seulement, affriandé par la délicatesse de la proie, il faisait le gracieux pour l'obtenir. Une journée de combat décide souvent du sort d'un empire; souvent le sort d'une femme se décide par une minute d'irrésolution.

Dans le silence de cette nuit, Violette croyait reconnaître le muet désistement de Belair ; elle l'accusait de l'abandonner. Que faisait-il? Était-il parti? Dormait-il dans sa chambre? Ce n'était plus lui qu'elle plaignait, puisqu'il était encore libre et qu'elle allait cesser de l'être.

Desbuttes redoubla de gentillesses et de génuflexions ; le dieu du mariage lui soufflait toutes ses audaces. Violette poussa un soupir de désespoir.

Soudain, sous la fenêtre, une guitare préluda par quelques mesures énergiques, et emplit l'air d'une harmonie vibrante. Puis une voix mélodieuse chanta, du ton véhément de l'indignation, cette chanson du temps :

Ah ! c'est verser trop d'inutiles larmes ;
Perfide, enfin, je trouve ailleurs des charmes.
Un cœur fidèle
Languit pour mes yeux ;
Mais, ô dieux !
Ingrate perdons-en tous deux
La mémoire cruelle ;
Penser à ton amour, jamais ! Mourir vaut mieux !

Nous ne prétendrons pas que la chanson fût bonne, mais telle qu'elle était, et soutenue par la musique de Belair, interprétée avec ce talent entraînant, elle produisit deux effets immenses.

D'abord Violette sortit de son rêve et ne se trouva plus abandonnée. Desbuttes ne se sentit plus assez seul avec sa femme. Réveillé aussi, il se vit à plat ventre, dans une situation ridicule, et se releva en disant :

— Voilà un monsieur qui joue très-bien de la guitare.

— Vous trouvez ? murmura Violette ravie, et qui sentait l'existence circuler de nouveau en tout son être.

— Et je trouve aussi, continua Desbuttes, que c'est bien aimable à lui de nous donner une sérénade sous notre balcon pour célébrer mes noces.

Violette frissonna.

— L'attention est délicate ; je lui en ferai, nous lui en ferons nos remercîments demain, n'est-ce pas? Mais il se fait tard, ma Violette.

— Pardon, dit brusquement la jeune femme, ne m'appelez point Violette, je vous prie.

— Pourquoi ? c'est votre nom.

— C'est le nom que me donnait mon père ; je ne

veux point qu'il me soit adressé désormais ; cela me rappellerait une douleur.

— Encore le père, pensa Desbuttes ; mon Dieu, que voilà donc un père maladroit, d'être mort en ce moment.

— Il sera fait selon vos désirs, dit-il tout haut. Je ne vous appellerai pas Violette ; j'ai un nom tout fait pour vous ; vous serez mignonne, ou ma biche, à votre choix.

— Fi ! fi ! s'écria Violette ; le premier est stupide, le second est ignoble !

— Nous en trouverons d'autres, nous trouverons des noms de fée, des noms d'ange. Il faut qu'en nous voyant côte à côte dans notre carrosse que j'ai commandé tout doré, le public se dise : les amours sont peints, il est vrai, sur des panneaux, mais ils habitent quelquefois dans le carrosse.

Et Desbuttes en revint à ses agaceries.

La guitare sonna mélancoliquement : la voix pleine de douleur chanta cette autre chanson :

Qui n'a qu'une flamme commune
L'éteint bientôt pour suivre la fortune ;
L'Amour est exilé, s'il n'a son carquois d'or ;
S'il eût été Plutus, on l'aimerait encor.

Violette se leva précipitamment, les yeux attendris.

Desbuttes étendit ses bras pour la saisir au passage, car il la trouvait ce qu'elle était en ce moment, radieusement belle.

Mais Violette, avec un geste de reine, lui montra un fauteuil, s'assit elle-même et lui dit :

— Monsieur, causons, je vous prie ; il en est temps enfin !

XXI

LA NUIT DES NOCES DE DESBUTTES

Desbuttes surpris se hâta cependant d'obéir; l'air étrange de sa femme glaçait en lui toute mythologie.

— Causer, dit-il timidement, est-ce bien l'heure?

Son sourire devint si forcé, que Violette le prit pour une grimace.

— Monsieur, il est l'heure de reposer, répondit-elle en lui empruntant l'exorde dont elle avait besoin. La journée d'aujourd'hui a dû vous causer de grandes fatigues; l'émotion épuise, je le sais, moi, qui depuis deux mois n'ai vécu que d'émotions ; et depuis deux jours! depuis l'affreux malheur qui m'a frappée...

— Père importun !... se dit Desbuttes.

— J'ai donc besoin de repos, continua Violette ; vous aussi.

— Mais.., répliqua le mari avec un regard significatif adressé au trône conjugal, il me semble que cette chambre...

— C'est ma chambre, dit Violette avec fermeté.

— C'est un peu la mienne, répondit Desbuttes aigre-doux.

— Ce sera tout à fait la vôtre si vous voulez, ajouta la jeune femme sans manifester la moindre

colère. Vous plaît-elle mieux ? restez-y ; ne vous gênez pas, je prendrai la première venue parmi les trente qui vous restent.

— Oh !... s'écria Desbuttes bouleversé.

— Faites votre choix.

— En vérité, voilà une tyrannie! dit l'époux se dépouillant insensiblement du manteau de la courtoisie ; ce n'est point ma faute si vous avez perdu votre père, ne m'en punissez pas.

— Il me semble que je suis la plus punie, riposta Violette.

— Enfin, voilà trois mois que vous m'avez épousé, dit Desbuttes.

— C'est vrai, soupira Violette.

— Vous saviez ce que vous faisiez.

— Je savais que je sauvais mon père.

— Ainsi, vous me dites en face que vous ne m'avez épousé que pour sauver votre père ? voilà qui est gracieux.

— Je ne vous l'eusse pas dit ; pourquoi m'y avez-vous forcée ?

— Vous m'avez épousé pour mon bien.

— Uniquement.

— Ah çà ! mais c'est outrageant !

— Ce n'est que vrai.

— Vous devriez rougir de ce que vous dites.

— Je m'en honore : c'est une belle action que j'ai faite.

— Vous fussiez restée fille, si votre père n'eût pas vécu !

— Restée libre ; oh ! oui.

— Intéressée... à ce point, une si jolie femme !

— Je suis si peu intéressée que je vais vous faire une proposition.

— Voyons, quelque chose de monstrueux, je parie.

— Quelque chose de simple; nous sommes très-peu mariés, n'est-pas?

— Trop peu!

— Eh bien! démarions-nous tout à fait. Vous y perdrez une femme maussade, intéressée, vous y gagnerez trente mille livres que je vous coûterais par an.

Desbuttes ouvrit des yeux effarés, et se leva :

— Vous me coûteriez trente mille livres!... vous! qui n'en dépensiez pas douze cents.

— Je dis trente mille parce que vous commencez votre fortune; ce serait cent mille dans six mois! Je ne me farde point, vous le voyez!

— Trente mille, soit; cent mille, s'il le faut, dit Desbuttes piqué, un million si vous le voulez; mais aimez-moi.

— Cela ne dépend pas de nous; avec vos millions, vous n'achèterez jamais pareille marchandises, et je ne puis vendre ce que je n'ai pas.

— Oh! mais vous passez les bornes, s'écria Desbuttes en s'asseyant sur son magnifique bonnet qu'il écrasa; je suis votre mari; vous êtes à moi.

— D'accord, répondit Violette; eh bien, je suis à vous, que me demandez-vous encore?

Desbuttes exaspéré :

— J'ai le droit d'être aimé, dit-il.

— Prenez garde de vous faire exécrer.

— Qu'est-ce que je risque?

Violette regarda l'imprudent avec un sourire qui le

fit frissonner; mais il était colère, hargneux, quand son amour-propre ou sa fantaisie était en jeu.

— Vous me tourmenterez, dit-il, moi, je vous martyriserai.

— Bon!... j'accepte, répliqua Violette.

— Je vous enfermerai.

— Bah! et les fenêtres!

— J'appellerai les juges...

— Regardez donc mes yeux...

— Nous aurons une guerre à mort.

— Vous négligerez vos affaires, vous vous ruinerez, et moi, qui n'aurai que la guerre à penser, je vous battrai.

Desbuttes, frappant du pied :

— Tope! dit-il; nous verrons; et pour commencer, je m'installe ici.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous contrarier d'abord.

— Voilà un beau rôle que vous vous apprêtez!... Savoir que vous contrariez une femme par votre présence, et accepter ce personnage!... c'est humiliant.

— Il serait bien plus humiliant, dit l'imbécile, que tous mes gens vous vissent dans une chambre et moi dans l'autre, un jour comme celui-ci!...

— N'est-ce que cela, s'écria Violette, toute fière d'avoir fait capituler l'amour-propre; vous n'y gagnerez rien ; demain je conterai à tout le monde vos façons et ma défense; il y a ici votre parrain, un respectable ecclésiastique; il y a ici des gentilshommes bien élevés, délicats, des gens qui vous ont sauvé de la corde; ils jugeront.

Desbuttes, effrayé :

— Enfin, dit-il, que voulez-vous?

— Rien, rien, demeurez.

— Mais encore?

— Brisons, vous dis-je.

— Voyons, exposez-moi ce que vous désirez; tâchez de me donner des raisons valables; j'y réfléchirai en temps utile; j'apprécierai.

Violette haussa les épaules et ferma les yeux comme si elle tombait de sommeil.

Desbuttes impatient, et résolu à capituler pour peu qu'on lui donnât le prétexte :

— Parlez, au nom du ciel, madame, s'écria-t-il, que voulez-vous?

— Dormir.

— A la bonne heure! voilà parler, dit le petit homme en mordant ses lèvres; expliquez-vous donc; je ne suis pas un tyran, que diable! Vous voulez dormir; quoi de plus naturel! dormez... la nuit, dit-on, porte conseil; demain, j'en suis sûr, votre caprice aura passé; promettez-moi cela, du moins.

— Monsieur, pas de conditions.

— Non, Violette, non.

— Pas de Violette.

— Soit, mignonne.

— Supprimez mignonne!

— Ah! s'écria Desbuttes, exaspéré d'avoir été si doux : et, avouons-le, il n'avait peut-être pas tout à fait tort.

Mais il eut tort en ceci, qu'il lâcha les rênes à sa colère, ce que Violette attendait pour justifier la sienne; il eut tort en ceci : qu'il donna raison à sa femme.

Bouillant de sa grosse tête plate jusqu'à ses épaules

torses, il saisit un des flambeaux de la cheminée, campa fièrement sur son bras gauche sa robe de chambre qui balayait le parquet, enfonça le beau bonnet sur son front, et dessina une de ces sorties à queue comme M. Baron les faisait si bien.

— Un homme n'est pas un chien ! bégaya-t-il en ouvrant d'un coup de pied la porte, un homme est un homme ! souvenez-vous-en, madame:

— Un brutal n'est pas un homme, repartit Violette, heureuse de le voir sous son vilain aspect, elle qui avait tant souffert de ses gentillesses.

— Vous serez aux regrets demain, continua Desbuttes, honteux de son emportement, et alors... nous verrons.

— Alors *vous apprécierez?* lui dit sa femme d'un air goguenard.

— Je saurai la cause de votre singulière conduite, continua Desbuttes, et je prendrai mes mesures.

— *En temps utile*, riposta Violette.

— Adieu donc, puisque vous cherchez à me pousser à bout ; je ne répondrais pas de moi, si je restais. Adieu, madame ; nous entamons ensemble un compte qui se payera plus tard.

— *Vous me présenterez votre note*, répondit l'implacable femme, dont le rire nerveux avait pris des accents presque effrayants.

Desbuttes s'aperçut, malgré sa rage, qu'il lui serait prudent de battre en retraite. Les yeux de sa femme s'allumaient ; une sorte de fièvre faisait trembler ses membres ; chaque minute de présence ajoutait une année de haine à ce fameux compte dont il avait eu l'imprudence de la menacer.

Mais il ne voulut point partir sans avoir envoyé sa

bordée de désespoir à l'ennemi. Il vida la lie du fond de son cœur. Après les injures, il insulta.

— Si jamais, dit-il, vous me dépensez trente mille livres par an, il faudra que vous m'ayez demandé trente mille fois pardon. Une fille sans dot n'a pas le droit d'être insolente. Je vous prendrai par famine : ma mie ; on meurt de faim dans votre famille !

— Cela m'obligera, monsieur, dit Violette. En me voyant mourir de faim chez vous, les gens n'auront plus l'idée de me pendre à vos côtés, comme ils le voulaient faire ce soir, sous prétexte que je vous aide à voler le pain blanc du roi.

Cette riposte éteignit les feux du traitant ; madame Desbuttes venait de toucher les œuvres vives. Son époux avarié, désemparé, gagna la porte et disparut, moins irrité contre elle qu'épouvanté de ces dangereuses paroles que des oreilles mal intentionnées pouvaient avoir surprises.

On l'entendit fermer le double tour de la porte, courir dans le couloir, avec le gloussement particulier aux volatiles qui s'enfuient effarés et furieux.

Violette, restée maîtresse du champ de bataille, ferma bruyamment les verrous de son côté.

En ce moment, la guitare appropriait ses harmonies à tout ce bouleversement qui, d'en bas, se traduisait à Belair par un jeu animé de lumière et d'ombre. Elle joua ce morceau de Lulli :

Ombres qui naviguez vers la rive infernale,
Dites-moi vos ennuis !
Ou laissez-moi, sur la barque fatale,
Vous suivre dans l'horreur des éternelles nuits.

Ce morceau était pompeux, bruyant, infini comme

les nuits dont ils parle. Belair le joua vaillamment à grand orchestre ; son confrère Amphion avait bâti des maisons en jouant de la lyre, il s'agissait de renverser au son de la guitare des murailles que Josué n'eût pas facilement jetées en bas avec ses trompettes.

Le virtuose racla d'une façon tellement frénétique qu'il renouvela le miracle de Josué.

Comme aujourd'hui les miracles trouvent bon nombre d'incrédules, on nous saura bon gré de donner quelques détails sur celui-là.

Sans doute le lecteur n'aura pas oublié cette apparition de la Goberge à la porte du salon dans lequel s'agitaient tant de passions diverses, lorsque Desbuttes avait présenté sa jeune femme à leurs sauveurs.

A l'aspect imprévu du musicien, le vindicatif la Goberge voyait se réaliser sans délai un rêve de vengeance tant de fois caressé depuis sa blessure ; sa bonne fortune lui amenait donc un ennemi mortel à la recherche duquel il eût, sans se plaindre, couru d'un pôle à l'autre. Se venger sans courir ! quelle chance !

Quelle chance surtout pour un misérable écloppé, pour un corps sans âme, pour un bras qui ne pouvait et ne voulait plus manier l'épée.

Car, il faut bien le dire, ce maître d'armes expert en toutes finesses de lame, tremblait de ne plus savoir son métier, depuis que son écolier le plus ignare l'avait ainsi couché sur le terrain. La Goberge n'était brave naturellement qu'à coup sûr, et depuis que ses estocades lui avaient failli, ce spadassin frissonnait en regardant seulement la poignée de sa rapière.

Cependant, cette épée, c'était son gagne-pain.

M. de Louvois n'avait acheté l'homme qu'à cause d'elle. La Goberge ne se faisait pas illusion sur ses talents diplomatiques. Il savait parfaitement qu'en lui faisant espionner le prince d'Orange, Guillaume, roi d'Angleterre, M. de Louvois comptait surtout l'employer à purger la Hollande et l'Angleterre de ces gazetiers réfugiés, de ces mécontents renégats qui déblatéraient ou imprimaient à Londres ou à Amsterdam tout ce qu'ils pensaient et ne pensaient pas de Michel Louvois et de Deodatus.

Or, la Goberge avait eu de beaux gages toujours dévorés, il est vrai, par les deux passions dominantes de ce bélître, la cuisine et le jeu. Mais ces gages n'allaient-ils pas être supprimés, depuis que le maître d'escrime s'était laissé désarmer, blesser par un enfant en présence de Louvois, avec l'épée de Louvois! Le ministre au cœur de bronze dans lequel se gravaient ineffaçablement les injures ou les torts, oublierait-il jamais, que, par la faute de la Goberge, son secret le plus cher courait le monde, colporté de Belair à Lavernie; oublierait-il jamais l'enlèvement d'Antoinette; car la Goberge ignorait ce coup d'autorité, ce crime de Louvois, à l'aide duquel le ministre avait été reprendre Mlle de Savières dans le château de Lavernie.

C'était ce tort, irréparable sans doute, qu'il importait à la Goberge d'effacer. L'espion avait beau jeu; le spadassin tenait une revanche. Belair à dix pas de lui, sous le même toit; Belair, sans défiance et sans défense, s'offrait en holocauste à la rancune du maître d'armes, aux intérêts blessés du ministre. C'était là qu'il fallait frapper. Mais les moyens!... Belair vigoureux, fringant, armé, soutenu par la présence

de Lavernie, n'était pas une proie facile. La Goberge savait n'avoir pas été aperçu, mais combien durerait son incognito?

Desbuttes n'allait-il pas le trahir innocemment, lui qui ne savait rien; le sénéchal ne parlerait-il pas soit à Belair, soit à Gérard, soit à Jaspin d'un blessé, d'un la Goberge, leur voisin, dont l'état exigeait des égards? Et à ce nom, que feraient Belair et Gérard; ne viendraient-ils pas achever chez lui leur ennemi; ou, plus généreux, ne se contenteraient-ils pas de lui rire au nez et de le fuir, en lui arrachant tout espoir de vengeance?

Voilà les tristes pensées que ruminait le spadassin dans sa fameuse chambre d'honneur, où la terreur le tenait barricadé. Il avait fermé sa porte avec la barre de fer destinée à cet usage, s'étonnant de trouver tant de force dans un corps diaphane.

— Au cas, se disait-il, où Belair et Gérard viendraient frapper à ma porte, je m'enfuirais par la fenêtre, qui n'est pas fort élevée. Peut-être me briserais-je les os, dans lesquels la moelle est tarie, mais enfin j'essayerais.

Que si la nuit se passait sans surprise, il attendrait le point du jour, irait arracher Desbuttes à ses félicités conjugales, lui révélerait l'amour de Belair pour Violette, l'ardeur avec laquelle, six mois avant, le musicien étudiait la tierce et la quarte pour anéantir son rival. Desbuttes, épouvanté de réchauffer en sa maison ce serpent séducteur, ne manquerait pas de remercier la Goberge, de cacher sa présence à Houdarde et de s'associer à lui pour combattre l'ennemi commun; le combat d'un traitant et d'un bandit contre le virtuose se réduirait à quelque bon

coup d'escopette tiré par mégarde en un bois, à la chasse; la Goberge et Desbuttes dormiraient désormais tranquilles, et M. de Lavernie n'aurait rien à dire, en admettant même que l'escopette n'eût pas contenu deux balles, ce qui eût réuni dans le tombeau Oreste et Pylade, et fait un sensible plaisir à M. de Louvois.

Ce bon la Goberge ne manquait pas, dans les occasions, d'une certaine imagination. Tout cela sentait bien un peu le cauchemar, mais enfin il ne faut pas trop exiger d'un homme à jeun depuis si longtemps.

Malheureusement pour ce plan, Belair vint jouer de la guitare sous la fenêtre même par laquelle comptait s'enfuir la Goberge, en cas d'attaque par la porte.

Il serait difficile de décrire la stupeur qui s'empara du maître d'armes, lorsqu'il entendit, à cinq pieds de lui, sous sa fenêtre, le prélude et les roulades de son ennemi.

Le premier sentiment fut une terreur profonde. Ce scélérat, suivant les circonstances, était jaguar ou lièvre. Au lieu de réfléchir que Belair, amoureux de Violette, venait exhaler sous le balcon de l'infidèle les soupirs d'un douloureux martyr, la Goberge se figura que les deux amis l'avaient découvert, que l'un s'était placé à la porte, l'autre sous la fenêtre, et que les chants de Belair n'étaient qu'une explosion de joie féroce, comme en ont les cannibales lorsqu'ils tiennent au poteau l'ennemi réservé à leur souper.

Mais la Goberge réfléchit bientôt qu'il n'avait pas encore entendu revenir M. de Lavernie. La terreur

en s'effaçant dissipa les brouillards de son cerveau, il se souvint. Belair redevint pour lui l'amoureux au désespoir ; et la Goberge, au bruit des pas de Desbuttes qui retentissaient sur sa tête, acheva de comprendre la situation.

Dès lors ses idées prirent un autre cours. Il n'avait plus d'inquiétude pour lui-même. C'était le moment de penser à la vengeance. Ne vaut-il pas mieux tenir que courir ?

— Certes, se dit la Goberge, c'est un heureux moyen que ce coup d'escopette égaré à la chasse. Mais l'arme à feu manque souvent son but ; l'arme blanche, jamais. Belair est là, sous ma fenêtre ; il fait beaucoup de bruit avec sa maudite guitare ; il n'entendra pas que j'ouvre mon volet, je prendrai à deux mains l'épée de M. de Louvois, je l'enfoncerai comme un pieu perpendiculairement dans le crâne de ce rossignol, et tout sera dit. Les chants auront cessé.

Enchanté de ce plan sublime, la Goberge se hâta d'en assurer l'exécution. La joie d'une prochaine revanche lui rendait son agilité. D'ailleurs, il n'avait qu'une ou deux minutes de forces à dépenser : après avoir tué Belair, il aurait le temps de se reposer.

Le voilà donc qui aiguise sa pointe, et qui, pendant un *fortissimo* du musicien, tire les verrous de son volet et l'entr'ouvre.

Belair était assis sur le banc, tête nue. L'épée ayant trois pieds, les bras de la Goberge en ayant deux : c'était plus qu'il n'en fallait pour que la pointe entrât de six bons pouces : six pouces de lame

dans le crâne d'un homme sont sa raison suffisante, dirait Pangloss.

Mais au moment où la Goberge, enivré de joie, se penchait pour bien assurer son coup en prenant ses mesures, il sentit trembler sous lui la pierre énorme qui formait l'appui de la fenêtre. Cette pierre, descellée par le temps et les secousses, manquait d'équilibre ; elle penchait vers l'extérieur à la moindre impulsion.

Impossible, avec ce vacillement, de frapper en toute certitude, impossible même de se pencher au dehors sans risquer d'aller tomber soi-même sur la tête de Belair, ce qui l'eût tué peut-être, mais en tuant la Goberge : sacrifice inutile qu'à tout prix il fallait éviter.

Le maître d'armes s'arrêta consterné. Comment suspendre exactement et faire d'aplomb choir cette épée sur ce Damoclès ; retrouverait-on à Houdarde la qualité des crins de cheval de Syracuse ? Évidemment non. Cette belle idée avorterait donc au moment même de l'exécution, et pourquoi? Parce qu'une pierre était descellée. Oh ! fureur ; ce crâne s'offrait si complaisamment au coup ! Belair sur son banc dodelinait la tête d'une façon si provoquante.

— Maudite pierre d'appui ! ce serait à te précipiter sur ce misérable musicien !

— Eh !... se dit la Goberge avec un ricanement sourd, pourquoi non ? parce qu'un corps est obtus au lieu d'être aigu, parce qu'il écrase au lieu de perforer, faut-il le négliger comme moyen homicide ?— Il pèse, dira-t-on, quinze cents livres au lieu d'en peser une et demie : c'est une difficulté pour un convalescent ; mais nous trouverons encore un ex-

pédient dans Syracuse et dans l'antiquité. Laissons Denis le tyran et employons Archimède. Le levier ! le levier soulèverait un monde dans la main d'un enfant.

La Goberge saisit avec triomphe la barre de fer qui lui avait servi à barricader la porte.

— Trois pesées sous cette pierre, dit-il, elle glisse, elle tombe, elle aplatit. — Heureux Belair, il ne souffrira pas ! lui qui m'a tant fait souffrir !

Pour faciliter son œuvre infernale, la Goberge acheva d'ouvrir le volet, introduisit la barre sous la pierre, et pesa.

C'était à la fin de la discussion de Violette et de Desbuttes. Le financier avait fait retraite, la jeune femme fermait ses verrous, Belair raclait, assis sur le banc de pierre, et, plus désolé que jamais, le formidable accompagnement de la cantate de Lulli. Il y avait pour la Goberge cette crainte qu'une parcelle de plâtre, détachée du mur en avant-coureur, ne tombât sur la tête du musicien et ne lui annonçat le bloc. Aussi fallait-il voir avec quelle prudence l'Archimède assassin soulevait l'énorme masse et la conduisait hors de ses points d'appui.

Les forces de la Goberge étaient revenues, il ne s'appliquait qu'à modérer leur puissance. La pierre, en effet, glissa, perdit l'équilibre et tomba.

Plus de chanson et plus de musique.

On entendit craquer et gémir une guitare brisée, un cri d'homme se mêla au grondement de la masse qui heurtait le banc de pierre. La Goberge, aveuglé par un nuage de poussière, recula, ses rares cheveux hérissés d'horreur.

Le vertige de l'épouvante saisit ce misérable ; il

eut peur du cadavre qu'on retrouverait, de Gérard qui vengerait Belair; il eut peur de tout. Son cœur claquait dans sa poitrine vide, il ouvrit sa porte, courut, haletant, hagard, les mains étendues; trouva un cheval sous un appentis, l'enfourcha d'un bond, lui qui une heure avant ne pouvait traîner ses jambes, et se cramponnant aux crins de l'animal, l'étouffant de ses talons, ivre du vent qui sifflait à ses oreilles, il s'élança hors du château.

Il avait bien tort. Belair avait été averti par une pluie de grès broyé; il s'était levé, avait posé sa guitare sur le banc et regardé en l'air. D'un seul coup d'œil il avait vu s'éclairer deux fenêtres à gauche de l'appartement de Violette, il avait reconnu l'ombre de Desbuttes qui s'enfermait seul dans un logis séparé; sa femme l'avait donc congédié!

Ce fut alors que la pierre tomba. Elle broya la pauvre guitare. Au bruit de cette chute, Violette ouvrit sa fenêtre, qu'elle eût peut-être ouverte sans cela. Belair poussa un cri en la voyant, et sans songer au danger qu'il venait de courir, à l'aspect de cette brèche inespérée, de ce volet dressé comme une échelle, ne voyant plus qu'un escalier praticable, là, où dix minutes avant un chat n'eût su poser sa griffe, le jeune homme, au milieu du tourbillon de poussière, sauta sur la fenêtre démolie, se servit des ferrures du volet comme d'échelons, s'accrocha aux barreaux du balcon de Violette, et vint tomber aux pieds de la jeune femme éperdue, qui ne savait point encore quel Dieu sortait ainsi pour elle de ce nuage.

XXII

HEUR ET MALHEUR

Quand Gérard et M. de Rubantel se trouvèrent seuls dans la campagne, au milieu de la nuit, Gérard se retournant pour regarder encore les fenêtres éclairées du petit château, poussa un soupir que le général interpréta encore dans le sens de ses gaillardises.

— Voilà, dit-il, mon Lavernie qui pense à sa fiancée et qui soupire de n'être pas M. Desbuttes, de n'habiter point ce château avec Mlle Antoinette de Savières.

— Hélas! non, mon général, répondit Gérard, je sais trop bien que la pauvre jeune fille est à jamais perdue pour moi, qu'elle a passé dans ma vie comme une ombre d'amour, que Dieu courroucé contre moi m'a montré le bonheur, et me l'a repris comme il prend tout aux hommes, lorsque la prospérité les aveugle et les endort. Non, je ne pensais pas à Mlle de Savières en ce moment; d'ailleurs, ce n'est plus par des soupirs que se trahirait ma pensée. Au fond de mon cœur est une plaie brûlante, incurable, dont la morsure ne cesse pas. Je m'y suis accoutumé; je souffre sans crier.

— Ce soupir, alors d'où vient-il?

— Vous n'avez donc pas compris mon général, ce que vous avez vu chez Desbuttes?

— Ma foi, j'ai cru comprendre. C'est un coquin, de traitant qui a épousé une jolie fille, et qui en ce moment dort sa nuit de noces.

— C'est une malheureuse femme qui, par amour filial, ayant épousé ce coquin qu'elle n'aime pas, se retrouve en présence d'un charmant garçon qu'elle aimait, et comprend qu'elle va le tuer de douleur.

— Belair! pauvre garçon! En effet, je me souviens: toutes ces grimaces, tous ces yeux languissants, toutes ces syncopes...

— Mon général, l'amour donne de grands chagrins aux âmes de vingt ans.

— Nous avons eu vingt ans, répliqua Rubantel; — oui — voilà une triste chose... Bah! ils se consoleront!

— Quand je pense que ce sont encore des victimes de ce Louvois! s'écria Gérard.

— En vérité!

— Sans doute. Violette a été bien élevée par une dame charitable qui, en mourant, l'a laissée dans le besoin. Il eût mieux valu qu'elle fût une ouvrière. Le père de Violette était un soldat aveugle et estropié. Il avait droit aux Invalides. Louvois, on ne sait par quelle mystérieuse haine, l'en a exclu avec acharnement. A peine Violette gagnait-elle assez pour s'entretenir elle-même; une honnête fille n'a pas de ressources à Paris. Eh bien! le pauvre vieux Gilbert fût mort de faim sans le dévouement de sa fille, dont ce Desbuttes est devenu amoureux, dévouement inutile, hélas! le car pauvre Gilbert est mort il y a huit jours.

— Enfin, dit Rubantel, la petite femme n'est pas sans reproche en cette affaire : est-ce que Belair ne

gagne pas cent louis par an avec sa guitare ? est-ce qu'avec cent louis on ne saurait nourrir une femme et un aveugle ; voire le petit enfant qui arrive forcément en pareil cas au bout de la première année ?... que ne prenait-elle Belair ? Elle est ambitieuse, allez, et elle a préféré le traitant pour son château et son carrosse.

— Non, mon général, non ; si elle a choisi le traitant, c'est encore la faute de Louvois.

— Encore !

— Louvois voulait faire de Belair un de ses espions ; Belair a refusé ; le ministre a voulu embastiller Belair, celui-ci s'est enfui. Violette s'est trouvée séparée brusquement du pauvre garçon. Pas de nouvelles ; Louvois interceptait les lettres. Elle a cru son amant infidèle, elle a vu son père menacé par la faim, Desbuttes pressait, elle a pris Desbuttes. Trois mois plus tard elle eût été libre par la mort de son père, elle retrouvait Belair envoyé en France par M. de Catinat, elle l'épousait...

— Voilà votre roman, jeune homme, s'écria le général ; moi, j'en construis un autre : Violette ne retrouvait pas Belair, car Belair se cache. M. de Louvois mettait la main sur Belair et la comédie finissait. Au lieu de cela, voilà le musicien dans le château ; Desbuttes ne sait pas à quel rival il prête ses oreilles ; la guitare fait la conquête du mari et la femme console le malheureux amant. Applaudissez-vous donc de tout ce qui nous arrive, et ne soupirez plus.

— Même pour ce qui me regarde, général ? dit Gérard avec un triste sourire ; car il pensait au fond que M. de Rubantel voyait assez clair dans l'avenir de Belair.

— Même pour ce qui vous regarde, Lavernie. Il me semble que rien n'est plus simple. Voici en face de nous Valenciennes. Dès que je serai en vue des postes, retournez près de vos amis, et ne ménagez pas les chapons et le vin du traitant. Dites au petit abbé de se modérer, de n'avoir pas peur, et d'attendre. A Valenciennes, je reçois mes ordres; j'apprends ma destination, et sur-le-champ je vous écris de me venir rejoindre. Chez moi vous serez aussi bien caché que Belair l'était au quartier de Catinat. Une fois en sûreté, nous attendons le roi, et vous savez ce que je vous ai promis. Tenez, voyez comme il fait clair dans la ville : quittez-moi; on serait peut-être inquiet de vous à Houdarde ; quittez-moi, vous dis-je, et faites-vous protéger par Belair auprès de M. Desbuttes.

Il faisait très-clair en effet dans Valenciennes. On voyait de loin aller et venir force flambeaux. Les portes étaient ouvertes et encombrées par des troupes désordonnées de gens de guerre, dont les piques et les mousquets reluisaient dans les flammes rougeâtres.

— Je me hâte, continua le général; on pourrait bien fermer la ville et me laisser dehors, tout Rubantel que je suis; adieu cher Lavernie, au revoir.

Gérard lui faisait ses derniers adieux quand ils virent tous les soldats se remuer et bourdonner ainsi que des abeilles autour de la ruche. Une clameur assourdissante s'élevait du cœur de la ville, mêlée à des bruits de tambour, à des rappels de trompettes et au piétinement des chevaux.

— Décidément, c'est le jour des bagarres, s'écria

Rubantel; est-ce qu'on s'égorge, dans Valenciennes?

— Il y a quelque chose d'inquiétant, dit Gérard.

— Partez, mon ami; plus ce sera bruyant et inquiétant, plus vite vous devez retourner dans le calme et la solitude.

— Permettez, mon général, dit Gérard, que je questionne ce groupe de gens tranquilles, là, au bord de la contrescarpe.

— Ce sont des officiers, il me semble, dit Rubantel, on vous reconnaîtrait : partez!

— Pas avant de savoir ce qui se passe, mon général ; je me sens dévoré par une curiosité qui ne m'est pas habituelle.

— Eh bien, je questionnerai, moi; vous écouterez, et vous tournerez bride après avoir entendu.

Gérard demeura en arrière; le général s'approcha d'un petit groupe de gentilshommes restés à l'écart et causant entre eux.

— Messieurs, que fait-on dans Valenciennes? demanda-t-il.

— M. de Rubantel! mon général! s'écria une voix; c'est donc vous! Nous nous mourions d'inquiétude.

— Quoi, de la Fresnaye, vous êtes mon aide de camp, et vous ne me venez pas rejoindre? dit le général, en feignant d'être fâché. Je vous ai attendu toute cette soirée.

— Et moi, mon général, j'ai couru dix fois sur vos traces ; mon cheval est fourbu; je le reposais à côté de ces messieurs pendant qu'on s'écharpe là-dedans.

— On s'écharpe dans Valenciennes! Qui donc, bon Dieu ?

— Mon général, M. de Vendôme est arrivé ici un peu tard et n'a pas été content de son logement. M. de Boufflers y est arrivé aussi, et a trouvé tout ce qu'il pouvait désirer...

— Voyez-vous cela, dit Rubantel; pourquoi cette injustice?

— Mauvais arrangement, mon général, dit un des officiers.

— Faveur! dit un autre. M. de Boufflers conduit M. le duc du Maine.

— Et alors? demanda Rubantel.

— Alors, mon général, continua l'aide de camp, M. de Vendôme furieux a dit que puisqu'on ne le logeait pas il se logerait lui-même.

— J'aurais fait comme lui, grommela Rubantel; poursuivez, la Fresnaye.

— Il résulte de là, mon général, que les gendarmes ont avisé un très-bel édifice dans une rue écartée, pleine de beaux arbres, et qu'ils ont voulu loger M. de Vendôme dans cet édifice.

— Je ne blâme point les gendarmes.

— Il y a un malheur, mon général, l'édifice est un couvent.

— Ah, diantre!

— D'augustines.

— Peste!

— Et les gendarmes en ont enfoncé les portes!

— Aïe!

— Les augustines ont beaucoup crié.

— Je le crois bien.

— Elles ont envoyé supplier M. de Vendôme.

— Qui s'est retiré?

— M. de Vendôme était déjà couché dans les ap-

partements qu'on destine aux reines lorsqu'elles passent.

— Il s'est relevé?

— Non, mon général, il s'est retourné dans la ruelle, et a répondu... Ma foi, mon général, j'irais en prison, si je vous répétais ce qu'il a répondu.

— Tiens, tiens, tiens! et ensuite.

— Ensuite les augustines se sont adressées à M. de Boufflers qui a prévenu M. le duc du Maine. Ces messieurs ont été rendre visite à M. de Vendôme, et l'on s'est chamaillé, mais rudement.

— Quel malheur, s'écria Rubantel, que je n'aie pas été là; je manque toujours les bonnes aubaines!

— Oh! ce n'est pas fini, mon général. Vous arrivez au bon moment: c'est si peu fini que cela commence.

— La Fresnaye, vous me comblez!... Quoi, ces trois grands princes, car si M. de Boufflers n'est point prince, il en a l'orgueil; ces trois grosses têtes, dis-je, continuent à s'entre-dévorer? Allons y avant que tous les morceaux aient disparu.

— Mon général, un conseil d'ami, dit alors l'un des officiers : imitez-moi, imitez M. de Joyeuse et M. de Villemur qui tiennent leurs troupes à l'écart et ne se mêlent pas de cette affaire. Laissez M. de Vendôme se rebiffer contre M. de Boufflers. Les gendarmes sont fort capables de se défendre. Demain on les ménagera, eux qui sont troupes d'élite. Nous autres on nous ferait payer les pots cassés.

— C'est judicieux, répliqua le général : mais où sont mes chevau-légers?

— Là, en bon ordre, sur le glacis, dit l'aide de camp.

— Et les pionniers? il en est que je veux faire pendre; ils ont fait mille abus en route.

— Eh bien ! pendons-en quelques-uns, dirent les officiers, cela nous fera passer le temps.

— Cependant, il serait bon de savoir ce qui se fait en ville, reprit M. de Rubantel, à qui tout ce scandale causé par les princes donnait une maligne joie; il est impossible que M. de Vendôme dorme au milieu d'un pareil hourvari :

— Oh ! nous avons des nouvelles tous les quarts d'heure, répliqua la Fresnaye; le brigadier envoie reconnaître la place et nous transmet les bulletins.

Rubantel, tout en riant, s'approcha de Gérard, auquel personne n'avait pris garde et qui contemplait cette scène avec sa mélancolie ordinaire.

— Vous voyez, dit-il, Lavernie, que la campagne s'annonce bien; on s'amusera un peu. Tâchez donc d'en être.

— Hélas! mon général, je ne viens pas ici pour m'amuser.

— Qui sait? vous vous divertirez peut-être malgré vous; c'est la meilleure manière.

— Des nouvelles, des nouvelles! crièrent du bord des glacis une foule de jeunes officiers près desquels passait une estafette au galop.

Le cavalier arrivait près de la Fresnaye :

— Monsieur, dit-il, le brigadier vous prévient qu'il faut absolument retrouver M. de Rubantel : la générale bat; les gendarmes sont assiégés autour du logement qu'ils ont choisi, par les troupes de M. de Boufflers. Ce dernier demande du renfort. Cependant, par la porte de Mons est arrivé un gros de cavaliers

encore inconnus; on ne sait pour qui cette troupe va se déclarer.

Rubantel s'avança :

— Chevau-léger, dit-il, dites à mon brigadier que j'entends que l'on ne bouge point du glacis. Les chevau-légers sont à moi et non à M. de Boufflers ou à M. de Vendôme. Jusqu'à nouvel ordre je ne suis soumis à personne, puisqu'il n'y a point de général en chef nommé par le roi. Ainsi donc, pas un geste et pas un cri dans les rangs : et si quelqu'un veut me parler, qu'on me l'amène; je plante mon quartier général ici, sur ces pierres ; je ne suis pas difficile, moi. Je ne suis pas un prince! allez, chevau-léger.

— Voilà parler, dirent les officiers, ravis de voir se compliquer l'affaire.

— N'est-ce pas? Qu'en dites-vous, Lavernie? demanda tout bas au jeune homme le général enchanté.

— Ces pauvres augustines! répondit Gérard.

— Bah! si elles ont des agresseurs, elles ont des défenseurs. Ah!... je comprends... comme il s'agit de religieuses, vous pensez à la vôtre... Dites-moi adieu, Lavernie, et partez!

Une autre estafette accourut à toute bride.

— Qu'est-ce encore? demanda Rubantel.

— Mon général, les augustines déménagent; elles ont emprunté à M. de Boufflers ses chariots et ses fourgons; elles vont gagner une maison succursale qu'elles ont près de Quiévrain, et M. de Boufflers vous prie de leur fournir un piquet d'escorte.

— Ah! ma foi non, répliqua Rubantel avec humeur ; je n'ai pas d'ordres à recevoir de M. de Bouf-

flers, moi, et d'ailleurs mes chevaux sont fatigués; dites cela au marquis de Boufflers.

Le cavalier partit au galop.

— Mon général, dit Gérard bas à M. de Rubantel, prenez garde que M. de Boufflers ne vous adresse pas un ordre, mais une prière. Il est peut-être inhumain de laisser aller seules ces pauvres femmes, aux hasards de la nuit, avec tous ces pionniers et vagabonds qui rôdent. Vous seriez blâmé, mon général, comme homme, sinon comme officier; et puis pour moi, qui vous en prie, donnez une escorte aux augustines. Vous le disiez tout à l'heure, elles m'inspirent je ne sais quel intérêt mystérieux.

— Mon cher Lavernie, dit l'entêté général, je suis au désespoir de vous désobliger, mais je ne fais pas mon service avec du sentiment. Donner un ordre et puis le reprendre est d'un mauvais militaire. J'ai dit que je ne fournirais point d'escorte aux augustines, j'ai eu tort, peut-être, je n'en disconviens pas; c'est brutal, je l'avoue, mais je l'ai dit et n'en démordrai point.

On vit alors s'avancer lentement dans la grande rue de la ville, au milieu des soldats qui s'entr'ouvraient pour lui laisser passage, un grand chariot fermé qui contenait l'avant-garde des religieuses fugitives.

Des toiles mal assemblées couvraient ce chariot, et mille regards avides ou railleurs fouillaient sous ces toiles. Deux cavaliers seulement escortaient le premier chariot; ils furent poursuivis durant le trajet par les sarcasmes de cette terrible jeunesse.

On vit quelques étourdis soulever les rideaux avec la pointe de l'épée ou de la pique, et commenter la

grâce ou la laideur des visages effarouchés qu'éclairait l'invasion soudaine d'une lueur de fallot ou de torche. Ces pauvres augustines, serrées les unes contre les autres, rougissant et tremblant, eussent fait pitié à des Tartares. Mais comme elles ne couraient aucun danger, les chevau-légers français ne songèrent qu'à en rire.

Rubantel, il faut le dire, se détourna mécontent de lui-même quand le chariot passa.

Mais je ne sais quelle formalité de sortie arrêta le véhicule à la porte. Soit encombrement des soldats amoncelés pour mieux voir, soit lassitude des chevaux, le chariot cessa de rouler.

Tout à coup un grand mouvement se fit dans la ville. Des cavaliers accouraient à toute bride et s'ouvraient impitoyablement passage dans les groupes de soldats qui se renversaient les uns sur les autres.

Un cri précédait les cavaliers comme le vent précède la foudre.

— Louvois! Louvois! murmurait cette foule divisée comme les épis sous la pression de l'ouragan.

A la tête de vingt grenadiers à cheval, le marquis de Louvois s'avançait, le visage enflammé, baigné de sueur, la voix rauque.

— Voici Louvois, dit M. de Rubantel à Gérard. Sauvez-vous, Lavernie.

Mais Gérard ne l'écoutait pas. Au moment où le chariot s'ébranlait pour reprendre sa route, au moment où vingt flambeaux l'illuminaient de leurs feux sinistres, le jeune homme avait cru, sous les rideaux de toile, voir apparaître comme une vision, comme la silhouette fugitive d'un rêve, le pâle et triste visage

d'Antoinette, qui, éblouie par les reflets des lumières, cacha sa tête dans ses mains.

Gérard poussa un cri et resta en extase au milieu de la clarté. Le chariot glissait lentement dans l'ombre, les mains blanches s'écartèrent de ce doux visage que déjà le jeune homme ne pouvait plus distinguer, et alors un cri répondant au sien s'échappa et vint frapper au cœur l'infortuné qui palpitait entre cette chimère et cette réalité.

Éperdu, ivre, aveuglé, Gérard voulut pousser son cheval pour rattraper le chariot. Rubantel saisit sa bride, et lui dit d'une voix brève et basse :

— Arrière donc ! ou vous êtes perdu !

Gérard ouvrit les yeux ou plutôt reprit ses sens, il avait en face de lui Louvois, rouge de colère, mais qui ne l'avait pas encore aperçu, et faisait cerner le groupe par ses cavaliers.

Un vertige de terreur et de rage monta au cerveau du jeune homme et l'aveugla une deuxième fois.

Louvois parcourut des yeux le cercle qui l'entourait, et toujours sans apercevoir Gérard :

— Voilà donc, dit-il lentement et les dents serrées, comme on observe la discipline et les convenances ! Quoi ! j'arrive pour voir de pareils excès ! Ne dirait-on pas une ville ennemie prise d'assaut ! Qui commande ici ?

— Moi, monsieur, répliqua M. de Rubantel, qui cachait le jeune homme derrière lui.

— M. de Rubantel !... fort bien, dit Louvois, avancez.

Le général, courroucé, mais forcé d'obéir, poussa son cheval vers Louvois.

— Que me voulez-vous, monsieur, dit-il?

— Monsieur, vous avez refusé une escorte aux augustines... à des femmes, à des religieuses que je vois offenser par vos soldats; c'est indigne, monsieur!

Rubantel, furieux :

— Monsieur, dit-il, je n'avais pas d'ordres, et avant de reprocher sur ce ton, vous eussiez dû m'en faire parvenir, ou les apporter vous-même puisque vous étiez là.

— Aviez-vous besoin d'ordres pour empêcher le désordre? Je viens de vous voir, de mes yeux, à l'instant, retenir par la bride le cheval d'un insolent qui courait à ce chariot, sans doute pour faire insulte aux religieuses : un bon officier n'a pas besoin de son bras pour se faire obéir!

— Personne ici n'a couru à ce chariot, repartit Rubantel, effrayé à cause de Gérard.

— J'ai vu, vous dis-je! D'ailleurs vous chercheriez en vain à excuser le coupable. C'est un de vos officiers, peut-être.

— Non, monsieur.

— Ce n'était pas un chevau-léger; il était vêtu de noir... Quiétait-ce?

Rubantel ne répondit pas.

— Parlez! s'écria Louvois avec violence en frappant du pied son étrier; parlez et nommez le coupable, puisqu'il est assez lâche pour ne point se nommer lui-même!

Gérard poussa son cheval hors du groupe, tête à tête avec le cheval de Louvois.

— C'est moi, monsieur, dit-il d'une voix ferme et l'œil attaché sur les yeux du ministre.

Louvois pâlit ou plutôt devint livide en reconnaissant l'ennemi dont le visage lui rappelait tant de souvenirs. Rubantel et les assistants commencèrent à trembler pour cet imprudent qui tombait ainsi sous la terrible serre du vautour.

Il y avait là plus de trente officiers de marque, plus de deux cents sous-officiers et soldats à portée d'entendre, et qui dévoraient cette scène de tous leurs yeux et de toutes leurs oreilles.

Louvois fut tellement suffoqué par la surprise, qu'il garda un moment le silence. Gérard aussi était muet, mais ses yeux parlaient pour lui. Jamais lion bravant un serpent n'a lancé de plus foudroyants regards. Ce silence des deux adversaires pesait sur les assistants comme l'attente de la mort.

— Que faisiez-vous-là ? dit Louvois, et que vouliez-vous à ces religieuses ?

— J'en cherchais une à qui vous avez volé sa liberté.

— Et l'avez-vous trouvée? demanda le ministre d'une voix insultante.

— Non, mais je vous ai trouvé vous-même.

— Qui êtes-vous ?

— Vous le savez bien.

— Lieutenant Lavernie, je vous ai mis aux arrêts chez vous, de la part du roi.

— Je ne suis plus lieutenant, et je viens vous demander pourquoi vous m'avez enlevé mon grade ?

— Le ministre du roi vous ordonne de vous taire.

— Je suis le comte de Lavernie, aussi bon gentilhomme que vous, et je viens vous demander raison de l'outrage que vous m'avez fait en forçant la porte de ma maison avec de vils archers !

— Monsieur, je ne suis point ici pour écouter vos affaires de famille.

— Vous êtes ici pour me répondre, quand je vous demande de quel droit, comme un bourreau, vous avez tué ma mère !

— Malheureux ! s'écria Louvois inquiet du murmure que soulevèrent ces paroles.

— De la prudence, monsieur de Lavernie, dirent tout bas Rubantel et quelques officiers au jeune homme, que la colère commençait à emporter.

Louvois, sur qui tous les regards s'attachaient avec haine, ne supporta point plus longtemps l'infériorité de son rôle.

— C'est au roi seul, dit-il, que je dois compte des résolutions que je prends pour son service. Le roi vous avait mis aux arrêts pour six mois, vous avez forcé les arrêts !

Gérard sourit de pitié.

— Vous avez parlé insolemment au ministre de Sa Majesté, continua Louvois avec une lenteur qui trahissait toute sa rage.

Gérard fit un signe d'assentiment.

— Vous avez provoqué votre supérieur.

— Je n'ai de supérieur que le roi, puisque je ne suis plus officier, et j'ai provoqué, non pas un ministre, mais un homme que je croyais être un gentilhomme.

— Il suffit, vous avouez la provocation ?

— Mille témoins l'ont entendue, dit Gérard.

— J'y compte, repartit Louvois avec un sourire d'hyène satisfaite. Monsieur de Rubantel, assurez-vous de la personne de M. de Lavernie !

— Monsieur, dit le général en serrant les poings,

vous faites erreur, je commande les chevau-légers de la garde et non les archers de la prévôté.

Un murmure d'assentiment accueillit dans tous les rangs la réponse courageuse du vieux soldat.

Louvois, frémissant de colère :

— Excusez-moi, dit-il; j'ai voulu vous demander de m'envoyer votre prévôt.

— M. de Lavernie, répliqua Rubantel, est lieutenant de dragons, et non de chevau-légers; il appartient à la justice de son corps !

— M. de Lavernie, s'écria Louvois ivre de fureur, appartient à qui je le donne; il n'est plus de l'armée du roi ; toute justice lui est bonne. Je vous commande de m'envoyer votre prévôt : obéissez!

— Au moins, dit Gérard froidement, le marquis de Louvois vient-il de constater que je ne suis plus officier. — Il s'est condamné lui-même. — Mais à quoi bon marchander avec ma destinée? Marquis de Louvois, le comte de Lavernie, que vous avez insulté, ruiné, dont vous avez assassiné la mère et volé la fiancée, le comte de Lavernie, homme sans tache, vous a demandé raison de vos offenses et de votre crime — vous lui avez répondu par un ordre d'arrestation. Vous êtes un lâche; et parmi tous ceux qui m'entendent, écoutez bien, il n'est pas un homme de cœur qui m'interrompe pour me démentir. Cela me suffit, j'ai de vous la satisfaction que vous me refusiez. Où est le prévôt? je me livre. Où est la prison? j'y marche. — Marquis, vous pleurez de rage, j'ai vengé ma mère!

Louvois fit un geste indicible de fureur désespérée. On crut un instant qu'il allait se jeter sur cet ennemi au front d'airain, à l'œil chargé d'éclairs.

Mais il fit un effort et se contint. Dix archers de la prévôté militaire se firent jour parmi les assistants, entourèrent Gérard et l'emmenèrent au milieu d'eux, tandis qu'il essayait encore de voir au loin sur la route le lourd chariot qui emportait son beau rêve.

Rubantel vint l'embrasser, l'œil humide, la voix émue.

— Adieu, mon général, dit doucement le jeune homme à Rubantel. Nous n'avions pas prévu ce dénoûment.

Plus de vingt gentilshommes vinrent serrer la main de Gérard : il y a toujours de braves gens en France.

— Au revoir, et comptez sur moi, répliqua le bon général, en tournant le dos à Louvois, devant qui les rangs s'ouvrirent avec un morne silence lorsqu'il voulut revenir dans la ville.

Mais Louvois tenait peu à la popularité.

— Allons, pensa-t-il, des trois hommes qui savaient mon secret, voici le plus dangereux qui se supprime lui-même. Tout va bien !

XXIII

LE LENDEMAIN

Le lendemain un soleil radieux se leva sur Houdarde, et ranima dans le parterre du seigneur châtelain toutes les fleurs du printemps qui s'étaient

courbées la veille sous le pied des gendarmes et des grenadiers.

La fraîcheur du matin, le chant des oiseaux qui se becquetaient en sautillant sous les feuillages, le murmure de la rivière dont les eaux s'étaient purifiées, rien ne réveilla de leur profond sommeil les hôtes de ce château, remué la veille par tant d'événements bizarres. Le jour descendit sur les murailles et pénétra par les fentes des volets sans arracher un soupir à ces dormeurs acharnés. Rien n'était vivant dans le domaine, sinon quelques poissons revenus de l'alarme nocturne et qui, sortant de dessous leur abri de pierre, bondissaient de joie dans le disque lumineux que le soleil levant allumait sur la rivière.

Cependant une fenêtre s'ouvrit du côté du parterre. On y vit paraître d'abord le petit chien Amour qui posa ses deux pattes blanches sur l'appui, regarda le ciel en clignant des yeux et finit par sauter comme un chat sur la balustrade où il s'accroupit en humant les rayons déjà tièdes.

Puis arriva près de cette fenêtre l'abbé Jaspin. Le digne homme achevait sa toilette et enfonçait sur son crâne grisonnant la calotte noire de Géronte et d'Argan. Jaspin débuta par souhaiter civilement le bonjour au petit chien.

— Bonjour, Amour, as-tu bien dormi ? Que vois-tu de joli, là-bas ? Il fait beau, n'est-ce pas ?

Jaspin se pencha hors de la fenêtre pour regarder en bas, pour regarder en haut.

— Rien d'ouvert, dit-il. — As-tu déjà vu ton maître, petit Amour ? Est-il descendu dans le jardin, lui qui se lève de si bonne heure ? — Je te dérange,

Amour? Il faut me le pardonner... Là, remets-toi au soleil.

Et Jaspin caressa de la main le dos du chien, qui, pour s'en débarrasser plus vite, lui envoya de côté un petit coup de langue et rentra dans sa contemplation.

— Je devrais voir M. Gérard au jardin, continua Jaspin en s'adressant encore à Amour; mais dans ce jardin il y a des arbres, et le feuillage m'empêche de bien voir les allées; nous verrons mieux en descendant.

Jaspin se dirigea vers la porte; Amour comprit son idée et sauta en bas pour l'accompagner avec toute sorte d'empressements que révélait le panache mobile de sa queue.

Jaspin descendit l'escalier avec précaution, et passa discrètement devant la chambre de Violette. Mais lorsqu'il fut arrivé devant l'appartement que, la veille, Desbuttes avait assigné à Belair, l'abbé s'arrêta, écouta, et Amour alla flairer sous la porte.

Rien ne bougeait en cette chambre. Jaspin se préparait à passer outre, quand il entendit un bruit de pas dans l'escalier. C'était Desbuttes qui faisait semblant de sortir de la chambre de sa femme, et qui, à cet effet, venait de remonter par son escalier dérobé jusqu'au palier du grand escalier.

— Mon filleul! s'écria l'abbé, bonjour; comment êtes-vous ce matin?

— A merveille, parrain, dit le financier en grimaçant la satisfaction. A merveille! à merveille, ajouta-t-il bruyamment en voyant paraître au bas de l'escalier le sénéchal, suivi d'un valet de chambre. Eh bien, parrain, comment trouvez-vous mon château?

Votre filleul vous fait-il honneur? Vous repentez-vous de m'avoir tenu sur les fonts de baptême? Quand j'aurai un million de plus, parrain, je vous ferai chapelain d'Houdarde.

A ce mélange de voix et de pas, la porte de la chambre de Belair s'ouvrit à grand bruit de verrous, et le jeune homme parut demi-vêtu, étirant ses bras et passant une main d'un blanc mat dans ses beaux cheveux blonds en désordre.

— Eh! bonjour, cher monsieur de la guitare, dit Desbuttes en s'approchant avec un geste d'affectueuse protection : mon Dieu, que vous nous avez bien guitaré cette nuit! Merci! mais ma femme vous en remerciera mieux que moi. Elle se connaît mieux en musique.

— Madame Desbuttes repose encore? interrompit Belair, rougissant.

— Je l'ai laissée dormant, cher monsieur, répliqua Desbuttes en se frottant les mains; je sors de chez elle à l'instant. Dort-elle de bon cœur, la pauvre femme! dort-elle! à dix pistoles le quart d'heure, mon cher monsieur.

Il n'avait point fini que l'on entendit tirer deux verrous, trois verrous, un nombre inouï de verrous à la porte de Violette; puis après les verrous, un craquement de pènes dans la serrure, des tours de clé aussi nombreux que les verrous.

— Ah çà mais, dit Jaspin naïvement à Desbuttes que ces verrous et ces serrures mettaient au désespoir, comment avez-vous donc pu fermer tout cela sur vous en sortant tout à l'heure?

Desbuttes se mordit les lèvres, — Belair se détourna pour caresser Amour, — Violette parut sur le seuil

de sa chambre : elle était radieuse et rose comme la jeune Aurore, elle souriait languissamment, et, fermant d'une main sa robe de satin noir sur la broderie blanche de sa gorgerette, elle se soutenait de l'autre main aux ferrures ciselées de la porte entr'ouverte.

Desbuttes s'approcha d'un air empressé, et lui baisa la main qu'elle ne défendit pas.

— Si tôt levée ! dit-il ; c'est trop peu dormir. Vous risquez votre santé.

— J'ai voulu savoir des nouvelles de mes hôtes, dit la jeune femme en enveloppant Belair d'un regard timide et doux qui faillit le faire chanceler. Mais où est M. de Lavernie ? N'est-il point levé encore ?

— Je le cherche partout, dit Jaspin qui venait de faire perquisition chez Belair ; il n'est pas au jardin ; je le croyais dans la chambre de monsieur.

— Il n'y est point, répliqua Belair.

— Je le vois bien, hélas ! dit Jaspin ; n'est-il donc pas revenu ?

— Pas que je sache, dit Belair.

— Et cela ne vous a pas causé d'inquiétude ? s'écria Jaspin. Vous ne vous en êtes pas aperçu ! Un ami que vous adorez, qui vous adore !

— Excusez-moi, je dormais.

— C'est naturel d'avoir dormi tard, s'écria Desbuttes. Vous ne vous êtes couché que tard, M. Belair ; nous avons joui de votre charmante musique une partie de la nuit, n'est-ce pas, ma femme ?

Violette rentra un moment chez elle pour chercher son mouchoir oublié.

— Et en vous couchant si tard, dit Jaspin, vous n'avez point remarqué l'absence de Gérard? à une pareille heure!... pas rentré!

— Monsieur l'abbé, fatigué d'avoir joué longtemps, ainsi que vous l'a dit M. Desbuttes, j'ai dormi, je vous le répète, comme vous avez dormi vous-même.

Violette reparut. Belair était fort embarrassé. Elle lui vint en aide.

— Rien ne lasse comme de chanter en plein air, dit-elle. D'ailleurs, monsieur l'abbé, pourquoi seriez-vous inquiet de M. de Lavernie; n'est-il pas en compagnie de M. le général, au milieu d'une armée? Ils seront arrivés tard à Valenciennes, et les portes auront été fermées sur eux.

— Et voilà précisément ce qui m'inquiète, s'écria l'abbé en cherchant dans tous les coins machinalement comme un fou, tandis qu'Amour, le regardant et comprenant son agitation, cherchait avec lui sous le lit et les meubles.

Desbuttes, enchanté de voir que la conversation ne le regardait plus, appela son sénéchal que le respect tenait enchaîné au bas de l'escalier.

— Sénéchal! cria-t-il, arrivez un peu, et dites-nous si M. de Lavernie n'est pas rentré cette nuit ou ce matin? Ne serait-il pas dans quelqu'une de mes trente chambres? On revient tard, on a hâte de se coucher, on prend le premier lit qu'on rencontre. Moi, je crois qu'il doit être rentré, car j'ai entendu, vers minuit, un bruit sourd, un grand bruit, pareil à celui d'une grosse porte qui se ferme.

— N'avez-vous pas entendu, mignonne? dit-il à Violette qui ne refusa pas l'épithète — malgré toute l'envie qu'elle en avait; — mais à ce moment

Violette n'eût donné en quoi que ce fût un démenti à M. Desbuttes.

— Oui, répliqua-t-elle, j'ai entendu un bruit sourd...

— Et vous avez cru, comme moi, que c'était une porte fermée.

— Mon Dieu oui!

— Fermée par M. de Lavernie, qui revenait.

— Certes.

— Alors, qu'était ce que ce bruit? fit Jaspin, s'il n'était point causé par le retour de M. Gérard.

— Monsieur, répliqua le sénéchal, le bruit n'a pu être causé que par la chute de la fenêtre.

— Comment! s'écria Desbuttes sans remarquer la gêne de Belair et la petite toux de Violette, quelle fenêtre, s'il vous plaît? il m'est tombé une fenêtre?

— L'appui, monsieur, prenez la peine de sortir et de regarder.

Desbuttes sortit et regarda. On voyait sous la fenêtre ouverte une brèche causée par l'expulsion de la pierre; la pierre avait creusé son trou dans le sable. Le Zadig de Voltaire ou un substitut du procureur du roi eussent facilement reconstruit l'histoire de ces décombres muets, de ce désordre éloquent.

Desbuttes n'y vit qu'un dégât.

— Mon château n'est donc pas solide! murmura-t-il; déjà des réparations! venez voir, messieurs et madame.

— Inutile, dit Violette, occupons-nous de M. de Lavernie, de nos hôtes...

— Oui, vous avez raison, occupons-nous aussi de mon hôte à moi, du pauvre blessé, de mon vieil ami, s'écria Desbuttes. A-t-il dû souffrir de tout le

vent qui est entré la nuit dans sa chambre, par cette effroyable ouverture! Comment va mon hôte, sénéchal?

— Votre hôte, monsieur, n'est plus là, dit le sénéchal.

— Vous l'avez déménagé? fort bien.

— Non, monsieur, il s'est déménagé tout seul.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur, que ce matin, tout à l'heure, j'ai trouvé la porte de la cour ouverte, un cheval de moins, cette chambre abandonnée, la fenêtre démolie, et j'ai conclu ceci : votre hôte a été enlevé ou s'est enlevé lui-même.

— La Goberge serait parti! s'écria Desbuttes.

— La Goberge! s'écria Belair.

— La Goberge! s'écria Jaspin.

— Oui, mon camarade la Goberge, un digne gentilhomme, ami comme moi de M. de Louvois.

— La Goberge était ici! continua Belair en s'approchant de Desbuttes.

— Oui, le connaissiez-vous?

Belair allait dire oui : un regard de Violette arrêta ce mot sur ses lèvres, ce que voyant, Jaspin aussi garda le silence.

— Non, dit Belair, je ne le connais pas, mais j'ai entendu parler de lui.

— Moi aussi, dit Jaspin.

— Il est fort connu, reprit Desbuttes. Mais comment s'est-il enfui?... pourquoi? Un homme blessé, un homme exténué, une ombre d'homme, que mes gens avaient sauvé de la mort à force de soins!... Ah! voilà, il aura mis à exécution les projets qu'hier nous formions tous deux.

— Vraiment ! dit Belair.

— Il voulait courir le monde pour attraper celui qui l'a blessé.

— Voyez-vous cela ! dit Jaspin.

— Un écolier, son écolier en fait d'armes, un enfant qui lui avait fait un trou comme le poing dans la poitrine.

Violette tressaillit.

— Un novice qui apprenait de lui à manier l'épée pour tuer un mari ridicule.

Violette se mit à rire, Belair aussi, bien que la situation fût tendue ; mais comme Desbuttes en riait le premier, il n'y avait rien à dire. Jaspin, lui, ne riait pas. Il entra dans la chambre de la Goberge avec Belair.

— N'est-il pas étonnant, dit Jaspin, que ce M. la Goberge se soit enfui ainsi ?

— Très-étonnant, monsieur l'abbé, répliqua Belair.

—N'est-il pas étonnant, dit Desbuttes en dehors au sénéchal, comme pour compléter la conversation, n'est-il pas incompréhensible que cette énorme pierre soit ainsi tombée toute seule ?

Jaspin ramassa silencieusement la barre de fer dont la Goberge avait fait son levier. Il en regarda l'extrémité crayeuse encore, la fit voir à Belair, et la replaça sans affectation le long du mur.

— Avez-vous compris, dit-il au jeune homme, et croirez-vous désormais aux miracles ?

— Parfaitement, répliqua celui-ci.

— Eh ! mais, s'écria Desbuttes toujours dehors, qu'y a-t-il donc sous la pierre, sénéchal ?

— Un manche de guitare, monsieur, répondit le sénéchal.

— Ma guitare, que j'avais oubliée sur le banc, lorsque je suis rentré dans ma chambre, dit Belair en toute hâte. Pauvre guitare, un instrument auquel je tenais tant.

— Eh mais ! répondit Desbuttes à sa femme, est-ce que je n'ai pas vu chez vous, à Paris, mignonne, une guitare superbe dans un étui de velours ?

C'était la guitare du grand roi, gardée en dépôt par Violette lors du départ de Belair.

— Je crois que oui, monsieur, dit Violette, de plus en plus troublée.

— Il faudra la donner à M. Belair, qui en joue si bien, ajouta Desbuttes. — C'est ma femme et moi qui vous prions de l'accepter, en souvenir de nos noces. — N'est-ce pas, mignonne ?

— Oui, en souvenir de cette nuit, dit la jeune femme, et puisse-t-elle inspirer à M. Belair quelques chansons tristes et douces, comme doivent être les pensées d'un véritable amour.

— Hein ! mon parrain, dit Desbuttes à l'oreille de Jaspin rêveur, a-t-elle de l'esprit, ma petite femme !

— Beaucoup d'esprit, répliqua l'abbé. Je vous en félicite, mon filleul.

— Le déjeuner de madame est servi !... vint crier le maître d'hôtel.

— A table ! dit Desbuttes ; mon parrain, donnez la main à ma femme ; puis, souriant à Belair :

— Vous, prenez mon bras, monsieur et ami. Je gage que vous avez gagné grand faim à roucouler ainsi la nuit ?

— Oui, monsieur, je l'avoue, répliqua Belair.

— Et moi non, dit l'abbé; je n'aurai pas faim tant que je n'aurai pas des nouvelles de M. de Lavernie. Mais il va revenir, j'espère. N'est-ce pas, Amour, que ton maître va revenir ?

— Cela ne peut tarder, dit Violette, autrement nous serions inquiets nous-mêmes. Mais on dirait que M. Belair regrette de n'avoir pas accompagné M. de Lavernie , ajouta Violette en regardant le jeune homme flottant entre un souvenir d'amour et un regret d'amitié.

— Oh ! madame... murmura Belair.

— Le fait est, s'écria Desbuttes, qu'il s'est passé d'étranges choses ici depuis douze heures. En voilà-t-il de ces aventures ! chaçun de nous a eu la sienne.

— Votre dîner mangé par les soldats, dit vivement Violette.

— L'arrivée de ces messieurs, ajouta Desbuttes, arrivée miraculeuse.

— La disparition de notre gentilhomme blessé, dit Belair.

— Cette pierre énorme qui tombe d'elle-même, reprit le traitant.

— Et qui n'écrase qu'une guitare, dit Jaspin.

— Au lieu d'écraser M. Belair, mon parrain ! car il faut vous dire que M. Belair devait être absolument sous la fenêtre au moment où la chute eut lieu. Je me souviens même que tout à coup sa chanson a cessé, et que je me suis dit, ou plutôt que j'ai dit à ma femme : Voilà une grosse porte qui se ferme, M. de Lavernie vient de rentrer; M. Belair s'interrompt

pour lui donner le bonsoir. Vous souvenez-vous, mignonne, que je vous ai dit cela?

— Peut-être... répondit Violette rouge jusqu'aux yeux.

— Vous pensez à tout, dit Jaspin.

— Oui, j'observe tout, même quand je dors, répliqua Desbuttes, qui, en dépliant sa serviette, ne put voir un imperceptible sourire passer comme un frisson électrique des lèvres de Belair à celles de Violette.

Les valets commencèrent à servir. Jaspin regardait toujours la porte. Amour, qui s'était placé sur la natte près de lui, ne le voyant pas tranquille comme d'habitude, lorsqu'il était à table, finit par s'aller asseoir au seuil de la salle à manger, d'où il regardait alternativement Jaspin et l'entrée de la maison.

Desbuttes mangeait et s'efforçait de faire manger son parrain. Il causait, riait, et lançait mille dards à Violette. Celle-ci souffrait de voir souffrir Belair. Le musicien s'oubliait parfois au point d'appuyer sa tête sur ses mains.

Le bon abbé se faisait illusion à lui-même, énumérant les ragoûts splendides et les rôtis somptueux que M. de Rubantel avait rencontrés à la table des princes et dont, sans nul doute, il avait fait honneur à Gérard de Lavernie.

Amour se mit à aboyer.

— Ah! enfin le voici, crièrent Belair et Violette, en se levant de table avec empressement.

— Non, dit Jaspin, si c'était M. Gérard, Amour ne resterait pas avec nous. Il sauterait déjà autour de lui jusqu'à son visage.

— C'est mon sénéchal, dit Desbuttes, il m'amène un courrier.

— Le laquais de M. de Rubantel ! s'écria Belair.

— Qui tient une lettre à la main, dit Violette.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Jaspin déjà tremblant.

Le vieux serviteur entra dans la salle, et, apercevant tout d'abord l'abbé, se dirigea vers lui et lui remit cette lettre que Violette avait vue.

— De M. de Lavernie, dit-il tristement.

Jaspin la prit en regardant le laquais d'un air tellement suppliant et effrayé, que celui-ci sentit des larmes monter à ses yeux, et se détourna vers Violette et Belair, glacés tous deux par l'approche de ce malheur qu'ils pressentaient.

— De lui... une lettre de lui à moi, bégaya Jaspin, la première lettre qu'il m'ait jamais écrite... Mon Dieu !... mon Dieu !... qu'est-il donc arrivé ?

Sa main vacillait, le papier s'échappait de ses doigts paralysés.

— Je ne pourrais pas lire, dit-il; lisez, M. Belair, je vous en prie.

Belair prit à son tour le fatal billet. Violette s'appuyait au dossier d'une chaise, Desbuttes, sa fourchette chargée à la main, demeurait béant ; l'émotion de sa femme le gênait.

Au premier regard que Belair jeta sur la lettre ouverte, on vit sous sa peau frémissante le sang refluer par degré de son visage à son cœur.

Jaspin joignit les mains et baissa la tête. Toute son âme était à Dieu.

— Lisez, monsieur Belair, dit Desbuttes, sinon vous ferez mourir ma femme.

« Mon cher abbé, lut Belair, j'ai eu tort de ne pas suivre vos conseils : un mauvais génie m'a entraîné à Valenciennes, où je me suis trouvé face à face avec M. de Louvois.

Jaspin tomba agenouillé sur son fauteuil. Belair, après avoir levé les yeux au ciel, continua :

« La querelle que vous vouliez éviter a eu lieu. J'ai reproché au ministre la mort de ma mère... Il m'a fait arrêter. Je suis renfermé dans le donjon, et sans la générosité de M. de Rubantel, qui veut bien vous faire passer ma lettre au risque de se perdre lui-même, vous n'auriez de moi aucunes nouvelles. En ce moment le conseil de guerre s'assemble et bientôt mon arrêt sera prononcé. Cher abbé, mon tendre ami, la plus ancienne des trois affections qui me restent, vous qui m'avez vu naître, venez m'aider à bien mourir. »

Jaspin poussa un cri déchirant, crispa ses deux mains au-dessus de sa tête et glissa de la chaise sur le parquet aux lugubres hurlements d'Amour.

— C'est ma faute, s'écria Belair, égaré, pâle, en s'arrachant les cheveux ; c'est ma faute, à moi, lâche qui ai quitté mon ami..., je l'aurais empêché d'aller à Valenciennes, je l'aurais défendu contre Louvois, c'est ma faute... Oh ! Gérard ! mon pauvre ami !

Ce désespoir effrayant arracha le cœur à Violette ; elle quitta l'abbé auquel Desbuttes prodiguait ses soins, elle courut à Belair, et, bravant tout, elle se jeta dans ses bras. Il la repoussa.

— Vous voyez que Gérard m'accuse, dit-il, il ne parle pas de moi dans sa lettre... Il m'en veut... il ne

m'eût pas abandonné, lui, ce n'est pas un misérable comme moi ! — Venez, mon ami, continua le malheureux jeune homme en essayant de soulever Jaspin, venez, partons. Gérard va mourir. Allons mourir avec Gérard !

Violette avait saisi la lettre ; elle savait bien, elle, que Belair ne serait pas oublié. D'une voix vibrante, malgré ses larmes qui ruisselaient sur le papier, elle continua la lecture :

« Dites à Belair, mon frère chéri, avait ajouté Gérard, que je lui défends de quitter l'asile où je le sais en sûreté. Madame Desbuttes le sauvera en mémoire du service que j'ai rendu à son mari et à elle-même. Je lègue à Belair, avec mon souvenir, le soin de retrouver Antoinette et de lui dire que je suis mort en prononçant son nom. Qu'il veille sur cette pauvre enfant et qu'il la sauve des persécutions de M. de Louvois. Si Belair lui manque, elle n'a plus désormais personne pour la protéger. »

Cette lecture apaisa le délire du jeune homme. Sa douleur qui le rendait fou tomba au son harmonieux de la voix chérie qui lui transmettait les volontés suprêmes de Gérard ; muet, dompté, le visage inondé de larmes, il alla embrasser Jaspin qui, la lecture achevée, venait de se lever fortifié par la prière.

Jaspin, sans écouter les banales consolations de Desbuttes, se mit à marcher silencieusement dans la vaste salle. Sa pâleur inaccoutumée, l'inquiétude de ses mains pendantes révélaient en lui la plus violente agitation.

Sur ses pas, marchait le chien, s'arrêtant quand Jaspin s'arrêtait, reprenant sa marche quand l'abbé reprenait la sienne. Ces deux êtres soudés l'un à

l'autre comme deux automates, semblaient avoir perdu, l'un son instinct, l'autre son âme.

Violette et Belair s'étaient écartés pour laisser à Jaspin la liberté de sa monotone promenade. Desbuttes, contrarié du nouvel incident qui assombrissait son château et gâtait son déjeuner, battait du bout des doigts une marche sur la vitre, en grommelant que le vieillard devenait fou.

Jaspin, la tête baissée, s'arrêta et compta sur ses doigts.

— D'ici à Versailles où *elle* est, quatre-vingts lieues, dit-il tout bas... Trente heures de chemin ! et Gérard n'en a peut-être pas douze à vivre !

Puis il se remit à marcher. Cinq minutes après il s'arrêta encore :

— Ce n'est pas moi qui l'aurai voulu, s'écria-t-il, c'est Dieu !... Tant pis pour *elle*... Le ciel m'est témoin que je voulais la ménager.

Et, coupant court à ces mystérieuses paroles qui emplissaient d'étonnement Violette et Belair, tandis que Desbuttes secouait la tête d'un air de compassion, Jaspin se tourna vers le financier pour lui dire d'un ton ferme :

— Un cheval, s'il vous plaît, et un guide pour me conduire à Valenciennes.

— Mais, mon cher monsieur, répliqua Desbuttes, qui n'appelait déjà plus parrain un homme si compromis et si affligé, vous n'êtes point en état, ce me semble...

Jaspin, sans lui répondre, se tourna vers Violette d'un air suppliant.

— Le cheval de M. l'abbé sur-le-champ ! s'écria la

jeune femme avec un geste de reine qui fit sortir de la salle les valets, le sénéchal et Desbuttes lui-même. Car le financier n'avait point encore assez dépouillé le laquais pour refuser d'obéir à un ordre donné de la sorte.

Le cheval fut amené, Jaspin mit le pied à l'étrier ; Amour sauta aussitôt sur le pommeau de la selle.

L'abbé, toujours taciturne, chercha autour de lui le guide qui devait le conduire à Valenciennes.

Mais nul ne bougeait, Desbuttes avait éloigné tout bas ses gens, dans la peur de se compromettre en aidant un malheureux tombé dans la disgrâce de M. de Louvois.

Violette comprit. Elle arrêta de sa blanche main Belair qui déjà courait à la tête du cheval.

—Vous, lui dit-elle, monsieur, vous êtes placé sous ma garde par M. de Lavernie qui m'a sauvé l'honneur, et qui a sauvé M. Desbuttes de la corde ; que d'autres oublient ce bienfait, moi je ne l'oublierai pas. Vous demeurerez donc ici ; je réponds de vous sur ma tête!... Holà! sénéchal, escortez M. l'abbé jusqu'à Valenciennes, et ne regardez pas ainsi votre maître quand je commande. Je suis la maîtresse en cette maison : obéissez, ou je vous chasse !...

Le sénéchal voyant que Desbuttes pâlissait de colère en détournant la tête sans oser répondre, sentit de quel côté soufflait la toute-puissance. Il ut à cheval en deux minutes.

Cependant Belair en serrant Jaspin dans ses bras lui dit à l'oreille :

— M. Louvois me hait à l'égal de Gérard. Si pour

sauver Gérard il faut sacrifier ma vie, souvenez-vous que je suis là, et que j'attends.

— Merci, répondit simplement Jaspin ; j'y comptais.

Belair lui pressa les deux mains avec un regard qui valait un serment.

Et quand Violette, alarmée de cet entretien, s'approcha d'eux :

— Ma fille, lui dit Jaspin avec sa douce voix, je vous bénis ; soyez heureuse !

Desbuttes fit mine de s'approcher aussi.

— Prospérez, monsieur, ajouta Jaspin, et il s'éloigna rapidement, les yeux et l'âme fixés devant lui sur l'espace qu'il fallait dévorer avant de toucher à Valenciennes.

Violette et Belair le suivirent de leurs vœux et de leurs regards attendris. Dès qu'il eut disparu, Belair s'assit brisé sur le parapet du pont, et pleura.

Desbuttes s'approchant de sa femme, voulut exhaler un peu du fiel qui fermentait en son cœur.

— Vous me faites une belle affaire, madame ! Une volée de gens tombe chez moi, tous ennemis jurés de mon maître, et vous prenez parti pour eux ! vous me ruinez !

Violette, l'écrasant d'un regard de mépris :

— Faites-moi conduire à la chapelle, dit-elle, je veux prier pour l'âme de mon père et pour la vie de M. de Lavernie. Accompagnez-moi, monsieur Belair !

Desbuttes fronça le sourcil et s'effaça pour laisser passer le musicien. C'était, en vérité, à ce moment, un bien vilain petit seigneur !

XXIV

LA CONSCIENCE ET L'ORGUEIL

La Goberge courut l'espace d'une demi-heure. Où allait-il ? son cheval lui-même n'en savait rien. Tant que dura le vertige de la peur ou l'agitation qui naît de ce vertige, le maître d'armes pressa les flancs de sa monture, autant pour en activer l'allure que pour se cramponner à la selle. Mais quand la Goberge se trouva éloigné de tout chemin, de toute habitation, quand il ne vit plus derrière lui la fenêtre de Desbuttes et celle de Jaspin, les deux seules éclairées du château, qui semblait le regarder avec ces deux yeux vigilants, alors rassuré, haletant, il desserra ses jambes osseuses, et le cheval, dégagé des branches de ce compas, prit le trot dans les terres labourées.

Cependant ce prétendu repos devint un horrible supplice pour la Goberge. La cadence d'un galop rapide berçait assez moelleusement son corps épuisé ; mais le trot lui brisa les entrailles, et bientôt un craquement douloureux des chairs de la poitrine lui arracha un cri et un juron dont le diable se serait scandalisé.

Le maître d'armes arrêta son cheval, qui ne demandait pas mieux. Sa blessure, mal cicatrisée, venait de se rouvrir à la surface, et les tissus déchirés laissaient échapper quelques gouttes de sang. Le premier mouvement du coquin fut d'appeler au secours, mais nul

ne passait aux environs. Sa dernière pensée fut de regagner le château d'Houdarde, mais comment retrouver la route, comment aussi affronter la colère de M. de Lavernie, quand il saurait la mort de son compagnon ?

La Goberge était donc là, en plein champ, les deux mains plaquées sur la poitrine : à voir ce spectre aux cheveux rares et à la barbe d'un demi-pouce, on eût dit le seigneur chevalier de la Triste Figure, alors que, perdu dans les déserts de la Manche, il frissonnait aux brises nocturnes, leur demandant une aventure.

Seulement, la Goberge n'avait avec lui ni Sancho, ni baume de Fier-à-bras ; il avait encore moins cet intrépide cœur de l'héroïque insensé ; la peur le prit quand il vit couler son sang. Toutes les émotions de la nuit produisirent leur effet en même temps. Fatigué du jeûne, fatigué de la peur pendant l'invasion du château, fatigué de la pesée faite sur la pierre, fatigué de la fuite après l'assassinat, la Goberge se laissa glisser au bas du cheval, dont il passa la bride dans son bras, et il resta étendu dans un sillon que déjà le seigle naissant tapissait d'une moelleuse verdure.

Le cheval brouta ; la Goberge fit tout ce qu'il put pour s'évanouir, afin ne point penser à sa triste situation et à ses terreurs jusqu'au jour.

Le jour vient de bonne heure au printemps. Les premiers rayons montrèrent au maître d'armes des cuirasses et des piques, puis, derrière, une nuée de valets conduisant des équipages.

La Goberge laissa passer les cavaliers, et lorsqu'il ne vit plus à l'extrémité de son champ de seigles que fourgons et mules suivant la route encaissée, il poussa des cris lamentables, et attira bientôt l'attention de

ces valets, qui d'ordinaire sont un peu charitables parce qu'ils sont très-curieux.

Il leur apprit que blessé au service de M. de Louvois, longtemps malade et récemment entré en convalescence, il avait voulu retourner vers son maître, mais que le dévouement l'avait abusé sur ses forces. Et là-dessus il montra sa poitrine tachée du peu de sang qui s'y était montré la nuit, et demanda qu'on le menât à la ville prochaine où il prendrait des mesures pour gagner Paris.

Ces gens, sur qui le nom de Louvois fit effet comme sur tout le monde, placèrent la Goberge dans un des fourgons qu'il avait convoité. Ils lui apprirent qu'ils voituraient à Valenciennes les bagages des pages de Sa Majesté, que les pages allant à Valenciennes, il était probable que le roi s'y devait rendre aussi. La Goberge ne put savoir d'eux si M. de Louvois serait du voyage ; mais il l'espéra, et ce fut pour lui une bien grande joie, mêlée d'une grande appréhension, lorsqu'aux portes de Valenciennes il apprit que M. de Louvois était arrivé dans la nuit.

Il fallut songer à se présenter convenablement ; le ministre n'aimait pas les effets dramatiques. Une tenue d'homme qui a couché dans le seigle, une chemise tachée à la poitrine ne lui eussent point agréé. M. de Louvois voulait qu'on le servît proprement. La Goberge s'occupa de sa toilette, et déjeuna sans fierté avec les valets qui lui avaient rendu de si bons offices.

Cependant Louvois infatigable avait tout organisé pendant cette nuit. Il avait apaisé M. de Vendôme tout en lui reprochant son intrusion chez les au-

gustines. Il avait visité M. du Maine et M. de Boufflers qu'il avait complimentés sur leur charité envers les religieuses. Pour M. du Maine, surtout, Louvois avait été gracieusement courtisan. Le ministre avait à se garder contre la haine de Mme de Maintenon, et la neutralité, sinon l'alliance de M. du Maine, lui était indispensable. Cet enfant chéri du roi et de Mme de Montespan, cet élève de Mme Scarron était l'idole de Louis XIV et de la marquise. Mme de Maintenon surtout, qui n'avait de faiblesse pour rien ni pour personne, eût donné sa vie pour le duc du Maine.

Louvois fit à ce jeune prince bâtard les compliments les plus délicats sur ses bonnes dispositions à devenir un grand administrateur militaire. Moins il en pensait, plus et plus disertement il en dit. Il se plaignit amèrement de M. de Rubantel, qu'il finit cependant par excuser avec perfidie en rejetant tout l'odieux de l'abandon des augustines sur un certain Lavernie, mauvaise tête, nature sans frein, une écume de l'armée de Catinat, lequel Lavernie, déjà cassé pour indiscipline, avait osé reparaître, tout exprès, pour se faire surprendre en flagrant délit d'insulte à des religieuses, et de rébellion contre le ministre de la guerre.

M. du Maine, qui n'avait pas été élevé pour rien par Mme de Maintenon, et qui à lui seul montrait plus de dévotion qu'il n'en eût fallu à dix légitimes héritiers du Roi Très-Chrétien, M. du Maine applaudit à M. de Louvois et M. de Boufflers fit chorus. On tomba d'un commun accord sur ce païen de Lavernie : M. du Maine déclara qu'il fallait faire un exemple, M. de Boufflers demanda pourquoi l'exemple n'était

pas déjà fait, et Louvois ravi répliqua modestement qu'il avait cru devoir attendre le roi pour statuer, mais que provisoirement il faisait assembler le conseil de guerre.

M. du Maine n'avait jamais fait partie d'un conseil de guerre ; Louvois l'assura que c'était fort curieux ; le jeune duc témoigna le désir de débuter par l'affaire de Lavernie, et il ajouta poétiquement que ce devait être une émotion poignante que de prononcer une sentence de mort. Louvois, le voyant ainsi disposé, le nomma président du conseil de guerre assemblé pour juger le crime de Gérard, et il lui adjoignit M. de Boufflers. Le choix du rapporteur était indifférent, leur dit M. du Maine avec un aimable sourire, puisque le rapport venait d'être si bien fait par M. de Louvois.

On se sépara là-dessus : M. du Maine pour aller dormir, M. de Boufflers pour se préparer à marcher le lendemain, Louvois pour activer les opérations de ce conseil de guerre.

Ainsi marchaient les choses, et l'on voit qu'elles allaient grand train. Ainsi Louvois avait eu la chance d'arriver aux portes de Valenciennes assez à temps pour empêcher Gérard de rejoindre la pauvre Antoinette ; car c'était bien elle qui, placée par Louvois aux Augustines de cette ville après la mort de Mme de Lavernie, avait failli se rencontrer encore avec son amant, tant le hasard servait ces chastes amours, tant l'étoile de Louvois les combattait par sa terrible influence !

Ainsi le ministre avait vaincu son ennemi, et sous peu d'heures, Gérard allait disparaître : puis Louvois rayerait ce nom de sa mémoire. Il s'était habilement

étayé de M. du Maine contre la colère de Mme de Maintenon, au cas où celle-ci aurait voulu récriminer sur la fin malheureuse du fils de son ancienne amie — car Louvois se rappelait que Mme de Lavernie l'avait menacé de la marquise, — mais quelle apparence que Mme de Maintenon eût de la mémoire pour cette famille provinciale ? Mme de Maintenon avait trop de choses à penser, et puis, à qui se plaindrait à elle ? Gérard une fois disparu, Louvois nageait en plein courant d'impunité.

Quant à Antoinette, confinée dans ce couvent où nul ne la connaissait, elle n'avait plus de confidents ni de soutiens. Lorsque Louvois, après avoir conduit Mlle de Savières aux Augustines de Valenciennes, avait voulu se procurer des nouvelles de la Goberge, nul ne savait ce qu'était devenu le maître d'armes. Une trace de sang dans l'avoine, une place ravagée par les pieds des chevaux et le mouvement des combattants, voilà tout ce qu'on avait trouvé au bas du mur des Filles-Bleues. Et puis, on parlait vaguement d'un marchand coquetier retournant en Flandre, qui aurait ramassé un homme mourant et l'aurait emmené dans sa charrette. Le coquetier retrouvé, interrogé par les agents de Louvois, déclara que l'homme n'avait pu souffrir le transport, qu'il avait demandé à être déposé à terre, et qu'il était mort sans doute au fond du fossé dans lequel le coquetier l'avait descendu. Louvois désirait trop vivement d'être débarrassé de la Goberge pour ne pas se contenter d'une explication qui faisait espérer sa mort. D'ailleurs, s'il eût vécu, depuis si longtemps, la Goberge eût donné de ses nouvelles. Dès qu'il ne demandait point d'argent, c'est qu'il était bien mort.

Restait Belair. Celui-là inquiétait et irritait Louvois. Gérard l'avait soigneusement caché au château de Lavernie, et Louvois, pour ne pas remuer une cendre encore tiède, d'où pouvait jaillir une dangereuse lumière, avait respecté le château depuis la mort de la comtesse. La lettre de destitution envoyée à Gérard était l'unique projectile qu'il eût osé y lancer pour tromper sa soif de vengeance. Louvois se réservait de prendre Belair au premier souffle qui trahirait ce malheureux.

Et comme le musicien allait se trouver abandonné par la mort de Gérard, comme il n'avait pour vivre que le bruit de sa guitare, ce bruit l'aurait bien vite dénoncé.

Le jour était déjà grand, que Louvois travaillait encore devant ses bougies consumées; il préparait le rapport du conseil de guerre.

— Que de misères! pensait-il en relisant l'énumération de ses terribles griefs, que d'obstacles mesquins dans la vie d'un grand homme! Tandis que je mets en branle une machine de guerre qui peut broyer l'Europe, voilà un grain de poussière, un fétu qui se jette dans les rouages, et au lieu d'écrire des ordres pour la marche et l'approvisionnement de cent mille hommes, au lieu de méditer la ruine d'une ville formidable et la défaite d'une armée, me voilà entassant subtilités et mensonges sur ce papier pour me débarrasser d'un homme, d'un ciron qui me gêne!... Oh! Descartes, toi qu'on appelle insensé à cause de tes atomes crochus, comme tu avais raison! comme tout s'enchaîne! Combien de chaînons invisibles à nos faibles vues relient l'un à l'autre chacun des grands événements qui nous apparaissent im-

prévus, isolés, et qui composent la vie des hommes remarquables; ainsi le premier anneau de cette chaîne a été le facteur Brossmann et le dernier sera le comte de Lavernie. Entre ces deux extrêmes, qui pourrait soupçonner un la Goberge, un Belair, une Antoinette, — pauvre fille, hélas! — une Éléonore, malheureuse femme; une comtesse de Lavernie, mère sublime? Qui connaîtra van Graaft, le riche Hollandais, devenu fou, dit-on, sur ses tonnes d'or; van Graaft que je ne connais pas moi-même? Qui connaîtra le misérable Gilbert, ce stupide honnête homme qui sera mort de faim sur un secret que je lui eusse payé si cher! Moi seul aujourd'hui je sais tout cela! Oh! combien de choses descendent avec un mourant dans l'éternelle nuit? combien des plus importantes? Qui pourra reconstituer jamais cette longue et terrible aventure, depuis l'amour d'Éléonore van Graaft, que l'histoire appelle : *Conquête de la Hollande*, jusqu'à l'exécution de Gérard de Lavernie, que la postérité appellera : *Siége de Mons!*

En disant ces mots, Louvois ne s'aperçut point qu'il était tombé peu à peu dans une douloureuse rêverie. Le choc de ces souvenirs funèbres, de ces ombres gémissantes, tant de remords déchirants avaient fini par entamer le bronze de son cœur. Louvois laissa glisser la plume de ses doigts fatigués, courba sa tête puissante et l'ensevelit dans ses deux mains.

En ce moment, l'ange aimé du Seigneur, l'ange aux ailes sans tache, celui qui verse le baume sur toutes les plaies que le démon a faites, l'ange du pardon planait au-dessus de ce grand coupable, et cherchait à l'attendrir en déroulant devant lui le

long cortége de ses victimes ; les innocents égorgés ou brûlés dans le Palatinat, les protestants tombés sous le sabre des dragons, les crimes particuliers décorés du nom de *moyens*, comme les crimes publics l'étaient du nom de *nécessités*.

— Pardonne une fois, disait tout bas le bon ange, et il te sera cent fois pardonné!

— Eh bien! répondit Louvois à cette supplique mystérieuse, si je pardonnais... si j'ouvrais ma main pour laisser s'échapper ce Lavernie, si je négligeais de l'étendre pour ne pas écraser ce Belair; si j'étais miséricordieux au point de donner Antoinette à Gérard, accepteraient-ils l'un et l'autre?... Lui, l'implacable ennemi dont j'ai tué la mère, et qui tiendrait un de mes secrets!... Elle, l'esprit ulcéré, qui ne me pardonnera jamais son enfance sacrifiée, et qui me maudirait si elle apprenait l'horrible mort de sa mère!... Non, pas de pitié! La fatalité qui m'a fait assassiner ces deux femmes me pousse à détruire aujourd'hui leurs enfants!... Oui, Descartes, tout s'enchaîne! Mais toute chaîne peut se rompre, et c'est à moi de choisir les chaînons les plus fragiles pour en avoir plus tôt fini.

Louvois reprit sa plume et posa ses conclusions avec une sorte de fureur. Il appela un aide de camp, et le chargea de porter son rapport au duc du Maine; en même temps il commanda ses chevaux pour aller surveiller le départ des troupes qu'on dirigeait sur Mons.

Un nouvel aide de camp déposa sur le bureau l'énorme paquet des dépêches quotidiennes. Louvois parcourut les cachets et l'écriture des enveloppes pour choisir les plus intéressantes, et tout en lisant,

prit son verre d'eau de Forges, que chaque matin lui apportait à jeun son premier valet de chambre.

Lorsqu'il remit le verre sur le plateau, il vit que le plateau tremblait, ses yeux remontèrent jusqu'au visage du trembleur, et saisi d'un mystérieux effroi, il reconnut la Goberge qui n'avait pas trouvé de meilleure rentrée que celle-là, et qui, fort connu dans la maison, avait obtenu de remplacer le valet de chambre.

— Ah! monseigneur! murmura le maître d'armes, ah! mon bon maître...

Et tout en saluant, le borgne put distinguer sur le visage de Louvois cette désobligeante surprise qui signifie : je vous croyais mort!

— J'en ai réchappé, dit la Goberge d'un ton doucereux.

— Je le savais, et je t'attendais, répliqua Louvois qui avait eu le temps de se remettre.

— Ah! monseigneur savait tout? dit le maître d'armes sans en croire un mot.

— Je sais tout ce que je veux, interrompit le ministre d'un ton sec. Te voilà, tu es guéri.

— Mal!

— Enfin, tu es debout.

— Oui, monseigneur.

— Et tu as besoin d'argent

La Goberge remua la tête avec un sourire qui remerciait d'avance.

— Tu en auras; cependant, tu ne l'as pas gagné.

La Goberge, cette fois, prit l'attitude d'un triomphateur.

— Monseigneur se trompe, dit-il; seulement, au

lieu de gagner mon argent en un coup d'épée, j'en aurai donné deux.

— Plaît-il? dit Louvois étonné; je ne comprends pas bien.

— Voici, monseigneur: la fortune m'avait trahi une fois...

— La fortune a bon dos; c'est ton poignet qui t'a trahi, mon drôle.

— Soit; mais mon poignet a pris sa revanche. Je rapporte à mon seigneur son épée dont je suis indigne, bien que j'aie réparé l'affront qu'elle avait reçu.

— Tu t'expliqueras, je suppose?

— Monseigneur ne comprend pas que j'ai retrouvé Belair.

— Où cela?

— Chez mon ami Desbuttes, un heureux, grâce à vous, monseigneur; un homme qui vient d'acheter un château superbe et qui est devenu millionnaire en bien peu de temps... Ah! qu'il a été bien payé celui-là de l'honneur qu'il a eu de servir monseigneur... conjointement avec moi.

Louvois, brusquement:

— Eh bien! ce Belair? demanda-t-il.

— Je l'ai attendu sous un balcon où il raclait sa guitare, je l'ai provoqué, nous nous sommes battus, et je l'ai tué.

— Tué... bien tué!... s'écria Louvois avec une explosion de joie.

— Parfaitement bien tué, monseigneur; deux coups affreux dans le cœur.

— Eh! prends garde, dit Louvois en le regardant ironiquement; on revient d'un coup d'épée, mons

la Goberge. Tu en es la preuve vivante. Voilà un mort de ta façon qui fera quelque jour un revenant.

— Non, monseigneur, j'ai pris mes précautions.

— Ah! lesquelles?

— Après avoir tué l'homme, je l'ai enterré sous une pierre qui peut peser deux mille livres et que j'ai laissé choir sur le cadavre d'une hauteur de huit pieds environ.

— C'est différent, la Goberge; ce Belair est un homme mort. Mais Desbuttes, que dira-t-il? Comment lui expliqueras-tu ce meurtre commis chez lui?

— Tout simplement, monseigneur, Belair était amoureux de sa femme.

— Ce Desbuttes est donc marié? pourquoi ne m'en a-t-il rien dit?

— Avec une jeune fille que voulait épouser Belair, vous savez, monseigneur? celle à qui Belair, hors de France, écrivait toutes ces lettres que vous m'ordonniez de brûler. Or, en ma qualité d'ami de Desbuttes je veille sur son honneur. J'ai trouvé Belair roucoulant sous le balcon de Violette...

— Violette... oui, je me souviens de ce nom, murmura Louvois. Ainsi Desbuttes ne saura rien et t'aura l'obligation de l'avoir vengé?

— J'y compte, monseigneur.

— Puisque maître Desbuttes est riche, il te fera, je pense, une rente.

L'œil de la Goberge étincela de joie.

— Pour peu que vous l'y engagiez, oui, monseigneur; oh! daignez l'y engager.

— Ce sera justice, dit Louvois avec distraction, car

depuis quelques minutes, il songeait à la complaisance inépuisable du sort envers lui. Tout à l'heure encore, ce Belair l'occupait, le gênait, et voilà que Belair était mort!

— Depuis quand l'as-tu tué? demanda-t-il à la Goberge.

— Cette nuit même, après le départ de M. de Lavernie.

— Comment! ce Lavernie était avec lui chez Desbuttes? Par quel hasard?

— Et avec M. de Rubantel, oui, monseigneur.

— Desbuttes entretient donc des intrigues contre *nous?* dit vivement le ministre.

Au lieu de répondre la vérité qui eût justifié le traitant :

— Je ne sais pas, répliqua hypocritement l'infâme jaloux, qui se trouva heureux de jeter un peu de poison dans le nectar de son ami.

— Ah! ah! murmura Louvois, c'est bien!

La Goberge vit se froncer les sourcils de son maître.

Voici ce que pensait Louvois :

— Trois hommes me gênaient — l'un est mort, l'autre va mourir — Pourquoi le troisième continuerait-il à me gêner?

Et il jeta sur la Goberge un regard oblique, un éclair froid que ce misérable ne comprit point, malheureusement pour Louvois, sinon il fût mort de peur, et lui eût ainsi épargné des frais d'imagination.

XXV

UN AGNEAU ENRAGÉ

Le ministre continua son muet monologue.

— Il faut que j'envoie si loin ce coquin, pensa-t-il, qu'il ne revienne jamais.

Là-dessus il tira de son coffre un rouleau de louis d'or et regarda en souriant la Goberge, dont le visage s'épanouit.

— Tiens, lui dit-il, voilà pour l'enterrement de M. Belair. Mais à présent que tu es payé, travaille, graisse tes bottes, j'ai de l'ouvrage pour toi.

— Un voyage ? dit la Goberge refroidi.

— Eh bien ! ne les aimes-tu plus ? demanda Louvois.

— Quand je suis en santé, oui, monseigneur, mais je n'y suis pas : ma blessure n'est pas fermée.

— Et tu crois que le grand air te nuirait ?

— Je suis sûr qu'il me tuerait, monseigneur.

Louvois attacha son regard pénétrant sur la Goberge.

— Ce butor me devinerait-il, pensa le ministre.

— Tenez, monseigneur, examinez ma poitrine se hâta de dire la Goberge, et voyez si je vous mens.

Louvois, frappé d'une idée subite :

— C'est une mauvaise blessure, dit-il vivement, et

qui tournerait mal si l'on n'y prenait garde. Oui, mon pauvre la Goberge, tu as besoin de repos.

— N'est-ce pas, monseigneur? murmura le borgne avec effroi.

— Je veux qu'on te soigne comme si tu étais maréchal de France! continua Louvois en frappant sur le timbre pour appeler.

— Appelez mon médecin Séron, dit-il aussitôt à l'aide de camp.

— Monseigneur, que de bontés! s'écria la Goberge suffoqué par la reconnaissance.

Le médecin parut. C'était une de ces sombres figures de savant ambitieux qui font réfléchir le physiologiste et trembler le malade.

— Séron, dit le ministre, voilà un serviteur dont la vie m'est précieuse, je vous le confie, il est blessé, il a été mal guéri, regardez la blessure.

Séron s'approcha, la Goberge découvrit sa poitrine encore une fois.

— Les chairs ont repris, dit le médecin.

— En dessus, interrompit Louvois; mais en dessous, au fond, la plaie est encore béante, et la preuve, c'est qu'elle a saigné.

— Ah! dit le médecin en regardant son maître avec surprise.

— La blessure est très-mauvaise, reprit Louvois qui répondit à ce regard par un autre des plus significatifs.

— Je ne dis pas non, balbutia Séron.

La Goberge frissonna.

— Regardez mieux, Séron, et dites franchement votre avis; monsieur est intrépide et peut entendre la vérité.

Séron feignit de palper avec plus de soin.

— Il est vrai, dit-il, que le coup est profond. Respirez, monsieur, s'il vous plaît.

La Goberge gémit au lieu de respirer.

— C'est dangereux, n'est-ce pas? ajouta Louvois.

— Grave! dit le médecin d'une voix sépulcrale.

Un cri d'angoisse échappa au maître d'armes, tandis que Louvois, donnant une plume à Séron, l'engageait à écrire l'ordonnance.

— Où soignera-t-on monsieur? demanda le médecin.

— Chez lui, répliqua hypocritement Louvois.

— Mais je n'ai point de domicile à Valenciennes, dit la Goberge.

— Ni moi, répondit Louvois... Mais, j'y pense, les hôpitaux que j'ai commandés sont-ils prêts?... On y trouvera une chambre pour la Goberge, la meilleure.

Le maître d'armes salua.

— Fort bien, dit Séron.

— La plus tranquille, continua Louvois, la plus éloignée de tout bruit.

— Parfaitement, monseigneur.

— Emmenez donc votre malade, monsieur Séron, je crois qu'il touche à un accès de fièvre. Couchez-le, et songez que vous m'en répondez.

— Oui, monseigneur.

— Oh! monseigneur, merci! murmura la Goberge, dont les dents s'entre-choquaient réellement d'effroi; et plus pressé que Louvois lui-même, il gagna la porte.

Séron s'approcha de son maître.

— Au donjon! lui dit vite et bas le ministre. Une casemate, un cachot et le secret le plus absolu? C'est un coquin à pendre!...

Séron salua respectueusement et sortit derrière la Goberge, qui se retourna encore pour dire:

— Merci, mon bon seigneur.

L'aide de camp s'effaça pour les laisser passer et annonça au ministre que M. de Rubantel attendait une audience.

— Rubantel! dit Louvois, c'est un bon officier que j'ai un peu rudoyé hier; et d'ailleurs, il m'apprendra ce qu'il faisait chez Desbuttes. — Pourquoi lui garderai-je rancune de ses liaisons avec Lavernie; dans une heure ou deux, plus de Lavernie, plus de la Goberge, plus de Belair. Faites entrer M. de Rubantel!

Louvois se replongea dans sa correspondance, autant pour occuper son temps que pour se donner une contenance à l'arrivée du général et lui laisser exhaler son premier feu. Mais il fut bien étonné, quant au lieu du pas grave et cadencé de l'officier de cavalerie, il entendit galoper sur son parquet une sorte de créature plus mobile et plus bruyante qu'un cheval échappé.

— Qui va là! dit-il en levant la tête; quoi, Rubantel, ce n'est pas vous!

— Non, monsieur, c'est moi, repartit la frétillante créature, moi, Jaspin, bien à votre service.

C'était bien réellement Jaspin, le digne abbé, qui faisait invasion de la sorte dans le cabinet de M. de Louvois.

Celui-ci toisa brutalement le personnage, et lui trouvant l'air d'un homme sans conséquence :

— Si vous n'êtes pas monsieur de Rubantel, dit-il, pourquoi entrez-vous chez moi sous ce nom ?

— Monsieur... balbutia Jaspin.

— Dites, monseigneur, répliqua aigrement Louvois, ou plutôt, ne dites rien du tout, et sortez !

— Pardon, monseigneur, j'ignorais comment on vous qualifie. J'en reviens à M. de Rubantel. Tout à l'heure, en arrivant à Valenciennes, je l'ai rencontré, nous nous connaissons, j'ai sauté à son cou, lui au mien, nous avons un peu pleuré tous deux. Nous avons décidé qu'il viendrait vous demander audience, et comme vous ne m'eussiez pas reçu, tandis que vous le recevez, lui, il m'a cédé son tour, et me voilà.

— Ah çà ! s'écria Louvois, roulant son œil irrité sous son épais sourcil, est-ce que par hasard vous êtes fou !

— Pas encore, monseigneur; mais je le deviendrai probablement, si cela dure !

Et Jaspin, sans plus de façon, tira son mouchoir, essuya une larme au bord de ses yeux et s'assit carrément dans un fauteuil.

Louvois, exaspéré, le saisit brusquement par les épaules et le jeta plutôt qu'il ne le mit sur ses jambes.

— Allez-vous me dire tout de suite ce qu'il y a de commun entre vous et M. de Rubantel ? demanda-t-il à l'abbé.

— Le désir de sauver un homme, repartit Jaspin; un jeune homme dont il est l'ami et moi aussi.

— Quel homme ?

— M. le comte de Lavernie, monseigneur, que j'ai élevé, dont la famille m'a nourri depuis trente ans, pauvre précepteur ignorant et incommode : le comte de Lavernie, mon cher seigneur, un brave jeune homme innocent, inoffensif, orphelin... dont la mère est morte entre mes bras !

Louvois recula d'un pas; il devint blème, son cœur battit avec violence : toute la scène du château de Lavernie lui apparut. Il revit cette noble femme expirante, le petit abbé agenouillé, le fils menaçant, le chien risible défenseur, grondant comme un lionceau. Il revit Antoinette aux mains des archers et le portrait de Mme de Maintenon lançant des éclairs du fond de son cadre.

— Je n'en finirai donc jamais avec ce souvenir, murmura-t-il, tremblant de rage.

Puis, revenant sur Jaspin, agneau qui palpitait devant ce regard de vautour, il ajouta lentement:

— Je vous reconnais, vous êtes l'abbé qui m'a montré le poing, en me disant que j'étais un monstre.

Jaspin se courba plus bas encore, et ne répondit pas.

— Et de quoi venez-vous me menacer aujourd'hui? dites! poursuivit Louvois avec un accent sinistre.

Jaspin joignit les mains et, relevant la tête, montra au ministre un visage empreint d'une si poignante douleur que Louvois eut peur de s'attendrir.

L'abbé fondit en larmes, se laissa tomber à deux genoux et murmura d'une voix troublée par les sanglots :

— Grâce !

— Je n'ai pas le droit de faire grâce, répondit durement Louvois.

— Monseigneur, c'est vous qui êtes l'offensé.

Un ministre représente le roi jusque dans l'offense qu'il reçoit pour son maître. C'est le roi que M. de Lavernie a offensé ; adressez-vous au roi.

— Mais, monseigneur, répliqua Jaspin, de plus en plus humble et suppliant, c'est vous qui êtes le maître !... Tout se fait par vous ! A qui ne commandez-vous pas !

— Vous plaisantez, brave homme.

— C'est vous, poursuivit l'abbé, qui avez déféré M. de Lavernie à un conseil de guerre. C'est vous qui déjà l'avez destitué de son grade.

— Eh bien ! après?... Si j'ai cassé cet officier, il est bien cassé; si je l'ai traduit devant un conseil de guerre, c'est qu'il était coupable. Le conseil est assemblé, faites-lui vos suppliques, s'il est temps encore; adressez-lui vos doléances, s'il est trop tard.

Jaspin, brisé, cacha son visage dans ses deux mains et pleura bruyamment comme un enfant qui perd courage.

— Mon Dieu, murmura-t-il, mon Dieu, peut-on avoir le cœur de voir ainsi pleurer un homme !

En ce moment l'aide de camp apporta au ministre un paquet de la part du président du conseil de guerre. Louvois rompit le cachet.

Jaspin regarda et écouta de toutes les forces de son corps et de son âme. Son cœur cessa de battre.

— Il est trop tard, dit Louvois.

— Trop tard ! s'écria Jaspin, en se levant, pourquoi trop tard ?

— Parce que l'arrêt vient d'être prononcé, répliqua Louvois, parcourant toujours le message de M. le duc du Maine.

— Et cet arrêt condamne Gérard?

— A la peine de mort.

Jaspin poussa un cri terrible, et ses yeux lancèrent une flamme dont Louvois fut épouvanté. C'était le délire ou le courage qui s'allumait en ces yeux-là.

— Allez, monsieur Jaspin, dit-il, allez prier le conseil; parlez à M. le duc du Maine, qui est fort miséricordieux.

— M. le duc du Maine fera-t-il grâce? interrompit brièvement Jaspin.

— Il n'en a pas le droit plus que moi.

— Alors pourquoi me dites-vous de l'aller trouver? Pour me congédier, n'est-ce pas?

Louvois haussa les épaules.

— Oh! mais, je ne m'en irai pas ainsi, continua Jaspin.

Louvois frappa du pied.

— Vous risquez gros, mon cher monsieur, dit-il.

— Bah! fit l'abbé avec un geste sublime de mépris et d'abnégation, qu'est-ce que je risque!

— Vous risquez, vous risquez de ne pas vous trouver près de votre ami au moment où il aurait besoin de vous voir... Car vous êtes abbé, je crois?

Jaspin ouvrit des yeux effarés, des lèvres frémissantes.

— Les jugements du conseil de guerre, poursuivit Louvois tranquillement, s'exécutent dans les cinq heures. Restez ici, si bon vous semble. Je vais donner les derniers ordres. Adieu, monsieur l'abbé Jaspin.

Jaspin bondit comme un chat sauvage et barra le passage à Louvois.

— Je vous ai dit à Lavernie, bégaya-t-il d'une voix étranglée, je vous ai dit que vous étiez un monstre...

— Eh bien ? repartit Louvois intrépide.

— Eh bien ! aujourd'hui je vous appelle un scélérat.

— En ma qualité de ministre de la guerre, je ne me mêle point des abbés, répliqua Louvois en raillant, mais je vous enverrai à l'archevêque de votre diocèse, il vous fera mettre au cachot, monsieur Jaspin. Adieu.

— Monsieur ! s'écria Jaspin ivre de fureur et effrayant à voir, vous allez me signer tout de suite la grâce de M. de Lavernie.

Louvois écarta l'abbé d'un geste de son bras vigoureux.

— Monsieur Louvois, cette grâce ! ou je parle !

— Vous parlerez ?... que direz-vous ? Parlez tant que vous voudrez, que m'importe !

— Cette grâce, vous dis-je.

Cependant, Louvois avait été sensible à la menace.

— Je vous répète, dit-il, que nul n'a droit de grâce que le roi.

— Eh bien, un sursis à l'exécution jusqu'à ce que j'aie vu le roi.

Louvois se mit à rire.

— Oh! scélérat! scélérat! il rit... s'écria Jaspin en s'adressant à Dieu. Eh bien! puisque tu l'as voulu, va!... tue M. de Lavernie, moi, je vais à Versailles!

Louvois fut frappé du ton avec lequel Jaspin prononça ces paroles.

— Tu ne sais donc pas ce que c'est que M. de Lavernie, stupide bourreau? poursuivit Jaspin, dont le visage s'illuminait comme s'exaltaient son âme et son accent. Tu ne devines donc pas?

Louvois prêta tellement l'oreille qu'il n'entendit pas les injures.

— Ah! tu touches à M. de Lavernie, toi! ah! tu joues ainsi avec les secrets de Mme de Maintenon... qui est reine de France!...

Louvois se rapprocha d'un bond et étendit une main vers l'abbé, qui s'enivrait de ses paroles et de sa conviction, comme les anciens martyrs.

— Les secrets de Mme de Maintenon? s'écria le ministre d'une voix haletante.

— Eh bien! Mme de Maintenon te perdra, Louvois!... Aman! fais tomber un cheveu de M. de Lavernie, Esther fera rouler ta tête sur un échafaud!

— Que dites-vous? demanda Louvois, à qui revinrent en mémoire les solennelles menaces de la comtesse, — et il pressa les mains du pauvre abbé, — expliquez-vous!... Ce jeune homme est-il donc si intéressant pour la marquise?...

Jaspin poussa un éclat de rire qui eût bien prouvé sa folie, s'il eût été moins terrible. Louvois le comprit, il entoura d'un bras l'épaule de l'abbé.

— Eh bien ! soit, ce sursis, causons-en, monsieur Jaspin, dit-il. Asseyez-vous, calmez-vous, tout s'arrange en ce monde, quand tout s'explique, bon Dieu...

— Ne blasphémez pas Dieu ! rugit l'abbé inondé de sueur, et que Louvois assit avec une affectueuse violence.

— Là... là !... voyons... prouvez-moi que Mme de Maintenon s'intéresse assez à ce jeune homme, dites-moi ce secret... parlez, mon brave Jaspin, vous êtes un digne homme, vous défendez vos amis au moins ! j'estime ces caractères-là ! je vais vous signer ce sursis. Tenez... je signe, mais parlez, parlez !... sinon je croirai que vous abusiez du nom de la marquise pour me fléchir, et je retirerai le sursis que voilà... Ce secret ! ce secret de Mme de Maintenon !... Ah ! mais, il faut parler, maître Jaspin ; vous en avez trop dit pour vous arrêter maintenant. L'aveu et le sursis, ou bien j'avance l'heure !

Jaspin, épouvanté, ouvrit la bouche pour parler. Soudain un bruit éclatant de cris et de fanfares emplit la place sur laquelle ouvraient les fenêtres du cabinet de Louvois.

— Vive le roi ! cria la foule en débordant sur la place comme une mer mugissante, — vive le roi !

— Le roi ? dit Louvois avec un élan de colère.

— Le roi ! répéta Jaspin en se précipitant vers la fenêtre dans le délire de la joie.

— Le roi et Mme de Maintenon ont doublé l'étape et entrent dans Valenciennes, vint dire l'aide de camp à Louvois consterné.

Au nom de la marquise, Jaspin tomba sur ses genoux comme un insensé, envoya des baisers vers le

ciel, et se dégageant des bras de Louvois qui lui tendait le sursis et l'enlaçait comme un serpent afin d'obtenir de lui une parole:

— Mme de Maintenon à Valenciennes, cria l'abbé en se frayant un passage au milieu des officiers et des serviteurs de Louvois. Ah! Gérard est sauvé, gardez votre papier, monsieur, je n'en ai plus que faire.

Et le petit homme, après avoir embrassé Rubantel en courant, se jeta à corps perdu dans la foule qui bordait les rues sur le passage des carrosses du roi.

— Les secrets de Mme de Maintenon!... répéta Louvois en se laissant tomber accablé sur son fauteuil.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

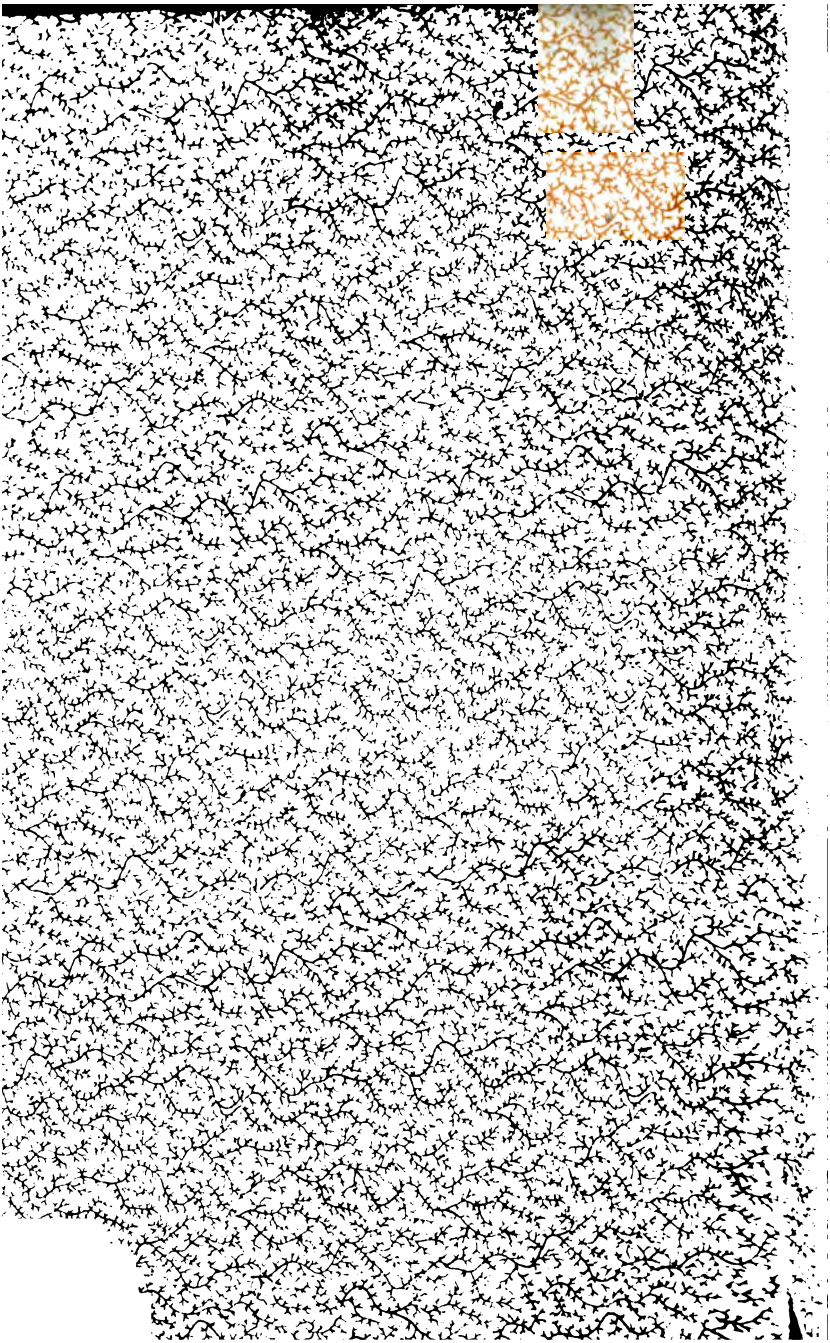
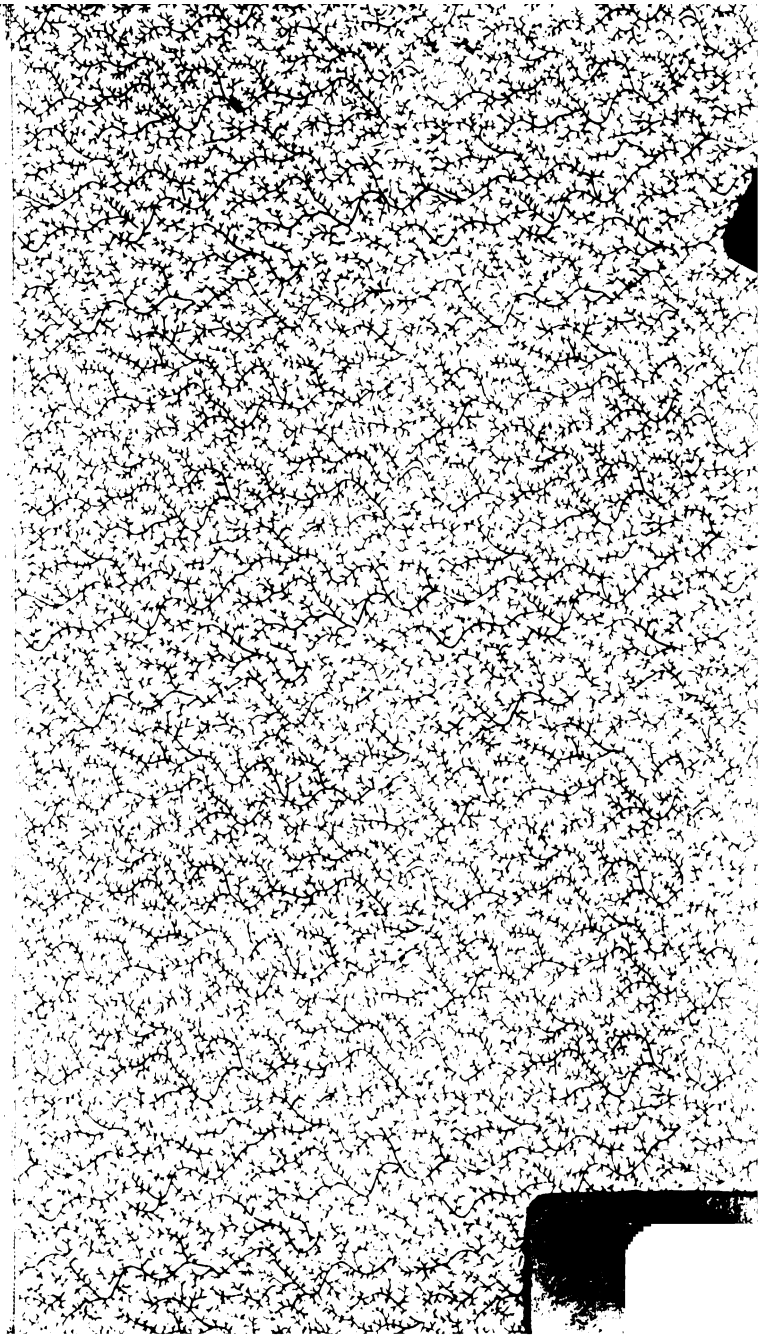
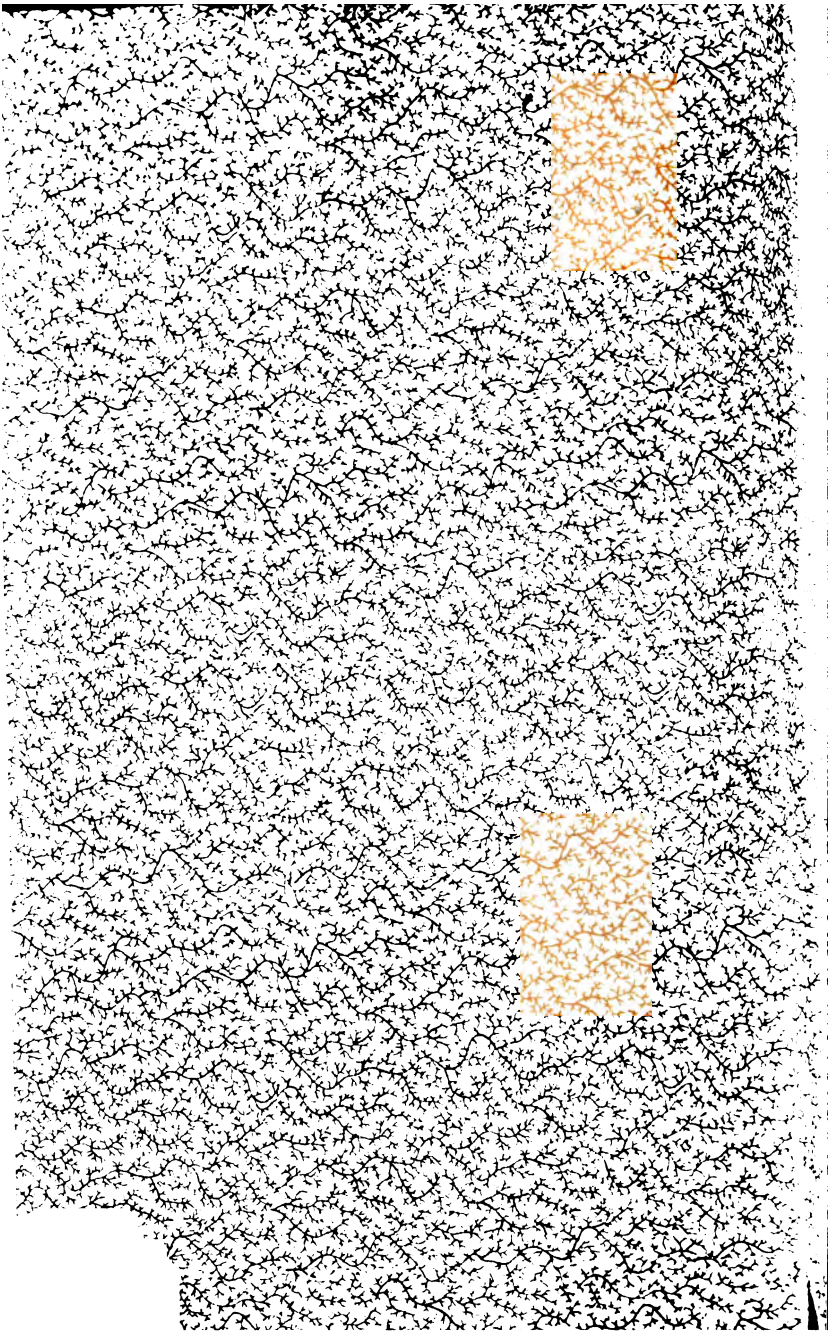
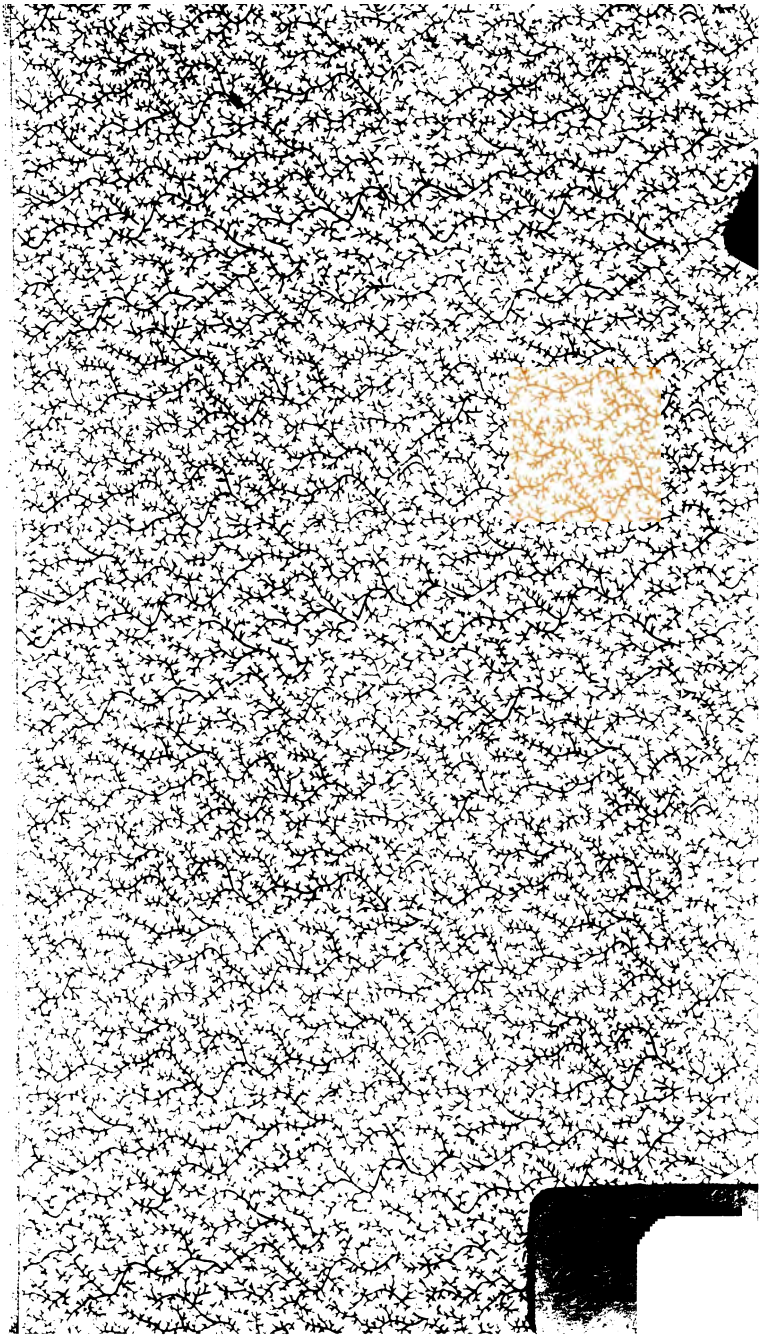
—

Pages.

I. Le camp de Staffarde..... 1
II. Belair la guitare..... 14
III. La guitare du grand roi 28
IV. Antoinette de Savières..... 41
V. Le souper à la forge..... 66
VI. La terrasse des buis.. 81
VII. Le château de Lavernie..... 98
VIII. La colère de Louvois..... 111
IX. Les culotes de monseigneur de Harlay.. 129
X. Échec au roi..... 145
XI. Orgueil et volonté 152
XII. Le facteur Brossmann..... 158
XIII. Échec à la reine 173
XIV. Un vilain petit seigneur..... 190
XV. Où Desbuttes retrouve un ami, et le lecteur une mauvaise connaissance..... 195

Pages

XVI. Sic vos non vobis..... 206
XVII. Comment Desbuttes passa des gendarmes aux grenadiers, et de ceux-ci aux chevau-légers de la garde .. 220
XVIII. Où Desbuttes frise la potence..... 232
XIX. Reconnaissances..... 248
XX. Les bons effets d'une mauvaise chanson..... 259
XXI. La nuit des noces de Desbuttes..... 273
XXII. Heur et malheur..... 288
XXIII. Le lendemain..... 304
XXIV. La conscience et l'orgueil..... 322
XXV. Un agneau enragé..... 335

7

7